Haruki Murakami

1Q84

roman

Livre 2

Juillet-Septembre

belfond

HARUKI MURAKAMI

1Q84

(Livre 2 - juillet-septembre)

Traduit du japonais
par Hélène Morita

Avec la collaboration de Yôko Miyamoto

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

Belfond

Titre original :
1Q84 (Book 2)
publié par Shinchosha, Tokyo

© Haruki Murakami 2009.
Et pour la traduction française :
© Belfond, 2011.

EAN 978-2-7144-5169-9

En couverture :
Détail d'une photo © Tohoku Color Agency – Getty images.

LIVRE 2

Juillet-septembre

1
Aomamé

La ville la plus ennuyeuse du monde

LA FIN DE LA SAISON DES PLUIES n'avait pas encore été officiellement annoncée, mais le ciel était tout à fait dégagé et un soleil de plein été chauffait la terre sans retenue. Les saules, chargés d'une foule de jeunes feuilles vertes, faisaient osciller sur les rues des ombres denses que l'on n'avait pas vues depuis longtemps.

Tamaru accueillit Aomamé dans l'entrée. Il portait un costume sombre mais estival, et avait noué une cravate unie sur une chemise blanche. Il ne paraissait pas transpirer du tout. Aomamé trouvait toujours très étonnant qu'un homme aussi puissant que lui ne transpire pas, même par des journées aussi chaudes.

À sa vue, Tamaru eut un léger hochement de tête, marmonna un bref salut presque inaudible et ne dit plus un mot ensuite. Ils n'échangèrent aucun propos léger comme à leur habitude. Il la précéda simplement dans le long corridor, sans se retourner, et la mena là où l'attendait la vieille femme. Elle supposa qu'il n'était probablement pas d'humeur à s'entretenir avec qui que ce soit. Sans doute en réaction à la mort de sa chienne. « Bun pourra être remplacée », lui avait-il dit au téléphone. Comme s'il avait parlé du temps. Mais Aomamé savait que ce n'était pas le fond de son sentiment. Durant de longues années, il avait veillé sur la chienne, il y tenait, et elle, de son côté, était attachée à Tamaru. Il prenait sa mort brutale et incompréhensible comme un défi, ou une sorte d'affront personnel. En observant son dos muet aussi large que le tableau noir d'une salle de classe, Aomamé pouvait imaginer la colère froide qui l'animait.

Tamaru ouvrit la porte du salon, laissa entrer Aomamé et attendit sur le seuil les instructions de la vieille femme.

« Pour le moment, ça ira », dit-elle à Tamaru.

Tamaru hocha légèrement la tête, sans un mot, et referma la porte doucement. Elles restèrent seules toutes les deux. Sur la table, à côté du fauteuil où se tenait la vieille femme, était posé un bocal rond en verre, dans lequel nageaient deux poissons rouges. C'étaient des

poissons parfaitement ordinaires, un aquarium tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Comme il se devait, des plantes aquatiques ondulaient dans l'eau. Aomamé était venue bien des fois dans cette belle et vaste pièce mais c'était la première fois qu'elle voyait ces poissons rouges. La climatisation avait dû être branchée à faible volume car elle sentait parfois sur sa peau un léger souffle frais. Sur la table derrière elle, était posé un vase avec trois lis blancs. De grandes fleurs lourdes. On aurait dit de petits animaux d'un pays exotique plongés dans la méditation.

D'un geste de la main, la vieille femme invita Aomamé à s'asseoir sur le canapé voisin. Les rideaux de dentelle blanche étaient tirés aux fenêtres donnant sur le jardin, mais la chaleur du soleil de cet après-midi d'été était très forte. Dans cette lumière, la vieille femme paraissait épuisée comme jamais. Effondrée dans son grand fauteuil, elle laissait reposer son menton sur ses bras minces. Ses yeux étaient enfoncés, les rides de son cou accentuées. Ses lèvres décolorées, et le bord externe de ses longs sourcils, comme las de lutter contre la gravitation, retombaient légèrement. Peut-être parce que son sang circulait mal, sa peau présentait ici ou là des taches blanches, comme si elle était poudrée de farine. Depuis sa dernière rencontre avec Aomamé, elle semblait avoir vieilli de plusieurs années. Et ce jour-là, on aurait dit qu'elle ne se souciait pas beaucoup de ce que son état de fatigue soit aussi flagrant. C'était inhabituel. Du moins, telle qu'Aomamé l'avait toujours vue, elle s'était efforcée d'avoir une apparence impeccable, de mobiliser totalement son énergie intérieure, de se tenir très droite, de serrer la bride à ses émotions, de ne pas manifester le moindre signe de vieillesse. Et ses efforts étaient en général couronnés de succès.

Aujourd'hui dans cette maison, songea Aomamé, beaucoup de choses sont différentes. Jusqu'à la lumière à l'intérieur du salon, qui le colorait de teintes insolites. Et aussi la présence de ce banal bocal à poissons, qui ne s'accordait pas avec la pièce au plafond élevé, remplie d'élégants meubles antiques.

La vieille femme resta un moment sans ouvrir la bouche. Ses mains soutenant ses joues, elle fixait un point de l'espace à côté d'Aomamé. Celle-ci comprenait qu'il n'y avait là rien de particulier. La vieille femme avait seulement besoin de poser temporairement son regard quelque part.

« Est-ce que vous avez soif ? demanda-t-elle d'une voix paisible.

— Non, je vous remercie, répondit Aomamé.

— Il y a là du thé glacé. Servez-vous si vous le désirez. »

La vieille femme désigna une table roulante près de la porte. Il y

avait là une carafe contenant du thé glacé au citron et des glaçons. À côté, étaient disposés trois verres finement ciselés, de différentes couleurs.

« Je vous remercie », dit Aomamé, qui resta cependant immobile, attendant la suite de ses paroles.

La vieille femme demeura silencieuse encore un bon moment. Il fallait qu'elle parle. Néanmoins, une fois qu'elle se serait exprimée, la réalité des faits en deviendrait plus tangible. Elle voulait prolonger le silence autant que possible, ne serait-ce que de quelques instants, avant d'en arriver à l'essentiel. Tel était le sens de son mutisme. Elle jeta un bref regard au bocal à poissons. Et puis, comme résignée, elle regarda Aomamé en face. Les lèvres fermement serrées, elle releva très légèrement, sciemment, leurs extrémités.

« Tamaru vous a-t-il dit que Bun, la chienne qui gardait la *safe house*, était morte d'une façon inexplicable ? questionna la vieille femme.

— Il me l'a appris, en effet.

— À la suite de quoi, Tsubasa a disparu. »

Aomamé grimaça légèrement. « Disparu ?

— Elle n'est plus là. Sans doute cela s'est-il produit durant la nuit. Ce matin, elle avait disparu. »

Aomamé plissa la bouche, cherchant les mots qui convenaient. Ils ne lui vinrent pas. « Mais… à ce que vous m'avez dit la dernière fois, Tsubasa dormait toujours avec quelqu'un, n'est-ce pas ? Dans la même chambre, par prudence.

— Oui, c'est exact. Mais la femme qui était avec elle s'est très profondément endormie. Apparemment, elle ne s'est rendu compte de rien. Au petit matin, Tsubasa n'était plus dans son lit.

— Le berger allemand meurt, et le lendemain Tsubasa n'est plus là », dit Aomamé comme pour confirmer les faits.

La vieille femme opina. « Pour le moment, nous ne sommes pas encore certains que ces deux événements soient liés. Mais moi, je considère qu'ils le sont. »

Sans raison particulière, Aomamé lança un œil sur le bocal à poissons. Comme pour suivre son regard, la vieille femme en fit autant. Les deux poissons rouges virevoltaient avec légèreté dans l'étang de verre, leurs multiples nageoires ondulant délicatement. La lumière estivale s'y réfractait étrangement, faisant naître l'illusion que l'on plongeait le regard dans les mystérieuses profondeurs de la mer.

« Ces poissons, je les avais achetés pour Tsubasa, expliqua la vieille femme à Aomamé en la regardant. Il y a eu une petite fête dans les rues commerçantes d'Azabu et nous sommes allés nous y

promener. J'ai pensé que ce n'était pas bon pour elle de rester toujours enfermée. Bien entendu, Tamaru était avec nous. Dans une des baraques foraines, nous avons acheté le bocal et les poissons. La petite avait l'air passionnée par ces poissons. On les avait installés dans sa chambre, elle restait à les contempler toute la journée, sans s'en lasser. Mais comme elle a disparu, je les ai mis ici. Et maintenant, moi aussi, je les regarde. Sans rien faire, simplement, je les observe. L'étrange, c'est que, oui vraiment, on dirait que je ne me lasse pas de les contempler. Et pourtant, jamais encore je n'avais observé des poissons rouges avec intérêt.

— Auriez-vous une idée de l'endroit où Tsubasa aurait pu aller ? demanda Aomamé.

— Non, pas la moindre, dit la vieille femme. Elle n'a pas de famille chez qui se réfugier. À ce que j'en sais, cette petite n'a nul endroit au monde où aller.

— La possibilité qu'elle ait été entraînée de force par quelqu'un… ? »

La vieille femme agita la tête avec de petits mouvements nerveux, comme si elle voulait chasser une mouche invisible. « Non, non. Cette enfant est *simplement* partie d'ici. Il est impossible que quelqu'un l'ait entraînée de force. Si cela avait été le cas, tout le monde se serait réveillé. De plus, les femmes qui dorment ici ont le sommeil léger. Je pense que Tsubasa est partie seule de son plein gré. Elle a descendu l'escalier sans bruit, a déverrouillé silencieusement la porte et elle est sortie. Je peux facilement imaginer la scène. Une fois la fillette dehors, le chien n'a pas aboyé. Il était mort la nuit précédente. Elle ne s'est même pas changée. Ses vêtements étaient là à côté d'elle, bien pliés, mais elle est partie en pyjama. Je suppose qu'elle n'a pas d'argent. »

Sur le visage d'Aomamé, la crispation s'accentua.

« Comme ça, toute seule, en pyjama ? »

La vieille femme acquiesça. « Oui. Où pourrait bien aller une petite fille de dix ans, toute seule, en pyjama, sans un sou en poche, en pleine nuit ? Le bon sens peine à l'imaginer. Mais moi, je ne considère pas cela comme particulièrement bizarre. Non, en fait, j'ai même l'impression que cela devait arriver. Aussi je ne cherche pas ses traces. Je ne fais rien. J'observe simplement les poissons rouges. »

Elle jeta un rapide coup d'œil vers le bocal. Puis elle porta de nouveau son regard droit vers Aomamé.

« Je sais bien qu'à l'heure actuelle il est inutile de la rechercher. Cette petite se trouve en un lieu qui nous est hors d'atteinte. »

Une fois qu'elle eut dit ces mots, elle laissa ses mains retomber sur ses genoux puis soupira lentement, exhalant l'air longtemps resté

en elle.

« Mais pourquoi serait-elle partie ? demanda Aomamé. Elle était à l'abri dans la *safe house*, et elle n'avait nulle part où aller.

— Je n'en connais pas la raison. J'ai cependant l'impression que la mort de Bun aurait pu être le déclencheur. Elle aimait beaucoup s'amuser avec la chienne, qui, de son côté, s'était attachée à elle. Elles étaient devenues amies. Sa mort a été pour elle un gros choc. En particulier parce qu'elle a été aussi sanglante et aussi inexplicable. Forcément. Tous ceux qui vivent là ont subi un choc. Mais, rétrospectivement, je pense que cette mort cruelle était une sorte de message destiné à Tsubasa.

— Un message ?

— Un message qui lui disait qu'elle ne devait pas rester ici. Nous savons que tu es cachée ici. Tu dois partir. Sinon, il pourrait arriver de grands malheurs à ceux qui t'entourent. Ce genre de message. »

Les doigts de la vieille femme marquaient doucement un temps imaginaire sur ses genoux. Aomamé attendit la suite de ses paroles.

« Sans doute la fillette a-t-elle compris le sens de ce message et est-elle partie d'elle-même. On peut supposer qu'elle n'en avait pas envie. Mais, même si elle n'avait nul endroit où aller, elle savait qu'elle était obligée de partir. Quand j'y pense, cela m'est insupportable. Qu'une fillette de dix ans soit forcée de prendre une telle décision. »

Aomamé eut envie d'allonger le bras et de saisir la main de la vieille femme. Mais elle réfréna son envie. L'histoire n'était pas encore terminée.

La vieille femme poursuivit. « Je n'ai pas besoin de vous dire que j'en ai été bouleversée. J'ai eu le sentiment qu'on m'avait enlevé une partie de moi-même. Je voulais prendre en charge cette petite officiellement. M'en occuper comme de mon enfant. Bien sûr, je savais que les choses n'allaient pas se dérouler facilement. J'étais bien consciente des difficultés, mais néanmoins j'espérais. Si même cela ne se passait pas bien, je ne me serais plainte à personne. J'avouerais honnêtement néanmoins qu'à l'âge que j'ai, le choc physique est terrible. »

Aomamé dit : « Mais peut-être qu'un jour Tsubasa reviendra soudain. Elle n'a pas d'argent, et n'a pas d'autre endroit où aller.

— J'aimerais le croire, mais je ne pense pas que cela se passera ainsi, répondit la vieille femme d'une voix totalement monocorde. Cette enfant n'a que dix ans et pourtant elle a réfléchi et a décidé d'elle-même de s'en aller. Sans doute ne reviendra-t-elle pas de son plein gré. »

Aomamé se leva en disant : « Excusez-moi », s'approcha de la table roulante et versa du thé glacé dans un verre bleu. Non qu'elle ait eu vraiment soif. Mais elle avait besoin de se lever, de se ménager une petite pause. Elle revint vers le canapé, but une gorgée puis posa le verre sur le dessus vitré de la table.

« Laissons pour le moment la question de Tsubasa », dit la vieille femme, en attendant qu'Aomamé se rasseye sur le canapé. Puis elle se redressa comme pour mettre un terme à son émotion, et croisa fermement les mains devant elle.

« À présent, parlons de ce leader des Précurseurs. Je vais vous dire ce que nous avons appris sur lui. C'est pour cette affaire cruciale que je vous ai demandé de venir aujourd'hui. En fait, cela a un rapport avec Tsubasa. »

Aomamé opina. Elle avait pressenti cela elle aussi.

« Comme je vous l'ai déjà dit auparavant, il faut que nous *réglions* son compte à cet individu. Autrement dit, que nous *l'expédiions dans un autre monde*. Vous savez déjà qu'il est coutumier de violer des fillettes d'une dizaine d'années. Dont aucune n'a encore eu ses premières règles. Il justifie ses actes en se servant d'un groupe religieux et d'une doctrine qu'il a bricolée à cet effet. J'ai fait faire une enquête détaillée à ce sujet, comme je l'ai pu. J'ai confié ce travail à des professionnels dignes de confiance, ce qui m'a coûté pas mal d'argent, bien plus que prévu. Cela n'a pas été simple. Quoi qu'il en soit, on a pu établir que quatre fillettes tout à fait identifiées ont été violées par cet homme. La quatrième, c'est Tsubasa. »

Aomamé prit son verre de thé glacé et en but une gorgée. Il n'avait aucun goût. Comme si sa bouche était pleine de coton qui aurait absorbé toutes les saveurs.

« Tous les détails ne sont pas éclaircis, mais nous savons qu'au moins deux de ces fillettes vivent aujourd'hui encore au sein de la secte, dit la vieille femme. Elles jouent le rôle de prêtresses aux côtés du leader. Elles ne se montrent pas devant les fidèles ordinaires. Nous ignorons si ces enfants vivent dans la secte de leur plein gré ou si elles n'ont aucun moyen de s'enfuir. Ont-elles encore des relations sexuelles avec le leader ? Cela non plus n'est pas établi. En tout cas, il est certain qu'elles vivent dans le même endroit que lui. Comme une famille. Étant donné qu'il est rigoureusement interdit d'entrer dans la zone où réside le leader, les simples adeptes ne peuvent s'en approcher. Beaucoup de choses demeurent mystérieuses. »

Les verres ciselés posés sur la table s'étaient entre-temps couverts de buée.

Après une petite pause, la vieille femme reprit son souffle puis

continua son récit.

« Il y a un fait qui est tout à fait avéré. La première victime, parmi ces quatre fillettes, a été la propre fille du leader. »

Aomamé grimaça fortement. Les muscles de son visage se déformèrent spontanément. Elle aurait peut-être voulu parler mais elle était incapable de proférer un son.

« Oui. On estime que cet homme, au tout début, a violé sa propre fille. C'était il y a sept ans, et l'enfant avait alors dix ans », dit la vieille femme.

La vieille femme souleva l'interphone et pria Tamaru d'apporter une bouteille de sherry et deux verres. En attendant, les deux femmes restèrent silencieuses, tentant de mettre de l'ordre dans leurs pensées respectives. Tamaru apparut avec, sur un plateau, une bouteille de sherry non entamée et deux verres en cristal très fins. Il disposa le tout sur la table, puis il déboucha la bouteille d'un geste précis et résolu comme s'il tordait le cou à un oiseau. Ensuite il versa délicatement l'alcool dans les verres. Lorsque la vieille femme hocha la tête, Tamaru s'inclina et quitta la pièce, sans un mot, comme à son habitude. Même le bruit de ses pas était inaudible.

Il ne s'agit pas seulement de la chienne, songea Aomamé. Tamaru était profondément blessé que la petite fille ait disparu devant ses yeux (une enfant qui, de surcroît, était pour la vieille femme plus précieuse que tout). Dire qu'il en était responsable aurait été inexact. Il n'était pas logé sur place, et, sauf situation particulière, le soir, il rentrait dormir chez lui, dans son appartement situé à dix minutes à pied. La mort du chien comme la disparition de la fillette s'étaient produites durant la nuit, en son absence. Il n'aurait pu empêcher l'une ou l'autre. Sa tâche consistait à assurer la sécurité de la « résidence des Saules » et celle de la vieille femme. Il n'avait pas à surveiller la *safe house*, extérieure à la propriété. Pourtant, ces événements représentaient des défaites personnelles à ses yeux, une offense qu'il se pardonnait difficilement.

« Êtes-vous prête à régler le sort de cet individu ? demanda la vieille femme à Aomamé.

— Oui, je suis prête, répondit Aomamé nettement.

— Ce n'est pas une mission facile, dit la vieille femme. Bien sûr, ce que vous avez déjà accompli ne l'était pas non plus. Mais cette fois, ce sera sans doute *bien plus ardu*. De mon côté, je ferai le maximum pour vous aider. Mais je ne sais pas jusqu'à quel point je pourrai garantir votre sécurité. Sans doute y aura-t-il davantage de risques que les autres fois.

— J'en suis consciente.

— Je vous le répète. Je n'ai pas envie de vous faire courir de si grands dangers. Pourtant, honnêtement, sur cette affaire, nos choix sont limités.

— Cela m'est égal, répondit Aomamé. Nous ne pouvons pas laisser cet homme vivre dans ce monde. »

La vieille femme prit son verre, avala une gorgée de sherry, comme pour le goûter. Puis son regard revint sur les poissons rouges.

« Les après-midi d'été, j'ai toujours aimé boire du sherry, conservé à température ambiante. Je n'aime pas les boissons trop fraîches lorsqu'il fait chaud. Après quelques gorgées, je m'allonge et je m'endors. Sans même m'en apercevoir. Quand je m'éveille, la chaleur s'est légèrement atténuée. J'aimerais bien mourir ainsi. Un après-midi d'été, je boirais un peu de sherry, je m'allongerais sur le canapé, je m'endormirais sans même m'en rendre compte, mais je ne me relèverais pas. »

Aomamé prit son verre et en avala une toute petite gorgée. Elle n'aimait pas tellement le goût du sherry. Mais elle avait besoin d'un peu d'alcool. À la différence du thé glacé de tout à l'heure, cette fois, elle perçut une certaine saveur. L'alcool excita sa langue.

« J'aimerais que vous me répondiez franchement, reprit la vieille femme. Avez-vous peur de mourir ? »

La réponse fut immédiate. Aomamé secoua la tête. « Je n'ai pas vraiment peur de mourir. Étant donné ce qu'est ma vie. »

Un sourire fugace apparut sur la bouche de la vieille femme. Elle semblait avoir un peu rajeuni. De la vigueur était revenue sur ses lèvres. Peut-être avait-elle été stimulée par la conversation avec Aomamé. Ou la petite quantité de sherry avait-elle produit son effet.

« Pourtant, il y a un homme que vous aimez.

— Oui. Mais la possibilité que je me lie avec cet homme est pratiquement nulle. C'est pourquoi même si je mourais ici, je ne perdrais que quelque chose de pratiquement nul. »

La vieille femme plissa les yeux. « Quand vous estimez improbable que vous vous liiez avec cet homme, avez-vous une raison concrète de penser cela ?

— Pas spécialement, répondit Aomamé. Aucune raison en dehors de ce que je suis.

— De votre côté, vous n'avez pas l'intention de tenter une approche vers lui ? »

Aomamé secoua la tête. « Le plus important pour moi, c'est que, au fond de moi, je suis en quête de lui. »

La vieille femme fixa un moment Aomamé d'un air étonné. « Vous avez une façon de penser extrêmement tranchée.

— Cela m'a été indispensable », répondit Aomamé. Puis elle porta le verre de sherry à la bouche simplement pour la forme. « Je ne suis pas devenue ainsi par choix personnel. »

Le silence envahit la pièce durant un moment. Les lis continuaient à baisser la tête, les poissons rouges continuaient à nager dans la lumière réfractée de l'été.

« Nous allons peut-être pouvoir aménager une situation dans laquelle le leader et vous-même serez seuls tous les deux, dit la vieille femme. Ce ne sera pas facile et j'ai besoin de temps. Mais au bout du compte, j'y arriverai. Et là, vous n'aurez qu'à agir *comme toujours*. Mais cette fois, ensuite, vous devrez disparaître. Vous aurez même besoin d'une opération chirurgicale pour transformer votre visage. Bien sûr, vous quitterez votre travail, et vous partirez loin. Vous changerez de nom aussi. Il vous faudra abandonner tout ce que vous avez possédé personnellement jusqu'à ce jour. Vous deviendrez quelqu'un d'autre. Bien entendu, vous serez rémunérée en conséquence. Je me chargerai de tout le reste. Êtes-vous prête à tout cela ? »

Aomamé répondit : « Comme je me suis permis de vous le dire tout à l'heure, je n'ai rien à perdre. Que ce soit mon travail, mon nom, ma vie actuelle à Tokyo, rien de tout cela n'a le moindre sens pour moi. Je vous répondrai donc que je n'ai pas d'objection.

— Même sur le fait de changer de visage ?

— Est-ce qu'il sera mieux que celui d'aujourd'hui ?

— Si c'est ce que vous souhaitez, c'est évidemment possible, répondit la vieille femme d'un air sérieux. Jusqu'à un certain degré bien entendu, nous pourrons bâtir un visage selon vos vœux.

« Et peut-être par la même occasion, pourrais-je avoir une poitrine plus grosse… »

La vieille femme acquiesça. « C'est peut-être une bonne idée. Pour donner le change.

— Je plaisantais », dit Aomamé. Puis sa physionomie s'adoucit. « Même si je n'ai pas de quoi pavoiser, je m'accommode de ma poitrine, telle qu'elle est. Je suis contente de me sentir légère. En plus, ce serait embêtant d'acheter des soutiens-gorge d'une taille différente.

— Je vous en achèterai autant que vous en voudrez.

— C'était également une boutade », répliqua Aomamé.

La vieille femme eut un mince sourire. « Pardon. Je ne suis sans doute pas habituée à vous entendre plaisanter.

— Je ne m'oppose pas à de la chirurgie, dit Aomamé. Je ne l'avais pas envisagée jusque-là, mais je n'ai pas de raison de la refuser. Je n'ai jamais aimé mon visage d'origine, et aucun homme ne l'a aimé.

— Aucun ami ne vous manquera ?

— Je n'ai personne que je puisse qualifier d'ami », dit Aomamé. Brusquement lui vint en tête la pensée d'Ayumi. Peut-être qu'Ayumi me regrettera une fois que j'aurai brusquement disparu sans lui avoir rien dit. Ou peut-être se sentira-t-elle trahie. Mais, depuis le début, il était insensé de songer à Ayumi comme à une amie. Aomamé avait parcouru des chemins bien trop risqués pour se lier d'amitié avec une policière.

« J'ai eu deux enfants, dit la vieille femme. Un garçon et puis une fille, trois ans après. Ma fille est morte. Elle s'est suicidée, comme je vous l'ai déjà dit. Elle n'a pas eu d'enfants. Quant au garçon, diverses circonstances ont fait que nos relations ne sont pas très bonnes. Aujourd'hui, nous ne nous parlons pratiquement pas. J'ai trois petits-enfants, mais je ne les ai pas vus depuis longtemps. Si je mourais, la plupart de mes biens seraient légués à mon fils et à ses enfants. Presque automatiquement. Les choses ont changé aujourd'hui, le testament n'a plus autant de valeur. Toutefois, pour le moment, j'ai beaucoup d'argent dont je peux disposer librement. Si vous parveniez à mener à bien ce travail, j'aimerais vous en léguer la majeure partie. Je voudrais que vous ne vous mépreniez pas : je n'ai nulle intention de vous acheter avec de l'argent. Ce que je veux vous dire, c'est que je pense à vous plutôt comme si vous étiez ma véritable fille. Je serais heureuse si vous étiez réellement ma fille. »

Aomamé considéra en silence le visage de la vieille femme. Celle-ci posa sur la table son verre de sherry, comme si l'idée lui revenait soudain à l'esprit. Puis elle se tourna en arrière et regarda les pétales brillants des lis. Elle respira leur parfum puissant avant de reporter son regard sur Aomamé.

« Comme je vous l'ai dit plus tôt, j'avais envisagé d'adopter Tsubasa. Finalement, je l'ai perdue. Je n'ai même pas pu lui être utile. Je l'ai laissée partir seule dans les ténèbres de la nuit, sans pouvoir intervenir. Et puis maintenant, je vous envoie dans un endroit qui n'est pas exempt de dangers. Je n'en ai aucune envie. Malheureusement, à l'heure actuelle, je ne dispose d'aucun autre moyen pour atteindre mon objectif. Ce qui est en mon pouvoir, c'est seulement de vous proposer une compensation concrète. »

Aomamé, sans mot dire, tendit l'oreille. Quand la vieille femme se taisait, de l'autre côté de la porte vitrée, on entendait distinctement un oiseau chanter. Il chanta un bon moment puis s'en alla.

« Cet homme, il faut absolument lui *régler son compte*, dit Aomamé. À l'heure actuelle, c'est ce qui importe le plus. Je vous suis profondément reconnaissante de songer à moi de cette façon. Je pense

que vous le savez, mais je suis quelqu'un qui a abandonné ses parents pour certaines raisons. Quelqu'un qui, enfant, pour certaines raisons, était délaissé par ses parents. Le chemin que j'ai été forcée de suivre, j'ai dû le parcourir sans l'affection de ma famille. Pour survivre seule, il a fallu que je m'adapte. Cela n'a pas été facile. De temps en temps, je me considère moi-même comme une sorte de rebut. Un rebut malpropre et dépourvu de sens. Aussi vous suis-je très reconnaissante de ce que vous avez dit. Mais il est un peu trop tard pour que je puisse changer de façon de penser ou de façon de vivre. Ce n'est pas le cas de Tsubasa. On peut encore la sauver. Ne vous résignez pas aussi facilement. Ne perdez pas l'espoir de retrouver cette enfant. »

La vieille femme hocha la tête. « Sans doute ma manière de parler a-t-elle été fautive. Bien entendu, je ne me résigne pas à propos de Tsubasa. J'ai l'intention de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour que cette fillette revienne. Mais, comme vous le voyez, je suis trop fatiguée à présent. Ne pas avoir pu protéger cette enfant m'a plongée dans un profond sentiment d'impuissance. Maintenant il me faut un peu de temps. Pour que mon énergie revienne. Et puis, peut-être suis-je trop vieille. J'aurai beau attendre, les forces nécessaires ne reviendront sans doute pas. »

Aomamé se leva du canapé et s'approcha de la vieille femme. Elle s'assit sur un bras du fauteuil et saisit sa main fine et élégante.

Aomamé dit : « Vous êtes une femme incroyablement solide. Vous avez une force à nulle autre pareille. Maintenant, vous êtes seulement découragée et fatiguée. Allongez-vous et reposez-vous. Je suis sûre que, à votre réveil, vous serez comme avant.

— Merci, dit la vieille femme en serrant la main d'Aomamé. Peut-être en effet devrais-je dormir un peu.

— Je vais me retirer, avec votre permission, dit Aomamé. J'attends de vos nouvelles. De mon côté, je me prépare. De toute manière, je n'ai pas beaucoup de bagages.

— Ne gardez que le nécessaire. Si quelque chose vous manquait, je vous le fournirais immédiatement. »

Aomamé lâcha la main de la vieille femme et se leva. « Reposez-vous. Je suis sûre que tout se passera bien. »

La vieille femme eut un hochement de tête. Puis elle ferma les yeux en se laissant aller dans son fauteuil. Aomamé regarda encore une fois le bocal aux poissons rouges sur la table, respira profondément l'odeur des lis et quitta la pièce au plafond élevé.

Tamaru l'attendait dans l'entrée. Il était déjà cinq heures mais le soleil, encore haut dans le ciel, n'avait rien perdu de sa force. Sa

lumière se reflétait avec éclat sur les chaussures en cuir noir de Tamaru, comme toujours parfaitement cirées. On voyait ici ou là des nuages blancs d'été mais ils s'étaient logés dans des coins du ciel, comme s'ils ne voulaient pas entraver le soleil. La fin de la saison des pluies n'avait pas encore été déclarée. Pourtant, ces derniers temps, s'étaient succédé un certain nombre de jours qui évoquaient le plein été. On entendait le chant des cigales dans les arbres du jardin. Leurs stridulations n'étaient pas encore trop assourdissantes. Elles se montraient plutôt réservées. Elles étaient cependant un signe avant-coureur certain. Le mécanisme du monde, celui de toujours, perdurait. Les cigales stridulaient, les nuages d'été voguaient, aucun grain de poussière ne venait ternir les chaussures de Tamaru. Aomamé, pour une raison qu'elle ignorait, sentait là comme quelque chose de frais, de neuf. Que précisément le monde perdure ainsi sans changer.

« Monsieur Tamaru, dit Aomamé. J'aimerais vous parler. Vous avez le temps ?

— Oui, d'accord », répondit Tamaru. Son expression était la même qu'à son arrivée. « J'ai le temps. Tuer le temps, c'est une partie de mon travail. » Il sortit de l'entrée et s'assit à l'ombre, sur une chaise de jardin. Aomamé s'assit à son tour. L'avant-toit en saillie les abritait de la lumière du soleil. Ils étaient tous deux au frais. Il y avait des odeurs d'herbe nouvelle.

« C'est déjà l'été, dit Tamaru.

— Les cigales ont commencé à chanter, ajouta Aomamé.

— On dirait que cette année les cigales se sont mises à chanter un peu plus tôt. Après, par ici, ça sera tonitruant. À vous arracher les oreilles. C'était le même boucan quand j'ai séjourné dans une ville près des chutes du Niagara. Du matin au soir, ça ne s'arrêtait jamais. Comme si un million de cigales de toutes les tailles chantaient ensemble.

— Vous êtes allé là-bas… »

Tamaru hocha la tête. « C'est la ville la plus ennuyeuse du monde. J'y suis resté seul trois jours et il n'y avait rien d'autre à faire qu'écouter le bruit des chutes. Un fracas tellement fort que je ne pouvais même pas lire.

— Et que faisiez-vous seul pendant trois jours à Niagara ? »

Tamaru ne répondit pas à cette question. Il secoua légèrement la tête, sans plus.

Tamaru et Aomamé restèrent un moment silencieux à écouter les stridulations ténues des cigales.

« J'aurais quelque chose à vous demander », dit Aomamé.

Tamaru tendit l'oreille. Ce n'était pas dans les habitudes

d'Aomamé.

Elle dit : « Il s'agit de quelque chose de peu ordinaire. J'aimerais que cela ne vous contrarie pas.

— Je ne sais pas si je pourrai ou non vous donner satisfaction, mais dites-moi toujours. Ne serait-ce que par politesse, je ne me formalise jamais des demandes d'une dame.

— J'ai besoin d'un pistolet, déclara Aomamé d'un ton professionnel. Il faudrait que je puisse le ranger dans un sac à main. J'aimerais que le contrecoup soit faible, que la puissance de perforation soit assez importante, et je voudrais être sûre de ses performances. Je serais plutôt embêtée si c'était un *model gun* trafiqué ou une copie fabriquée aux Philippines. Je ne m'en servirai qu'une seule fois. Donc une seule balle me suffirait. »

Il y eut un silence. Pendant lequel Tamaru ne détourna pas les yeux d'Aomamé. Son regard ne bougea pas d'un millimètre.

Tamaru parla lentement, comme s'il voulait attirer son attention. « Dans ce pays, la loi interdit à un citoyen ordinaire de posséder une arme. Vous le savez ?

— Bien sûr.

— Je vous le dis pour plus de précaution. Jusqu'à présent, je n'ai jamais dû répondre d'une responsabilité pénale, dit Tamaru. En d'autres termes, je n'ai jamais été condamné. J'ai peut-être eu la chance que la justice m'ait oublié en certaines circonstances. Je n'irais pas jusqu'à le nier. Mais je suis un citoyen totalement sain, fiché nulle part. Intègre et probe, sans aucune tache. Je suis certes homo, mais ce n'est pas contraire à la loi. Je paie mes impôts comme on me le demande, et je vote aux élections. Même si les candidats pour qui j'ai voté n'ont jamais été élus. Je règle même mes contraventions dans les temps. Pas une fois en dix ans je n'ai été verbalisé pour excès de vitesse. J'ai la Sécurité sociale. Je règle la redevance de la NHK par virement bancaire, et je possède une carte American Express et une MasterCard. Je n'ai pas l'intention de le faire pour l'instant, mais si je le voulais, je pourrais même obtenir un prêt sur trente ans pour acheter une maison. Je m'estime très heureux de ma situation. Et c'est à cet individu parfaitement normal, je dirais même à ce pilier de la société, que vous vous adressez pour lui demander un pistolet. Allons !

— C'est bien pour cela que je vous avais dit de ne pas le prendre mal.

— Oui, j'avais entendu.

— Excusez-moi mais, à part vous, je ne connais personne à qui je pourrais demander une chose pareille. »

Tamaru émit un petit raclement de gorge. Était-ce un soupir

étouffé ? Difficile de le nier.

« En admettant que je sois dans la situation de vous fournir ce que vous demandez, une réflexion sensée m'amène à vous poser une question : votre intention est de tirer sur qui ? »

De l'index, Aomamé désigna sa tempe. « Là. »

Tamaru observa un moment son doigt en restant inexpressif.

« Et la raison ? je vous pose de nouveau une question…

— Je n'ai pas envie d'être attrapée. Je n'ai pas peur de mourir. Aller en prison ne serait sûrement pas agréable, mais je suppose que je pourrais le supporter. En revanche, ça m'embêterait d'être attrapée par une bande de cinglés et d'être torturée. Je n'aimerais pas lâcher le nom de quelqu'un. Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Oui, je pense que oui.

— Je n'ai pas l'intention de tirer sur quelqu'un ni de braquer une banque. Je n'ai donc pas besoin d'un gros calibre, un semi-automatique qui tire vingt coups en continu. Un modèle compact avec un faible contrecoup, ça me suffirait.

— Il y a aussi l'option du poison. C'est plus réaliste que d'avoir un revolver en main.

— Ça prend du temps de sortir le poison et de l'absorber. Si on vous a attrapé, qu'on vous a fourré la main dans la bouche avant que vous ayez broyé la capsule, vous êtes incapable de faire le moindre geste. Alors que si vous brandissez un revolver, vous pouvez gérer la situation tout en retenant votre adversaire. »

Tamaru réfléchit un moment. Son sourcil droit se releva légèrement.

« Je n'aimerais pas vous perdre, dit-il. Je vous aime plutôt bien. Sur le plan personnel. »

Aomamé eut une ébauche de sourire. « Pour une femme, vous m'aimez bien ? »

Sans changer d'expression, Tamaru dit : « Homme, femme, ou même chien, peu importe, il y a peu d'êtres que j'apprécie.

— D'accord, dit Aomamé.

— En même temps, ce qui est primordial pour moi, c'est d'assurer la paix et la sécurité de Madame. Par conséquent, je suis, comment dire, une sorte de pro.

— Cela va sans dire.

— Néanmoins, je vais essayer de voir ce que je peux faire pour vous. Je ne vous garantis rien. Mais il n'est pas impossible que je puisse dénicher ce que vous souhaitez auprès d'une de mes connaissances. Simplement, il s'agit de quelque chose d'extrêmement délicat. Ce n'est pas comme si vous achetiez une couverture électrique

par correspondance. Il me faudra une semaine environ avant que je vous donne une réponse.

— Cela ne fait rien », répondit Aomamé.

Tamaru plissa les yeux et leva la tête vers les arbres où chantaient les cigales. « Je souhaite que tout se passe bien. Dans la mesure où il s'agit d'une décision mûrement réfléchie, je ferai mon possible.

— Merci. Cette mission sera sans doute ma dernière. Et peut-être même que je ne vous verrai plus. »

Tamaru écarta les bras et leva en l'air les paumes de ses mains. Comme un homme, debout en plein milieu d'un désert, qui attendrait que tombe la pluie. Mais il ne prononça pas un mot. Ses paumes étaient larges et épaisses, avec des marques de blessures ici ou là. Elles ressemblaient davantage à des pièces d'une énorme machine qu'à une partie de son corps.

« Je n'aime pas tellement les adieux, dit Tamaru. Je n'ai même pas eu l'occasion de dire au revoir à mes parents.

— Ils ont disparu ?

— Je ne sais pas s'ils sont vivants ou morts. Je suis né à Sakhaline, un an avant la fin de la guerre. Le sud de Sakhaline était devenu territoire japonais, on l'appelait à l'époque Karafuto, mais, à l'été 1945, l'armée soviétique a occupé la région et mes parents ont été faits prisonniers. Il semble que mon père travaillait dans les équipements portuaires. La plus grande partie des prisonniers civils japonais a été rapidement rapatriée, mais mes parents n'ont pas été renvoyés au Japon, étant donné que c'étaient des Coréens recrutés comme travailleurs. Le gouvernement japonais a refusé de les prendre en charge. Pour la raison qu'avec la fin de la guerre, les natifs de Corée n'étaient plus citoyens du Grand Japon impérial. Une histoire épouvantable. Ce gouvernement n'avait-il pas la moindre humanité ? S'ils l'avaient souhaité, ils auraient pu aller en Corée du Nord mais on ne leur permettait pas de revenir au Sud. À cette époque, les Soviétiques ne reconnaissaient pas l'existence de la république de Corée. Mes parents étaient tous les deux originaires d'un village de pêcheurs, aux environs de Pusan, et ils ne voulaient pas aller au nord. Ils n'avaient ni parents ni amis là-bas. Moi, j'étais encore un bébé, j'ai été confié à des Japonais qui rentraient au pays, et nous sommes allés à Hokkaïdô. À l'époque, la situation alimentaire à Sakhaline était terrible et le traitement qu'infligeait l'armée soviétique aux prisonniers horrible. Mes parents avaient d'autres enfants encore petits, et c'était sûrement trop difficile pour eux de s'occuper de moi en plus. En m'envoyant seul à Hokkaïdô d'abord, peut-être espéraient-ils me revoir plus tard. Ou alors c'était une façon de se débarrasser de

moi. Je ne connais pas le détail de la situation. En tout cas, nous ne nous sommes jamais revus. Il n'est pas impossible que mes parents vivent encore à Sakhaline. S'ils ne sont pas morts.

— Vous n'avez aucun souvenir d'eux ?

— Pas un seul. Quand on a été séparés, j'avais… quoi, un peu plus d'un an. J'ai d'abord été élevé par ce couple pendant un certain temps et après, j'ai été placé dans un orphelinat, dans les montagnes, aux environs de Hakodaté. Il se peut que le couple en question n'ait plus eu les moyens de s'occuper de moi. L'établissement était géré par une association catholique. C'était un endroit très dur. Tout de suite après la fin de la guerre, il y avait beaucoup d'orphelins, la nourriture et le chauffage étaient insuffisants. Il fallait faire n'importe quoi pour survivre. » Tamaru jeta un rapide coup d'œil sur le dessus de sa main droite. « Là-bas, j'ai été adopté pour la forme, j'ai obtenu la nationalité japonaise et j'ai reçu un nom japonais : Ken-ichi Tamaru. Tout ce que je sais de mon véritable nom, c'est Park. Et les Coréens qui s'appellent Park, il y en a autant que des étoiles. »

Aomamé et Tamaru étaient assis côte à côte, tendant l'oreille au chant des cigales.

« Ce serait bien que vous ayez un autre chien, dit Aomamé.

— C'est aussi ce que m'a dit Madame. Il faudrait un autre chien de garde pour surveiller les lieux. Mais ça ne me dit rien du tout.

— Je vous comprends. Mais il vaudrait mieux en trouver un. Même si je ne suis pas en situation de pouvoir conseiller les autres.

— Oui, je le ferai, dit Tamaru. C'est sûr, il faut un chien de garde entraîné. Je me mettrai dès que possible en relation avec un éleveur. »

Aomamé regarda sa montre et se leva. Il restait encore un bon moment avant le coucher du soleil. Le ciel montrait cependant les signes timides du crépuscule. De nouvelles teintes commençaient à se mêler au bleu. Il subsistait en elle une légère ivresse due au sherry. La vieille femme dormait-elle encore ?

« Tchekhov a dit, déclara Tamaru en se levant lentement, que si un revolver apparaissait dans une histoire, il fallait que quelqu'un s'en serve.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Tamaru se tenait face à elle. Il la dépassait seulement de quelques centimètres. « Cela veut dire qu'on ne doit pas faire apparaître d'accessoire sans nécessité dans une histoire. Si un revolver apparaît, il est nécessaire qu'on s'en serve quelque part. Tchekhov aimait écrire des romans dépouillés de tout décor inutile. »

Aomamé arrangea les manches de sa robe et mit son sac à l'épaule. « Et vous vous faites du souci à ce sujet. Si un revolver entre

en scène, ne va-t-il pas être utilisé sans nécessité…

— Selon le point de vue de Tchekhov.

— Par conséquent, vous préféreriez ne pas me fournir cette arme.

— C'est dangereux et illégal. J'ajouterais que Tchekhov est un écrivain à qui l'on peut se fier.

— Mais il ne s'agit pas d'histoires. C'est quelque chose qui se passe dans le monde réel. »

Tamaru plissa les yeux et fixa Aomamé. Après quoi il ouvrit à peine la bouche et déclara : « Qui sait ? »

2
Tengo

Je ne possède strictement rien.
Sauf mon âme.

IL POSA LE DISQUE DE LA *SINFONIETTA* de Janáček sur le plateau et pressa le bouton de mise en route automatique. C'était un enregistrement de l'orchestre symphonique de Chicago sous la direction de Seiji Ozawa. Le plateau se mit à tourner à la vitesse de 33 tours minute, l'aiguille suivit le microsillon tandis que le bras se rapprochait du centre du disque. Des haut-parleurs jaillit la fanfare des cuivres suivie des timbales puissantes. Le passage préféré de Tengo.

Tout en tendant l'oreille, il pianota des caractères face à l'écran de sa machine à traitement de texte. Écouter la *Sinfonietta* de Janáček très tôt le matin était devenu une habitude journalière. Depuis que, lycéen, à l'improviste, il en avait joué un passage comme percussionniste, l'œuvre avait pris pour lui une signification particulière. Il avait le sentiment que cette musique l'encourageait à titre personnel, qu'elle le protégeait.

Il lui était arrivé d'écouter la *Sinfonietta* avec sa petite amie qui l'avait jugée « pas mauvaise ». Mais elle préférait le vieux jazz. Plus les morceaux étaient anciens, apparemment, plus elle les aimait. C'était là un goût étonnant pour une femme de sa génération. Elle appréciait en particulier un disque où le jeune Louis Armstrong chantait le blues en compagnie de William Christopher Handy. Avec Barney Bigard à la clarinette et Trummy Young au trombone. Elle en avait fait cadeau à Tengo. Mais c'était davantage pour son plaisir personnel à elle.

Ils l'écoutaient souvent quand ils étaient au lit, après avoir fait l'amour. Elle ne s'en lassait pas. « La trompette d'Armstrong et sa voix, bien sûr, c'est merveilleux, il n'y a rien à dire… Mais, à mon avis, tu dois surtout bien écouter la clarinette de Barney Bigard », disait-elle. Pourtant, sur cet album, le musicien n'interprétait que de rares et brefs solos. Louis Armstrong occupait le rôle principal. Mais elle savait exactement où se situaient les courtes apparitions de Barney Bigard, et elle fredonnait en même temps qu'il jouait.

Il y a sûrement des clarinettistes de jazz aussi bons que Barney Bigard. Mais aucun n'a autant de délicatesse et de chaleur, disait-elle. Ses interprétations – bien entendu lorsqu'il était au mieux – faisaient surgir des paysages intérieurs. Tengo ignorait ce qu'il en était des autres mais, à force d'écoute, il comprit pourtant combien le jeu de Bigard, tout en restant mesuré et discret, déployait de beauté et d'imagination. Néanmoins, pour l'appréhender, il fallait prêter l'oreille. Un guide compétent était nécessaire. Une écoute distraite laissait échapper cette profusion.

« Barney Bigard, c'est comme un joueur de deuxième base génial, lui avait-elle dit un jour. Ses solos aussi sont merveilleux mais ses qualités sont encore plus manifestes lorsqu'il joue en arrière-plan. Il exécute des passages très difficiles comme si de rien n'était. Seuls ceux qui l'écoutent attentivement apprécient sa valeur. »

Chaque fois que débutait *Atlanta Blues*, le sixième morceau de la face B du disque, elle l'attrapait sur une partie du corps et s'extasiait à propos d'un solo bref et délicat, situé entre un chant et une partie soliste de Louis Armstrong. « Là ! Écoute bien ! D'abord, on dirait un enfant qui pousse un cri, longtemps. On ne sait pas si c'est de la surprise, une joie exubérante, ou du bonheur. Puis ça devient comme un soupir de ravissement, qui serpente comme un joli petit canal, et qui va déboucher ensuite en un lieu inconnu, fantastique, hop, ça y est. Écoute donc ! À part lui, qui pourrait exécuter un solo aussi extraordinaire ? Jimmy Noone, Sidney Bechet, Pee Wee Russell, Benny Goodman, oui, tous ont été fantastiques. Mais ce qu'il a fait là, c'est une pure œuvre d'art. Personne ne l'égale. »

« Comment se fait-il que tu t'y connaisses autant en jazz ancien ? lui avait demandé Tengo un jour.

— Il y a dans mon passé beaucoup de choses que tu ne connais pas. Un passé que personne ne pourra retoucher », et puis elle avait caressé gentiment les testicules de Tengo de la paume de la main.

Après avoir terminé son travail du matin, Tengo se promena jusqu'à la gare où il acheta un journal au kiosque. Puis il entra dans un café, commanda un petit déjeuner avec des toasts beurrés et un œuf dur. En attendant qu'on le lui prépare, il but du café et ouvrit son journal. Comme l'avait prévu Komatsu, à la rubrique faits divers, figurait un article sur Fukaéri. Un article pas très long, en bas de page, au-dessus d'une publicité pour des voitures Mitsubishi. Qui titrait : « Fugue de l'auteur lycéenne à succès ? »

« Nous apprenons la disparition d'Ériko Fukada (dix-sept ans) dite

“Fukaéri”, auteur du roman *La Chrysalide de l’air*, actuellement best-seller, depuis l’après-midi du **. Son tuteur, M. Takayuki Ébisuno (soixante-trois ans), ethnologue, a signalé sa disparition au commissariat d’O-umé. Depuis le soir du 27 juin, a-t-il expliqué, Mlle Ériko Fukada n’est rentrée ni à la résidence d’O-umé, ni à l’appartement de Tokyo, et n’a plus donné de nouvelles. M. Ébisuno, qui nous a répondu au téléphone, nous a dit que la dernière fois qu’il avait vu Ériko, elle était, comme à son habitude, en bonne santé. Il ne pouvait imaginer les raisons de sa disparition, car jusqu’alors il ne lui était jamais arrivé de ne pas rentrer au domicile sans prévenir. L’hypothèse d’un accident l’inquiétait. M. Yuji Komatsu, éditeur de *La Chrysalide de l’air* nous a déclaré : “Le livre figure au top des best-sellers depuis six semaines mais Mlle Fukada n’aime pas se montrer devant les médias. Je ne suis pas en mesure de savoir, en tant qu’éditeur, si sa disparition est liée à ce trait de caractère de notre jeune romancière. Mlle Fukada est une jeune femme très talentueuse, dont on peut espérer beaucoup à l’avenir. Je formule des vœux pour que nous la revoyions au plus vite, en bonne condition.” La police poursuit ses recherches sans exclure aucune hypothèse. »

L’entrefilet reflétait à peu près l’état actuel des choses, songea Tengo. Si le journaliste en rajoutait dans le sensationnel, et que, dans les deux jours à venir, Fukaéri rentrait saine et sauve chez elle, il serait couvert de honte et sa place au journal risquerait d’être compromise. Même chose pour la police. Des deux côtés, on se bornait à une déclaration neutre et brève, à la manière d’un ballon-sonde, en attendant un peu de voir comment tournerait l’affaire. Selon comment réagiraient les gens. Que l’incident prenne des proportions plus importantes, et ce serait alors les hebdomadaires et les télévisions qui s’en feraient bruyamment l’écho. Jusque-là, il y avait quelques jours de répit.

Il ne faisait pourtant aucun doute qu’on en viendrait tôt ou tard à une situation explosive. *La Chrysalide de l’air* était un best-seller. Son auteur, Fukaéri, une très jolie jeune fille de dix-sept ans. Et voilà qu’on ignorait où elle était passée. Forcément, il y avait là tous les ingrédients d’un tumulte médiatique.

Seules quatre personnes au monde savaient que Fukaéri n’avait pas été enlevée et qu’elle s’était simplement cachée. En dehors d’elle-même et de Tengo, du Pr Ébisuno et de sa fille Azami, personne ne savait que sa fugue spectaculaire était une sorte de leurre destiné à focaliser l’attention.

Tengo ne discernait pas très bien s’il devait se réjouir ou

s'inquiéter de le savoir. Peut-être valait-il mieux s'en réjouir. Après tout, il n'avait plus de souci à se faire pour elle. Elle se trouvait dans un lieu sûr. En même temps, sans conteste, il participait à cette intrigue tortueuse.

Le Pr Ébisuno avait soulevé une énorme roche maléfique. Il attendait, prêt à constater de ses yeux ce qui apparaîtrait, une fois que le soleil en aurait éclairé les dessous cachés. Malgré lui, Tengo se tenait à ses côtés. Ce qui allait sortir de là-dessous, Tengo n'avait pas envie de le savoir. Il aurait préféré ne pas voir ces choses-là. Car ce serait forcément des complications idiotes. Néanmoins, il sentait bien qu'il lui était impossible d'y échapper.

Tengo but son café, et quand il eut terminé ses toasts et son œuf, il reposa le journal et quitta le café. Puis il rentra chez lui, se brossa les dents, prit une douche et se prépara à partir pour son école.

À la pause de midi, Tengo reçut la visite d'un inconnu. Il avait terminé ses cours du matin, il prenait un moment de repos dans la salle des professeurs. Il était en train d'ouvrir quelques journaux du matin qu'il n'avait pas encore regardés quand la secrétaire du directeur vint lui annoncer qu'un homme désirait le rencontrer. C'était une femme compétente, d'un an plus âgée que Tengo. Elle n'avait que le titre de secrétaire mais elle s'occupait en fait de presque tout ce qui concernait la gestion de l'école. Elle avait un visage aux traits un peu trop irréguliers pour être qualifiée de jolie. Elle était cependant bien proportionnée et avait un goût très sûr en matière vestimentaire.

« Cet homme s'appelle Ushikawa », lui dit-elle.

Ce nom ne lui disait rien.

Pour une raison ou une autre, elle grimaça légèrement.

« Il a demandé à vous parler seul à seul, si possible, car il s'agit d'une affaire importante.

— Une affaire importante ? » s'exclama Tengo, surpris. Dans cette école, jamais on ne lui avait parlé d'affaires importantes.

« Comme le salon des visiteurs était libre, je l'y ai conduit pour le moment. En principe, cet endroit est réservé à la direction, mais bon, exceptionnellement…

— Merci beaucoup », dit Tengo en s'inclinant. Il lui offrit même son plus joli sourire.

Mais elle, sans plus le regarder, s'était déjà éloignée rapidement, laissant flotter derrière elle le bas de sa nouvelle veste Agnès b.

Ushikawa était un homme petit. La bonne quarantaine, semblait-il. Sa taille empâtée était déjà informe et son embonpoint avait gagné la région du cou. Tengo n'était pas certain de son âge. Son apparence

bizarre (voire anormale) permettait difficilement de le deviner. Il était peut-être beaucoup plus âgé, ou carrément plus jeune. S'il affirmait qu'il avait trente-deux ans – ou cinquante-six –, il faudrait bien le croire. Une vilaine denture, une colonne vertébrale bizarrement courbée. Le sommet du crâne aplati d'une manière peu naturelle, chauve, le pourtour déformé. La partie plate évoquait un héliport militaire aménagé au sommet d'une colline stratégique. Tengo en avait vu de ce style dans des documentaires sur la guerre du Vietnam. Les quelques gros cheveux d'un noir intense, frisottés, qui s'accrochaient au pourtour de sa tête plate et contrefaite étaient plus longs que nécessaire et pendouillaient sur ses oreilles. À coup sûr, ces cheveux feraient penser à des poils pubiens à quatre-vingt-dix-huit hommes sur cent. Tengo ne pouvait imaginer ce qu'ils évoqueraient aux deux pour cent restants.

Tout chez cet individu semblait être dissymétrique, de la silhouette aux traits du visage. C'est ce que ressentit Tengo au premier regard. Bien sûr, chacun de nous est affligé de certains défauts de symétrie. Il n'y a là, en soi, rien de particulièrement opposé aux principes naturels. Tengo lui-même avait des paupières dont la forme différait quelque peu. Son testicule gauche était légèrement descendu par rapport au droit. Notre corps n'est pas une marchandise produite en masse, fabriquée en usine sur un modèle unique. Dans le cas de cet homme, néanmoins, les discordances allaient au-delà du normal. N'importe qui constatant *de visu* ces déséquilibres prononcés avait forcément les nerfs piqués à vif et se sentait forcément très mal à l'aise. Comme lorsqu'on est face à un miroir courbe (malgré tout, terriblement net).

Son costume gris présentait d'innombrables faux plis, un spectacle qui faisait songer à une terre érodée par un glacier. Le col de sa chemise, d'un côté, rebiquait vers l'extérieur, le nœud de sa cravate était tordu au point qu'il en paraissait honteux de devoir apparaître là. Ni le costume, ni la cravate, et pas davantage la chemise n'avaient la bonne taille. Les motifs de la cravate, on aurait dit qu'un médiocre apprenti peintre les avait dessinés à l'image de vermicelles ramollis et enchevêtrés. Le tout semblait avoir été acheté au débotté chez quelque soldeur. À observer longuement ces habits, Tengo éprouva de la pitié pour eux, de devoir être ainsi portés. Lui ne se souciait quasiment pas de ses vêtements, mais, bizarrement, il portait attention à la tenue des autres. S'il devait choisir l'homme le plus mal habillé parmi tous les gens qu'il avait rencontrés en l'espace de dix ans, cet individu entrerait sûrement dans sa sélection finale. Ce n'était pas seulement que son accoutrement était atroce. Il donnait l'impression de profaner

intentionnellement le concept même de toilette.

Dès que Tengo pénétra dans le salon, l'homme se leva, sortit une carte de visite de son étui et la lui tendit en s'inclinant. Le nom Toshiharu Ushikawa était écrit en idéogrammes, et, au verso, en caractères romains. Étaient également inscrits ses titre et fonction : « Fondation d'utilité publique à personnalité juridique – Association pour la promotion scientifique et artistique du nouveau Japon – Directeur en titre ». Le siège de l'association se trouvait dans le quartier de Kôjimachi, dans l'arrondissement de Chiyoda. Le numéro de téléphone était noté. Bien entendu, Tengo ignorait ce qu'était cette association et en quoi consistait la fonction de « directeur en titre ». Mais la carte de visite était magnifique, gravée en relief, et ne semblait pas avoir été fabriquée à la va-vite. Après l'avoir contemplée un instant, Tengo regarda de nouveau l'individu et songea qu'il ne donnait vraiment pas l'impression d'être le directeur d'une « association pour la promotion scientifique et artistique du nouveau Japon ».

Ils s'assirent l'un et l'autre sur des fauteuils séparés par une table basse et s'entre-dévisagèrent. Après avoir essuyé vigoureusement la sueur abondante qui lui dégoulinait sur le front, l'homme remit son pauvre mouchoir dans la poche de sa veste. La réceptionniste vint leur porter du thé. Tengo la remercia. Ushikawa ne dit rien.

« Je vous prie de m'excuser de vous déranger durant votre pause, sans même avoir pris rendez-vous », déclara Ushikawa. Son langage était poli mais il y avait dans sa façon de parler, curieusement, une certaine familiarité désinvolte. Qui déplut un peu à Tengo. « Euh, avez-vous déjeuné ? Si cela vous convenait, nous pourrions aller à l'extérieur ?

— Je ne déjeune pas pendant ma journée de travail, répondit Tengo. Je prends juste un repas léger une fois que j'ai terminé mes cours de l'après-midi. Ne vous souciez pas de cela.

— Très bien. Alors, bavardons ici. Il me semble que le lieu est parfait pour une conversation tranquille. » Il lança un regard circulaire sur le salon, comme pour l'évaluer. Ce n'était pas une pièce très remarquable. À un mur était accrochée une peinture à l'huile représentant une montagne quelconque. Sans aucun intérêt en dehors de la quantité de couleurs qui avaient été utilisées. Dans un vase, des fleurs, peut-être des dahlias. Des fleurs lourdaudes, un peu comme ces femmes d'âge mûr dépourvues de finesse. Tengo ne comprenait pas pourquoi le salon d'une école préparatoire devait être aussi sinistre.

« J'aurais dû me présenter plus tôt, mais comme l'indique ma carte de visite, mon nom est Ushikawa. Mes amis m'appellent

seulement : Ushi. Personne ne dit Ushikawa. Juste Ushi », déclara Ushikawa en souriant.

Des amis ? Qui aurait envie de lier amitié avec un type pareil ? s'interrogea Tengo, par pure curiosité.

S'il développait franchement sa première impression, le nommé Ushikawa lui faisait penser à *quelque chose* de répugnant surgi d'un trou sombre de la terre. Quelque chose de visqueux, d'insaisissable, quelque chose qui ne devrait pas être exposé en pleine lumière. Tiens, si ça se trouvait, il était peut-être l'une de ces choses jaillies de sous la roche soulevée par le Pr Ébisuno. Tengo fronça les sourcils inconsciemment, et posa sur la table la carte de visite qu'il avait encore en main. Toshiharu Ushikawa, tel était donc le nom de l'individu.

« J'imagine, monsieur Kawana, que vous êtes très occupé ? Je vais donc me dispenser des préambules et aller droit au but », dit Ushikawa.

Tengo hocha légèrement la tête.

Ushikawa avala une gorgée de thé.

« Je suppose que vous n'avez pas entendu parler de l'Association pour la promotion scientifique et artistique du nouveau Japon. (Tengo opina.) Notre fondation a été créée il y a relativement peu de temps, et l'essentiel de notre mission consiste à sélectionner des jeunes gens engagés dans des activités originales, en particulier ceux qui ne sont pas encore connus du public, dans les domaines scientifiques et artistiques, et à leur offrir notre assistance. Notre objectif est de cultiver les jeunes pousses porteuses des espoirs des temps futurs, dans chaque sphère de la culture. Nous engageons un agent spécialisé dans chacun de ces secteurs, et nous sélectionnons des candidats. Chaque année, sont ainsi choisis cinq artistes et chercheurs qui reçoivent une aide financière. Durant un an, ils font absolument ce qu'ils veulent. Aucune clause louche ou douteuse ne les lie, si ce n'est qu'ils doivent, à la fin de ces douze mois, nous remettre un rapport de pure forme, sur lequel il leur suffit de noter succinctement ce qu'ils ont fait pendant cette année, et les résultats qu'ils ont obtenus. Le compte rendu est publié dans une revue éditée par notre association. Il n'y a pas d'autre obligation. Comme nous en sommes à nos débuts, nous cherchons avant tout du concret. En bref, nous en sommes encore à l'étape où nous plantons les graines. Je me permettrais de préciser que chaque candidat reçoit une subvention de trois millions de yens.

— C'est très généreux, dit Tengo.

— Les créations d'importance ou les découvertes significatives

réclament du temps et de l'argent. Bien sûr, il peut arriver que le temps ou l'argent ne suffisent pas à produire de belles réalisations. Mais ni le temps ni l'argent ne seront des obstacles pour vous. C'est en fait le total du temps dont nous disposons qui est limité. L'horloge fait *tic-tac*, maintenant aussi. Le temps s'écoule de plus en plus vite. La chance va vous échapper. Alors que si vous avez de l'argent, vous pouvez acheter du temps. Et donc, de la liberté. Le temps et la liberté, voilà ce que, grâce à l'argent, les hommes peuvent acheter de plus important. »

À ces paroles, Tengo, presque par réflexe, jeta un coup d'œil à sa montre. En effet, le temps s'écoulait inexorablement en faisant *tic-tac*.

« Pardon de vous prendre votre temps », dit précipitamment Ushikawa. Il semblait avoir interprété son geste comme une protestation.

« Je vais accélérer. Bien entendu, à l'heure actuelle, avec trois misérables millions de yens, on ne mène pas une vie de luxe. Mais, pour des jeunes gens, nous pensons que ce devrait être une aide suffisante. Notre objectif fondamental étant qu'ils n'aient pas besoin de trimer comme des fous pour vivre et qu'ils se concentrent totalement sur leurs recherches ou leur création pendant un an. Au moment de l'évaluation de fin d'année, si les résultats ont visiblement été en progression et que notre conseil d'administration donne son approbation, il y a toujours la possibilité de reconduire notre subvention. »

Tengo, sans dire un mot, attendait la suite.

« L'autre jour, je suis venu écouter un de vos cours, pendant une heure, dit Ushikawa. Eh bien, franchement, ça m'a intéressé au plus haut point. Je suis tout à fait profane en la matière, je devrais même dire que j'ai toujours haï les maths. Quand j'étais lycéen, les cours de maths, ça me donnait envie de fuir ! Mais votre cours, professeur Kawana, alors là, il m'a enchanté ! Bien entendu, le calcul différentiel et intégral, je n'y ai strictement rien compris, mais juste à vous écouter, ça m'a donné l'envie de me mettre immédiatement à étudier les maths, tellement c'était captivant. Oui, c'était carrément grandiose. Vous avez un talent exceptionnel. Ou, devrais-je préciser, un talent qui enthousiasme. J'avais entendu dire que vous étiez très populaire comme enseignant. Et je comprends en effet pourquoi. »

Tengo ignorait quand Ushikawa était venu assister à l'une de ses classes et où il se trouvait alors. Lorsque Tengo donnait ses cours, il observait toujours attentivement les personnes présentes. Il ne se souvenait pas de tous les visages mais la présence d'un personnage à l'allure aussi étrange que celle d'Ushikawa n'aurait pu lui échapper.

On le remarquait comme un mille-pattes dans un sucrier. Il ne chercha cependant pas à poursuivre plus avant sur ce sujet. La conversation était déjà assez longue. Inutile de la prolonger.

« Comme vous le savez, je ne suis qu'un chargé de cours sous contrat avec cette école préparatoire, déclara Tengo de lui-même, afin d'épargner un peu de temps. Je ne suis absolument pas engagé dans des recherches en mathématiques. Je me borne à proposer aux étudiants des explications aussi intéressantes et claires que possible sur un domaine de connaissance déjà largement répandu. Je leur enseigne des méthodes plus efficaces pour résoudre les problèmes de leur examen d'entrée à l'université. C'est tout. Peut-être suis-je un bon professionnel. Pourtant j'ai renoncé depuis bien longtemps à une carrière de chercheur. Mes conditions économiques ne me le permettaient pas mais je pensais aussi que je n'avais ni les capacités ni le tempérament pour me construire une position dans le monde scientifique. C'est pourquoi votre proposition ne m'est d'aucune utilité. »

Ushikawa leva en hâte une main, la paume dirigée face à Tengo. « Non, non, ce n'est pas ça du tout. Il est possible que je me sois embrouillé. Pardonnez-moi. Il est vrai que votre cours de maths était passionnant. Sincèrement, unique dans son genre, inventif et spirituel. Mais je ne suis pas venu ici aujourd'hui pour vous parler de ça. Ce qui a attiré notre attention, c'est votre activité de romancier, monsieur Kawana. »

Tengo, complètement pris au dépourvu, en resta quelques secondes sans voix.

« Mon activité de romancier ? répéta Tengo.

— Exactement.

— Je ne comprends pas très bien de quoi vous parlez. Il est vrai que j'écris des romans depuis quelques années. Mais aucun n'a encore été publié. Quelqu'un comme moi ne peut être qualifié de romancier. Comment votre attention a-t-elle été attirée sur moi ? »

En voyant la réaction de Tengo, Ushikawa eut un sourire ravi. Par là même, il exhiba sa denture désastreuse. Comme des pieux fichés sur une plage battue par une forte houle depuis des jours et des jours, ses dents se tordaient selon des angles variés, tâtonnant vers différentes directions, encrassées de diverses manières. Il n'avait sans doute pas pu les faire redresser jusqu'alors. À tout le moins, quelqu'un aurait dû lui apprendre la bonne façon de se les brosser.

« Voilà justement où se situe l'originalité de notre association, déclara fièrement Ushikawa. Les découvreurs que nous engageons repèrent des talents que le reste du monde n'a pas encore remarqués.

Tel est notre objectif. Comme vous le dites, vous n'avez encore rien publié. Nous le savons très bien. Mais depuis plusieurs années, sous un nom de plume, vous avez concouru au prix des nouveaux auteurs d'une revue littéraire. Vous n'avez malheureusement pas été lauréat mais à plusieurs reprises, vous avez figuré dans la sélection finale. Ce qui, tout naturellement, a fait que vous avez attiré l'attention de pas mal de gens. Et parmi eux, quelques-uns se sont avisés de votre talent. Il est hors de doute, estiment nos découvreurs, que dans un proche avenir vous obtiendrez ce prix des nouveaux auteurs, et que vous ferez vos débuts en tant que romancier. Disons que je spécule sur l'avenir – excusez-moi pour cette expression malheureuse ! mais, comme je vous l'ai dit il y a un instant, notre dessein premier est de "cultiver les jeunes pousses porteuses des espoirs des temps futurs". »

Tengo prit sa tasse et but le thé un peu refroidi.

« Je deviendrais un candidat à votre subvention en tant que romancier débutant. C'est bien ça ?

— Tout à fait. Candidat, en fait, c'est juste une façon de parler, car c'est comme si les choses étaient déjà décidées. Dites-moi que vous acceptez notre aide, et je serai en mesure de conclure l'affaire. En signant ce document, les trois millions de yens seraient immédiatement versés sur votre compte bancaire. Vous pourriez vous mettre en congé de votre école pour six mois ou pour un an et vous consacrer à votre travail d'écriture. J'ai entendu dire que vous vous étiez lancé dans un très long roman… N'est-ce pas là justement une excellente occasion ? »

Tengo grimaça. « Comment savez-vous que j'écris un roman ? »

Ushikawa sourit en exposant de nouveau ses vilaines dents. Mais à bien l'observer, ses yeux ne riaient pas du tout. Au fond de ses prunelles il y avait une lueur d'une absolue froideur.

« Nos découvreurs sont compétents et enthousiastes. Ils examinent les profils des candidats sous différents angles. Quelques personnes savent sans doute que vous êtes en train d'écrire un roman d'envergure. L'histoire a dû filtrer d'une façon ou d'une autre. »

Komatsu savait que Tengo écrivait un gros roman. Sa petite amie aussi. Qui d'autre sinon ? En principe personne.

« J'aimerais en savoir un peu plus sur votre association, dit Tengo.

— Je vous en prie. Demandez-moi tout ce qu'il vous plaira.

— D'où proviennent vos fonds ?

— D'un particulier. Ou bien, disons, d'une association qui appartient à ce particulier. Concrètement, et ceci reste entre nous, les fonds versés bénéficient de mesures fiscales avantageuses. Mais ce

détail est hors sujet, car cette personne est animée d'un profond intérêt pour les arts et la science et espère apporter son appui aux jeunes générations. Il m'est difficile d'être plus précis. Ce particulier désire à tout prix conserver l'anonymat, y compris au sujet de son association. La gestion est prise en charge par notre propre comité. Et j'ajouterais que j'en suis un des membres, bien entendu. »

Tengo réfléchit un moment. Mais il n'avait rien sur quoi réfléchir. Il se contenta d'ordonner mentalement les paroles d'Ushikawa, de les aligner telles quelles.

« Vous permettez que je fume ? demanda Ushikawa.

— Faites », répondit Tengo, en poussant vers lui un lourd cendrier en verre.

Ushikawa sortit de la poche de sa veste un paquet de Seven Stars, se planta une cigarette à la bouche et l'alluma avec un briquet en or. Un objet mince qui semblait coûteux.

« Alors, monsieur Kawana ? reprit Ushikawa. Acceptez-vous notre subvention ? Pour être franc, et parler en mon nom, après avoir assisté à votre cours si agréable, je suis très intéressé de voir comment vous poursuivrez ensuite votre route dans le monde littéraire.

— Je vous remercie pour votre proposition, dit Tengo. C'est un honneur que je ne mérite pas. Mais il m'est impossible d'accepter votre subvention. »

Ushikawa regarda Tengo, les yeux amenuisés, sa cigarette entre les doigts laissant échapper sa fumée. « Je ne comprends pas pourquoi.

— Premièrement, je n'ai pas envie de recevoir de l'argent de gens que je ne connais pas. Deuxièmement, je n'ai pas besoin d'argent à l'heure actuelle. Je donne des cours à cette école trois fois par semaine, et, le reste du temps, je me consacre à l'écriture de mon roman. Je n'ai pas envie de changer de vie. Voilà mes deux raisons. »

Troisièmement, monsieur Ushikawa, je n'ai aucune envie d'avoir des rapports avec toi à titre personnel. Quatrièmement, plus j'y pense, et plus cette histoire de subvention sent mauvais. C'est trop beau. Il y a forcément quelque chose là-derrière. Bien sûr, je ne suis pas le plus intuitif des hommes sur cette terre, mais je suis tout de même capable de renifler ça. Bien entendu, Tengo ne prononça pas ces dernières phrases.

« Ah ah », dit Ushikawa. Puis il aspira une grosse bouffée de tabac et la rejeta d'un air parfaitement satisfait. « Ah ah. Je comprends votre raisonnement, pour ma part. Ce que vous dites est logique. Néanmoins, monsieur Kawana, il n'est pas nécessaire que vous nous donniez une réponse immédiate. Vous allez rentrer chez vous, et vous allez essayer d'y penser tranquillement durant deux ou trois jours. Et

ensuite, vous parviendrez tout doucement à une conclusion. Nous ne sommes pas pressés. Prenez tout votre temps pour réfléchir. Soyez persuadé qu'il n'y a rien de mauvais dans notre proposition. »

Tengo secoua la tête d'un mouvement bref et décidé. « Je vous remercie, mais ma décision est déjà prise. Alors, mieux vaut épargner notre temps. Être sélectionné comme candidat à votre subvention est un honneur. Je suis confus que vous ayez pris la peine de venir jusqu'ici. Mais je vous prie de renoncer à votre proposition. Ma décision est définitive. Je ne changerai pas d'avis. »

Ushikawa hocha la tête à plusieurs reprises, et, après deux bouffées, comme avec regret, il éteignit sa cigarette dans le cendrier.

« Très bien. Je comprends parfaitement votre position. Je respecte votre volonté. Je vous ai fait perdre votre temps. Et je crois qu'à présent, malheureusement, je dois me résoudre à me retirer. »

Ushikawa ne manifestait cependant aucun signe de départ. Il se gratta l'arrière de la tête, et resta là, les yeux étrécis.

« Néanmoins, monsieur Kawana, il se peut que vous ne vous en rendiez pas compte vous-même, mais, en tant qu'écrivain, vous avez un avenir très prometteur. Vous avez du talent. Il est possible que les mathématiques et la littérature n'aient pas de relation directe, pourtant, durant votre cours de maths, j'ai eu l'impression d'entendre comme un récit. Et ça, quelqu'un d'ordinaire ne pourrait pas le faire aisément. Vous avez en vous quelque chose de spécial que vous devez raconter. Même à mes yeux, c'est évident. C'est pourquoi, prenez soin de vous autant que possible. Je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais je vous conseille de suivre résolument votre propre chemin, droit devant, sans vous laisser entraîner dans des choses inutiles.

— Des choses inutiles ? répéta Tengo.

— Par exemple, il semble que vous ayez certaine relation avec Mlle Ériko Fukada, qui a écrit *La Chrysalide de l'air*. Enfin, du moins, il semble que vous l'ayez rencontrée à plusieurs reprises. C'est exact, n'est-ce pas ? Et à présent, selon les journaux, enfin, d'après un article que je viens de lire par hasard, il paraît qu'elle a disparu on ne sait où. Les médias vont sûrement commencer à faire du bruit là-dessus. Une affaire bien croustillante, évidemment, un sujet en or.

— Et cela signifierait quoi, si j'avais rencontré Mlle Ériko Fukada ? »

Ushikawa dirigea de nouveau la paume de sa main vers Tengo. La main était petite, mais les doigts boudinés. « Allons, allons, ne laissez pas vos émotions prendre le dessus ! Je n'ai pas songé à mal. Non, ce que j'ai voulu souligner, c'est qu'à gaspiller ici et là son temps et son talent pour vivre, on n'obtient jamais de bons résultats. Pardon pour

mon insolence, mais je n'aimerais pas que votre talent remarquable, aussi brillant qu'une perle fine, se retrouve perdu, dilapidé dans des entreprises sans intérêt. Si les gens savaient ce qu'il y a entre Mlle Fukada et M. Kawana, évidemment, des journalistes débarqueraient chez vous. Vous risqueriez d'être harcelé. On fouillerait tout, le vrai comme le faux. Vous savez comme ces gens-là sont entêtés et collants. »

Tengo ne prononça pas un mot et regarda Ushikawa. Les yeux plissés, celui-ci se gratta avec force ses grands lobes d'oreilles. Des oreilles petites, dont seuls les lobes étaient surdimensionnés. La constitution bizarre de ce personnage était décidément un spectacle dont on ne se lassait pas.

« Non, rien ne sortira de cette bouche », répéta Ushikawa. Puis il fit le geste de fermer sa bouche comme avec une fermeture Éclair. « Promis. Malgré les apparences, je resterai bouche cousue. On pourrait carrément dire de moi que je suis une huître réincarnée. Tout ça, je le garderai bien caché en moi. En signe de sympathie personnelle à votre égard. »

Sur ces mots, Ushikawa se leva enfin de son fauteuil et tira plusieurs fois sur les *plis* minuscules de son costume. Mais, loin de réussir à les effacer, il les rendait simplement plus visibles.

« À propos de la subvention, si vous changez d'idée, contactez-moi n'importe quand par téléphone. Vous avez mon numéro sur la carte de visite. Nous avons encore le temps. Et si cela ne marche pas pour cette année, eh bien, ce sera pour l'année prochaine. » Puis, avec les index de ses deux mains, il mima la Terre tournant autour du Soleil. « Nous ne sommes pas pressés. En tout cas, au moins, j'ai eu l'occasion de vous voir, de vous parler et vous avez pu recevoir le message que nous voulions vous transmettre. »

Puis il se fendit d'un nouveau sourire, et, après avoir longuement affiché sa denture en ruine, comme s'il voulait l'exhiber, Ushikawa se retourna et quitta le salon des visiteurs.

Jusqu'au début de son cours suivant, Tengo se remémora les paroles d'Ushikawa et tenta de reproduire ses phrases dans sa tête. Cet individu, vaille que vaille, semblait avoir compris que Tengo avait participé à la réécriture de *La Chrysalide de l'air*. Dans sa façon de parler perçait ce genre d'insinuation. **À gaspiller ici et là son temps et son talent pour vivre, on n'obtient jamais de bons résultats**, avait-il dit, dans cette phrase lourde de sous-entendus.

Nous le savons bien – était-ce là le message qu'ils voulaient m'envoyer ?

Au moins j'ai eu l'occasion de vous voir, de vous parler, et vous avez pu recevoir le message que *nous* voulions vous transmettre.

Pour faire parvenir ce message, et *simplement pour ça*, ils enverraient Ushikawa chez Tengo, et ils lui verseraient une prétendue « subvention » de trois millions de yens ? C'était une histoire à dormir debout. Pourquoi concocter un scénario aussi élaboré ? Ils connaissaient son point faible. S'ils voulaient menacer Tengo, ils auraient soulevé ce fait dès le début. Ou bien avaient-ils le projet de le corrompre avec cette « subvention » ? De toute façon, tout cela était par trop théâtral. *Ils*, au fond, qui étaient-ils ? Cette « Association… » aurait-elle des liens avec Les Précurseurs ? Et d'abord, existait-elle vraiment ?

Tengo prit la carte de visite d'Ushikawa et se rendit au bureau de la secrétaire. « Dites, j'aurais besoin que vous me rendiez un service, dit-il.

— Oui, de quoi s'agit-il ? lui demanda-t-elle de sa place en levant la tête.

— Pourriez-vous téléphoner à ce numéro, là, c'est celui de l'Association pour la promotion scientifique et artistique du nouveau Japon ? Dont cet Ushikawa serait l'administrateur. On risque de vous répondre qu'il est absent pour le moment, alors, j'aimerais que vous leur demandiez à quelle heure il devrait revenir. S'ils veulent savoir votre nom, dites n'importe quoi. Je pourrais le faire moi-même, mais j'aimerais mieux qu'on ne reconnaisse pas ma voix. »

La secrétaire composa le numéro. Quelqu'un décrocha et elle posa les questions qui convenaient. Ce fut une brève conversation, un échange de pro à pro.

« L'Association pour la promotion scientifique et artistique du nouveau Japon existe réellement. Une femme m'a répondu. Sans doute la petite vingtaine. Attitude normale. L'Ushikawa en question travaille bien là. Il est prévu qu'il revienne à son bureau vers trois heures et demie. On ne m'a pas demandé mon nom. Naturellement, moi, je l'aurais fait, mais bon.

— Bien sûr, dit Tengo. En tout cas, je vous remercie.

— Je vous en prie, répondit-elle en lui redonnant la carte de visite. Donc, cet Ushikawa, c'est l'homme qui était là il y a juste un instant ?

— Oui, c'est lui.

— Je n'ai fait que l'apercevoir mais il m'a paru, comment dire, inquiétant. »

Tengo rangea la carte de visite dans son portefeuille.

« Si vous l'aviez vu durant un certain temps, votre impression n'aurait pas changé, je crois.

— En général, je n'aime pas juger les gens seulement sur leur apparence. Autrefois, il m'est arrivé de me tromper et de le regretter. Mais celui-là, en un seul coup d'œil, j'ai senti qu'on ne pouvait pas lui faire confiance. Et je continue à le penser maintenant encore.

— Vous n'êtes pas la seule à penser de la sorte, répondit Tengo.

— Je ne suis pas la seule à penser de la sorte, répéta-t-elle, comme si elle vérifiait la construction de la phrase.

— Votre veste est très belle », déclara Tengo. Il ne s'agissait pas d'un compliment destiné à lui faire plaisir, c'était ce qu'il ressentait sincèrement. Après avoir dû contempler le costume bon marché et plein de faux plis d'Ushikawa, cette veste en lin d'une coupe élégante lui apparaissait comme un tissu miraculeux qui serait tombé du paradis par un début d'après-midi sans vent.

« Merci, dit-elle.

— Pourtant, que quelqu'un ait répondu au téléphone ne signifie pas que cette « Association ……. » existe véritablement.

— C'est juste. Il peut évidemment s'agir d'une supercherie très alambiquée. Vous vous faites installer une ligne de téléphone, vous engagez une standardiste, et ça suffit. Comme dans le film *L'Arnaque*. Mais pour quelle raison feraient-ils tout ça ? Tengo, si je puis me permettre, vous n'avez pas l'air de quelqu'un à qui on pourrait extorquer de l'argent.

— Je ne possède strictement rien, répliqua Tengo. Sauf mon âme.

— Tiens, comme dans l'histoire avec Méphisto, remarqua-t-elle.

— Peut-être vaudrait-il mieux que je me rende sur place, et que je vérifie si ces bureaux existent bien.

— Quand vous connaîtrez le résultat, dites-le-moi ! » répondit-elle, les yeux plissés, tout en passant en revue ses ongles manucurés.

Ladite association existait bel et bien. Une fois ses cours terminés, Tengo prit le train jusqu'à Yotsuya, et de là marcha jusqu'à Kôjimachi. À l'adresse notée sur la carte de visite, il vit, à l'entrée d'un immeuble de trois étages, une plaque métallique portant l'inscription : Association pour la promotion scientifique et artistique du nouveau Japon. Les bureaux étaient situés au deuxième étage. Au même niveau, il y avait aussi des Éditions musicales Mikimoto et un Bureau de comptabilité Koda. D'après la taille du bâtiment, les locaux ne devaient pas être très vastes. On n'avait pas une impression de grande prospérité, mais, bien entendu, on ne pouvait pas savoir de l'extérieur ce qu'il en était en réalité. Tengo songea à prendre l'ascenseur et à

monter jusqu'au deuxième étage. Il avait envie de voir à quoi ressemblaient ces bureaux, au moins de la porte. Mais cela risquait d'être un peu embarrassant s'il rencontrait Ushikawa dans le couloir.

Tengo reprit le train et rentra chez lui. Puis il appela Komatsu, à son bureau. Pour une fois, ce dernier était sur place, il décrocha aussitôt.

« Là tout de suite, je ne peux pas vraiment… », annonça-t-il. Il parlait plus vite qu'à l'habitude et sa voix était un peu plus aiguë. « Je suis désolé mais maintenant il m'est impossible de parler.

— Il s'agit de quelque chose de très important, monsieur, dit Tengo. Aujourd'hui, un type bizarre est venu à mon école. Il semble qu'il sache quelque chose sur mes liens avec *La Chrysalide de l'air*. »

Komatsu garda le silence quelques secondes. « Je pense que je pourrai te téléphoner d'ici à vingt minutes. Tu es chez toi ? »

Tengo lui répondit que oui. Komatsu raccrocha. En attendant, Tengo affûta deux couteaux sur une pierre à aiguiser, fit chauffer de l'eau et prépara du thé. Exactement vingt minutes plus tard, la sonnerie du téléphone retentit. Une exactitude exceptionnelle pour Komatsu.

Sa voix était beaucoup plus calme que tout à l'heure. Il avait dû se déplacer dans un endroit plus tranquille. Tengo lui résuma ce que lui avait dit Ushikawa dans le salon des visiteurs.

« L'Association pour la promotion scientifique et artistique du nouveau Japon ? Jamais entendu parler. C'est invraisemblable, cette histoire de te verser trois millions de yens. Évidemment, moi aussi je suis sûr de ton avenir comme écrivain, mais tout de même. Tu n'as encore rien publié. C'est du boniment, rien d'autre. Il cache quelque chose.

— C'est exactement ce que j'ai pensé moi aussi.

— Donne-moi un peu de temps. De mon côté, je vais essayer d'enquêter sur cette association. Si j'apprends quoi que ce soit, je te fais signe. En tout cas, ce type, là, cet Ushikawa, il serait donc au courant de tes liens avec Fukaéri.

— On dirait.

— Ah… c'est embêtant.

— Quelque chose se met à bouger, dit Tengo. C'était bien de soulever une roche mais il semble que des trucs insensés en sortent. »

Komatsu soupira dans le combiné. « Moi aussi je suis harcelé par des journalistes. Les hebdomadaires vont faire du tintouin. La télé aussi est venue. Aujourd'hui, dès le matin, la police s'est pointée à ma société, et m'a interrogé sur la situation. Ils ont compris que Fukaéri était liée aux Précurseurs. Et aussi ses parents, évidemment, dont on

ignore où ils sont. Les médias vont sans doute monter en épingle toute cette histoire.

— Et le Pr Ébisuno ?

— J'ai perdu le contact avec lui ces derniers temps. Impossible de l'avoir au téléphone. Aucune nouvelle. Peut-être qu'il lui est arrivé quelque chose. Ou alors il nous trame encore Dieu sait quoi.

— Sinon, monsieur, tout autre chose, avez-vous dit à quelqu'un que j'écrivais un roman ?

— Non, à personne, répondit immédiatement Komatsu. À qui aurait-il fallu que j'en parle ?

— Bon, ce n'est rien. Je voulais juste vous demander. »

Komatsu garda le silence un instant. « Tengo, que je te dise ça maintenant n'est peut-être pas très judicieux, mais j'ai peur que nous ayons mis le pied dans un endroit plutôt dangereux.

— Où que nous ayons mis le pied, il est clair en tout cas que nous ne pouvons plus revenir en arrière.

— S'il est impossible de revenir en arrière, alors, il ne nous reste qu'à avancer. Et quels que soient ce que tu appelles *les trucs insensés* qui vont sortir.

— Mieux vaut bien attacher sa ceinture, dit Tengo.

— Voilà, c'est ça », conclut Komatsu en raccrochant.

La journée avait été longue. Tengo s'assit à sa table et songea à Fukaéri tout en buvant son thé froid. Toute seule là où elle était cachée, à quoi passait-elle ses journées ? Il est vrai que, de toute manière, personne ne savait ce que Fukaéri faisait.

Peut-être que l'intelligence et la force des Little People causeront du tort au Maître et à toi aussi, avait déclaré Fukaéri dans sa cassette. **Il faut faire attention dans la forêt**. Involontairement, Tengo regarda tout autour de lui. Oui, au fond de la forêt, c'était *leur monde*.

3
Aomamé

Si l'on ne choisit pas sa façon de naître, on peut choisir celle de mourir

CETTE NUIT PROCHE DE LA FIN JUILLET, le ciel longtemps couvert de lourds nuages s'était enfin éclairci, révélant distinctement les deux lunes. Aomamé contemplait la scène depuis le petit balcon de son appartement. Elle aurait eu envie de téléphoner sur-le-champ à quelqu'un et de lui dire : « Mets-toi à la fenêtre et lève la tête. Alors, il y a combien de lunes ? Moi, j'en vois clairement deux. Et toi ? »

Elle n'avait cependant personne à qui passer un tel coup de fil. Elle aurait pu appeler Ayumi, mais désormais elle ne cherchait plus à approfondir sa relation avec elle. Ayumi travaillait dans la police. Aomamé, d'ici peu, devrait encore assassiner un homme, changer de visage, changer de nom, aller vivre ailleurs. Son existence serait effacée. Elle ne reverrait plus Ayumi. Ne lui donnerait plus de nouvelles. Alors qu'elle venait tout juste de nouer ce lien amical, cela lui était pénible de devoir le rompre.

Elle rentra dans l'appartement, ferma la porte vitrée et mit en marche la climatisation. Elle tira les rideaux, faisant ainsi barrage entre les lunes et elle. Ces deux astres la perturbaient. Comme si, en déréglant subtilement l'équilibre gravitationnel de la Terre, ils allaient jusqu'à influer sur son propre corps. Ses règles n'avaient pas encore commencé, pourtant, elle se sentait bizarrement lourde et languissante. Sa peau était sèche, son pouls battait à un rythme peu naturel. Elle songea qu'elle devrait essayer de ne plus penser aux lunes. Même si elle *était obligée*.

Pour combattre sa mollesse, elle se mit à faire des étirements sur son tapis. Elle prit à partie chacun des muscles qui n'étaient quasiment jamais utilisés dans la vie courante et leur imposa un traitement sévère et systématique. Les muscles en question se plaignirent en silence, sa sueur dégoulina sur le sol. Elle avait inventé seule ce programme de stretching, qu'elle renouvelait chaque jour pour le rendre plus radical et plus opérant. Un entraînement qui lui était

exclusivement réservé. Elle ne le faisait pas pratiquer dans ses classes du club de sport. Des personnes ordinaires n'auraient pas supporté une telle souffrance. La majorité des instructeurs aussi s'en plaignaient.

Pour le temps de ses exercices, elle mit le disque de la *Sinfonietta* de Janáček un enregistrement sous la direction de George Szell. Le morceau durait environ vingt-cinq minutes. Un temps suffisant pour que les muscles soient corrigés efficacement. Ni trop court ni trop long. Juste la bonne plage de temps. À la fin du morceau, quand le plateau s'immobilisa, que le bras revint automatiquement à sa position initiale, sa tête comme son corps en ressortirent lessivés, essorés, éreintés.

À présent, Aomamé connaissait par cœur la *Sinfonietta*, dans les moindres détails. Écouter cette musique tout en étirant ses muscles jusqu'à leurs plus extrêmes limites lui apportait une étrange paix. C'était elle-même qui torturait et elle qui subissait la torture. Elle qui exerçait de la coercition et elle qui la subissait. En allant au bout d'elle-même, elle en recevait le réconfort. Pour ce faire, la *Sinfonietta* de Janáček était un fond musical idéal.

Peu avant dix heures du soir, la sonnerie du téléphone retentit. Elle saisit le combiné et entendit la voix de Tamaru.

« Qu'avez-vous de prévu pour demain ? demanda-t-il.

— Mon travail se termine à six heures et demie.

— Ensuite, pourrez-vous venir ici ?

— Oui, c'est possible, répondit Aomamé.

— Parfait », dit Tamaru. Elle entendit le bruit de son stylo-bille qui griffonnait sur le planning.

« Et sinon, avez-vous un nouveau chien ? demanda Aomamé.

— Un chien ? Ah. Oui, un berger allemand, une femelle. Je ne connais pas encore très bien son caractère mais elle a reçu un bon entraînement de base et me semble docile. Elle est ici depuis une dizaine de jours, et dans l'ensemble, tout se passe bien. Les femmes sont rassurées.

— Tant mieux.

— Par ailleurs, elle se contente de la nourriture ordinaire des chiens. Aucun souci.

— Un berger allemand normal ne mange pas d'épinards.

— Bun était vraiment spéciale. Selon la saison, les épinards n'étaient pas toujours bon marché », soupira Tamaru avec une certaine nostalgie. Puis, après une pause de quelques secondes, il changea de sujet. « Aujourd'hui, la lune est belle. »

Aomamé grimaça légèrement vers le combiné. « Pourquoi est-ce

que brusquement vous me parlez de la lune ?

— Eh bien, il peut m'arriver de parler de la lune.

— Bien sûr », dit Aomamé. Tu n'es pourtant pas du genre, au téléphone, à parler de la nature sans raison, songea-t-elle.

Tamaru resta silencieux un instant. « L'autre jour, c'est vous qui avez évoqué la lune, reprit-il. Vous vous souvenez ? Et depuis, cette question me trottait dans la tête. *Donc*, comme je viens juste de regarder le ciel, un ciel bien dégagé sans aucun nuage, j'ai vu la lune, qui était belle. »

Et alors, il y en avait combien ? faillit lui demander Aomamé. Mais elle garda la question pour elle. C'était trop dangereux. Peu auparavant, Tamaru lui avait révélé qu'il ne se souvenait même pas du visage de ses parents, qu'il avait été élevé comme un orphelin. Il avait évoqué sa nationalité. C'était la première fois que Tamaru se confiait aussi longuement. C'était un homme qui, par tempérament, ne parlait pas beaucoup de lui-même. Il aimait bien Aomamé, et, à sa manière, il lui faisait confiance. Mais c'était un professionnel, entraîné à aller au plus court pour atteindre ses objectifs. Mieux valait éviter les paroles inutiles.

« Après avoir terminé mon travail, je pourrai arriver chez vous vers sept heures, dit Aomamé.

— Très bien, répondit Tamaru. Vous aurez peut-être faim. Demain, c'est repos pour le cuisinier, nous n'aurons pas de vrai dîner, mais je préparerai des sandwiches.

— Merci, répondit Aomamé.

— Nous avons besoin de votre permis de conduire, de votre passeport et de votre carte d'assurance maladie. J'aimerais que vous les apportiez demain. Et puis j'aimerais un double des clefs de chez vous. Vous pourrez préparer tout cela ?

— Oui, je pense.

— Encore une chose. Concernant l'affaire de l'autre fois, j'aimerais que nous en parlions seul à seul. Quand vous aurez fini de régler les choses avec Madame, je voudrais que vous me consacriez un peu de temps.

— L'affaire de l'autre fois ? »

Tamaru garda le silence un instant. Un silence pesant comme un sac de sable. « À propos de quelque chose dont vous aviez besoin. Vous avez oublié ?

— Non, bien entendu, je me le rappelle », répondit en hâte Aomamé. Dans un coin de sa tête, elle pensait encore à la lune.

« Demain, sept heures », répéta Tamaru avant de raccrocher.

Au soir du lendemain, le nombre de lunes n'avait toujours pas changé. Son travail terminé, elle prit une douche rapide, et, lorsqu'elle quitta le club, elle vit que dans le ciel clair, vers l'est, deux lunes aux teintes pâles se tenaient côte à côte. Aomamé les contempla un moment en s'appuyant contre le parapet, sur le pont piétonnier qui enjambe l'avenue Gai-en nishi. Personne ne regardait le ciel en dehors d'elle. Les gens qui la dépassaient lui jetaient un œil intrigué en la voyant, immobilisée là, la tête levée. Ils semblaient n'avoir aucun intérêt pour le ciel ou pour la lune et se dirigeaient en hâte vers la station de métro. Alors qu'elle observait les lunes, Aomamé se mit à ressentir la même mollesse qu'elle avait éprouvée la veille. Elle se dit qu'il fallait vraiment qu'elle cesse de les fixer ainsi. Elles n'ont pas une bonne influence sur moi. Pourtant, songea-t-elle, j'ai beau m'efforcer de ne plus les voir, il m'est impossible de ne pas sentir leur regard sur ma peau. Si je ne les regarde pas, elles me regardent. Et elles savent ce que je vais faire.

La vieille femme et Aomamé buvaient du café fort et chaud, dans des tasses anciennes ornementées. La vieille femme versa un soupçon de lait dans sa tasse, le long de la bordure, et but son breuvage sans le remuer. Elle ne mit pas de sucre. Aomamé but son café noir comme toujours. Conformément à sa promesse, Tamaru leur avait apporté des sandwiches. Découpés en portions très petites, afin d'être dégustés en une bouchée. Aomamé en prit plusieurs. Ils étaient simples, composés de pain noir garni de concombre et de fromage, mais leur goût était subtil. Tamaru avait concocté une préparation sobre mais raffinée. Il s'était montré expert dans la façon de manier le couteau et avait réussi à ajuster tous les ingrédients à la bonne taille et à la bonne épaisseur. Il avait su selon quel ordre procéder. Grâce à ce seul savoir-faire, les saveurs en devenaient étonnamment délicates.

« Avez-vous fini de préparer vos bagages ? demanda la vieille femme.

— J'ai donné les vêtements et les livres dont je n'avais pas besoin. Les choses qu'il me faudra pour ma nouvelle vie, je les ai mises dans un sac que je peux emporter immédiatement. Il ne reste chez moi que les accessoires électriques dont je me sers pour l'instant, les ustensiles de cuisine, le lit et la literie, la vaisselle, et c'est à peu près tout.

— Nous nous débarrasserons comme il convient de tout ce qui reste. Il n'est pas indispensable que vous songiez à votre bail ou à toutes les autres formalités. Prenez seulement ce dont vous avez vraiment besoin et partez en laissant tout tel quel.

— Il vaudrait sans doute mieux que je dise quelques mots à mon

travail. Si je disparais brusquement un jour, ce sera peut-être considéré comme suspect. »

La vieille femme posa doucement sa tasse de café sur la table. « Il n'est pas nécessaire non plus que vous pensiez à cela. »

Aomamé acquiesça en silence. Elle prit un autre sandwich, but son café.

« Par ailleurs, avez-vous de l'argent à la banque ? demanda la vieille femme.

— Je dois avoir environ six cent mille yens sur mon compte courant. Et puis j'ai aussi deux millions de yens sur un compte à terme. »

La vieille femme réfléchit soigneusement à ces sommes. « Pour l'argent sur votre compte courant, vous pouvez retirer en plusieurs fois jusqu'à quatre cent mille yens sans inconvénient. Pour le compte à terme, mieux vaut ne pas y toucher. Il n'est pas souhaitable de le liquider brusquement tout de suite. Peut-être vont-ils faire des vérifications sur votre vie privée. Multiplions les précautions. Ensuite, je couvrirai moi-même ces pertes. Et sinon, possédez-vous d'autres avoirs ?

— J'ai mis ce que vous m'avez donné, tel quel, dans un coffre à la banque.

— Retirez tout le liquide de votre coffre. Mais ne le laissez pas chez vous. Réfléchissez à un endroit sûr et approprié.

— C'est entendu.

— Voilà tout ce que je voulais voir avec vous pour le moment. Pour la suite, comportez-vous comme à votre habitude. Ne changez rien à votre style de vie, ne faites rien qui pourrait attirer l'attention. Ne parlez pas au téléphone de la grosse affaire qui s'annonce. »

Après ces quelques recommandations, la vieille femme s'enfonça profondément dans son fauteuil, comme si elle avait épuisé toute son énergie.

« Le jour est-il fixé ? demanda Aomamé.

— Malheureusement, nous ne le connaissons pas encore, répondit la vieille femme. Nous attendons qu'ils nous contactent. Leur emploi du temps ne sera clairement fixé qu'au tout dernier moment. Cela se fera peut-être dans une semaine. Ou peut-être dans un mois. Le lieu non plus n'est pas déterminé. Ce n'est sans doute pas confortable mais je vous demande de vous tenir prête.

— Cela m'est égal d'attendre, dit Aomamé. J'aimerais juste savoir comment me préparer à cette situation ?

— Vous allez pratiquer des étirements musculaires à cet homme, dit la vieille femme. Comme vous le faites d'habitude. Il a *certains*

problèmes. Qui ne sont pas vitaux, mais qui, d'après nos sources, lui causent des difficultés assez importantes. Pour résoudre ses "problèmes", il a suivi jusqu'à présent toutes sortes de traitements. Outre les soins médicaux classiques, il a bénéficié de thérapies variées, du shiatsu, de l'acupuncture, des massages, etc. Mais il semble que rien n'ait vraiment été efficace. Cet individu qu'ils appellent "leader" a donc un seul et unique point faible : ses "problèmes" physiques. Ce qui nous ouvre une brèche. »

Derrière la vieille femme, les rideaux masquaient la fenêtre. Les lunes étaient invisibles. Mais Aomamé ressentait sur sa peau leur regard froid. On aurait dit que le silence qu'elles avaient tramé ensemble s'était subrepticement introduit dans la pièce.

« Nous avons maintenant un espion au sein de la secte. Par son intermédiaire, nous leur avons fait savoir que vous étiez une experte hors pair en étirements musculaires. Ce n'était pas très difficile. Parce que vous l'êtes vraiment. Ils se sont montrés extrêmement intéressés à votre égard. Au tout début, ils voulaient vous faire venir chez eux, dans leur secte, à Yamanashi. Mais en raison de votre travail, il vous était impossible de quitter Tokyo. C'est ce que nous leur avons fait croire. De toute façon, l'homme se rend à Tokyo une fois par mois environ pour affaires. Il loge dans un hôtel central de façon à ne pas attirer l'attention. Dans la chambre de cet hôtel, il devra recevoir vos étirements musculaires. Et là, vous n'aurez plus qu'à procéder comme vous le *faites toujours*. »

Aomamé visualisa la scène mentalement. Une chambre d'hôtel. L'homme est allongé sur un matelas de yoga, Aomamé lui pratique des étirements. Elle ne voit pas son visage. La nuque de l'homme couché sur le ventre s'offre à elle sans défense. Elle tend la main et sort de son sac son pic à glace.

« Nous serons seuls dans la chambre, n'est-ce pas ? » demanda Aomamé.

La vieille femme acquiesça. « Il semble qu'à l'intérieur de la secte, les gens ne soient pas au courant des problèmes physiques du leader. Il ne devrait donc pas y avoir de témoins à cette scène. Vous serez tous les deux seuls.

— Mon nom et mon lieu de travail, ils les connaissent déjà ?

— Oui, et ils sont extrêmement prudents. Apparemment, ils ont soigneusement enquêté sur votre back-ground au préalable. Mais cela ne devrait pas poser de problèmes. Ils nous ont fait savoir seulement hier qu'ils souhaitaient que vous vous rendiez là où il séjournera. Ils nous informeront ensuite du lieu et de l'heure qui auront été choisis.

— Mes visites chez vous ne risquent-elles pas de leur donner des

soupçons sur nos liens ?

— Je suis membre du club où vous travaillez et je vous reçois chez moi simplement pour un entraînement individuel. Il n'y a pas de raison qu'ils pensent que nous ayons d'autres liens. »

Aomamé acquiesça.

La vieille femme poursuivit : « Lorsque ce soi-disant leader se déplace en dehors de la secte, il est toujours accompagné par deux gardes du corps. L'un et l'autre sont des fidèles, et pratiquent le karaté à un grade élevé. Nous ignorons s'ils sont armés ou pas, mais leurs bras valent des armes. Ils s'entraînent dur chaque jour. À ce que dit Tamaru néanmoins, en fin de compte, ils ne seraient que des amateurs.

— Pas comme M. Tamaru.

— Pas comme Tamaru. Tamaru a fait partie des commandos des forces d'autodéfense. Quand il doit accomplir un objectif, il est habitué à le réaliser sans une seconde d'hésitation. Il ne tergiverse pas, quel que soit l'adversaire. L'amateur hésite. Surtout s'il a en face de lui une jeune femme. »

La vieille femme poussa un profond soupir en laissant aller sa tête en arrière, contre le dossier du fauteuil. Puis elle se redressa et regarda Aomamé droit dans les yeux.

« Pendant que vous prodiguerez vos soins au leader, ses deux gardes du corps devraient attendre dans une autre chambre de l'hôtel. Et vous serez seule avec le leader pendant à peu près une heure. Voilà comment la situation se présente pour l'instant. Néanmoins, personne ne sait ce qui peut réellement arriver sur place. Les choses sont extrêmement mouvantes. Le leader cherche à n'annoncer qu'au tout dernier moment ses projets.

— Quel âge a-t-il ?

— Environ cinquante-cinq ans, et nous avons appris que c'était un homme de très grande taille. Malheureusement nous ne savons rien d'autre à son sujet. »

Tamaru l'attendait dans l'entrée. Aomamé lui donna le double de ses clefs, son permis de conduire, son passeport et sa carte d'assurance maladie. Il se retira dans le fond de la maison pour photocopier ces documents. Après avoir vérifié qu'il avait fait toutes les copies nécessaires, il rendit les originaux à Aomamé. Puis il la conduisit dans son propre bureau, à côté de l'entrée. C'était une petite pièce carrée, sans aucune décoration. Avec une modeste fenêtre ouverte donnant sur le jardin. Le climatiseur mural ronronnait faiblement. Tamaru fit asseoir Aomamé sur une petite chaise en bois et lui s'installa devant

son bureau. Quatre écrans s'alignaient sur le mur. La caméra pouvait changer d'angle d'observation, en cas de nécessité. Le même nombre de magnétoscopes enregistraient les images. Sur les écrans, on voyait le paysage au-delà de la palissade. Sur le premier écran à droite, on distinguait l'entrée de la *safe house*. On apercevait le nouveau chien. Étendu à plat ventre, il paraissait se reposer. Il était un peu plus petit que le précédent.

« La mort du chien n'a pas été enregistrée, dit Tamaru en devançant la question d'Aomamé. À ce moment-là, le chien n'était pas attaché. Comme il ne pouvait pas se détacher tout seul, c'est probablement quelqu'un qui l'a fait.

— Quelqu'un qui se serait approché de lui sans qu'il aboie ?

— Sans doute.

— Bizarre. »

Tamaru hocha la tête en signe d'acquiescement. Mais il n'exprima rien. Sans doute de son côté avait-il ressassé jusqu'au dégoût cette éventualité. À présent, il n'avait rien de plus à expliquer.

Tamaru ouvrit le tiroir d'un meuble de rangement placé à côté de lui et en sortit un sac en plastique noir. À l'intérieur se trouvait une serviette de toilette d'un bleu passé. Il la déplia et apparut alors un objet métallique qui jeta des reflets noirs. C'était un petit pistolet automatique. Tamaru le tendit à Aomamé sans un mot. Aomamé le prit également sans prononcer une parole. Elle le soupesa dans la main. Il était bien plus léger qu'il ne le paraissait. Un objet aussi léger capable pourtant d'apporter la mort à un homme.

« Pour le moment, vous avez commis deux grosses erreurs. Vous voyez de quoi je parle ? » dit Tamaru.

Aomamé tenta de repenser aux gestes qu'elle venait d'exécuter. Elle ne comprenait pas ce qu'elle avait fait de travers. Elle s'était contentée de prendre le pistolet qu'il lui avait tendu. « Je ne sais pas », répondit-elle.

Tamaru reprit : « La première chose, c'est que lorsque je vous ai présenté le pistolet, vous n'avez pas vérifié s'il était chargé, et si tel était le cas, si le cran de sûreté était mis ou non. La deuxième, c'est qu'une fois que vous l'avez eu en main, vous avez dirigé le canon dans ma direction, même si ce n'était que durant quelques secondes. Ce sont deux fautes absolument rédhibitoires. Ensuite, mieux vaut ne pas mettre votre doigt sur la détente tant que vous ne voulez pas tirer.

— C'est entendu. Je ferai attention dorénavant.

— En dehors d'un cas d'urgence, quand on manipule un pistolet, qu'on vous le livre ou qu'on le transporte, il est fondamental qu'il ne soit pas chargé. Et encore plus si vous voyez un pistolet, il est

fondamental que vous le manipuliez comme s'il était chargé. Jusqu'à ce que vous soyez sûre qu'il ne l'est pas. Un pistolet est conçu dans le but de blesser et de tuer quelqu'un. Vous ne vous en soucierez jamais trop. Certains pourront rire de moi, estimer que je suis trop prudent. Mais il arrive sans cesse des accidents stupides, et souvent les victimes sont comme par hasard celles qui se moquent des gens trop prudents. »

Tamaru sortit de la poche de sa veste un sachet en polyester. Il contenait sept balles neuves. Tamaru les posa sur la table. « Comme vous le voyez, pour l'instant, ces balles n'ont pas été mises dans le pistolet. Le chargeur est installé, mais il est vide à l'intérieur. Il n'y a pas de cartouche dans la chambre. »

Aomamé acquiesça.

« Ceci est un cadeau que je vous fais à titre personnel. Simplement, si vous ne les utilisez pas, j'aimerais que vous me les rendiez.

— Bien sûr, répondit Aomamé d'une voix sèche. Cependant, vous avez dépensé de l'argent pour vous les procurer ?

— Ne vous en faites pas pour ça, répondit Tamaru. Vous avez d'autres sujets de préoccupation. Parlons-en justement. Avez-vous déjà tiré ? »

Aomamé secoua la tête. « Pas une seule fois.

— En principe, un revolver est plus facile à utiliser qu'un automatique. En particulier pour un profane. Le mécanisme est simple, les manipulations faciles à mémoriser, il y a peu de risques de se tromper. Mais les bons revolvers, qui possèdent un certain niveau de performance, sont volumineux et ne sont pas pratiques à transporter. Donc, j'ai pensé qu'un automatique était préférable. C'est un Heckler & Koch HK4. De fabrication allemande, et qui pèse à vide 480 grammes. Il est petit et léger mais la puissance des calibres 9 mm courts est redoutable. Et le recul est faible. On ne peut pas en attendre une précision de tir à longue distance mais il convient bien pour l'objectif que vous vous êtes fixé. Heckler & Koch est une entreprise d'armes qui a été fondée après la guerre mais ce HK4 a pour base un modèle réputé, à savoir le Mauser HSc, utilisé déjà avant guerre. Il a été fabriqué à partir de 1968 sans interruption et aujourd'hui encore, c'est un produit en service. Il est donc fiable. Celui-ci n'est pas neuf mais celui qui s'en servait semblait s'y connaître et en avoir bien pris soin. Un pistolet, c'est comme une voiture, on peut davantage se fier à des modèles d'occasion mais de bonne qualité qu'à des articles tout à fait neufs. »

Tamaru reprit l'arme à Aomamé et lui en expliqua le maniement.

Comment mettre en place le cran de sûreté et comment l'ôter. Comment enlever le chargeur après en avoir défait l'arrêtoir puis comment en introduire un nouveau.

« Lorsque vous enlevez le chargeur, il faut absolument laisser en place le dispositif de sûreté. Si vous enlevez le chargeur alors que l'arrêtoir est défait, vous tirez la culasse vers l'arrière et vous libérez les balles qui se trouvent dans la chambre. Pour l'instant, comme il n'y en a pas, il ne peut rien se passer. Bon, ensuite, une fois que la culasse est ouverte, vous appuyez sur la détente, comme ça. La culasse se ferme. À ce moment-là, le chien est armé. Quand vous appuyez encore une fois sur la détente, le chien s'abaisse. Et le nouveau chargeur est introduit. »

Tamaru accomplit cette série de mouvements rapidement, d'une main experte. Puis il recommença, lentement cette fois, tout en vérifiant chaque action l'une après l'autre. Aomamé ne le quittait pas des yeux.

« Essayez. »

Aomamé enleva le chargeur précautionneusement, tira la culasse, vida la chambre, abaissa le chien, et réintroduisit le chargeur.

« Très bien », dit Tamaru. Il reprit le pistolet, enleva le chargeur, y glissa prudemment les sept balles, et arma le pistolet qui eut alors un claquement bruyant. La culasse tirée, les balles furent poussées dans la chambre. Il abattit alors le levier situé sur la gauche du pistolet et actionna le cran de sûreté.

« Vous allez essayer la même chose qu'il y a un instant. Cette fois, il est chargé à balles réelles. La chambre est prête à tirer une balle. La sûreté est mise mais il ne faut toujours pas diriger le canon vers quelqu'un », dit Tamaru.

Aomamé prit le pistolet chargé et perçut la différence de poids. Il n'était plus aussi léger. À coup sûr, on y sentait la mort. C'était un instrument de précision, conçu pour tuer. Ses aisselles étaient mouillées de sueur.

Aomamé vérifia encore une fois que la sûreté du pistolet était en place, elle ôta l'arrêtoir et enleva le chargeur, qu'elle posa sur la table. Puis elle tira la culasse et fit sortir les balles de la chambre. Celles-ci tombèrent sur le sol en bois en crépitant. Elle appuya sur la détente et la culasse se ferma, elle appuya une deuxième fois et le chien se retrouva armé. Alors, d'une main tremblante, elle ramassa les balles de calibre 9 mm tombées à ses pieds. Elle avait soif, et elle sentait des picotements douloureux en respirant.

« Ce n'est pas mal pour un début, fit Tamaru en remettant dans le chargeur les balles de 9 mm. Mais il faut encore vous entraîner

sérieusement. Votre main tremble. Vous devez répéter encore et encore, chaque jour, l'opération consistant à enlever et à remettre le chargeur, et éprouver physiquement la sensation de ce pistolet. Jusqu'à ce que vous puissiez opérer aussi vite que moi, comme je vous l'ai montré tout à l'heure, de manière automatique. Qu'il n'y ait pas de problèmes à le faire même dans l'obscurité. Il ne devrait pas être nécessaire de changer de chargeur en cours de route dans votre cas, mais ce geste-là, pour ceux qui manient un pistolet, c'est la base fondamentale. Souvenez-vous-en bien.

— Ne faudrait-il pas que je fasse des exercices de tir ?

— Vous n'avez pas l'intention de tirer sur quelqu'un. Seulement sur vous. N'est-ce pas ? »

Aomamé opina.

« Par conséquent, pas besoin de vous exercer à tirer. Il vous suffit de bien vous souvenir de la façon de mettre les balles, d'ôter la sûreté, de sentir le poids de la détente, et voilà. Vous aviez l'intention d'aller vous entraîner à tirer quelque part ? »

Aomamé secoua la tête. Elle n'avait réfléchi à aucun lieu de ce genre.

« Néanmoins, même pour tirer sur vous, vous avez l'intention de le faire de quelle façon ? Montrez-moi un peu comment vous comptez vous y prendre. »

Tamaru remit le chargeur armé dans le pistolet, et après avoir vérifié que la sûreté était bien mise, il le tendit à Aomamé. « La sûreté est mise », dit Tamaru.

Aomamé appuya le canon sur sa tempe. Elle éprouva la froideur du métal. Tamaru la regarda et secoua lentement la tête de côté, à plusieurs reprises.

« Je ne veux pas vous froisser, mais renoncez à viser la tempe. Il est beaucoup plus difficile qu'on ne l'imagine d'atteindre le cerveau depuis la tempe. En général, la main tremble, et du fait de ce tremblement, la trajectoire dévie à cause du recul. Les os du crâne sont brisés, certes, mais, bien souvent, on ne meurt pas. Je suppose que ce n'est pas ce que vous avez envie d'expérimenter ? »

Aomamé hocha la tête en silence.

« Après la fin de la guerre, juste avant d'être arrêté par l'armée américaine, le général Hideki Tôjô a voulu viser son cœur, il a pressé sur la détente, mais la balle a dévié et s'est logée dans le ventre. Il n'est pas mort. C'était un militaire de carrière – certes, ignoble –, au sommet de la hiérarchie, et pourtant il n'a pas réussi à se suicider proprement avec son pistolet. Tôjô a été immédiatement transporté à l'hôpital, il a été remis sur pied grâce aux soins dévoués des médecins

américains, et à l'issue d'un nouveau jugement, il a été pendu. Une manière atroce de mourir. La mort est toujours un moment décisif pour un homme. Si l'on ne choisit pas sa façon de naître, on peut choisir celle de mourir. »

Aomamé se mordit les lèvres.

« La manière la plus sûre, c'est d'introduire le canon dans la bouche, et de tirer de bas en haut, en direction du cerveau. Comme cela. »

Tamaru reprit le pistolet et lui fit une démonstration. Elle savait que la sûreté était en place, pourtant, la vision de cette scène la rendit nerveuse. Elle avait la sensation d'étouffer, comme si quelque chose lui obstruait la gorge.

« Et même ainsi, cela ne veut pas dire que le résultat est garanti à cent pour cent. Je connais quelqu'un qui n'en est pas mort, et qui a dû vivre après des choses abominables. On était ensemble dans les forces d'autodéfense. Il s'est mis le canon de sa carabine dans la bouche, a attaché une cuillère à la détente et il l'a actionnée avec ses deux gros orteils. Peut-être le canon a-t-il un peu dévié. Il n'est pas vraiment mort et il s'est retrouvé à l'état de légume. Et il a dû vivre ainsi pendant dix ans. S'ôter la vie, pour un homme, ce n'est pas si facile. Au cinéma, c'est différent, tout le monde se suicide comme dans un jeu. Et la mort vous arrive, paf, sans la moindre souffrance. Mais, dans la réalité, vous n'êtes pas mort, vous êtes couché dans un lit, et votre urine et tout le reste vous coulent dessus pendant dix ans. »

Aomamé acquiesça en silence.

Tamaru ôta les balles du pistolet puis du chargeur et les rangea dans le sachet en polyester. Puis il les tendit séparément à Aomamé.

« Les balles ne sont pas chargées. »

Aomamé prit le tout en hochant la tête.

Tamaru reprit. « Pensez-y bien. Il serait plus sage de songer à survivre. Et aussi plus réaliste. Tel est mon conseil.

— D'accord », répondit Aomamé d'une voix sèche. Puis elle enveloppa dans une écharpe le Heckler & Koch HK4 comme si c'était une machine-outil rustique et le déposa au fond de son sac. Elle rangea aussi le sachet contenant les balles dans un des compartiments. Le sac se retrouva plus lourd d'environ cinq cents grammes sans pour autant être déformé. C'était un petit pistolet compact.

« Les amateurs ne devraient pas se servir de ce genre de chose, dit Tamaru. Selon mon expérience, ils n'y gagneront rien de bon. Mais vous, vous saurez sans doute vous en tirer. Nous nous ressemblons tous les deux. En cas de besoin, vous saurez donner la priorité aux règles sur vous-même.

— Probablement parce que je n’ai pas vraiment de moi. »

Tamaru ne répondit rien à cela.

« Vous vous êtes engagé dans les forces d’autodéfense ? demanda Aomamé.

— Ah, j’étais dans le commando le plus *éprouvant*. On nous a fait manger des rats, des serpents et des sauterelles. Ce n’était pas immangeable mais pas franchement bon.

— Et après, qu’est-ce que vous avez fait ?

— Plein de choses. De la sécurité, surtout comme garde du corps. Également ce qui se rapprocherait d’un travail de gros bras. Je ne suis pas tellement fait pour jouer en équipe, je préfère évoluer en solo. Pendant une courte période, j’ai aussi tâté des activités du monde de la nuit. Et là, j’ai assisté à toutes sortes de choses. Des trucs étonnants qu’un homme normal ne devrait pas voir de toute sa vie. Mais je ne suis jamais tombé dans des situations moches. J’ai toujours fait attention à ne pas dépasser les limites. Je suis d’un tempérament extrêmement prudent, et les yakuzas, je n’aime pas. Aussi, comme je vous l’ai déjà dit, mon CV est clean. Et puis après, je suis venu ici. » Tamaru montra directement le sol à ses pieds. « Ma vie depuis s’est bien stabilisée. Non pas que j’aie vécu en recherchant uniquement une vie stable mais à présent que je l’ai, je n’ai pas envie de la perdre. Ce n’est pas facile, vous comprenez, de trouver un travail qui vous plaise.

— Bien sûr, répondit Aomamé. Mais vous êtes sûr que vous ne voulez pas d’argent ? »

Tamaru secoua la tête. « Je n’ai pas besoin d’argent. Ce n’est pas tellement l’argent qui fait marcher le monde. C’est plutôt l’échange de bons offices. Mais moi, comme je n’aime pas recourir aux autres, je préfère offrir.

— Merci, dit Aomamé.

— Si par hasard la police vous demandait avec insistance la provenance de ce pistolet, j’aimerais que vous ne donniez pas mon nom. Si les flics venaient ici, de mon côté, bien sûr, je nierais tout et ils n’obtiendraient rien, même s’ils me frappaient. Mais si Madame était impliquée, je perdrais ma situation.

— Bien entendu, je ne donnerai pas votre nom. »

Tamaru sortit de sa poche une feuille de papier pliée et la tendit à Aomamé. Le nom d’un homme était écrit dessus.

« Le 4 juillet, près de la gare de Sendagaya, dans le café Renoir, vous avez reçu de cet homme ce pistolet et les sept balles pour lesquels vous avez payé cinq cent mille yens, en liquide. L’homme avait entendu dire que vous cherchiez un pistolet, il vous a contactée. S’il était interrogé par la police, il avouerait tout sans problème. Et il

ferait quelques années de prison. Il ne serait pas indispensable que vous donniez davantage de détails. Du moment que la provenance de l'arme serait établie, l'honneur de la police serait sauf. Vous aussi vous seriez condamnée à un peu de prison pour violation à la loi interdisant de posséder des armes à feu ou des armes blanches. »

Aomamé mémorisa le nom puis rendit la feuille à Tamaru. Celui-ci la déchira en petits morceaux qu'il jeta dans la corbeille à papier.

Tamaru reprit : « Comme je vous l'ai dit plus tôt, je suis un homme prudent. Il m'arrive exceptionnellement d'avoir confiance en quelqu'un, et néanmoins, je ne m'y fie pas totalement. Je ne laisse jamais les choses se faire naturellement. Ce que je préférerais, c'est que ce pistolet me soit rendu sans qu'il ait servi. Ainsi, personne n'aurait d'ennuis. Personne ne mourrait, personne ne serait blessé, personne n'irait en prison. »

Aomamé hocha la tête. « En somme, à l'opposé de ce que déclare Tchekhov.

— Exactement. Tchekhov était un grand écrivain, mais naturellement, son point de vue n'est pas le seul valable. Les armes qui apparaissent au cours d'un récit ne font pas toutes feu », dit Tamaru. Puis son visage se crispa légèrement. Comme si une idée lui revenait à l'esprit. « Ah, j'allais oublier quelque chose d'important. Il faut que je vous donne un bipeur. »

Il sortit un petit appareil du tiroir et le posa sur le bureau. On pouvait le fixer par une pince métallique à la ceinture ou à son vêtement. Tamaru souleva le combiné de son téléphone, exerça trois brèves pressions sur un bouton. Il y eut trois sonneries et le bipeur émit un signal électrique ininterrompu. Après l'avoir réglé sur le volume le plus élevé, Tamaru l'éteignit, le son s'arrêta. Il amenuisa les yeux, vérifiant que l'écran affichait le numéro de téléphone de l'appel, puis il tendit le bipeur à Aomamé. « Gardez-le sur vous autant que possible, dit-il. Ou au moins, pas trop loin de vous. Quand il sonnera, cela voudra dire qu'il y a un message de ma part. Un message important. Je ne vous contacterai pas pour vous dire bonjour. À ce moment-là, il faudra que vous m'appeliez tout de suite au numéro affiché. Obligatoirement depuis une cabine publique. Et puis, encore autre chose. Ce serait bien que vous déposiez vos bagages à la consigne de la gare de Shinjuku.

— La gare de Shinjuku, répéta Aomamé.

— Il va sans dire qu'il est préférable que vous voyagiez léger.

— Bien entendu », répondit Aomamé.

Une fois rentrée chez elle, Aomamé ferma soigneusement les

rideaux et sortit de son sac le Heckler & Koch HK4 et les balles. Puis elle s'assit devant sa table et s'entraîna à remplir et vider le chargeur. À chaque fois, sa vitesse d'exécution augmentait. Quand elle eut trouvé le bon rythme de mouvements, sa main ne trembla plus. À la fin, elle enveloppa le pistolet dans un vieux tee-shirt et le cacha dans une boîte à chaussures, qu'elle enfouit au fond de son placard. Le sac en polyester contenant les balles, elle le mit dans la poche intérieure de son imperméable suspendu à un cintre. Elle avait terriblement soif. Elle sortit du thé d'orge glacé du réfrigérateur et en but trois verres. Les muscles de ses épaules s'étaient raidis, l'odeur de sa sueur, aux aisselles, n'était pas la même que d'habitude. Elle prenait conscience que le seul fait de posséder un pistolet lui faisait considérer le monde un peu autrement. Se juxtaposaient dans son atmosphère environnante des nuances inhabituelles et étranges.

Elle se déshabilla et se débarrassa de l'odeur désagréable de sa sueur avec une douche chaude.

Toutes les armes ne font pas feu, se répétait-elle sous l'eau brûlante. Un pistolet n'est rien de plus qu'un instrument. Et moi je ne vis pas dans le monde de la fiction. Mais dans le monde réel, plein de déchirures, de contradictions, de déceptions.

Deux semaines s'écoulèrent ensuite sans événement particulier. Aomamé allait travailler comme d'habitude à son club de sport, elle donnait ses cours d'arts martiaux et de stretching. Elle ne devait pas modifier la façon dont elle remplissait ses journées. Elle respectait aussi fidèlement que possible les consignes de la vieille femme. Une fois rentrée chez elle, une fois qu'elle avait terminé son dîner solitaire, elle tirait soigneusement les rideaux de la fenêtre, s'installait à la table de la cuisine et s'entraînait toute seule au maniement du HK4. Son poids, sa solidité, l'odeur de l'huile de graissage, sa nature violente et son mutisme, tout cela devenait progressivement une part de son propre corps.

Elle s'entraînait aussi à manier le pistolet en se bandant les yeux avec une écharpe. Elle devait pouvoir installer rapidement le chargeur à l'aveugle, ôter la sûreté, tirer la culasse. Chacune de ces actions produisait un bref clic-clac rythmé qui résonnait agréablement à ses oreilles. Dans l'obscurité totale, elle finissait par ne plus distinguer la différence entre le son que faisait réellement l'instrument qu'elle tenait à la main et sa sensation auditive. La frontière entre sa propre existence et les gestes qu'elle accomplissait s'amenuisait progressivement, et bientôt se dissolvait.

Une fois par jour, elle se mettait face à son miroir dans le cabinet

de toilette, et introduisait dans la bouche le canon du pistolet chargé. Tout en éprouvant sa dureté métallique à la pointe de ses dents, elle visualisait mentalement son doigt appuyant sur la détente. Un simple geste, et sa vie s'achèverait. L'instant d'après, elle aurait disparu de ce monde. Elle se le répétait face au miroir. Les points essentiels sur lesquels elle devait porter son attention. Que sa main ne tremble pas. Que le recul soit contrôlé. Qu'elle n'ait pas peur. Et surtout qu'elle n'hésite pas.

Si je me décidais, songea Aomamé, je pourrais le faire là, tout de suite. Il me suffirait de rétracter mon doigt d'à peine un centimètre. Facile. Allez, je le fais vraiment, se dit-elle. Mais elle changea d'avis et sortit le pistolet de sa bouche, releva le chien, remit la sûreté et posa le pistolet sur la tablette du cabinet de toilette. Entre le tube de dentifrice et la brosse à cheveux. Non, c'est encore trop tôt. Avant, j'ai quelque chose à accomplir.

Elle portait toujours le bipeur à la ceinture, comme le lui avait dit Tamaru. Quand elle dormait, elle le posait à côté de son réveil. Ainsi, elle serait prête à réagir au moindre signal. Mais il ne sonnait pas. Une semaine de plus s'écoula.

Le pistolet dans sa boîte à chaussures, les sept balles dans la poche de son imperméable, le bipeur éternellement silencieux, le pic à glace spécial, avec son aiguille effilée et mortelle, ses affaires entassées dans son sac de voyage. Dans l'attente du nouveau visage qu'elle aurait, d'une nouvelle vie. Ses liasses d'argent liquide déposées à la consigne de la gare de Shinjuku. C'est dans cette atmosphère qu'Aomamé passa ces jours de plein été. Les vacances d'été commençaient vraiment, de nombreux magasins baissaient leurs rideaux de fer, les rues se dépeuplaient. Le nombre de voitures diminuait, le calme et le silence faisaient leur retour dans la ville. Parfois elle en arrivait à ne plus savoir où elle se trouvait. Elle s'interrogeait : *est-ce la vraie réalité ?* Mais si ce n'était pas le cas, où donc aurait-elle dû la rechercher ? Il ne lui restait qu'à admettre cette situation comme réelle, provisoirement, et à la surmonter le mieux possible.

Je n'ai pas peur de mourir, vérifiait encore une fois Aomamé. Ce qui me fait peur, c'est d'être devancée par la réalité. D'être abandonnée par la réalité.

Ses préparatifs étaient achevés. Mentalement, elle était prête aussi. Dès que Tamaru la contacterait, elle pourrait quitter son appartement à la seconde. Mais elle n'était pas contactée. Sur le calendrier, les dates se rapprochaient de la fin août. Encore un peu et

ce serait le terme de l'été, et dehors, les cigales lanceraient leur dernier chant.

Comment se fait-il qu'un mois se soit achevé si vite alors que chaque jour paraît si long ?

En rentrant du club de sport, Aomamé ôta ses vêtements humides de sueur, les déposa dans le panier de linge sale, enfila un débardeur et un short. Au cours de l'après-midi, il y avait eu une violente averse. Le ciel s'était totalement assombri, des gouttes de pluie de la taille de petits cailloux avaient frappé le sol en crépitant, le tonnerre avait grondé violemment. Après l'averse, les rues s'étaient retrouvées inondées. Le soleil revenu, il avait fait son possible pour faire évaporer toute cette eau, et la ville avait été envahie de vapeurs, comme des brumes estivales. Les nuages étaient réapparus au crépuscule, le ciel avait de nouveau été recouvert d'un voile épais. La lune était invisible.

Aomamé éprouva le besoin de se reposer avant de préparer son dîner. Elle but un verre de thé d'orge glacé, et tout en grignotant des haricots de soja cuits, elle s'assit à la table de la cuisine et ouvrit le journal du soir. Elle parcourut la première page et tourna les suivantes dans l'ordre. Rien n'attirait son attention. Un journal du soir habituel. Mais, arrivée à la rubrique des faits divers, brusquement, une photo lui sauta aux yeux. Ayumi. Aomamé grimaça, le souffle coupé.

Ce n'est pas vrai, pensa-t-elle d'abord. Je dois confondre avec quelqu'un qui lui ressemble. Pourquoi y aurait-il une photo d'Ayumi dans le journal, et en si gros ? Mais en regardant de plus près, elle vit que c'était bien elle. C'était bien le visage de la jeune policière, la partenaire de ses modestes orgies sexuelles. Sur la photo, Ayumi souriait. Un sourire forcé, artificiel. La véritable Ayumi souriait à pleines dents, avec bien plus de naturel. Cette photo devait probablement figurer dans un album officiel. Des circonstances particulières avaient sans doute forcé la jeune femme à prendre cette pose maladroite.

Aomamé aurait aimé ne pas lire l'article. Étant donné le gros titre à côté de la photo, elle pressentait la suite. Mais elle ne pouvait pas l'éviter. C'était la réalité. Il lui était impossible de l'esquiver. Aomamé prit une grande respiration et lut le texte.

Mlle Ayumi Nakano, vingt-six ans. Célibataire. Résidant à Tokyo, arrondissement de Shinjuku.

La jeune femme a été tuée, étranglée avec la ceinture d'un peignoir, dans une chambre d'un hôtel de Shibuya. Complètement nue. Ses mains étaient menottées, solidement fixées à la tête du lit. Un de ses vêtements était enfoncé dans la bouche. Un employé de l'hôtel

venu contrôler la chambre vers midi a découvert le corps. La nuit précédente, peu avant onze heures, la jeune femme était entrée dans la chambre en compagnie d'un homme, lequel était parti seul au petit matin. La chambre avait été réglée par avance. Ce genre d'événement n'est pas rare dans une grande métropole. Toutes sortes de gens peuplent les grandes villes, provoquant des accès de fièvre, qui prennent parfois des formes violentes. Les journaux regorgent de ce type d'affaires. Mais dans celle-ci, figurait un élément peu banal. La victime était une policière qui travaillait pour la police métropolitaine et les menottes qui avaient été utilisées pour un jeu sexuel étaient ses outils de service. Ce n'étaient pas des accessoires de pacotille achetés dans un sex-shop. C'était évidemment le genre de nouvelle qui retiendrait l'attention du public.

4
Tengo

Peut-être ne devrais-je pas souhaiter ces choses-là

OÙ EST-ELLE MAINTENANT ? Que fait-elle ? Est-elle toujours adepte des Témoins ?

Ce serait bien qu'elle ne le soit plus, songeait Tengo. Bien entendu, avoir ou non la foi relevait de sa liberté individuelle. Tengo n'avait pas à s'en mêler. Mais dans ses souvenirs, quand Aomamé était enfant, elle ne paraissait pas heureuse d'appartenir à cette communauté.

Pendant ses études, Tengo avait travaillé momentanément dans l'entrepôt d'un grossiste en alcools. Le salaire n'était pas mauvais, mais il fallait transporter de lourdes charges, et c'était dur. À la fin de sa journée, malgré son physique très robuste, il sentait ses muscles tout endoloris. Le hasard avait fait que travaillaient là aussi deux jeunes gens, des Témoins de la seconde génération. Du même âge que Tengo, ils étaient tous les deux polis et sympathiques. Ils accomplissaient leur tâche avec sérieux, sans se plaindre et sans chercher à s'esquiver. Une fois, après le travail, ils étaient allés ensemble boire une bière. Ils étaient amis d'enfance et, plusieurs années auparavant, les circonstances les avaient amenés à renoncer à leur foi, puis à quitter la communauté ensemble pour entrer dans le monde réel. Aux yeux de Tengo cependant, ni l'un ni l'autre ne semblaient encore bien habitués à ce nouvel univers. Éduqués depuis leur naissance dans une société étroitement fermée, il leur était difficile de comprendre et d'accepter les règles d'un monde plus vaste. Ils demeuraient bien souvent irrésolus et manquaient de confiance en eux pour porter des jugements. Tout en goûtant le sentiment de libération que leur procurait l'abandon de leur foi, il leur restait des doutes sur la justesse de leur décision.

Tengo ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la sympathie pour eux. Peut-être auraient-ils eu plus de chances de s'assimiler à la société ordinaire s'ils avaient quitté leur environnement plus tôt, dès

l'enfance, avant que leur véritable personnalité ne soit affermie. Mais les occasions avaient été perdues et ils devaient vivre à tout jamais selon l'échelle de valeurs des Témoins. Transformer ses habitudes de vie et sa conscience ne se réalise qu'au prix de lourds sacrifices. La conversation avec ces jeunes gens avait rappelé à Tengo la fillette. Et il espérait que ces souffrances lui seraient épargnées.

Quand la fillette lui avait enfin lâché la main et qu'elle était sortie très vite de la salle de classe, sans se retourner, Tengo était resté là, pétrifié, incapable de faire quoi que ce soit pendant un moment. Elle lui avait serré la main avec une telle force que la sensation de ses doigts avait nettement subsisté dans sa main gauche. Une sensation qui ne s'était pas effacée pendant des jours et des jours. Même quand l'impression immédiate se fut affaiblie avec le temps, l'empreinte dans son cœur était demeurée intacte.

Il était entré peu après dans la puberté. Du liquide était sorti au bout de son pénis durci. Quelque chose d'un peu plus visqueux que l'urine. Puis il avait ressenti une vague douleur accompagnée d'élancements. Tengo ne savait pas encore que c'étaient là les signes avant-coureurs du sperme. Il s'était senti angoissé par ce phénomène inconnu. Peut-être lui arrivait-il quelque chose de grave. Mais il ne pouvait pas prendre conseil auprès de son père ni interroger ses camarades. Quand il s'éveillait la nuit après avoir rêvé (il ne se souvenait pas de ses rêves), ses sous-vêtements étaient humides. Tengo avait comme l'impression que la main de la fillette avait happé quelque chose en lui et l'avait fait sortir.

Ensuite, il n'y avait plus eu aucun contact entre eux. Aomamé continuait à rester seule dans la classe, sans parler à personne, et, avant le repas de midi, elle récitait toujours son étrange prière d'une voix claire. Quand elle croisait Tengo, l'expression de son visage restait la même, comme s'il ne s'était rien passé. Tengo paraissait invisible à ses yeux.

Mais lui, de son côté, dès qu'il en avait l'occasion, il observait Aomamé à la dérobée, très prudemment, en prenant garde de ne pas attirer l'attention des autres. En la considérant avec attention, il remarquait ses traits harmonieux. Ou en tout cas, combien ils lui semblaient sympathiques. Elle était longue et svelte et portait toujours des habits aux couleurs passées, jamais à sa taille. Lorsqu'elle était en tenue de gymnastique, il voyait bien qu'elle n'avait pas encore de poitrine. Elle ne manifestait presque aucune expression, parlait peu et elle fixait un point dans le lointain. On ne ressentait pas de vie dans ses yeux. Cela rendait Tengo très perplexe. Car ce jour-là, lorsqu'elle

avait plongé ses yeux dans les siens, ses prunelles limpides étaient débordantes de lumière.

Depuis, Tengo avait compris que chez cette fillette maigrichonne se dissimulait une énergie farouche hors du commun. Il ne s'agissait pas seulement de sa poigne étonnante. Son âme semblait receler une vigueur plus affirmée encore, qu'elle cachait ordinairement à ses camarades. Pendant la classe, elle n'ouvrait la bouche que si c'était nécessaire, lorsque l'instituteur l'interrogeait (même dans ces cas-là, elle restait parfois muette). Ses notes n'étaient pourtant pas mauvaises. Si elle l'avait voulu, elle aurait obtenu des résultats encore meilleurs, supposait Tengo. Peut-être bâclait-elle délibérément ses devoirs pour ne pas se faire remarquer. Qu'un enfant placé dans sa situation ait la sagesse de chercher à limiter les risques de blessures, c'était compréhensible. C'était une façon de survivre : se faire le plus petit, le plus transparent possible.

Comme ç'aurait été bien, se disait Tengo, si elle avait pu parler en toute simplicité, comme une fillette parfaitement ordinaire. Ils auraient pu être amis. Même si l'amitié entre un garçon et une fille de dix ans n'est jamais simple. C'est peut-être une des choses les plus difficiles au monde. Il avait néanmoins guetté l'occasion d'avoir une conversation amicale. Elle ne s'était jamais présentée. Aomamé n'était pas dans une situation normale. Elle était isolée au sein de la classe, tenue à l'écart par les autres, et elle se cantonnait dans son silence farouche. Alors Tengo avait préféré choisir de se lier secrètement avec elle, dans son imagination ou dans ses souvenirs, plutôt que de chercher en vain une véritable relation.

À dix ans, Tengo n'avait pas de représentation concrète de la sexualité. Pour lui, être en quête de la fillette, cela signifiait qu'il espérait qu'elle lui serre la main encore une fois. Qu'ils se retrouvent seuls dans un endroit où elle lui prendrait la main. Et puis, qu'elle lui parle d'elle et peu importait sur quoi. Qu'elle lui confie à voix basse ses secrets de petite fille de dix ans. Il s'efforcerait de les comprendre. Et ce serait peut-être un début. Mais le début de *quoi*, Tengo n'en avait pas la moindre idée.

Au mois d'avril suivant, quand ils étaient passés en cinquième année, Tengo et la fillette avaient été placés dans des classes différentes. Ils se croisaient de temps en temps dans le couloir de l'école, et attendaient parfois ensemble à l'arrêt de bus. Mais la fillette ne paraissait porter aucun intérêt à Tengo. Du moins, c'était son impression. Elle restait impassible, sans sourciller, même lorsqu'elle était à côté de lui. Elle ne détournait pas non plus le regard. Ses

prunelles étaient toujours dépourvues de tout éclat et de toute profondeur. Cette fois-là, ce qui s'était passé dans la salle de classe, qu'est-ce que ç'avait donc été ? s'interrogeait Tengo. Quelquefois il avait le sentiment d'avoir simplement rêvé. Qu'il n'était réellement rien arrivé. Pourtant, sa main gardait encore la sensation pleine de vie de la poigne hors du commun d'Aomamé. Le monde était décidément plein d'énigmes.

Puis, tout soudain, elle avait disparu. Elle avait changé d'école mais personne ne savait où elle avait déménagé. Tengo était probablement le seul, dans toute l'école, que la disparition d'Aomamé tourmentait.

Par la suite, Tengo avait longtemps regretté sa conduite. Pour le dire plus précisément, il regrettait son *absence* de conduite. Maintenant, fréquemment, se formaient dans sa tête tous les mots qu'il aurait dû lui dire. Tengo savait clairement qu'il avait eu envie de lui parler, qu'il aurait dû lui parler. Rétrospectivement, cela ne lui semblait pas si difficile. Il aurait suffi qu'il la guette et qu'il lui dise quelques mots. Il aurait dû trouver une occasion et rassembler un peu de courage. Mais cela lui avait été impossible. Et les occasions s'étaient perdues à tout jamais.

Après l'école primaire et après les années de collège, que Tengo accomplit dans un établissement public, il continua à penser bien souvent à Aomamé. Il lui arrivait plus fréquemment d'entrer en érection, il se masturbait quelquefois en pensant à elle. Il se servait toujours de sa main gauche. La main où subsistait la sensation de ses doigts. Dans son souvenir, Aomamé était une fillette fluette qui n'avait pas encore de poitrine. Et pourtant, il pouvait éjaculer en ayant en tête l'image de la fillette en tenue de gymnastique.

En passant au lycée, il eut de temps à autre des rendez-vous avec des adolescentes de son âge, dont les seins naissants donnaient un relief particulier à leur vêtement. À la vue de ces formes, Tengo était pris de suffocations. Malgré tout, dans son lit, avant de s'endormir, c'est en se souvenant de la poitrine plate d'Aomamé, dont rien n'indiquait un développement prochain, que sa main gauche s'activait. Et chaque fois, il éprouvait une intense culpabilité. Il y a sûrement chez moi quelque chose de tordu et de mauvais, se disait Tengo.

Après son entrée à l'université, il pensa moins souvent à Aomamé. Essentiellement parce qu'il rencontra de véritables jeunes filles, et qu'il eut de vrais rapports sexuels. Il était alors en pleine maturité physique, et, bien sûr, l'image d'une fillette maigre de dix ans, en vêtements de gymnastique, n'éveillait guère ses désirs.

Néanmoins, le violent tremblement de cœur qu'il avait éprouvé lorsque Aomamé lui avait serré la main dans la salle de classe, jamais il n'en refit l'expérience. Aucune des femmes qu'il connut à l'université ou plus tard ne laissa en lui une empreinte aussi nette et vivante que celle qu'avait imprimée la petite fille. Chez ces femmes, Tengo ne parvenait pas à trouver ce qu'il recherchait vraiment. Il y en eut de jolies, d'autres au cœur ardent. Certaines l'aimèrent. En fin de compte, elles venaient puis s'en allaient, tels des oiseaux aux ailes multicolores qui se sont posés sur la branche d'un arbre et restent prêts à s'envoler ailleurs. Elles ne pouvaient donner à Tengo ce qu'il souhaitait et lui, de son côté, ne réussissait pas à les satisfaire.

Et à présent que Tengo allait avoir trente ans, il était stupéfait de s'apercevoir que, dans les moments où son esprit vagabondait, surgissait à son insu l'image de la fillette de dix ans. Il la voyait qui lui serrait la main avec force dans la salle de classe après les cours, qui le scrutait droit dans les yeux de ses prunelles limpides. Ou bien c'était sa silhouette maigre, en tenue de gymnastique, qui lui apparaissait. Ou encore, le dimanche matin, elle marchait derrière sa mère dans les rues commerçantes d'Ichikawa. Ses lèvres toujours étroitement fermées, ses yeux rivés vers un lieu inexistant.

Apparemment, je suis tout à fait incapable de me détacher d'elle, se disait Tengo dans ces moments-là. Et alors, il regrettait d'autant plus de ne pas l'avoir interpellée dans le couloir de l'école. Si j'avais eu le courage de lui parler, ma vie aurait peut-être été complètement différente.

Il achetait des haricots de soja en branche, des *edamamé*, au supermarché, quand il repensa justement à Aomamé. Alors qu'il était occupé à choisir les haricots, la pensée d'Aomamé revint en lui avec un naturel étonnant. Et puis il resta là, immobile, complètement absorbé dans sa rêverie, une botte d'*edamamé* à la main. Combien de temps dura cet état, Tengo n'aurait su le dire. « Excusez-moi. » Une voix de femme le fit revenir à lui. Avec sa haute taille, il barrait le passage au rayon des haricots de soja.

Tengo cessa ses remémorations, il s'excusa auprès de la femme, il déposa sa botte de haricots dans le panier et se dirigea vers la caisse avec ses autres achats, des crevettes, du lait, du tofu, une laitue et des crackers. Puis, au milieu des ménagères, il attendit son tour pour payer. Il ne se souciait guère que ce soit précisément le moment où la foule des clients du soir se pressait, que la caissière soit novice et maladroite, et qu'une queue importante se soit formée.

Il s'interrogeait. Si Aomamé était là, parmi les gens qui attendent,

est-ce que je la reconnaîtrais au premier coup d'œil ? Cela faisait tout de même vingt ans qu'ils ne s'étaient pas vus. La possibilité qu'ils se reconnaissent était plutôt mince. Ou encore, en croisant une passante et en imaginant que c'était Aomamé, oserait-il lui adresser la parole ? Il n'en était pas convaincu. Il serait sûrement trop intimidé et il ne tenterait rien. Et puis, après, il aurait de nouveau des regrets cuisants et se demanderait pourquoi il n'avait pas été capable de lui dire un mot.

Ce qui te manque, Tengo, lui disait souvent Komatsu, c'est de la motivation et de l'initiative. Il avait sans doute raison. Bon, eh bien tant pis, se disait Tengo qui abandonnait immédiatement, dès qu'il ne savait pas quoi faire. C'était son tempérament.

Mais si, par miracle, nous nous rencontrions, que le destin faisait que nous nous reconnaissions, alors je me confierais totalement, je lui ouvrirais mon cœur. Nous irions dans un café des environs (si elle avait le temps, bien sûr, et si elle acceptait mon invitation), nous nous assiérions face à face et nous boirions quelque chose.

Il avait tant de choses à lui raconter. Il lui dirait, par exemple « Je me rappelle bien que tu m'as serré la main dans la salle de classe de l'école. Après, j'aurais voulu que nous soyons amis. J'aurais voulu savoir plein de choses sur toi. Mais je n'ai rien fait. Il y avait à cela différentes raisons. Mais le problème principal, c'est que j'étais peureux. Je l'ai toujours regretté. Encore aujourd'hui, je le regrette. Et puis, j'ai tellement pensé à toi. » Bien sûr, il ne lui dirait pas qu'il s'était masturbé avec son image dans la tête. Cette sincérité relevait d'un autre ordre.

Mais peut-être ne devrais-je pas souhaiter ces choses-là, pensait Tengo. Peut-être valait-il mieux ne pas se revoir. Nous risquerions d'être déçus. Aomamé est devenue une petite employée ennuyeuse, avec un visage usé. Ou bien une mère insatisfaite, qui crie sur ses enfants d'une voix stridente. Peut-être ne se découvriraient-ils aucun sujet de conversation commun. Oui, ce genre de possibilité existait. Si c'était le cas, l'unique chose que Tengo avait gardée en lui, celle qui comptait le plus pour lui, serait perdue à tout jamais. Mais Tengo avait la quasi-certitude qu'il ne pouvait en être ainsi. Il était persuadé que les atteintes du temps ne pourraient l'altérer. Il l'avait vu, dans les yeux déterminés de la petite fille de dix ans, dans son profil animé d'une volonté farouche.

Et lui ? Soutiendrait-il la comparaison ?

À cette pensée, Tengo se sentait inquiet.

S'ils se revoyaient, ne serait-ce pas plutôt Aomamé qui serait déçue ? Le Tengo du temps de l'école était un génie en

mathématiques, admiré par tous, ses résultats étaient au top dans presque toutes les disciplines, il était très grand, et il excellait dans tous les sports. Les enseignants faisaient grand cas de lui et le voyaient comme quelqu'un de très prometteur. Peut-être était-il une sorte de héros à ses yeux. Aujourd'hui, il n'était qu'un petit chargé de cours dans une école préparatoire. Ce n'était pas un véritable engagement. Ses tâches étaient certes faciles, et, puisqu'il vivait seul, elles lui permettaient d'être à l'aise. Mais il était loin d'être devenu un champion de la société. En dehors de son travail d'enseignant, il écrivait des romans. Aucun n'avait été publié. Et à côté, il rédigeait des horoscopes pour une revue féminine. Du pur boniment, même s'ils étaient estimés. Il n'avait aucun ami véritable, aucune amoureuse. La seule personne avec qui il entretenait une relation suivie était une femme mariée, de dix ans son aînée, qu'il rencontrait en secret une fois par semaine. La seule réalisation aboutie dont il pouvait être fier, c'était *La Chrysalide de l'air*, devenue un best-seller. Mais pour rien au monde il ne devrait révéler qu'il avait travaillé sur ce texte comme *ghost-writer*.

Alors que Tengo en était à ce stade de ses réflexions, la caissière s'empara de son panier.

Son sac en papier dans les bras, il rentra chez lui. Puis il se changea, enfila un short, sortit une canette de bière du réfrigérateur, et la but debout. Il mit de l'eau à chauffer dans une grande casserole, et, en attendant qu'elle frémisse, il ébrancha les haricots de soja, puis les saupoudra de sel sur la planche à découper, bien uniformément. Il les plongea ensuite dans l'eau bouillante.

Pourquoi cette petite maigrelette de dix ans ne s'en va-t-elle toujours pas de mon cœur ? s'interrogeait Tengo. Une fois, après la classe, elle m'a serré la main. Elle n'a rien dit. Et c'est tout. Pourtant, c'était comme si Aomamé avait alors emporté une partie de lui. Une partie de son cœur ou de son corps. Et y avait laissé à la place une partie d'elle-même. Cet échange essentiel s'était déroulé en un minuscule laps de temps.

Tengo éminça finement une bonne quantité de gingembre. Puis il coupa du céleri et des champignons en julienne, hacha menu de la coriandre. Il décortiqua les crevettes et les rinça à l'eau du robinet. Il les étala sur du papier absorbant, les ordonna soigneusement, l'une à côté de l'autre, comme une rangée de soldats. Une fois les haricots de soja cuits, il les sortit de la casserole, les mit dans une passoire et les laissa refroidir. Après quoi il mit sur le feu une grosse poêle à frire, y versa de l'huile de sésame blanc qu'il répartit uniformément et y fit

revenir le gingembre émincé à feu doux.

Ah, comme ce serait bien si je revoyais Aomamé, là, tout de suite, songea une fois de plus Tengo. Et tant pis si elle était déçue, ou si je l'étais un peu, de mon côté. Tengo voulait seulement savoir quelle vie elle avait menée jusque-là, où elle était à présent, ce qui la rendait heureuse, ce qui la rendait triste. Même si tous deux avaient beaucoup changé, et même si la possibilité qu'ils renouent des liens était déjà perdue, ce qui n'avait pas été altéré, c'était cet échange essentiel qui s'était réellement produit entre eux, il y avait bien bien longtemps, dans la salle de classe, après les cours.

Il mit le céleri et les champignons dans la poêle, monta le gaz au maximum et mélangea le tout à l'aide d'une spatule en bambou, en agitant légèrement la poêle. Il assaisonna sa préparation d'un peu de sel et de poivre. Quand les légumes commencèrent à s'attendrir, il ajouta les crevettes égouttées. Il remit encore du sel et du poivre puis versa un petit verre de saké. Il ajouta rapidement de la sauce de soja et enfin parsema le tout de coriandre.

Toutes ces opérations, Tengo les accomplit sans en avoir vraiment conscience. Il ne réfléchissait pratiquement pas à ce qu'il faisait sur le moment, comme un avion manœuvré en « pilotage automatique ». Ce n'était de toute façon pas une cuisine complexe. Ses mains s'activaient d'elles-mêmes avec précision, mais ses pensées étaient entièrement tournées vers Aomamé.

Lorsque les légumes et les crevettes sautés furent cuits, il les transféra dans une grande assiette. Il sortit une nouvelle bière du réfrigérateur, s'installa à la table, et commença à manger son plat fumant, complètement absorbé par ses réflexions.

Ces derniers mois, je crois que j'ai changé, songeait Tengo. Je pourrais même dire que je me suis développé mentalement. Ce n'est pas trop tôt, juste avant trente ans… Tengo secouait la tête en se moquant de lui-même, sa canette entamée à la main. Extraordinaire, non ? Formidable. À cette allure, il me faudra combien de temps pour devenir un adulte normal ?

En tout cas, *La Chrysalide de l'air* semblait avoir permis à ces changements intérieurs de se produire. En réécrivant avec ses propres mots le récit de Fukaéri, était monté en lui le désir de plus en plus fort de créer une œuvre qui lui serait propre, et qui viendrait de lui. Quelque chose comme une motivation nouvelle avait surgi, au centre de laquelle se renforçait aussi le désir de chercher Aomamé. Ces derniers temps, il ne cessait de penser à elle. À tout propos il était ramené à cet après-midi-là, vingt ans plus tôt, dans la salle de classe.

Comme s'il était sur une plage, et que la force des vagues qui se retiraient allait l'emporter.

Finalement, Tengo laissa sa deuxième bière à demi bue ainsi que la moitié des crevettes et des légumes sautés. Il vida le reste de la bière, récupéra dans une petite assiette les reliefs du plat, enveloppa celle-ci d'un film plastique et la déposa dans le réfrigérateur.

Après son repas, il s'assit à sa table, alluma sa machine à traitement de texte et ouvrit la page laissée inachevée sur l'écran.

Il avait bien conscience que récrire son passé n'avait rien d'essentiel. Sa petite amie avait raison. Il aurait beau récrire son passé avec tout le zèle et la minutie possibles, les grandes lignes de son moi présent ne changeraient pas pour autant. Le Temps possédait une force suffisamment puissante pour annuler l'un après l'autre les changements artificiels. Il remplacerait très certainement les corrections ajoutées par les siennes propres, et il coulerait de nouveau selon son cours originel. Quels que soient les minuscules détails qui seraient modifiés, au final, Tengo ne serait toujours que Tengo.

Ce que Tengo devait sans doute faire, alors qu'il était planté au carrefour du présent, c'était observer exactement son passé et ensuite écrire l'avenir correspondant à ce qu'aurait été son passé récrit. Il n'avait pas d'autre voie.

Torturé, accablé
Sous le poids de ses remords, vois mon cœur.
Goutte à goutte que mes larmes,
Comme un pur et doux parfum,
Sur ta tête se répandent, divin Jésus.

C'étaient les paroles de l'aria, un extrait de *La Passion selon saint Matthieu*, que lui avait chantée Fukaéri la dernière fois. Le lendemain, il avait eu envie de réécouter le disque chez lui et il avait cherché la traduction du texte. Cette aria correspondait à l'épisode dit « L'onction à Béthanie », situé peu après le début de la Passion. Alors que Jésus se trouvait dans la ville de Béthanie, et qu'il rendait visite à la famille d'un lépreux, une femme répandit sur sa tête un parfum de prix. Ses disciples qui se trouvaient autour la réprimandèrent pour ce gaspillage absurde. Disant qu'on aurait pu le vendre et distribuer aux pauvres l'argent recueilli. Mais Jésus s'éleva contre ses disciples en leur disant : « Allons, ce que cette femme a fait est bien. Elle a préparé cela pour ma sépulture. »

La femme savait que Jésus devait bientôt mourir. Et elle s'était

sentie obligée de verser sur la tête de Jésus le parfum précieux comme elle aurait répandu ses propres larmes. Jésus, lui aussi, savait. Il devrait bientôt prendre le chemin de la mort. Il leur dit : « Partout où l'on proclamera cet Évangile, dans le monde entier, on racontera aussi, en mémoire d'elle, le geste de cette femme. »

Eux non plus ne pouvaient pas changer l'avenir.

Tengo ferma les yeux encore une fois, prit sa respiration, et ordonna les mots dans sa tête. Il en changea l'ordre jusqu'à ce que l'image en soit claire. Il précisa leur rythme.

À la manière de Vladimir Horowitz face à un tout nouveau clavier à quatre-vingt-huit touches, il remua calmement ses dix doigts en l'air. Après quoi, résolu, il se mit à pianoter sur les touches de son clavier. Les phrases s'affichèrent sur l'écran.

Il fit la description d'un monde dans lequel deux lunes s'alignaient dans le ciel, vers l'est, au crépuscule. Des hommes qui vivaient là. Du temps qui s'écoulait là.

« Partout où l'on proclamera cet Évangile, dans le monde entier, on racontera aussi, en mémoire d'elle, le geste de cette femme. »

5
Aomamé

Quand une souris rencontre un chat végétarien

UNE FOIS QU'AOMAMÉ EUT INTÉGRÉ LA RÉALITÉ de la mort d'Ayumi, un processus d'adaptation se mit en place en elle. D'abord vinrent les larmes. Elle s'enfouit le visage dans les mains et elle pleura sans bruit, les épaules agitées d'un léger tremblement, comme si elle voulait que personne au monde ne la voie.

Les rideaux à la fenêtre étaient hermétiquement fermés, ne ménageant pas le moindre interstice. Néanmoins, pouvait-on être sûr qu'on ne l'observait pas ? Face au journal déployé sur la table de la cuisine, Aomamé pleura sans discontinuer toute la nuit. De temps en temps, elle était soulevée par des sanglots qu'elle était incapable de réprimer, puis ses pleurs silencieux repartaient de plus belle. Les larmes roulaient le long de ses mains et jusque sur le journal.

Aomamé n'était pas quelqu'un qui pleurait facilement. Elle était plutôt habitée par de la colère. Contre elle-même ou contre les autres. Aussi était-il très rare que ses larmes coulent. Mais à présent qu'elles avaient commencé, elles devenaient incontrôlables. Elle n'avait plus pleuré ainsi depuis le suicide de Tamaki Ootsuka. Cela faisait combien d'années ? Elle ne s'en souvenait plus. En tout cas, il y avait *très* longtemps. À cette époque, ses larmes avaient été intarissables. Elle avait pleuré des jours et des jours à la suite. Sans manger, sans sortir. Parfois, elle buvait un peu d'eau, pour réhydrater son corps desséché par ses torrents de larmes et s'écroulait en un bref assoupissement. Le reste du temps, sans trêve, elle pleurait.

Ayumi n'était plus de ce monde. Elle n'était désormais qu'un corps que toute chaleur avait déserté et qui avait sans doute été envoyé à l'administration médico-légale. Une fois l'autopsie terminée, il serait recousu, réassemblé, et après des funérailles simples, il serait transporté au crématorium et brûlé. Il se transformerait en fumée qui s'élèverait dans le ciel et se mélangerait aux nuages. Devenu pluie, il

tomberait sur la terre et nourrirait de l'herbe. De l'herbe sans paroles et sans nom.

Aomamé ne reverrait plus Ayumi vivante. C'était là pour elle une idée complètement absurde, qu'elle ressentait comme terriblement injuste, à l'opposé du cours naturel des choses.

Depuis que Tamaki Ootsuka avait quitté ce monde, Ayumi avait été la seule pour qui Aomamé avait nourri un sentiment qui ressemblait à de l'affection. Malheureusement, cette amitié avait dû être tenue en lisière. Ayumi était une policière, Aomamé une tueuse en série. Même si elle tuait avec des principes et des convictions, une tueuse reste une tueuse. Au regard de la loi, Aomamé était indubitablement une meurtrière. Aomamé faisait partie de ceux que l'on emprisonne, Ayumi faisait partie de ceux qui emprisonnent.

Par conséquent, Aomamé avait dû s'efforcer d'endurcir son cœur et de ne pas répondre à ses sentiments, même si Ayumi aurait voulu resserrer leurs liens. Si elle avait accordé à Ayumi une place dans son quotidien, seraient inévitablement apparues au grand jour d'innombrables contradictions et anicroches. Ce qui aurait pu lui être fatal. Or, fondamentalement, Aomamé était quelqu'un de droit et d'honnête. Elle était incapable de nouer une amitié sincère avec quelqu'un tout en lui dissimulant des faits ou en mentant sur des questions importantes. Ce genre de situation aurait donc désarçonné et troublé Aomamé, et elle n'avait pas besoin de cela.

Sans doute Ayumi l'avait-elle deviné jusqu'à un certain degré. Elle avait détecté qu'Aomamé gardait une part secrète, qu'elle ne dévoilerait pas, ce qui l'obligeait à rester délibérément à une certaine distance. Ayumi était extrêmement intuitive. Son apparence ouverte et démonstrative était en partie du simulacre qui cachait au fond une sensibilité tendre, douce et fragile. Aomamé savait tout cela. Peut-être Ayumi s'était-elle sentie triste qu'Aomamé se tienne ainsi sur la défensive. Peut-être s'était-elle sentie rejetée, mise à l'écart. À cette pensée, Aomamé se sentait le cœur lacéré.

Et finalement, Ayumi avait été assassinée. Elle avait dû rencontrer un inconnu dans les rues. Puis ils avaient dû boire un verre ou deux ensemble et ils s'étaient ensuite rendus dans un hôtel. Après quoi, ils s'étaient enfermés dans une chambre obscure où ils avaient entamé un jeu sexuel élaboré. Menottes, bâillon, bandeau sur les yeux. Aomamé se représentait aisément la scène. L'homme passe autour du cou de la femme la ceinture d'une sortie de bain et serre toujours plus fort. La vue de la souffrance de sa partenaire l'excite. Il éjacule. Mais l'homme a serré la ceinture avec trop de force. Il n'a pas su s'arrêter à temps.

Ayumi elle-même craignait, apparemment, que ce genre de choses n'arrive un jour. Elle avait besoin périodiquement d'actes sexuels violents. C'était pour elle une exigence physique – et sans doute psychique. Par ailleurs, elle ne voulait pas d'un amant unique. L'idée d'une relation suivie avec un homme l'étouffait, l'angoissait. Aussi faisait-elle l'amour uniquement avec des partenaires de passage, qu'elle ne reverrait plus ensuite. Ce en quoi elle n'était pas sans ressembler à Aomamé. Mais Ayumi avait tendance à s'aventurer dans des zones beaucoup plus sombres. Elle aimait le sexe libre et dangereux – il n'était pas impossible, d'ailleurs, qu'elle ait souhaité, inconsciemment, en être blessée. Ce qui n'était pas le cas d'Aomamé, bien au contraire. Aomamé était prudente et ne se laissait infliger de blessures par personne. Dans une situation analogue, elle aurait vigoureusement résisté. Mais Ayumi, involontairement, avait tendance à se prêter aux demandes de ses partenaires, quelles qu'elles soient. Elle en espérait sans doute quelque chose en retour. C'était une tendance dangereuse, puisqu'elle ne rencontrait que des inconnus. Quels espoirs entretenaient-ils ? Quels penchants dissimulaient-ils ? On ne le saurait qu'après coup. Ayumi elle-même connaissait évidemment le danger de ces situations et avait donc besoin d'Aomamé comme d'une partenaire avisée. Quelqu'un qui la freine et qui lui apporte un soutien attentif.

De son côté Aomamé avait besoin d'Ayumi. La jeune femme était douée de différents talents qui faisaient défaut à Aomamé. Elle avait une personnalité joyeuse et ouverte qui donnait confiance aux autres. Elle était aimable, elle avait une curiosité naturelle, un tempérament spontané, presque enfantin, une conversation amusante. Une poitrine épanouie qui attirait le regard des hommes. À côté d'elle, Aomamé pouvait se contenter de faire apparaître sur ses lèvres un mince sourire mystérieux. Les hommes avaient alors envie de savoir ce qui se cachait derrière. Dans ce sens, Ayumi et Aomamé formaient un duo idéal. Une machine sexuelle inégalée.

Quoi qu'il en soit, se disait Aomamé, j'aurais dû me montrer plus accueillante, y compris dans ma situation. J'aurais dû m'ouvrir à ses sentiments, la serrer dans mes bras sans arrière-pensée. C'était ce qu'elle voulait. Être acceptée inconditionnellement, être chérie. Être rassurée à tout prix, ne serait-ce qu'un instant. Mais je n'ai pas pu répondre à son attente. Mon instinct de conservation était trop fort. Et aussi ma volonté de ne pas souiller le souvenir de Tamaki Ootsuka.

Voilà comment Ayumi, sans Aomamé à ses côtés, était allée seule dans les rues, la nuit, et qu'elle avait été étranglée. Ses mains entravées avec ses froides menottes de service, les yeux bandés, son

collant ou un de ses sous-vêtements enfoncé dans la bouche. Ce qu'elle appréhendait constamment lui était vraiment arrivé. Si Aomamé lui avait témoigné davantage de tendresse, sans doute la jeune policière ne serait-elle pas sortie seule ce soir-là. Elle lui aurait téléphoné, elle lui aurait proposé de se joindre à elle. Et toutes les deux seraient allées dans un endroit tranquille où elles auraient pu être serrées dans des bras masculins tout en veillant à leur sécurité mutuelle. Mais peut-être Ayumi ne voulait-elle pas gêner Aomamé. Et Aomamé, de son côté, n'avait pas téléphoné à Ayumi et ne lui avait rien proposé.

Un peu avant quatre heures du matin, Aomamé ne supporta plus de rester seule chez elle. Elle enfila des sandales et sortit telle qu'elle était, en short et débardeur, et elle déambula dans les rues alors que le jour n'était pas encore levé. Elle entendit la voix de quelqu'un mais ne se retourna même pas. Quand elle eut soif, elle entra dans une supérette ouverte toute la nuit, acheta une grosse boîte de jus d'orange et la but entièrement sur place. Puis elle rentra chez elle et pleura de nouveau pendant un certain temps. J'aimais Ayumi, se disait Aomamé. Je l'aimais bien plus que je ne le pensais moi-même. Pourquoi ne l'ai-je pas laissée me caresser comme elle le désirait ?

Dans le journal du lendemain, figurait encore un article sur Ayumi, « La policière étranglée dans un hôtel de Shibuya ». La police mettait tout en œuvre pour retrouver le suspect. Les collègues d'Ayumi étaient troublés, disait le journal. Ayumi avait un caractère joyeux, tout le monde l'aimait, elle avait le sens des responsabilités, elle était dynamique. Elle obtenait aussi d'excellents résultats dans son travail. Après son père et son frère, d'autres membres de sa famille, nombreux, avaient rejoint les rangs de la police. La solidarité familiale était donc très forte. Personne n'était en mesure de comprendre comment une chose pareille avait pu se produire. Tous étaient complètement désorientés.

Personne ne le sait, songeait Aomamé. Mais moi, je comprends. Ayumi avait en elle un énorme manque, aride et désolé, quelque chose comme un désert aux confins de la Terre. Sur le sol duquel on pouvait verser toute l'eau que l'on voulait, nulle humidité ne subsistait quand la terre l'avait absorbée. Aucune forme de vie ne pouvait y prendre racine. Aucun oiseau ne volait dans ce ciel-là. Seule Ayumi savait ce qui avait produit en elle ce paysage totalement ravagé. Non, en fait, peut-être Ayumi n'en était-elle pas tout à fait consciente. Mais l'une des causes principales de son état devait se trouver chez les hommes de son entourage qui lui avaient imposé leur sexualité perverse. Comme si elle était obligée de se construire uniquement en

barricadant ce manque essentiel et fatal. Chaque fois qu'elle ôtait une des couches du moi décoratif qu'elle avait élaboré, il ne restait pour finir qu'un abîme de vide. Qui la laissait complètement assoiffée. Et même si elle s'efforçait de l'oublier, ce vide la visitait périodiquement. Un après-midi pluvieux où elle était solitaire, ou un matin où elle s'éveillait après avoir fait un cauchemar. Et dans ces moments-là, il lui fallait impérativement se retrouver dans les bras de *quelqu'un, et peu importait qui.*

Aomamé sortit son Heckler & Koch HK4 de la boîte à chaussures, arma le chargeur d'une main exercée, libéra la sûreté, tira la culasse, fit passer les balles dans la chambre, releva le chien et, ses deux mains serrant avec force la crosse du pistolet, elle visa un point sur le mur. Le canon n'eut pas le moindre tremblement. Ni ses mains. Aomamé bloqua son souffle, se concentra puis expira fortement. Elle abaissa son arme, remit une fois de plus la sûreté. Elle éprouva dans la main le poids du pistolet, observa ses faibles reflets. Cette arme était devenue une partie de son propre corps.

Je dois maîtriser mon émotion, se répéta-t-elle. Si j'allais maintenant châtier l'oncle et le frère d'Ayumi, probablement ne comprendraient-ils pas la raison de leur punition. À présent, quoi que je fasse, Ayumi ne reviendra pas. C'est désolant, mais c'est ce qui devait arriver, tôt ou tard. Ayumi avançait lentement mais inexorablement vers le centre d'un tourbillon fatal. Et même si j'avais été plus claire dans mes sentiments, et si je l'avais entourée de plus de chaleur, il y aurait tout de même eu des limites à ce que je pouvais faire. Je vais cesser de pleurer maintenant. Je dois me reprendre encore une fois. Il faut donner aux règles la priorité sur soi-même. C'est ce qui est important. Comme l'a dit Tamaru.

Ce fut le matin du cinquième jour après la mort d'Ayumi que le bipeur sonna. Aomamé écoutait les informations à la radio et faisait chauffer de l'eau à la cuisine pour se préparer du café. Le bipeur était posé sur la table. Elle regarda le numéro de téléphone qui s'inscrivit sur le petit écran. Un numéro qu'elle ne reconnaissait pas. Sans aucun doute, il s'agissait d'un message que Tamaru voulait lui transmettre. Elle se rendit au téléphone public le plus proche et composa le numéro. Après trois sonneries, Tamaru répondit.

« Vous êtes prête ? demanda-t-il.

— Bien sûr, répondit Aomamé.

— Ceci est un message de Madame. Ce soir, sept heures, dans le lobby du bâtiment principal de l'hôtel Ôkura. Vous vous préparez

comme d'habitude. Nous vous prévenons assez tard malheureusement mais nous ne pouvions organiser qu'un rendez-vous de dernière minute.

— Ce soir, sept heures, lobby du bâtiment principal de l'hôtel Ôkura, répéta mécaniquement Aomamé.

— J'aimerais vous souhaiter bonne chance mais je ne suis pas sûr que cela vous soit utile.

— Parce que vous êtes quelqu'un qui ne compte pas sur la chance.

— En admettant que je veuille compter dessus, je ne saurais pas trop comment la reconnaître, dit Tamaru. Je ne l'ai encore jamais rencontrée.

— Aucune importance que vous ne me souhaitiez rien. Mais j'aurais une chose à vous demander. Chez moi, il y a une plante en pot, un caoutchouc. J'aimerais que vous en preniez soin. Je ne voudrais pas qu'on le jette.

— Je m'en occupe.

— Merci.

— Il est bien plus facile de s'occuper d'un caoutchouc que d'un chat ou de poissons tropicaux… Sinon, autre chose ?

— Non, rien. Tout ce qui reste dans l'appartement, vous pouvez le jeter.

— Quand vous aurez terminé votre *travail*, vous irez à la gare de Shinjuku, et vous appellerez encore une fois à ce numéro. Je vous donnerai alors de nouvelles instructions.

— Quand j'aurai terminé le travail, j'appellerai encore une fois ce numéro depuis la gare de Shinjuku, répéta Aomamé.

— Je pense que vous avez compris, n'est-ce pas, que vous ne deviez pas écrire ce numéro sur un papier. Une fois que vous serez partie de chez vous, vous détruirez le bipeur et vous le jetterez n'importe où.

— C'est entendu. Je ferai comme vous le dites.

— Tout est en ordre. Ne vous faites aucun souci. Pour la suite, nous nous chargeons de tout.

— Je n'ai aucune inquiétude », répondit Aomamé.

Tamaru resta silencieux un instant. « Puis-je vous parler franchement ?

— Je vous en prie.

— Ce que vous faites, vous autres, je n'ai aucunement l'intention de dire que c'est inutile. C'est votre problème, ce n'est pas le mien. Néanmoins, en restant très modéré dans mon expression, je dirais que c'est téméraire. Et que c'est *sans fin*.

— Peut-être, dit Aomamé. Mais on ne peut rien y changer.

— Comme une avalanche qui se produit au printemps.

— Possible.

— Mais des gens normaux et sensés ne s'approchent pas d'une zone où peuvent se produire des avalanches, à la saison où elles risquent de se produire.

— Des gens normaux et sensés, pour commencer, n'auraient pas ce genre de conversation.

— En effet, confirma Tamaru. Néanmoins, s'il se produisait une avalanche, y a-t-il quelque parent à contacter ?

— Je n'ai pas de famille.

— Pas de famille à l'origine, ou bien, il y en a mais c'est comme s'il n'y en avait pas ?

— Il y en a mais c'est comme s'il n'y en avait pas, répondit Aomamé.

— Très bien, dit Tamaru. Libre et léger, c'est ce qu'il y a de mieux. Et le caoutchouc, c'est vraiment l'idéal. En tant que famille.

— J'ai vu des poissons rouges chez Madame, et brusquement j'en ai eu envie. Je me suis dit, tiens, ce serait bien, chez moi. Ils sont petits, muets, ils ont peu d'exigences. Alors, le lendemain, je suis allée dans une boutique devant la gare, pour en acheter. Mais après avoir vu les poissons pour de vrai, là, dans leur aquarium, soudain l'envie m'a passé. Du coup j'ai acheté un minable caoutchouc invendu. À la place des poissons.

— Selon moi, c'était le bon choix.

— Peut-être que je n'achèterai jamais de poissons rouges.

— Peut-être, dit Tamaru. Vous rachèterez un autre caoutchouc. »

Il y eut un bref silence.

« Ce soir, sept heures, dans le lobby du bâtiment principal de l'hôtel Ôkura, reconfirma Aomamé.

— Il vous suffira d'attendre en restant assise. Ils vous trouveront.

— Ils me trouveront. »

Tamaru toussa légèrement. « Au fait, est-ce que vous connaissez l'histoire de la souris qui rencontre un chat végétarien ?

— Non.

— Vous voulez la connaître ?

— Volontiers.

— Une souris tombe sur un gros chat dans un grenier. Il la poursuit jusqu'à l'acculer dans un coin où elle ne peut pas fuir. Toute tremblante, la souris l'implore : “Je t'en supplie, ô chat ! Ne me mange pas ! Il faut que je rentre chez moi. Mes enfants m'attendent, ils ont faim. Laisse-moi partir.” Le chat lui répond : “Ne t'en fais pas ! Je ne

vais pas te manger. En fait, je ne le crie pas sur les toits, mais je suis végétarien. Je ne consomme absolument pas de viande. Tu sais que tu as eu une sacrée chance de m'avoir rencontré !" La souris répond : "Ah ! Quel jour merveilleux ! Quelle souris chanceuse je suis ! Tomber sur un chat végétarien !" Mais à la seconde suivante, le chat s'était jeté sur la souris, il lui labourait le corps de ses griffes et lui enfonçait ses dents pointues dans le cou. Au milieu de ses souffrances, juste avant de rendre son dernier souffle, la souris questionne le chat : "Enfin, tu m'as bien dit que tu étais végétarien et que tu ne mangeais pas de viande, non ? Ce n'était donc que des mensonges ?" Le chat lui répond en se léchant les babines : "Mais c'est vrai, je ne mange pas de viande. Je ne t'ai pas menti. D'ailleurs, une fois que je t'aurai emportée chez moi, je t'échangerai contre de la laitue". »

Aomamé réfléchit un instant. « Et qu'est-ce que ça veut dire, au fond ?

— Rien de spécial. Nous avons parlé il y a un instant de la chance, et je me suis brusquement souvenu de cette histoire. C'est tout. Bien sûr, vous êtes libre d'y trouver un sens.

— C'est une histoire troublante.

— Encore une chose. Je pense qu'ils procéderont à une fouille corporelle et qu'ils examineront votre sac. Ils sont prudents. Ne l'oubliez pas.

— Je ne l'oublierai pas.

— Bon… eh bien…, fit Tamaru. On se reverra quelque part.

— Oui, quelque part », répéta Aomamé par réflexe.

La communication fut coupée. Elle contempla un instant le combiné, grimaça légèrement avant de le reposer sur son support. Elle mémorisa ensuite le numéro de téléphone affiché sur l'écran du bipeur et l'effaça. Oui, quelque part, on se reverra, se répéta mentalement Aomamé. Mais elle le savait. Il était probable qu'elle ne revoie plus Tamaru désormais.

Elle parcourut l'édition du matin dans les moindres recoins mais ne découvrit aucun nouvel article à propos de l'assassinat d'Ayumi. L'enquête ne devait pas progresser pour le moment. Bientôt, vraisemblablement, les hebdomadaires prendraient le relais et parleraient abondamment de l'affaire, parce que ce genre de meurtre excite une curiosité malsaine. Une jeune policière a utilisé ses menottes pour se livrer à un jeu sexuel dans un *love hotel* de Shibuya. Elle a été étranglée alors qu'elle était totalement nue. Mais Aomamé n'aurait pas envie de lire ces articles à sensation. Depuis que l'événement avait eu lieu, elle avait même éteint la télévision. Elle ne

voulait pas entendre la présentatrice du journal télévisé annoncer le meurtre d'Ayumi d'une voix artificiellement aiguë.

Elle voulait que le criminel soit attrapé, bien entendu. Il fallait absolument qu'il soit puni. Mais que se passerait-il après ? Une fois qu'il aurait été appréhendé et jugé, que les détails du meurtre auraient été éclaircis ? Ce n'est de toute façon pas cela qui ferait revenir Ayumi à la vie. Voilà qui était clair. On pouvait s'attendre à un jugement clément. L'affaire serait sûrement considérée comme un homicide par imprudence et l'homme ne serait pas jugé comme un assassin. Et même la peine capitale, évidemment, ne compenserait rien. Aomamé ferma le journal, s'accouda à la table, enfouit un moment son visage dans ses mains. Puis elle pensa à Ayumi. Mais elle ne versa plus de larmes. Elle était seulement emplie de colère.

Il lui restait encore beaucoup de temps jusqu'à sept heures. Aomamé n'avait rien à faire jusque-là. Elle n'allait plus travailler à son club de sport. Son petit sac de voyage et son sac à bandoulière étaient déjà déposés à la consigne de la gare de Shinjuku, selon les consignes de Tamaru. Dans son sac de voyage, elle avait enfoui une liasse de billets et des vêtements de rechange pour plusieurs jours. Aomamé était allée tous les trois jours à la gare de Shinjuku remettre des pièces de monnaie et avait chaque fois vérifié ce qui se trouvait dans la consigne. Elle n'avait pas besoin de faire le ménage de son appartement et au cas où elle aurait voulu cuisiner, son réfrigérateur était à peu près vide. Il ne restait rien chez elle qui avait encore le parfum de la vie, hormis son caoutchouc. Tout ce qui se rattachait à des informations personnelles avait été liquidé. Ses tiroirs étaient vides. Demain, je ne serai plus ici. Plus rien de ce qui faisait mon cadre de vie ne subsistera.

Les vêtements qu'elle porterait le soir étaient soigneusement pliés, posés l'un sur l'autre sur son lit. À côté, son sac de sport bleu. À l'intérieur, tout ce dont elle avait besoin pour le stretching. Aomamé vérifia une nouvelle fois le contenu du sac, méticuleusement. Son ensemble en jersey, le matelas d'exercice, des serviettes de toilette de plusieurs tailles, et un petit écrin qui contenait le pic à glace spécialement effilé. Tout était bien là. Elle sortit le pic à glace de son écrin, ôta la protection en liège, effleura du bout des doigts son extrémité, s'assura qu'elle était suffisamment acérée. Malgré tout, avec une extrême minutie, elle l'affûta légèrement en se servant de la plus fine des pierres à aiguiser. Elle visualisa mentalement la scène au cours de laquelle l'extrémité de l'aiguille s'enfoncerait à un point précis de la nuque de l'homme, sans bruit, comme si elle était aspirée

à l'intérieur. Comme toujours, tout serait terminé en un éclair de temps. Sans plainte ni sang. Il aurait juste un spasme minuscule. Aomamé replaça la protection en liège au bout de l'aiguille et remit le pic dans son écrin avec circonspection.

Après quoi elle sortit de la boîte à chaussures son Heckler & Koch enroulé dans un tee-shirt, introduisit dans le chargeur sept balles de calibre 9 mm d'une main sûre. Les munitions se logèrent dans la chambre avec un bruit sec. Après avoir ôté la sécurité puis l'avoir remise, elle enveloppa le pistolet avec un mouchoir blanc et plaça le tout dans une pochette en plastique. Elle posa par-dessus des sous-vêtements de rechange, afin de dissimuler l'arme.

Est-ce qu'il me resterait encore quelque chose à faire ?

Rien ne lui vint à l'esprit. Debout dans la cuisine, Aomamé fit chauffer de l'eau et se prépara un café. Elle s'assit à la table et le but en l'accompagnant d'un croissant.

Ce sera donc mon dernier travail, songeait-elle. Et le plus important, le plus compliqué. Cette mission achevée, je n'aurai plus besoin de tuer des hommes.

Elle n'était pas opposée au fait de perdre son identité. Elle accueillait plutôt cela avec intérêt. Elle ne regretterait ni son nom ni son visage et n'imaginait aucune nostalgie vis-à-vis de son passé perdu. Peut-être avait-elle l'espoir de repartir à zéro.

Bizarrement, c'étaient ses seins plutôt maigrichons qu'elle n'avait pas envie de perdre. Depuis ses douze ans jusqu'à ce jour, Aomamé avait constamment été insatisfaite de la taille et de la forme de ses seins. Si ma poitrine était un peu plus grosse, avait-elle songé bien des fois, est-ce que je ne vivrais pas une vie plus tranquille que celle d'aujourd'hui ? Alors que l'occasion réelle lui était donnée d'en modifier la taille (un choix dicté par la nécessité), elle se rendait compte qu'elle ne le souhaitait absolument pas. Mes seins me conviennent. Ils sont très bien comme ils sont.

Elle les tâta sous son débardeur. C'étaient bien les mêmes que d'habitude. Avec leur forme qui faisait penser à de la pâte à pain mal préparée et insuffisamment gonflée. Qui plus est, la taille du gauche était légèrement différente. Elle secoua la tête. Je m'en fiche. *C'est moi.*

En dehors de mes seins, que restera-t-il en moi ?

Bien entendu, il restera le souvenir de Tengo. La sensation de sa main restera. Le violent tremblement de cœur restera. Le désir intense d'être prise dans ses bras restera. Même en devenant autre, ce que j'éprouve vis-à-vis de Tengo ne me sera pas arraché. C'est là la plus

grande différence que j'ai avec Ayumi, songeait Aomamé. Au fond de ce qui est moi, il n'y a pas du rien. Ce n'est pas non plus une zone aride et dévastée. *Le noyau de mon moi, c'est l'amour*. Le souvenir intact de Tengo, ce jeune garçon de dix ans, est toujours présent. Je songe toujours à sa force, à son intelligence, à sa tendresse. Il n'est pas *ici* en tant que tel. Mais un corps sans présence ne peut disparaître, une promesse qui n'a pas été faite ne peut être brisée.

Le Tengo de trente ans qui habitait Aomamé n'avait bien entendu pas de vraie réalité. Il n'était en somme rien de plus qu'une hypothèse. Entièrement née de sa pensée à elle. Tengo avait conservé sa force, son intelligence, sa tendresse. Mais il possédait à présent des bras vigoureux, un buste développé, le sexe solide d'un adulte. Il était toujours aux côtés d'Aomamé quand elle le souhaitait. Il l'étreignait avec force, lui caressait les cheveux, l'embrassait. La chambre où ils se trouvaient tous les deux était toujours sombre, lui interdisant de distinguer sa silhouette. Elle voyait seulement ses prunelles. Mais, même dans l'obscurité, Aomamé était en mesure d'observer son regard généreux. Elle plongeait ses yeux dans les siens et pouvait y discerner au fond le spectacle du monde qu'il contemplait.

Si parfois Aomamé avait l'envie irrépressible de faire l'amour avec d'autres hommes, c'était peut-être parce qu'elle voulait conserver aussi pur que possible le Tengo qu'elle portait en elle. En se livrant à des dérèglements sexuels avec des inconnus, elle espérait libérer son corps des appétits qui le piégeaient. Le temps qu'après la délivrance elle partageait seule avec Tengo dans un monde paisible et ignoré de tous, elle voulait qu'il ne soit troublé par rien. Voilà ce que souhaitait Aomamé.

Elle passa un certain nombre d'heures de l'après-midi à songer à Tengo. Assise sur sa chaise en aluminium sur son étroit balcon, le regard dirigé vers le ciel, les oreilles pleines de la rumeur du trafic, pinçant parfois de ses doigts les feuilles du caoutchouc chétif, elle spéculait sur Tengo. La lune n'était pas encore visible dans le ciel. Elle n'apparaîtrait que plusieurs heures plus tard. Demain, au même moment, s'interrogeait Aomamé, où serai-je ? Elle n'en avait aucune idée. Mais cela était insignifiant. En comparaison du fait que Tengo était bien de ce monde.

Aomamé arrosa une dernière fois le caoutchouc puis déposa le disque de la *Sinfonietta* de Janáček sur la platine. Elle s'était débarrassée de tous les albums qu'elle possédait, ne conservant que celui-ci. Elle ferma les yeux, laissa ses oreilles s'emplir de la musique.

Puis elle imagina le vent qui traversait les plaines de Bohême. Elle songeait que ce serait merveilleux de pouvoir marcher là sans fin, seule avec Tengo. Bien sûr, ils se tiendraient par la main. Les herbes tendres se balanceraient silencieusement, en harmonie avec les souffles du vent. Aomamé sentait intensément la tiédeur de la main de Tengo dans la sienne. Comme dans le *happy end* d'un film, qui s'achevait en un paisible fondu enchaîné.

Après quoi, Aomamé se pelotonna dans son lit et dormit environ une demi-heure. Elle ne rêva pas. C'était un sommeil qui ne nécessitait pas de rêve. Quand elle s'éveilla, les aiguilles de son réveil indiquaient quatre heures et demie. Elle prit ce qui restait dans le réfrigérateur et se prépara des œufs au jambon. Elle but du jus d'orange directement à la boîte en carton. Le silence d'après sieste était bizarrement pesant. Elle alluma la radio. La station FM diffusait un concerto pour bois de Vivaldi. Le piccolo faisait entendre ses trilles légers, semblables au gazouillement des oiseaux. Aomamé eut le sentiment que cette musique renforçait l'irréalité de la réalité présente.

Après avoir rangé la vaisselle, elle prit une douche, puis s'habilla avec les vêtements préparés depuis plusieurs semaines auparavant pour ce jour. Des vêtements simples, qui permettaient des mouvements aisés. Un pantalon en coton bleu clair, une blouse blanche à manches courtes, sans aucun ornement. Elle releva ses cheveux et les fixa avec un peigne. Elle ne mit aucun accessoire. Au lieu de déposer les vêtements qu'elle avait portés jusque-là dans le panier à lessive, elle les fourra dans un sac en plastique noir. Tamaru le jetterait plus tard. Elle se coupa soigneusement les ongles et se brossa les dents en prenant tout son temps. Elle se nettoya les oreilles. Elle égalisa ses sourcils avec de petits ciseaux, s'appliqua un peu de crème sur le visage et s'humecta le cou de quelques gouttes d'eau de Cologne. Elle s'examina méticuleusement sous tous les angles, face à son miroir, vérifia qu'il n'y avait aucun problème. Enfin elle prit son sac de sport Nike et s'apprêta à sortir de chez elle.

Devant la porte, elle se retourna une dernière fois et songea qu'elle ne reviendrait plus en ces lieux. Cette pensée lui fit paraître son appartement des plus misérables. Telle une prison qui ne serait fermée à clef que de l'intérieur. Pas un seul tableau aux murs, pas un seul vase. Restait uniquement le caoutchouc acheté en solde sur le balcon. Elle avait du mal à croire qu'elle avait passé là tant d'années, des jours et des jours sans insatisfaction ni doutes particuliers.

« Au revoir », murmura-t-elle. Ce salut ne s'adressait pas à son appartement. Mais à elle-même en se quittant.

6
Tengo

Nous avons le bras long

LA SITUATION NE CONNUT ENSUITE AUCUN DÉVELOPPEMENT. Personne n'entra en contact avec Tengo. Rien qui ressemblait à un message ne lui parvint. Ni de Komatsu, ni du Pr Ébisuno, ni encore de Fukaéri. Peut-être étaient-ils tous partis pour la Lune et l'avaient-ils oublié. Ah, songeait Tengo, ce serait trop beau. Mais il n'y avait aucune raison pour que les choses s'arrangent aussi heureusement. Ils n'étaient pas allés sur la Lune, non. Toutes sortes d'obligations quotidiennes les avaient tenus occupés et ils n'avaient pas eu le temps ni l'obligeance de lui transmettre quoi que ce soit, rien de plus.

Sur les conseils de Komatsu, Tengo s'efforçait de lire chaque jour le journal, mais du moins dans celui qu'il consultait, il n'y avait plus aucun article concernant Fukaéri. Le quotidien traitait activement de ce qui « était arrivé » mais adoptait une position relativement passive sur ce qui « était à venir ». Le message implicite, autrement dit, était qu'« il ne se passait rien d'important à l'heure actuelle ». Quant aux journaux télévisés, comment traitaient-ils l'affaire ? Tengo l'ignorait puisqu'il ne possédait pas de téléviseur.

Presque tous les hebdomadaires, de leur côté, avaient consacré des articles à l'événement. En fait, Tengo ne les avait pas lus. Sur les publicités parues dans les quotidiens, il s'était contenté de regarder les titres à sensation : « La vérité sur la mystérieuse fugue de la jolie jeune fille auteur d'un best-seller », ou : « Où a disparu Fukaéri (dix-sept ans), l'auteur de *La Chrysalide de l'air* ? », ou encore : « L'enfance "cachée" de la jolie jeune romancière en fugue ». Les publicités étaient parfois accompagnées d'une photo de Fukaéri. Toujours celle qui avait été prise lors de la conférence de presse. Bien sûr, Tengo aurait eu quelque intérêt à prendre connaissance de ce qu'écrivaient ces revues mais il n'avait pas envie de dépenser de l'argent pour les acheter. S'il y avait eu là-dedans quelque chose qui risquait de l'inquiéter, Komatsu l'aurait immédiatement prévenu. Qu'il n'ait pas été contacté signifiait simplement qu'il n'y avait rien de nouveau. Et que les gens ne s'étaient pas rendu compte encore que derrière *La Chrysalide de l'air*

avait travaillé un *ghost-writer*.

D'après les titres, l'intérêt des médias semblait se concentrer pour le moment sur le fait que le père de Fukaéri avait été un ex-activiste célèbre d'un groupe extrémiste, que Fukaéri avait grandi à l'écart du monde, dans une communauté au cœur des montagnes de Yamanashi, que son tuteur était le Pr Ébisuno (autrefois un ethnologue réputé). Et même si l'on ne savait toujours pas où était allée la mystérieuse jolie romancière, *La Chrysalide de l'air* n'en gardait pas moins sa place dans les best-sellers. À l'heure actuelle, le public était amplement satisfait.

Néanmoins, si la fugue de Fukaéri devait se prolonger, ce ne serait qu'une question de temps avant que les journalistes élargissent leur enquête. Et les choses prendraient alors une tournure un peu plus embêtante. Par exemple si quelqu'un enquêtait sur sa scolarité, on découvrirait qu'elle n'avait pratiquement pas fréquenté l'école en raison de ses difficultés d'apprentissage de la lecture. On ferait connaître ses résultats scolaires en japonais, ou ses rédactions – en admettant qu'elle en ait rédigé. Évidemment, il y aurait des soupçons : « N'est-il pas curieux qu'une fillette atteinte de dyslexie ait pu rédiger un texte aussi bien écrit ? » Et si l'on en arrivait là, pas besoin d'avoir une imagination géniale pour formuler l'hypothèse que « quelqu'un lui avait prêté sa plume ».

C'était bien entendu d'abord sur Komatsu que pèseraient les soupçons. C'était lui l'éditeur de *La Chrysalide de l'air*, lui aussi qui en assurait la publication. Vraisemblablement, il s'obstinerait jusqu'au bout à prétendre qu'il ne savait rien. Il avait simplement reçu le manuscrit de l'auteur, il l'avait transmis tel quel au comité de sélection et ignorait tout de la genèse du texte, affirmerait-il, l'air impassible. Komatsu était virtuose dans l'art de dire le contraire de ce qu'il pensait sans changer d'expression. Technique que tous les éditeurs, du reste, ont plus ou moins acquise au cours de leurs longues années de métier. Et puis il téléphonerait tout de suite chez Tengo et lui dirait quelque chose du genre : « Hé, Tengo, ça commence à se corser ! » Sur un ton théâtral, comme s'il se réjouissait de ces complications.

Il n'était d'ailleurs pas impossible qu'il y prenne un véritable plaisir, subodorait Tengo. Il pouvait parfois observer chez Komatsu comme des désirs de destruction. Il n'était pas invraisemblable qu'il ait au fond de lui le souhait que tous ses plans soient dévoilés, qu'ils explosent en grande pompe en un gigantesque scandale, que l'ensemble des intéressés soient emportés et dispersés haut dans le ciel. Komatsu n'était pas dénué de ce genre d'inclination. En même temps, pourtant, c'était un réaliste froid et perspicace. Ses désirs

restaient à l'état de désirs. Dans la réalité, il ne franchissait pas facilement la ligne rouge et demeurait juste en deçà du désastre.

Ou bien avait-il élaboré une sorte de plan d'urgence qui le mettrait à l'abri, quoi qu'il arrive. Tengo ignorait comment il avait l'intention de s'en tirer cette fois. Mais Komatsu, mieux que tous les autres, avait la capacité à tirer profit de n'importe quelle situation – un scandale suspect, la ruine. C'était un homme rusé, en rien habilité à critiquer le Pr Ébisuno. Néanmoins, en ce qui concernait *La Chrysalide de l'air*, si des nuages de doute commençaient à apparaître à l'horizon, Komatsu resterait toujours en contact avec Tengo. De ça, il était tout à fait sûr. Pour l'éditeur, Tengo avait fonctionné jusqu'à présent comme un outil efficace et commode mais en même temps il était devenu son talon d'Achille. Si Tengo se mettait à tout dévoiler, lui aussi se retrouverait coincé. Tengo était maintenant quelqu'un qu'il ne pouvait se permettre de négliger. Aussi ne lui restait-il qu'à attendre son coup de fil. Tant que Komatsu ne l'appelait pas, cela signifiait qu'on n'en était pas encore au stade du : « Ça se corse ! »

Tengo avait davantage de curiosité concernant les agissements du Pr Ébisuno. Le Maître avait dû faciliter la tâche de la police et lui permettre de progresser. Il lui avait sans doute soufflé l'hypothèse d'un lien entre Les Précurseurs et la fugue de Fukaéri. En jouant sur l'échappée de la jeune fille, il cherchait à briser la solide carapace de la secte. La police irait-elle dans cette direction ? Probablement. Les médias faisaient déjà beaucoup de bruit sur les relations entre Fukaéri et Les Précurseurs. Que des faits importants soient bientôt révélés de ce côté-là alors qu'elle n'avait pas bougé, et on reprocherait sa mollesse à la police. En tout cas, il supposait que l'enquête progressait secrètement. Tengo n'avait donc pas besoin de lire des hebdomadaires ou de regarder les informations à la télévision, puisque aucun nouveau fait significatif n'était révélé.

Un jour, alors qu'il revenait de l'école préparatoire, il aperçut une épaisse enveloppe déposée dans la boîte aux lettres de l'entrée. Elle provenait de Komatsu, et, dessus, figuraient le logo de sa société d'édition et pas moins de six tampons signalant un envoi rapide. Tengo l'ouvrit une fois chez lui et vit qu'elle contenait une liasse de copies de critiques sur *La Chrysalide de l'air*. Il y avait aussi une lettre de l'éditeur. Il lui fallut du temps pour la lire, car son écriture était malaisée à déchiffrer.

Tengo,

Pour le moment, rien ne bouge vraiment. Nous ne savons

toujours pas où se trouve Fukaéri. Les hebdomadaires et la télévision traitent surtout de son enfance. Heureusement, cela ne nous occasionne aucun problème. Le livre se vend toujours plus. Au point où nous en sommes, j'aurais du mal à juger si nous devons nous en congratuler. Mais ma société se réjouit énormément, et j'ai même reçu un diplôme d'honneur et une enveloppe avec de l'argent de la part du directeur. C'est la première fois en plus de vingt ans de travail dans cette boîte que je suis félicité par le boss. J'aimerais bien voir la tête qu'ils feraient s'ils connaissaient la vérité.

Je te joins ici les copies des critiques parues sur La Chrysalide de l'air *ainsi que des articles qui s'y rapportent. Quand tu auras le temps, lis-les pour ton instruction personnelle. Même toi, tu devrais y trouver des choses assez intéressantes. Il y a aussi de quoi rire, au cas où tu serais d'humeur.*

À propos de l'affaire dont tu m'as parlé l'autre jour, l'une de mes connaissances m'a fait part des résultats de ses recherches sur l'Association pour la promotion scientifique et artistique du nouveau Japon. Elle a été créée il y a plusieurs années, elle a reçu son agrément officiel et exerce réellement des activités. Elle possède un bureau et dresse un rapport comptable annuel. Elle sélectionne chaque année plusieurs chercheurs ou créateurs et leur fournit une subvention. Du moins, à ce qu'elle prétend. Je ne sais pas d'où provient l'argent. Mon informateur estime que tout cela est louche. *Il n'est pas exclu qu'il s'agisse d'une société de paille, créée pour des raisons fiscales. Si nous avions mené une enquête plus détaillée, nous aurions peut-être obtenu davantage de renseignements, mais nous n'en avions pas le temps. En tout cas, comme je te l'ai déjà dit au téléphone, il est incompréhensible que ce groupe veuille te donner trois millions de yens alors que personne ne te connaît. Il y a sûrement autre chose derrière. On ne peut rejeter l'hypothèse que Les Précurseurs soient impliqués là-dedans. Si c'était le cas, cela signifierait qu'ils ont flairé ta participation à* La Chrysalide de l'air. *De toute façon, il est plus sage de n'avoir aucun lien avec ce groupe.*

Tengo remit la lettre de Komatsu dans l'enveloppe. Pourquoi avait-il pris la peine de lui écrire ces lignes ? Peut-être ces quelques mots n'étaient-ils là que pour accompagner les critiques. Mais cela ne ressemblait pas à Komatsu. S'il avait quelque chose à dire, pourquoi ne lui téléphonait-il pas comme d'habitude ? Une lettre de ce genre pourrait constituer une preuve par la suite. Impossible que le prudent Komatsu ne se soit pas soucié de ces choses-là. Ou alors, l'éditeur s'était-il davantage inquiété de la possibilité que le téléphone soit mis

sur écoute.

Tengo regarda l'appareil. Sur écoute ? Il n'avait jamais imaginé qu'une chose pareille puisse lui arriver. Néanmoins, à bien y réfléchir, depuis une semaine, personne ne l'avait appelé. Il était peut-être de notoriété publique que son appareil était surveillé. Même sa petite amie qui aimait lui téléphoner ne l'avait pas appelé une seule fois, ce qui était exceptionnel.

Ce n'était pas tout. Vendredi dernier, elle n'était pas venue chez Tengo. Cela ne s'était encore jamais produit. En cas d'empêchement, elle téléphonait toujours. En général, parce que ses enfants avaient un rhume et ne pouvaient pas aller à l'école, ou parce que brusquement ses règles avaient commencé. Mais ce vendredi, sans avoir prévenu, elle n'était tout simplement pas venue. Tengo l'avait attendue en préparant un déjeuner simple. En vain finalement. Peut-être avait-elle eu une urgence, mais ce n'était pas normal qu'elle ne l'ait contacté ni avant ni après. De son côté, il n'était pas en mesure de lui téléphoner.

Tengo cessa de songer à sa petite amie, aux questions du téléphone, il s'assit à la table de la cuisine et se mit à lire les critiques classées dans l'ordre chronologique. Dans la marge en haut à gauche, étaient inscrits au stylo-bille le nom de la publication et la date. Sans doute Komatsu avait-il fait exécuter cette tâche par une jeune intérimaire. Lui ne se serait sûrement pas ennuyé à ce genre de travail. Les articles étaient presque tous élogieux. De nombreux critiques appréciaient la profondeur et la hardiesse du récit et notaient la précision du style. « Il est difficile de croire que cela soit l'œuvre d'une jeune fille de dix-sept ans », remarquaient plusieurs journalistes.

Pas mal jugé, se dit Tengo.

« Une Françoise Sagan qui aurait respiré l'air du réalisme magique », estimait un autre. Subsistaient des réserves ou des réticences mineures, à propos notamment du sens des phrases qui n'était pas très clair, mais globalement, le ton général était aux éloges.

Simplement, la plupart des critiques se montraient désorientés par la signification de la chrysalide de l'air et des Little People. Ou bien ils avaient du mal à se déterminer. « Le récit est réussi, tout à fait intéressant, il entraîne le lecteur avec force jusqu'au bout, mais pour ce qui est de la chrysalide de l'air et des Little People, nous restons jusqu'à la fin plongés dans un bassin d'interrogations mystérieuses. Il s'agit peut-être là de la volonté délibérée de l'auteur, mais il est possible qu'un certain nombre de lecteurs voient dans cette attitude comme une “paresse d'écrivain”. Si ce qu'a écrit cette jeune auteur est pour le moment *bon*, au cas où elle voudrait continuer son activité

d'écrivain, il lui faudrait à l'avenir étudier sincèrement cette afféterie », concluait un critique.

Tengo resta perplexe. Si un écrivain réussit un « texte tout à fait intéressant » qui « entraîne le lecteur avec force jusqu'au bout », comment pourrait-on alors le traiter de paresseux ?

Mais honnêtement, Tengo ne pouvait rien dire de précis. Sa façon de penser était peut-être erronée et la remarque du critique justifiée. Comme il s'était littéralement absorbé dans la réécriture de *La Chrysalide de l'air*, il lui était presque impossible de considérer l'œuvre d'un œil objectif. Il en était venu aujourd'hui à traiter la chrysalide de l'air et les Little People comme des éléments qui lui appartenaient en propre. Lui non plus ne pouvait pas vraiment dire ce qu'ils signifiaient. Mais ce n'était pas fondamental à ses yeux. Ce qui avait pour lui un sens bien plus important, c'était de savoir s'il avait été capable d'en admettre l'existence réelle. Et sans hésitation, il l'avait pu. C'est pourquoi il avait été en mesure de se livrer tout entier à ce travail. S'il n'avait pas accepté ce récit comme une évidence, jamais il n'aurait trempé dans cette espèce de fraude, malgré toutes les menaces dont il aurait été l'objet ou les sommes d'argent considérables qu'on lui aurait données.

Ce n'était là bien entendu que son opinion personnelle. Il ne pouvait l'imposer telle quelle aux autres. Vis-à-vis des braves gens qui, après la lecture de *La Chrysalide de l'air*, étaient restés « plongés jusqu'au bout dans un bassin d'interrogations mystérieuses », Tengo était sincèrement désolé. Il visualisa la scène dans laquelle flottaient au hasard des gens, l'air tourmenté, accrochés à leurs bouées multicolores, dans une vaste piscine pleine d'interrogations. Dans le ciel brillait un soleil totalement irréel. Tengo ressentit une certaine part de responsabilité dans cette affaire.

Mais qui donc – songeait-il – pourrait sauver tous les hommes de ce monde ? Même si tous les dieux se rassemblaient et s'unissaient, ils ne pourraient ni abolir les armes nucléaires ni déraciner le terrorisme. Ni sauver l'Afrique de la sécheresse ni ressusciter John Lennon. Bien au contraire, est-ce qu'on n'en arriverait pas à des brouilles entre les divers dieux, qui engageraient alors des combats violents ? Abandonnant le monde dans un chaos bien plus désordonné. À la pensée de l'impuissance ressentie face à une telle situation, n'est-ce pas un crime fort bénin que de laisser les gens flotter un bref instant dans une piscine d'interrogations mystérieuses ?

Tengo lut environ la moitié des critiques. Le reste, il le remit dans l'enveloppe sans le lire. Une partie des articles lui suffisait pour imaginer à peu près la suite. Le récit de *La Chrysalide de l'air* avait

captivé beaucoup de gens. De la même façon qu'elle avait captivé Tengo, captivé Komatsu, et aussi le Pr Ébisuno. Et également un nombre étonnant de lecteurs. Que demander de plus ?

La sonnerie du téléphone retentit vers neuf heures du soir, un mardi. Tengo était en train de lire en écoutant de la musique. C'était son heure préférée. Le moment où il lisait un livre qu'il aimait avant de s'endormir. Quand il était fatigué de lire, il s'endormait sur-le-champ.

Cela faisait assez longtemps qu'il n'avait plus entendu son téléphone sonner, et pourtant il ressentit là comme un écho funeste. Ce n'était pas un appel de Komatsu. Lorsque l'éditeur lui téléphonait, la sonnerie était différente. Tengo hésita un moment. Allait-il répondre ? Il laissa sonner cinq fois. Puis il remonta le bras du tourne-disque et prit en main le combiné. C'était peut-être sa petite amie.

« Je suis bien chez M. Kawana ? » dit une voix d'homme. Une voix d'homme d'âge moyen, douce et profonde. Qu'il ne connaissait pas.

« Oui, c'est bien ça, répondit prudemment Tengo.

— Excusez-moi de vous déranger si tard, je m'appelle Yasuda. » La voix était complètement neutre. Ni amicale, ni hostile. Ni spécialement officielle et pas non plus familière.

Yasuda ? Il ne connaissait pas de Yasuda.

« Je vous téléphone car j'ai quelque chose à vous transmettre », dit l'homme au bout du fil. Puis il intercala une pause, comme un signet que l'on insère entre les pages d'un livre. « Je pense que ma femme ne pourra plus vous rendre visite. C'est ce que j'avais à vous dire. »

Brusquement, Tengo comprit. Yasuda, c'était le nom de famille de sa petite amie. Kyôko Yasuda, oui, c'était son nom. Elle n'avait pratiquement pas eu l'occasion de le prononcer devant Tengo, aussi lui avait-il fallu un peu de temps pour comprendre. L'homme qui lui téléphonait, c'était son mari. Il eut la sensation que quelque chose lui obstruait la gorge.

« Avez-vous bien compris ? » demanda l'homme. Sa voix n'enfermait pas la moindre émotion. Du moins Tengo le ressentait ainsi. Il parlait juste avec un léger accent. De Hiroshima ou de Kyûshû, de par là-bas. Il ne pouvait pas être plus précis.

« Elle ne pourra plus venir, répéta Tengo.

— Oui, elle est dans l'*impossibilité* de vous rendre visite. »

Tengo rassembla son courage. « Il lui est arrivé quelque chose ? » demanda-t-il.

Il y eut un silence. Qui flottait au hasard en l'air, sans réponse à sa question. Puis l'homme reprit : « Pour cette raison, monsieur Kawana, vous ne reverrez plus ma femme dorénavant. C'est tout ce que je voulais vous faire savoir. »

Cet homme était au courant pour Tengo et sa femme. Que cela se passait une fois par semaine, et que ces relations duraient depuis une bonne année. Tengo le comprit. Pourtant, étrangement, dans la voix de l'homme, il n'y avait ni colère ni rancune. Ce que la voix enfermait, c'était quelque chose d'une espèce différente. Davantage qu'une émotion personnelle, c'était l'expression objective d'un spectacle. Un jardin dévasté et abandonné par exemple, ou les berges d'une rivière après une forte inondation.

« Je ne comprends pas très bien…

— Il vaut mieux en rester là », répondit l'homme comme pour lui couper la parole. Il y avait alors dans sa voix une sorte de lassitude. « Une chose est claire. Ma femme à présent s'est perdue. Elle ne pourra plus venir chez vous, *sous quelque forme que ce soit*. Voilà.

— Perdue. » Tengo répéta confusément les paroles de l'homme.

« Monsieur Kawana, je ne souhaitais pas vous appeler. Mais laisser les choses en l'état sans vous en informer m'aurait laissé un goût amer à moi aussi. Vous croyez que c'est de gaieté de cœur que je vous parle de cette histoire ? »

Dès que l'homme se fut tu, il n'y eut plus le moindre son perceptible dans l'écouteur. L'homme lui téléphonait, semblait-il, d'un lieu incroyablement paisible. Ou alors les émotions qui l'habitaient avaient-elles créé comme du vide absolu qui avait absorbé toutes les ondes sonores environnantes.

Il faut que je lui pose une question, n'importe laquelle, se disait Tengo. Sinon, ce trop-plein d'allusions incompréhensibles pourrait rester tel quel et cette histoire se terminer ainsi. Il ne fallait pas que la conversation s'interrompe. D'emblée cependant, l'homme n'avait pas eu l'intention de lui expliquer les détails de la situation. Quelle serait donc la bonne question pour cet interlocuteur qui ne voulait pas lui faire part des circonstances réelles ? Comment faire résonner des mots dans le vide absolu ? Alors que Tengo cherchait fébrilement les paroles efficaces, la ligne fut coupée sans aucun préavis. L'homme n'avait rien dit de plus, il avait reposé le combiné et s'était éloigné de lui. Sans doute à tout jamais. Tengo garda encore un moment l'écouteur mort collé à l'oreille. Peut-être pourrait-il percevoir si son téléphone avait été mis sur écoute. Retenant son souffle, il tendit l'oreille. Mais il ne perçut absolument aucun son suspect. Juste les battements de son cœur. En l'entendant palpiter, il se sentit comme

transformé en un ignoble voleur entré subrepticement en pleine nuit dans une maison étrangère. Il attendait, dissimulé dans l'ombre, étouffant son souffle, alors que l'occupant des lieux était endormi.

Pour se calmer, Tengo fit chauffer de l'eau et se prépara du thé vert. Puis il s'assit à sa table avec son bol de thé et reprit mentalement, dans l'ordre, depuis le début, l'échange téléphonique.

« Ma femme à présent s'est perdue. Elle ne pourra plus venir chez vous, sous quelque forme que ce soit », lui avait-il dit. *Sous quelque forme que ce soit* – c'était surtout cette expression qui rendait Tengo perplexe. Il ressentait là quelque chose qui évoquait une viscosité humide et sombre.

Même si son épouse avait espéré lui rendre visite encore une fois, elle n'avait pas eu la possibilité réelle de le faire : tel était, semblait-il, le sens de ce que ce Yasuda avait voulu transmettre à Tengo. Quelle était la raison de cette impossibilité ? Et l'arrière-plan ? Que fallait-il comprendre dans le fait qu'elle se soit perdue ? En Tengo flotta l'image de Kyôko Yasuda qui aurait eu un accident et aurait été gravement blessée, ou bien qui aurait été atteinte d'une maladie incurable, ou encore qui aurait été totalement défigurée à la suite d'un acte de violence. Elle serait dans un fauteuil roulant, partiellement diminuée, le corps entièrement entouré de bandages et incapable de bouger seule. Ou encore, elle serait attachée par une grosse chaîne, comme un chien, dans une pièce en sous-sol. Mais toutes les possibilités qu'il imaginait étaient par trop saugrenues.

Kyôko Yasuda (à présent, Tengo pensait à elle avec son nom entier) ne lui avait presque rien dit sur son mari. Tengo ignorait tout de son travail, de son âge, des traits de son visage, de sa personnalité. Où avait-il fait sa connaissance ? Quand s'étaient-ils mariés ? Était-il gros ou mince, grand ou petit, beau ou non ? Leurs relations conjugales étaient-elles bonnes ou mauvaises ? Cela aussi, il l'ignorait. Ce que savait Tengo, c'était que si elle n'était pas dans le besoin (en tout cas, elle semblait mener une vie aisée), la fréquence des relations sexuelles avec son mari (ou leur qualité) ne l'avait pas pleinement satisfaite. C'était à peu près tout. Même à ce sujet, il n'émettait là qu'une pure hypothèse. Durant les heures de l'après-midi qu'ils passaient ensemble au lit, ils parlaient de toutes sortes de choses, mais pas une seule fois elle n'avait évoqué son mari. Tengo, de son côté, n'avait pas envie de savoir quoi que ce soit sur lui. Il préférait autant que possible ignorer à quel genre d'homme il dérobait la femme. Il pensait que c'était là une sorte de politesse. À présent que la situation avait pris une telle tournure, Tengo regrettait de ne pas l'avoir questionnée (s'il l'avait fait, elle aurait sûrement répondu

franchement). Cet homme était-il très jaloux, avait-il des sentiments possessifs, ou avait-il tendance à se montrer violent ?

Essayons de me placer de son point de vue, se dit Tengo. Si j'étais dans la situation contraire, qu'est-ce que j'éprouverais ? J'aurais une épouse, deux jeunes enfants, nous mènerions une vie familiale paisible, tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Mais je découvrirais que ma femme, une fois par semaine, rencontrait un autre homme. Un homme de dix ans plus jeune qu'elle. La relation durait depuis une bonne année. En me plaçant de son point de vue, comment réagirais-je ? Par quelles émotions serais-je dominé ? Une violente colère, une profonde déception, une immense tristesse, de la dérision froide, une sensation de perte, ou encore un mélange d'émois que je serais incapable d'identifier ?

Tengo avait beau essayer de réfléchir de toutes les manières possibles, il ne parvenait pas à discerner quels sentiments l'habiteraient dans ce cas de figure. Il explorait toutes ces hypothèses, et ce qui apparaissait dans sa tête, c'était l'image de sa mère, en combinaison blanche, se laissant sucer les seins par un homme jeune et inconnu. Des seins opulents, de grands mamelons durcis. Sur son visage flottait un léger sourire d'extase et de volupté. Sa bouche était à demi ouverte, ses yeux clos. Ses lèvres tremblant légèrement évoquaient un sexe humide. À côté, c'était lui-même, Tengo, qui dormait. Comme si le destin avait exécuté une volte, se dit-il. Le mystérieux jeune homme était Tengo lui-même, et la femme qu'il tenait dans ses bras était Kyôko Yasuda. La composition était exactement la même, les personnages avaient simplement permuté. En somme, s'interrogea Tengo, est-ce que cela signifie que je me borne à incarner des images latentes qui sont enfermées en moi, et que tout ce que j'ai à faire est de les calquer ? Et puis, jusqu'où serais-je responsable du fait que Kyôko *se soit perdue* ?

Tengo resta là, incapable de s'endormir. La voix de cet homme, Yasuda, lui résonnait sans cesse dans l'oreille. Les allusions qu'il avait faites pesaient sur lui, les mots qu'il avait prononcés étaient chargés d'une réalité étrange. Il pensait à Kyôko Yasuda. Il imaginait son visage, son corps, dans les moindres détails. La dernière fois qu'ils s'étaient vus, c'était le vendredi, une quinzaine de jours auparavant. Ils avaient fait l'amour longuement, comme toujours. Mais après le coup de fil de son mari, ces événements lui semblaient être survenus dans un passé extrêmement lointain. Comme une scène de l'Histoire.

Sur une étagère étaient rangés un certain nombre de 33 tours qu'elle avait apportés de chez elle pour qu'ils les écoutent ensemble au

lit. Uniquement des disques de jazz très ancien. Louis Armstrong, Billie Holiday (elle aussi avec Barney Bigard), le Duke Ellington des années 1940. Ils avaient tous été écoutés bien des fois, mais traités avec beaucoup de soin. Leur jaquette s'était un peu décolorée au fil du temps mais on aurait dit que, dedans, ils étaient comme neufs. Quand Tengo prit ces disques dans les mains et en observa les pochettes, se forma alors lentement en lui la certitude qu'il ne reverrait plus son amie.

Bien entendu, dans un sens précis, Tengo n'aimait pas Kyôko Yasuda. Il n'avait jamais pensé qu'il aurait envie de vivre avec elle ou qu'il serait douloureux de lui dire adieu, non. Il ne ressentait pas comme un violent tremblement de cœur non plus. Mais il s'était habitué à la présence de cette femme plus âgée et il éprouvait pour elle une sympathie spontanée. Une fois par semaine, il se faisait une joie de l'accueillir chez lui pour qu'ils fassent l'amour. Pour Tengo, c'était assez exceptionnel. Il n'avait jamais eu ce genre d'intimité avec d'autres femmes. Ou plutôt, la plupart des femmes mettaient Tengo mal à l'aise, qu'il ait ou non des relations sexuelles avec elles. Et lui était alors obligé de se réserver une sorte de domaine, à l'intérieur de lui-même, afin de refouler ce malaise. Pour le dire autrement, il devait clore hermétiquement certaines chambres de son cœur. Mais avec Kyôko Yasuda, des manœuvres aussi complexes n'étaient pas nécessaires. Elle, c'était comme si elle acceptait tout de Tengo. Ce qu'il lui demandait, ce qu'il ne lui demandait pas. C'était une chance qu'il l'ait rencontrée, estimait-il.

Pourtant, voilà qu'il était arrivé quelque chose et qu'elle s'était perdue. Pour une raison quelconque, elle ne viendrait plus chez lui, *sous quelque forme que ce soit.* Selon son mari, il valait mieux pour Tengo tout ignorer, sur les causes comme sur les conséquences.

Tengo, incapable de dormir, s'était assis par terre, il écoutait un disque de Duke Ellington à faible volume, quand le téléphone sonna de nouveau. La pendule murale marquait dix heures douze. Il ne connaissait personne en dehors de Komatsu qui puisse l'appeler si tard. Mais le téléphone ne sonnait pas comme lors d'un appel de l'éditeur. Lorsque c'était lui, la sonnerie était plus pressante, plus impatiente. C'était peut-être Yasuda, qui avait oublié de lui transmettre quelque chose. Il aurait voulu ne pas répondre. Par expérience, jamais rien d'agréable n'était à attendre d'un coup de téléphone passé aussi tard. Mais, vu sa situation, il n'avait d'autre choix que de soulever le combiné.

« Monsieur Kawana ? » dit un homme. Ce n'était pas Komatsu. Ni Yasuda. Pas de doute, cette voix, c'était celle d'Ushikawa. Il s'exprimait comme si sa bouche était pleine d'eau – ou de quelque liquide impensable. Son visage étonnant et son crâne plat et déformé lui revinrent spontanément en tête.

« Euh, je suis désolé de vous appeler si tard. Ushikawa à l'appareil. Pardon de vous avoir pris votre temps, l'autre jour, en m'invitant brusquement. Aujourd'hui, voyez-vous, j'aurais voulu vous appeler plus tôt, mais j'ai eu des affaires urgentes, et voilà, l'heure a tourné. Et puis, je le sais bien, votre vie, c'est levé tôt, couché tôt. Magnifique. Quand on reste éveillé tard, on ne fait rien de bon. Le mieux, c'est de se mettre sous son édredon dès qu'il fait sombre et d'ouvrir les yeux le matin avec le soleil. Mais voilà, comment dire, il s'agit d'une intuition, brusquement, j'ai pensé, tiens, cette nuit, M. Kawana devrait être encore debout. Pardon de mon impolitesse, hein ! Voilà pourquoi je me suis permis de vous appeler. Est-ce que je vous dérange ? »

Tengo n'aimait pas ce qu'avait dit Ushikawa. Que cet homme connaisse son numéro de téléphone personnel, ça ne lui plaisait pas non plus. Quant à sa prétendue intuition, il n'y croyait pas. Qu'il ait su que Tengo ne pouvait pas dormir et que pour cette raison il l'ait appelé. Peut-être Ushikawa savait-il qu'il y avait de la lumière chez lui. Son appartement serait-il surveillé ? Il visualisa la scène dans laquelle un observateur habile et compétent, de puissantes jumelles à la main, espionnait avec zèle ce que faisait Tengo chez lui.

« Il est exact que ce soir, je suis encore debout, répondit Tengo. Votre intuition est juste. Peut-être parce que tout à l'heure, j'ai bu trop de thé fort.

— Allons, voyons, il ne faut pas. Quand on doit supporter des nuits sans sommeil, cela vous met des pensées désagréables dans la tête. Eh bien, êtes-vous d'accord pour que nous bavardions un peu ?

— À condition que ça ne m'empêche pas de dormir encore plus. »

Ushikawa éclata de rire à la repartie de Tengo. Du côté de son combiné – à un quelconque lieu de ce monde – il était vraisemblable qu'il secouait sa tête tordue. « Ha ha ha, vous êtes un rigolo, vous, monsieur Kawana. Il est possible que je ne sache pas vous conter de douces histoires, de jolies berceuses, mais ce que j'ai à vous dire ne risque tout de même pas de vous empêcher de dormir. Tranquillisez-vous. C'est une simple question à laquelle vous aurez juste à répondre par oui ou non. La subvention, voyons. Trois millions de yens par an. Ce n'est pas une belle histoire ? Alors ? Y avez-vous bien réfléchi ? De notre côté, il nous faudrait bientôt une réponse définitive.

— Cette subvention, je l’ai déjà clairement refusée l’autre fois. Je vous remercie de votre proposition. Mais, actuellement, je ne suis pas dans le besoin. Sur le plan économique, je n’ai pas de problèmes, et, dans la mesure du possible, je souhaite poursuivre ce style de vie tel qu’il est.

— Sans rien devoir à personne.

— Pour le dire simplement, c’est bien ça.

— Eh bien, disons que cette manière de voir est admirable, répondit Ushikawa en s’éclaircissant légèrement la voix. Vous désirez vivre par vous-même, sans être lié avec une organisation. Je comprends votre sentiment. Pourtant, monsieur Kawana, permettez-moi de vous avertir : nous vivons dans un monde mauvais. On ne sait pas ce qui peut arriver. Et ce jour-là, bénéficier d’une certaine protection se révèle indispensable. Quelqu’un sur qui s’appuyer, un paravent, en quelque sorte. Sinon, cela risque d’être très inconfortable. Or j’oserais prétendre, monsieur Kawana, qu’à l’heure actuelle, vous n’avez personne sur qui compter. Il n’y a personne dans votre entourage qui vous protège, et, le cas échéant, si la situation se détériorait, tout le monde vous abandonnerait et vous vous retrouveriez tout seul. Je me trompe ? Comme on dit, n’est-ce pas, mieux vaut prévenir que guérir. Pour parer au pire, n’est-il pas fondamental de prendre ses précautions ? Ce n’est pas seulement une question d’argent. L’argent n’est après tout qu’un *signe*.

— J’ai un peu de mal à vous suivre », dit Tengo. Il revivait peu à peu le malaise qu’il avait éprouvé intuitivement la première fois qu’il avait rencontré Ushikawa.

« Ah… je vois. Vous êtes encore jeune et en pleine santé, il vous est difficile de comprendre ce genre de problème. Bon, tenez, des exemples. À partir d’un certain âge, la vie s’engage inévitablement dans un processus de déperdition. L’une après l’autre, des choses qui vous sont précieuses s’échappent et vous glissent des mains. Comme un peigne qui perd ses dents. Et ce que vous vous procurez à la place, ce ne sont que des choses sans importance. Vos capacités physiques comme vos espoirs, vos rêves, vos idéaux comme vos convictions, ou ce qui a du sens pour vous, ou encore les personnes que vous aimez… tout s’en va. Tout disparaît. Parfois, ces pertes vous sont annoncées. Mais parfois, un jour, simplement, sans préalable, des choses ou des êtres s’évanouissent. Impossible de les récupérer. Ou de leur trouver des remplaçants. C’est très pénible, ah oui. On en éprouve parfois un chagrin déchirant. Monsieur Kawana, vous allez bientôt avoir trente ans. Peu à peu, vous pénétrerez sur les terres crépusculaires de la vie. Eh oui, vous aussi, vous avancerez en âge. Et alors le sentiment aigu

d'*avoir perdu quelque chose* vous deviendra de plus en plus compréhensible. Vous me suivez ? »

Cet homme ferait-il allusion à Kyôko Yasuda ? se demanda Tengo. Savait-il que nous nous rencontrions secrètement une fois par semaine, et que cette femme, pour quelque raison, avait disparu de ma vie ?

« Vous avez l'air de connaître bien des détails sur ma vie privée, dit Tengo.

— Non, non, pas du tout, répondit Ushikawa. Je me contente de faire un exposé général, rien de plus. C'est vrai. Je ne sais rien de votre vie privée. »

Tengo resta silencieux.

« Allons, acceptez de bon cœur notre subvention, monsieur Kawana, lâcha Ushikawa en soupirant. Je vais vous parler franchement : actuellement, vous êtes dans une position un petit peu dangereuse. Au cas où, nous serions là, pour vous protéger. Nous pourrions vous lancer une bouée. Parce que vous risqueriez de vous retrouver dans une impasse.

— Une impasse, répéta Tengo.

— Exactement.

— De quoi parlez-vous, concrètement ? »

Ushikawa laissa s'écouler un petit intervalle de temps. Puis il reprit. « Écoutez, monsieur Kawana, il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir. Une certaine sorte de connaissance prive les hommes de sommeil. Bien davantage que le thé vert. Le genre de savoir qui vous empêche à tout jamais de dormir paisiblement. Voilà ce que je veux vous dire. Réfléchissez bien. Sans le savoir, vous avez ouvert un robinet spécial et quelque chose de spécial en sort. Quelque chose qui exerce de l'influence sur votre entourage. Une influence indésirable.

— Cela a-t-il un rapport avec les Little People ? »

Il avait lancé ces paroles un peu au hasard mais Ushikawa parut accuser le coup. Il resta silencieux. C'était un silence pesant, comme une pierre noire plongée au fond d'une eau profonde.

« Monsieur Ushikawa, j'aimerais que vous me disiez les choses plus clairement. Cessez de parler par énigmes et exprimez-vous concrètement. À elle, il lui est arrivé quelque chose ?

— Elle ? Je ne comprends pas à qui vous faites allusion. »

Tengo soupira. Parler de cette question au téléphone était par trop étrange.

« Excusez-moi, monsieur Kawana, mais je ne suis qu'un messager. Je me borne à transmettre le message de mon client. Le rôle qui m'a été assigné, c'est d'user de circonlocutions, autant que faire se peut, pour évoquer la question centrale, déclara Ushikawa d'une voix grave.

Vous avez l'air impatient, et j'en suis désolé. Mais je ne peux que parler en termes ambigus. Et honnêtement, ce que je sais moi-même est très limité. En tout cas, sur *elle*, je ne suis pas vraiment au courant. Pourriez-vous vous exprimer plus concrètement ?

— Et ces Little People, finalement, qu'est-ce que c'est ?

— Ah… eh bien, monsieur Kawana, je ne sais strictement rien à ce propos. Si ce n'est, bien sûr, qu'ils entrent en scène dans *La Chrysalide de l'air*. Mais voilà, notre conversation me laisse à penser que vous libérez quelque chose dans le monde. Sans que vous-même sachiez bien de quoi il s'agit. Quelque chose qui, selon les cas, peut être extrêmement dangereux. En revanche, mon client le sait parfaitement, lui. Il sait aussi quel type de danger cela peut provoquer. Et il possède à un certain degré le moyen de parer à ces dangers. C'est pourquoi nous vous tendons une main secourable. Et je vous le dis honnêtement, nous avons le bras long. Long et puissant.

— Ce client dont vous parlez, qui est-ce, à la fin ? A-t-il des liens avec Les Précurseurs ?

— Il n'entre pas dans mes attributions, malheureusement, de vous dévoiler son nom, répondit Ushikawa sur un ton de regret. Quoi qu'il en soit, je vous répète que mon client est vraiment puissant. Il ne faut surtout pas sous-estimer son pouvoir. Nous pouvons être derrière vous pour vous protéger. Allons, monsieur Kawana, c'est notre dernière offre. Vous êtes libre de l'accepter ou non. Mais une fois que vous aurez arrêté votre attitude, vous ne pourrez plus faire marche arrière. Aussi, réfléchissez-y à deux fois ! Et, n'est-ce pas, si ensuite vous ne vous rangiez pas du bon côté, hélas, il ne serait pas impossible que mon client allonge le bras. Les conséquences sur vous ne seraient pas forcément très drôles.

— Lesquelles, par exemple ? »

Ushikawa ne répondit pas immédiatement. À l'autre bout du fil, il y eut un bruit étrange, comme s'il ravalait sa salive au coin de ses lèvres.

« Concrètement, je n'en sais rien, répondit-il. Je n'ai pas été tenu informé de ces détails. C'est pourquoi je me suis borné à un exposé général.

— Et qu'ai-je donc libéré, moi ? interrogea Tengo.

— Cela aussi, je l'ignore, dit Ushikawa. J'ai l'air de me répéter, mais je ne suis là que pour assurer les négociations. Je ne sais rien sur les dessous exacts de la situation. Les informations que je possède sont limitées. Leur source s'est transformée en minuscules *gouttelettes* qui font plic ploc plic ploc quand elles m'atteignent. Les attributions que m'a conférées mon client sont restreintes et je ne fais que vous

transmettre telles quelles certaines suggestions. Il est possible que vous vous demandiez pourquoi le client ne communique pas avec vous directement, ce qui rendrait la conversation plus rapide, ou pourquoi il faut en passer par un médiateur aussi benêt que moi. Oui, pourquoi ? Je l'ignore moi aussi. »

Ushikawa toussa, attendant une question. Mais il n'y en eut pas. Il poursuivit donc.

« Et donc, monsieur Kawana, vous demandiez ce que vous aviez libéré, n'est-ce pas ? »

Tengo répondit qu'en effet.

« Ce n'est de ma part qu'une pensée un peu vague, monsieur Kawana, mais je ne crois pas qu'il s'agisse de quelque chose que quelqu'un pourrait vous décrire avec de simples mots. Je suppose, monsieur Kawana, que vous devriez aller le chercher vous-même, le découvrir à la sueur de votre front. Mais il n'est pas impossible que, lorsque vous l'aurez enfin trouvé, il soit trop tard. Ah… à ce que j'ai vu, vous possédez des capacités spéciales. Des facultés magnifiques, splendides. Que n'ont pas les hommes ordinaires. C'est certain. Voilà pourquoi ce que vous avez fait possède une puissance qu'il ne faut pas sous-estimer. Et d'ailleurs, mon client semble beaucoup apprécier vos capacités. C'est la raison pour laquelle il vous fait cette offre. Néanmoins, n'est-ce pas, cela ne suffit pas toujours, hélas, d'avoir des compétences. Quand on réfléchit bien, il est plus dangereux, le cas échéant, de posséder une compétence extraordinaire – insuffisante toutefois – que de ne pas en avoir du tout. Voilà la vague impression que me donne toute cette histoire.

— Et de son côté, votre client dispose, pour se prémunir contre ces dangers, de suffisamment de savoir et de compétences. C'est bien cela ?

— Non, ce n'est pas vraiment ce que je dirais. Personne ne pourrait l'affirmer. Voyez-vous, il faudrait peut-être y penser comme à une nouvelle espèce de maladie contagieuse. On sait comment y remédier, on a en main le bon vaccin. Pour le moment présent, il semble que ce vaccin montre une certaine efficacité. Mais les virus sont bien vivants et à chaque instant, ils se renforcent d'eux-mêmes, ils évoluent. Ils sont intelligents et infatigables. Ils s'efforcent de l'emporter sur la force des anticorps. Jusqu'à quand le vaccin produira-t-il ses effets ? On ne le sait pas. On ignore également si le stock de vaccins sera suffisant ou non. Aussi mon client a un sentiment de crise de plus en plus aigu.

— Pourquoi ces gens ont-ils besoin de moi ?

— Pardon de reprendre l'analogie de la maladie contagieuse… Il

est vraisemblable que vous autres, vous jouiez le rôle de porteurs principaux.

« *Vous autres* ?, répéta Tengo. Vous parlez d'Ériko Fukada et de moi-même ? »

Ushikawa ne répondit pas à cette question. « Euh, pour me servir d'une expression classique, il est fort possible que vous deux, vous ayez ouvert la boîte de Pandore. Et en sont sorties toutes sortes de choses qui se sont répandues dans le monde. Si je synthétise mes impressions, c'est, me semble-t-il, ce que pense mon client. Vous deux, Fukaéri et vous, par le hasard de votre rencontre, vous avez formé une combinaison extraordinairement puissante. Vous avez réussi à combler vos manques respectifs, vous avez su pallier vos insuffisances.

— Mais, au sens juridique, il ne s'agit pas là d'un délit ?

— Non, bien entendu. Ni au sens juridique, ni au sens ordinaire, évidemment, non, ce n'est pas un délit. Mais si vous me permettez de citer le grand classique de George Orwell – la littérature est une source grandiose de citations –, c'est quelque chose qui se rapproche de ce qu'il a appelé un "crime de la pensée". Le hasard fait que cette année, nous sommes en 1984. N'y a-t-il pas là une certaine fatalité ? Bon, monsieur Kawana, je crois que j'ai un peu trop parlé pour aujourd'hui. Et, dans le flot de mes paroles, il n'y a rien que des suppositions maladroites et personnelles. Juste des suppositions personnelles. Des paroles sans aucune base établie. Vous m'avez interrogé et je me suis contenté de vous communiquer mes propres impressions. »

Ushikawa se fit silencieux, Tengo médita. De simples suppositions personnelles ? Jusqu'où devait-il tenir pour vrai ce que disait cet homme ?

« Je vais devoir bientôt interrompre cette conversation, dit Ushikawa. Il s'agit d'une question importante, et j'aimerais vous laisser un peu plus de temps. Pas trop, tout de même… La pendule égrène le temps. Elle fait tic tac sans repos. Étudiez encore notre proposition. Je vous recontacterai dans quelque temps. Bonne nuit. Je suis content d'avoir pu parler avec vous. Et puis, monsieur Kawana, j'espère que vous dormirez bien. »

Après ses dernières paroles, Ushikawa raccrocha sans hésitation. Tengo resta un moment silencieux à observer le combiné mort qu'il avait à la main. Comme un paysan qui contemplerait un légume racorni ramassé durant une saison de sécheresse. Ces temps-ci, de nombreuses personnes interrompaient la conversation avec Tengo de manière unilatérale.

Comme on pouvait s'y attendre, il fut incapable de s'endormir

tranquillement. Jusqu'à ce que les pâles lueurs du matin teintent les rideaux des fenêtres et que les oiseaux de la métropole industrieuse s'éveillent et entament leur journée de labeur, Tengo, assis par terre, appuyé au mur, songea à Kyôko et à ce bras long et puissant qui s'allongerait il ne savait d'où. Mais ces pensées ne le menaient nulle part. Ses réflexions tournaient en rond.

Il jeta un regard circulaire et soupira. Puis il se sentit extrêmement seul. Ushikawa avait sans doute raison. Il n'y avait rien ni personne sur quoi il pouvait s'appuyer.

7
Aomamé

Là où vous allez pénétrer

LE VASTE LOBBY DE L'HÔTEL ÔKURA, avec son plafond élevé et son éclairage tamisé, faisait penser à une immense et fastueuse caverne. Les voix des visiteurs assis sur les canapés et qui bavardaient entre eux résonnaient dans le vide comme des soupirs d'êtres vivants éviscérés. Les tapis étaient moelleux et épais, évoquant les luxuriantes mousses anciennes qui recouvrent les îles du cercle polaire. Combien de générations de pas avaient-ils absorbés au cours du temps ? Les hommes et les femmes qui allaient et venaient dans ce lobby ressemblaient à des fantômes liés à ces lieux par suite d'une antique malédiction, et qui devaient répéter sans relâche le rôle qui leur avait été attribué. Comme s'ils avaient revêtu une armure, les hommes étaient sanglés dans leur costume impeccable d'hommes d'affaires, et les femmes, jeunes et minces, portaient d'élégantes robes noires, en vue de quelque cérémonie organisée dans l'un des salons. Les bijoux dont elles s'étaient ornées, discrets mais précieux, briguaient les faibles reflets lumineux, tels des oiseaux vampires en quête de sang. Sur un canapé dans un coin trônait un couple d'étrangers âgés, imposants et épuisés, semblables à un très ancien couple royal à la gloire révolue.

Aomamé, avec son pantalon en coton bleu clair et sa blouse blanche toute simple, ses baskets blanches et son sac de sport Nike bleu détonnait dans ce lieu surchargé de légendes et de symboles. Sans doute la prenait-on pour une baby-sitter occasionnelle qu'un client de l'hôtel avait réclamée pour la nuit. C'est ce qu'elle imaginait en attendant sur son immense fauteuil. Qu'est-ce que ça peut bien faire, se disait-elle. Je ne suis pas venue ici pour une visite de courtoisie. Alors qu'elle patientait, elle avait la curieuse sensation qu'elle *était observée* par quelqu'un. Elle avait beau regarder partout à la ronde, elle ne pouvait deviner de qui il s'agissait. Ça m'est égal, songea-t-elle. Que l'on me regarde autant qu'on le souhaite.

Quand les aiguilles de sa montre marquèrent sept heures moins dix, Aomamé se leva et se rendit aux toilettes en emportant son sac de

sport. Elle se savonna les mains et vérifia encore une fois, face au grand miroir parfaitement net, que son apparence ne présentait aucun défaut. Puis elle respira à plusieurs reprises, profondément. Les toilettes étaient désertes et immenses. Peut-être même plus spacieuses que l'appartement où elle avait vécu. « C'est mon dernier travail, déclara-t-elle à voix basse en se regardant dans la glace. Quand je l'aurai mené à bien, je disparaîtrai. Hop, comme un fantôme. Aujourd'hui, je suis ici. Demain, je n'y serai plus. Dans quelques jours, j'aurai un autre nom, un autre visage. »

Revenue dans le lobby, elle se rassit dans son fauteuil. Elle posa son sac sur la table voisine. À l'intérieur, il y avait le petit automatique à sept balles. Et l'aiguille effilée pour piquer la nuque de l'homme. Tu dois rester calme, se dit-elle. C'est ton dernier travail important. Tu dois être l'Aomamé de toujours, dure et détachée.

Mais il lui était impossible de ne pas ressentir le caractère singulier de la situation. Elle avait bizarrement de la peine à respirer, son cœur battait à tout rompre. Ses aisselles étaient moites de sueur. Sa peau la piquait. Elle n'était pas seulement tendue. J'ai *une sorte de* pressentiment, songeait-elle. Ce pressentiment me donne un avertissement. Il frappe sans cesse à la porte de ma conscience. *Il n'est pas encore trop tard pour que tu t'en ailles d'ici et que tu oublies tout* : voilà ce qu'il me dit.

Aomamé aurait aimé lui obéir. Elle aurait eu envie de tout abandonner et de sortir du lobby. Ces lieux enfermaient des éléments funestes. Il flottait une atmosphère de mort voilée. Une mort lente et paisible, inévitable néanmoins. Mais elle ne pouvait pas s'enfuir l'oreille basse. Ce n'était pas sa manière d'être.

Dix longues minutes s'écoulèrent. Le temps ne progressait pas bien. Elle tenta de régulariser son souffle. Les fantômes du lobby, sans trêve, continuaient à proférer leurs échos creux. Comme des âmes errantes à la recherche d'un point de chute, ils se déplaçaient imperceptiblement sur les tapis épais. Le bruit que fit une serveuse en apportant un service à café sur un plateau fut le seul son réel qui atteignit ses oreilles. Mais même dans ce son, il y avait une ambiguïté suspecte. Ses échos se répercutaient mal. Si tu es aussi nerveuse maintenant, se dit-elle, au moment crucial, tu ne pourras rien faire. Elle ferma les yeux et récita sa prière presque automatiquement. D'aussi loin qu'elle s'en souvenait, elle avait toujours dû la réciter avant chacun des trois repas. Elle se rappelait parfaitement chaque parole.

Jéhovah, qui êtes aux cieux. Que Votre Nom soit sanctifié, que

Votre Royaume advienne pour nous. Pardonnez-nous nos nombreux péchés. Apportez-nous le bonheur tout au long de notre modeste marche. Amen.

Aomamé reconnaissait à contrecœur que cette prière qui autrefois ne lui était que souffrance lui apportait à présent du réconfort. Les résonances de ces mots apaisaient ses nerfs, contenaient sa peur, calmaient son souffle. Elle pressa ses paupières du bout des doigts et à plusieurs reprises se répéta mentalement la prière.

« Mademoiselle Aomamé ? » fit un homme, tout près. C'était la voix d'un homme jeune.

Elle ouvrit les yeux et releva lentement le visage pour voir à qui appartenait cette voix. Deux hommes se tenaient debout devant elle. Ils portaient le même costume sombre. Au tissu et à la façon, on comprenait qu'il ne s'agissait pas de vêtements coûteux. Sans doute avaient-ils été achetés dans une grande surface. La taille n'était pas parfaitement ajustée. Mais il n'y avait pas le moindre *faux pli*. Ce qui était admirable. Peut-être étaient-ils systématiquement repassés avant qu'ils ne les enfilent. Ni l'un ni l'autre n'avaient de cravate. La chemise blanche de l'un était boutonnée jusqu'en haut, l'autre, sous sa veste, avait revêtu une sorte de chemise grise à encolure ronde. Ils portaient des chaussures banales en cuir noir.

L'homme à la chemise blanche paraissait faire un mètre quatre-vingt-cinq et ses cheveux étaient attachés en queue-de-cheval. De longs sourcils qui se relevaient en un angle net, comme une ligne brisée. Des traits réguliers, le teint vif. Il aurait pu être acteur. L'autre mesurait environ un mètre soixante-cinq, il avait les cheveux ras. Un nez courtaud, et, à la pointe du menton, une barbichette. Comme une ombre ajoutée par erreur. Au coin de l'œil droit, la cicatrice d'une petite balafre. Les deux hommes étaient minces, bronzés, les joues creusées. Pas le moindre embonpoint. La largeur d'épaules de leur veste laissait deviner des muscles vigoureux. Ils devaient avoir entre vingt-cinq et trente ans. Des yeux pénétrants et acérés. Ceux d'un animal en chasse, sans mouvement superflu.

Aomamé se leva comme par réflexe. Puis elle jeta un coup d'œil sur sa montre. Les aiguilles indiquaient précisément sept heures. Ils étaient ponctuels.

« Oui », répondit Aomamé.

Les deux hommes avaient un visage totalement inexpressif. Ils examinèrent l'allure d'Aomamé d'un œil rapide et regardèrent le sac de sport bleu posé à côté d'elle.

« C’est tout ce que vous avez comme bagage ? demanda Tête-de-moine.

— Oui, c’est tout, répondit Aomamé.

— Parfait. Allons-y. Vous êtes prête ? » dit Tête-de-moine. Queue-de-cheval se contentait de regarder Aomamé en silence.

« Bien sûr », fit Aomamé. Elle flaira que l’homme de petite taille, légèrement plus âgé, avait sans doute le rang de leader.

Tête-de-moine traversa le premier le lobby, d’un pas lent, et se dirigea vers l’ascenseur des clients. Aomamé le suivit, son sac à la main. Queue-de-cheval, trois pas derrière elle, fermait la marche. Aomamé se retrouvait coincée entre les deux hommes. Ils s’y connaissent, songea-t-elle. L’un et l’autre se tenaient très droits et leur marche était assurée et puissante. Ils pratiquent le karaté, avait dit la vieille femme. Il lui serait tout à fait impossible de les mettre hors de combat s’ils l’attaquaient ensemble au même moment. Aomamé pratiquait les arts martiaux depuis assez longtemps pour en avoir conscience. Néanmoins, elle ne ressentait pas en eux la terrible menace que faisait planer Tamaru. Elle n’aurait pas affirmé que c’étaient des adversaires *insurpassables*. En cas de partie serrée, il lui faudrait d’abord réduire à l’impuissance Tête-de-moine. C’était lui le stratège. S’il ne restait que Queue-de-cheval, elle parviendrait peut-être à s’en tirer en fuyant.

Ils montèrent tous les trois dans l’ascenseur. Queue-de-cheval appuya sur le bouton du sixième étage. Tête-de-moine se tenait à côté d’Aomamé, Queue-de-cheval face à eux, dans le coin opposé en diagonale. Tout se déroulait sans paroles. Un ballet réglé entre eux deux d’une manière totalement automatique. Comme un double jeu réussi entre un second baseman et un shortstop.

Au milieu de ses réflexions, Aomamé se rendit compte soudain que le rythme de sa respiration et les battements de son cœur étaient revenus à la normale. Je ne suis pas inquiète, songea-t-elle. Je suis ce que je suis toujours. L’*Aomamé dure et détachée*. Tout ira bien. Je n’ai plus de mauvais pressentiment.

La porte de l’ascenseur s’ouvrit silencieusement. Queue-de-cheval la maintint ouverte en appuyant sur le bouton « open » pendant que Tête-de-moine sortait. Quand Aomamé fut à l’extérieur, il ôta son doigt du bouton et sortit à son tour. Tête-de-moine avança le premier dans le couloir, suivi d’Aomamé, Queue-de-cheval fermant de nouveau la marche. Le vaste couloir semblait désert. Tout était extraordinairement calme, d’une propreté irréprochable. On remarquait les soins particuliers, spécifiques aux hôtels de luxe, qui étaient apportés aux moindres détails. L’attirail du room service, une

fois les repas terminés, ne restait pas une minute de trop devant les portes. Les cendriers disposés devant les ascenseurs étaient soigneusement vidés. Les fleurs dans les vases exhalaient des parfums de plantes fraîches. Après avoir tourné à plusieurs reprises dans le couloir, le trio s'arrêta devant une porte. Queue-de-cheval frappa deux fois. Puis, sans attendre de réponse, il l'ouvrit à l'aide d'une carte. Il pénétra à l'intérieur, jeta un coup d'œil circulaire, et après s'être assuré que tout était normal, eut un petit signe approbateur à l'adresse de Tête-de-moine.

« Je vous en prie », dit Tête-de-moine d'une voix sèche.

Aomamé entra. Tête-de-moine la suivit, referma la porte et mit la chaîne de l'intérieur. La pièce était beaucoup plus vaste qu'une chambre ordinaire. Il y avait un ensemble imposant de sièges de réception et un bureau. Et aussi un téléviseur de grand format et un gros réfrigérateur. Il s'agissait sans doute d'une pièce d'une suite spéciale. Les fenêtres offraient une vue panoramique du Tokyo nocturne. Une chambre de ce genre coûtait probablement très cher. Après un coup d'œil sur sa montre, Tête-de-moine invita Aomamé à prendre place sur le canapé. Ce qu'elle fit. Elle posa son sac de sport bleu à côté d'elle.

« Souhaitez-vous vous changer ? lui demanda Tête-de-moine.

— Si c'est possible, répondit Aomamé. Je suis plus à l'aise en vêtements de jersey pour travailler. »

Tête-de-moine acquiesça d'un mouvement de la tête. « Auparavant, je dois procéder à une petite fouille. Excusez-moi, mais cela fait partie de notre travail.

« Bien sûr, faites. Vérifiez tout ce que vous voulez », répondit Aomamé. Il n'y avait pas la moindre tension dans sa voix. On pouvait même y déceler comme un certain amusement vis-à-vis de leur nervosité.

Queue-de-cheval vint se placer à côté d'Aomamé et promena les mains le long de son corps pour vérifier qu'elle ne transportait rien de suspect. Mais elle ne pouvait rien cacher sous son pantalon en coton léger et sous sa blouse. Il n'y avait là rien à découvrir. Ils se contentaient d'observer les procédures habituelles. Les mains de Queue-de-cheval étaient raidies par la tension. On n'aurait certes pas pu le complimenter pour son adresse. Peut-être n'avait-il jamais fouillé de femme. Tête-de-moine, appuyé contre le bureau, observait sa manière de procéder.

La fouille achevée, Aomamé ouvrit de son propre chef son sac de sport. À l'intérieur se trouvait un léger cardigan d'été, son ensemble en jersey et plusieurs serviettes. Un petit assortiment de produits de

beauté, un livre de poche. Une petite bourse en perles de verre, qui contenait son portefeuille, son porte-monnaie et un porte-clés. Aomamé sortit ces objets l'un après l'autre et les tendit à Queue-de-cheval. Pour finir, elle sortit la pochette en plastique noir et ouvrit le zip. Là où étaient rangés des sous-vêtements de rechange, des tampons et des serviettes hygiéniques.

« Comme je transpire, j'ai besoin de me changer », expliqua-t-elle. Puis elle sortit un ensemble de lingerie ornée de dentelle blanche qu'elle déploya sous les yeux des deux hommes. Le visage de Queue-de-cheval rougit légèrement et il eut plusieurs petits hochements de tête. Comme pour dire, ça va, on a bien vu. Peut-être que cet homme ne sait pas parler, s'interrogea Aomamé.

Elle remit lentement les sous-vêtements, les tampons et les serviettes dans la pochette, referma le zip. Puis elle la rangea dans le sac, comme si de rien n'était. Ce ne sont que des amateurs, ces types, se disait-elle. On est incapable d'être un vrai garde du corps si la vue de lingerie affriolante ou de tampons vous fait rougir. Si Tamaru avait été chargé de cette mission, il aurait fait subir à la femme en question – aurait-elle été Blanche-Neige – une fouille exhaustive, sans se préoccuper de son intimité. Il aurait tourné et retourné le soutien-gorge, le caraco et la culotte, et aurait fourré son nez jusqu'au fond de la pochette. Pour lui, ce genre de choses – bien sûr, c'était sans doute lié au fait qu'il était un irréductible gay – ce n'étaient que des bouts de chiffon. Ou au moins, il aurait pris la pochette dans la main et en aurait évalué le poids. Et il aurait forcément découvert, enveloppé dans un mouchoir, l'automatique Heckler & Koch (environ cinq cents grammes), et puis, rangé dans son écrin rigide, le petit pic à glace spécial.

Un duo d'amateurs. Ils ont sans doute des compétences en karaté. Ils ont sûrement juré fidélité au leader. Mais des amateurs restent des amateurs. Comme l'avait souligné la vieille femme. Sans doute n'iront-ils pas jusqu'à examiner une pochette bourrée de produits féminins, avait estimé Aomamé, et son pronostic s'était révélé juste. Bien entendu, c'était un pari, mais elle n'avait pas envisagé d'autre dénouement. Tout ce qu'elle avait pu faire, c'était prier. Mais elle le savait bien. La prière, *ça marchait*.

Aomamé entra dans la vaste salle de bains et enfila sa tenue de travail. Elle plia sa blouse et son pantalon et les rangea dans le sac. Elle s'assura que ses cheveux étaient bien attachés. Elle se mit un peu de spray désodorisant dans la bouche. Elle sortit de la pochette le Heckler & Koch, et après avoir tiré la chasse des toilettes pour qu'on n'entende rien à l'extérieur, elle actionna la culasse et introduisit les

balles dans le magasin. Ensuite elle n'aurait qu'à ôter la sécurité. Elle plaça aussi sur le dessus l'écrin contenant le pic à glace, de façon à pouvoir le sortir sur-le-champ. Après quoi, face au miroir, elle effaça toute trace de tension. Tout va bien, jusqu'à présent, tu t'en es tirée avec sang-froid.

Quand elle sortit de la salle de bains, Tête-de-moine, très droit, lui tournant le dos, était en train de parler à voix basse au téléphone. Dès qu'il vit Aomamé, il interrompit la conversation et reposa le combiné calmement. Puis il examina la tenue Adidas qu'elle avait revêtue.

« Vous en avez terminé avec vos préparatifs ? demanda-t-il.

— C'est quand vous voudrez, répondit-elle.

— Auparavant, j'ai une chose à vous demander », dit Tête-de-moine.

Aomamé eut à peine l'ombre d'un sourire.

« J'aimerais que tout ce qui se passera ici ce soir reste entre nous », déclara Tête-de-moine. Puis il fit une petite pause, attendant que son message s'ancre bien dans la conscience d'Aomamé. Comme lorsqu'on attend que de l'eau pénètre sur un sol desséché et finisse par disparaître. Durant cet instant, Aomamé le regarda sans un mot. Tête-de-moine poursuivit.

« Pardon si mon expression est un peu grossière, mais nous avons l'intention de vous rémunérer très largement. Car il n'est pas impossible qu'ensuite nous fassions de nouveau appel à vous. Ce qui se sera passé ici ce soir, nous voudrions que vous l'oubliiez totalement. Tout, tout ce que vos yeux auront vu, tout ce que vos oreilles auront entendu.

— De par mon métier, c'est ainsi que je me comporte avec mes patients, répondit Aomamé d'une voix froide. Je sais parfaitement ce que veut dire le secret professionnel. Par conséquent, ne sortira de cette pièce aucune information, quelle qu'elle soit, concernant la personne physique de mon client. Ne vous faites aucun souci.

— Parfait. C'est ce que vous voulions entendre, répliqua Tête-de-moine. Simplement, j'ajouterais une chose. Je voudrais que vous compreniez bien qu'il s'agit ici de quelque chose qui va au-delà du secret professionnel, au sens habituel du terme. Là où vous allez pénétrer à présent, c'est, pour ainsi dire, un sanctuaire.

— Un sanctuaire ?

— Le mot vous paraîtra peut-être excessif, mais en réalité non, il n'y a là aucune outrance. Ce que d'ici peu vos yeux vont voir et ce que vos mains vont toucher, c'est un *corps sacré*. Aucune autre expression

ne serait appropriée. »

Aomamé hocha simplement la tête sans mot dire. Mieux valait éviter les paroles inutiles.

Tête-de-moine continua : « Je vous prie de nous excuser, mais nous avons fait une enquête à votre sujet. Il se peut que cela vous contrarie, mais c'était indispensable. Nous avions pour cela des raisons sérieuses et impératives. »

Tout en l'écoutant, Aomamé observait l'attitude de Queue-de-cheval. Il était assis sur une chaise placée à côté de la porte. Le dos très droit, les mains posées côte à côte sur les genoux, le menton rentré. Il ne bougeait absolument pas, comme s'il avait pris la pose pour une photo. Son regard vigilant ne quittait pas Aomamé.

Tête-de-moine baissa les yeux comme s'il constatait le triste état de ses chaussures noires, puis aussitôt, il releva le visage et regarda Aomamé. « En conclusion, je dirais que nous n'avons rien trouvé qui ressemble à un problème. C'est pourquoi nous vous avons priée de venir ici ce soir. Vous êtes une professionnelle très compétente et votre réputation est excellente.

— Je vous remercie, dit Aomamé.

— À ce que nous avons appris, vous avez été une adepte des Témoins. C'est exact ?

— Tout à fait. Mes parents étaient des fidèles, et moi, forcément, depuis ma naissance, je l'ai été aussi, répondit Aomamé. Ce n'était pas mon choix personnel et il y a déjà longtemps que j'ai cessé d'être une adepte. »

Au cours de leur enquête, auraient-ils découvert qu'Ayumi et moi, nous appâtions des hommes, de temps en temps, à Roppongi ? Peu importait du reste. Même s'ils avaient pu l'apprendre, ce n'était sans doute pas un obstacle majeur. Sinon je ne serais pas ici aujourd'hui.

L'homme continua : « Nous le savons aussi. Mais vous avez vécu un certain temps dans la foi. Et ce, durant la première enfance, une période pendant laquelle la sensibilité est la plus aiguë. C'est pourquoi vous pouvez comprendre ce que signifie le *sacré*. Le sacré, c'est ce qu'il y a de plus essentiel à la foi, pour toutes les croyances. Il existe un territoire où nous ne devrions pas pénétrer dans ce monde, où nous ne devons pas nous risquer à pénétrer. Reconnaître son existence, l'accepter, lui porter un respect absolu, c'est le premier pas de toutes les fois. Vous comprenez ce que je veux dire, n'est-ce pas ?

— Je pense que oui, répondit Aomamé. En mettant de côté le fait que je l'accepte ou pas.

— Bien sûr, dit Tête-de-moine. Ce n'est pas indispensable, évidemment. La foi qui nous anime, ce n'est pas votre foi. Mais

aujourd'hui, vous serez peut-être amenée à être témoin de quelque chose de particulier, qui dépassera votre scepticisme. Vous allez rencontrer un *être qui n'est pas ordinaire*. »

Aomamé resta silencieuse. Un *être qui n'est pas ordinaire*.

Tête-de-moine étrécit les yeux et sonda un moment son silence. Après quoi il reprit lentement. « Quoi que vous voyiez, vous n'en parlerez pas ailleurs. Ce qui est pour nous le plus sacré serait irrémédiablement souillé s'il était divulgué hors d'ici. Comme un bel étang limpide qui serait pollué par un corps étranger. Voilà ce que nous, nous ressentons, et quoi que pensent les gens, et quelles que soient les lois de ce monde. J'espère que vous le comprendrez. Et si vous respectez votre promesse, comme je vous l'ai dit auparavant, nous serons en mesure de vous remercier largement.

— J'ai compris, répondit Aomamé.

— Notre association est modeste, ajouta Tête-de-moine. Mais nous avons le cœur ardent et le bras long. »

Vous avez le bras long, songea Aomamé. Très bien, c'est ce que je vais pouvoir constater à présent.

Tête-de-moine, les bras croisés, adossé au bureau, observait Aomamé avec une grande attention. On aurait dit qu'il vérifiait si un cadre accroché au mur ne penchait pas. Queue-de-cheval conservait la même position qu'auparavant. Son regard, bien entendu, était arrêté sur Aomamé. D'une manière uniforme, sans aucune interruption.

Puis Tête-de-moine regarda sa montre.

« Eh bien, allons-y », dit-il. Il eut une toux sèche et il traversa la chambre lentement, d'un pas prudent, comme un ascète qui marcherait sur un lac. Il frappa deux coups légers sur la porte qui communiquait avec la chambre voisine, et, sans attendre la réponse, ouvrit la porte, s'inclina légèrement et entra à l'intérieur. Aomamé prit son sac de sport et le suivit. En foulant le tapis, elle s'assura que sa respiration n'était pas irrégulière. Ses doigts agrippaient fermement la détente d'un pistolet imaginaire. Pas d'inquiétude. C'est comme toujours. Et pourtant, Aomamé avait peur. C'était comme si, dans son dos, s'étaient collées des aiguilles de glace. D'une glace qui aurait bien du mal à fondre. Je suis calme, je garde mon sang-froid. Et au fond de moi, *je suis épouvantée*.

Il existe un territoire où nous ne devrions pas pénétrer dans ce monde, où nous ne devons pas nous risquer à pénétrer, avait dit l'homme à la tête de moine. Et Aomamé était capable de comprendre de quoi il parlait. Elle avait vécu naguère dans un monde qui enfermait en son cœur ce genre de territoire. Aujourd'hui même, peut-être y vivait-elle encore *vraiment*. Simplement, elle ne s'en était pas

rendu compte.

Aomamé redit sa prière dans sa tête, sans que ses lèvres ne bougent. Puis elle inspira profondément et pénétra résolument dans la pièce voisine.

8
Tengo

C'est bientôt l'heure où vont venir les chats

APRÈS LE SOIR OÙ M. YASUDA LUI AVAIT TÉLÉPHONÉ et lui avait annoncé que sa femme s'était perdue, qu'elle ne reviendrait plus chez lui, puis où, une heure plus tard, Ushikawa à son tour lui avait dit que le tandem qu'il formait avec Fukaéri avait fonctionné comme le porteur principal du virus d'un « crime de la pensée », Tengo passa le reste de la semaine dans un calme étrange. Les messages que ces deux hommes lui avaient transmis renfermaient une signification profonde pour lui (il était obligé de le penser). Ils les avaient proclamés tels des Romains en toge, debout sur une estrade au milieu du forum, qui délivraient un avis aux citoyens concernés. Et puis, l'un comme l'autre, après avoir fini d'exposer ce qu'ils voulaient dire, avaient coupé la communication.

Après ces deux appels nocturnes, personne n'avait plus cherché à le joindre. Pas de sonnerie, pas de lettre. Pas de toc-toc à sa porte. Aucun pigeon voyageur sagace n'avait roucoulé devant ses fenêtres. On aurait dit que personne n'avait rien à lui transmettre. Ni Komatsu, ni le Pr Ébisuno, ni Fukaéri, ni non plus Kyôko Yasuda.

De son côté, Tengo semblait avoir perdu tout intérêt vis-à-vis de ces personnes. Non, pas seulement pour ces gens. Il avait l'impression d'avoir perdu intérêt pour toute chose. Les ventes de *La Chrysalide de l'air*, ce que faisait Fukaéri, où elle se trouvait, ce que devenait le plan du talentueux Komatsu, la progression des menées tortueuses du Pr Ébisuno, jusqu'où iraient les médias pour dépister la vérité, ce que la mystérieuse secte des Précurseurs entreprendrait : de tout cela, il se souciait à peine. En somme, si le bateau sur lequel il avait embarqué devait tomber droit vers le gouffre de la chute d'eau, eh bien, tant pis, qu'il sombre. Il aurait beau se débattre, rien ne pourrait détourner le cours de la rivière.

Bien entendu, il était inquiet à propos de Kyôko Yasuda. Il ne connaissait pas les détails de sa situation mais si quelque chose était possible, il aurait aimé ne pas ménager sa peine. Quels que soient les problèmes auxquels elle faisait face actuellement, ils étaient cependant

hors de sa portée. Dans la pratique, il ne pouvait rien faire.

Il avait complètement arrêté de lire les journaux. Le monde avançait sans lien avec lui. Une sorte de léthargie trouble comme du brouillard l'enveloppait. Il en avait assez de voir les piles d'exemplaires de *La Chrysalide de l'air* aux devantures des librairies. Il n'y mettait plus les pieds. Il se contentait de faire l'aller-retour entre l'école et son domicile. Les vacances d'été avaient commencé mais, à l'école préparatoire, il y avait des cours d'été spéciaux durant lesquels il était encore plus occupé qu'à l'ordinaire. Il acceptait bien volontiers cette situation. Du moins, pendant qu'il se tenait sur sa chaire, il n'avait à penser à rien d'autre qu'à des problèmes de maths.

Il avait cessé aussi d'écrire son roman. Quand il était assis à sa table devant l'écran allumé, rien ne lui venait. Dès qu'il tentait de réfléchir, lui repassaient par la tête des fragments de la conversation avec le mari de Kyôko Yasuda, et ensuite avec Ushikawa. Il ne parvenait pas à se concentrer sur son texte.

Ma femme s'est perdue à présent, elle ne viendra plus chez vous, sous quelque forme que ce soit.

C'est ce qu'avait dit le mari de Kyôko Yasuda.

Pour me servir d'une expression classique, il est fort possible que vous deux, vous ayez ouvert la boîte de Pandore. Vous deux, Fukaéri et vous, par le hasard de votre rencontre, vous avez formé une combinaison extraordinairement puissante. Vous avez réussi à combler vos manques respectifs, vous avez su pallier vos insuffisances.

C'est ce qu'avait dit Ushikawa.

Les paroles de l'un comme de l'autre étaient extrêmement ambiguës. Leur discours flou, évasif. Mais ils avaient des points communs. Ils semblaient vouloir lui dire qu'il déployait une certaine puissance, dont lui-même ne savait rien, et que celle-ci exerçait une influence sur le monde environnant (d'un genre sans doute peu souhaitable).

Tengo débrancha l'appareil, s'assit par terre et contempla un instant le téléphone. Il avait besoin de davantage de clefs. Il désirait plus de pièces pour son puzzle. Mais personne n'était disposé à les lui fournir. La générosité était une qualité dont notre monde était (constamment) dépourvu.

Il se demanda s'il devait téléphoner à quelqu'un. À Komatsu, au Pr Ébisuno ou encore à Ushikawa. Mais il n'en avait pas le moindre désir. Il en avait par-dessus la tête de leurs informations incompréhensibles, pleines d'insinuations. Alors qu'il recherchait la clef d'une énigme, ils ne lui serviraient qu'une nouvelle énigme. Il ne

pouvait pas poursuivre indéfiniment ce jeu interminable. *Fukaéri et Tengo formaient un couple ultrapuissant.* Après tout, ce n'était pas si mal. Tengo et Fukaéri, comme Sonny et Cher. Le plus puissant de tous les duos. *And the beat goes on.*

Les jours passaient. Finalement, Tengo en eut assez d'attendre passivement, là, dans son appartement, qu'il arrive quelque chose. Il fourra son portefeuille et un livre dans sa poche, coiffa sa casquette de base-ball, mit ses lunettes de soleil et sortit de chez lui. Il marcha d'un pas décidé jusqu'à la gare, présenta sa carte d'abonnement et monta dans un express de la ligne Chûô. Sans destination en tête. Il était juste monté dans le premier train venu. Il était à peu près vide. Ce jour-là, Tengo n'avait aucun projet particulier. Il était entièrement libre d'aller n'importe où, de faire ce qu'il voulait (ou de ne rien faire). Dix heures du matin, une matinée d'été bien ensoleillée, calme et sans vent.

Il avait pris ses précautions en songeant qu'Ushikawa avait peut-être mis quelque « détective » sur ses traces. Sur le chemin jusqu'à la gare, il s'était brusquement arrêté et s'était retourné en hâte. Mais il n'y avait personne de suspect derrière lui. À la gare, il s'était dirigé délibérément vers un autre quai, puis, comme s'il avait soudain changé d'avis, il avait fait demi-tour et avait rapidement descendu un escalier. Mais il n'avait vu personne l'imiter. Il était clairement en proie à un petit fantasme paranoïaque. Non, personne n'était à ses trousses. Tengo n'était tout de même pas un personnage aussi important. Et sans doute ne disposaient-ils pas d'autant de temps à perdre. Alors qu'il ne savait pas lui-même où aller ni quoi faire. C'était plutôt Tengo en personne qui aurait aimé s'observer avec curiosité. Qu'allait-il donc faire ensuite ?

Le train qu'il avait emprunté dépassa Shinjuku, Yotsuya, Ochanomizu, puis parvint au terminus, la gare de Tokyo. Tous les voyageurs autour de lui descendirent. Il fit de même. Puis il s'assit provisoirement sur un banc et recommença à réfléchir. Où pourrais-je donc aller ? Je suis maintenant à la gare de Tokyo, songea Tengo. Je n'ai rien de prévu de toute la journée. Dès que je saurai où je veux aller, je pourrai me rendre n'importe où à partir d'ici. La journée sera sans doute chaude. Au bord de la mer, peut-être ? Il leva les yeux et examina le tableau d'affichage.

Et puis Tengo, soudain, comprit *ce qu'il allait faire.*

Il secoua la tête à plusieurs reprises. Mais il aurait beau faire, il ne pourrait pas se sortir cette pensée de la tête. Depuis qu'à Kôenji il était monté dans ce train de la ligne Chûô, sa décision était sans doute

déjà prise. Il se leva du banc en soupirant, descendit l'escalier pour se diriger vers le quai de la ligne Sôbu. Il demanda à un employé à quelle heure partait le train le plus rapide pour Chikura. L'homme consulta son registre. À onze heures et demie, il y avait un rapide spécial en direction de Tateyama, puis une correspondance avec un train ordinaire qui arriverait à deux heures à Chikura. Il acheta un aller-retour Tokyo-Chikura et le supplément pour la réservation des places. Après quoi il se rendit dans un restaurant à l'intérieur de la gare et commanda un riz au curry et une salade. Puis il tua le temps en buvant du café léger.

L'idée d'aller voir son père lui pesait. Il n'avait jamais eu de sympathie à son égard et il ne pensait pas que son père, de son côté, ait éprouvé pour lui de l'affection. Il ne savait même pas s'il avait envie de le voir. Depuis que Tengo, écolier, avait refusé de l'accompagner dans ses collectes de la redevance de la NHK, leur relation avait toujours été froide. Ensuite, Tengo s'était tenu éloigné de lui et ne lui avait adressé la parole qu'en cas de nécessité. Quatre ans auparavant, son père avait pris sa retraite de la NHK, et tout de suite après, il avait été admis dans un établissement de Chikura spécialisé dans les soins aux malades atteints de troubles cognitifs. Tengo n'était venu le voir que deux fois. Immédiatement après son admission, en tant qu'unique représentant de la famille, il avait été obligé de se déplacer pour différentes formalités. Et il avait dû venir une seconde fois pour des questions administratives. C'était tout.

L'établissement était bâti sur un vaste terrain, à l'écart d'une route qui longeait la côte. À l'origine, c'était une résidence de campagne destinée aux membres d'un trust. Elle avait été ensuite rachetée par une compagnie d'assurances, et plus récemment, était devenue un hôpital spécialisé, principalement pour des malades atteints de troubles cognitifs. Et il y avait quelque chose de disparate dans la coexistence de la construction en bois au charme ancien et du nouvel édifice à deux étages en béton armé. Simplement, l'air était pur, et, à l'exception du bruit de la mer, les lieux étaient toujours très calmes. Les jours où le vent n'était pas trop fort, on pouvait se promener sur le rivage. Dans le jardin, des pins splendides servaient de brise-vent. En outre, l'établissement hospitalier était bien équipé.

Grâce à son assurance santé, à sa prime de retraite, à ses économies et à sa pension, le père de Tengo pourrait sans doute y passer le reste de sa vie sans problème. Grâce au fait qu'il avait été un salarié régulier de la NHK. Même s'il ne pourrait pas laisser grand-chose derrière lui, au moins, il était assuré de recevoir des soins. Ce que Tengo appréciait plus que tout. Que l'homme ait été ou non son

véritable père biologique, Tengo n'avait nulle intention de recevoir quoi que ce soit de lui, ni d'ailleurs de lui donner quoi que ce soit. Ils étaient des êtres aux origines totalement différentes, aux destinations totalement différentes. Ils avaient par hasard passé quelques années de leur vie ensemble. C'était tout. Tengo estimait que c'était dommage que les choses en soient arrivées là, mais il n'y pouvait rien.

Pourtant, Tengo avait compris que le temps était venu de revoir son père. Il aurait volontiers fait demi-tour sur-le-champ pour rentrer chez lui, mais il avait déjà son billet aller-retour dans sa poche et ses réservations. Que les choses suivent leur cours.

Il se leva, régla sa note, et attendit sur le quai l'arrivée du rapide pour Tateyama. Il jeta encore une fois un regard précautionneux autour de lui mais ne vit aucun individu aux allures de détective. Seulement des familles joyeuses qui allaient sans doute passer le week-end au bord de la mer. Il ôta ses lunettes et les mit dans sa poche, repoussa sa casquette de base-ball. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? S'ils veulent me surveiller, eh bien, qu'ils le fassent. Je me rends dans une ville des bords de mer dans la préfecture de Chiba, je vais voir mon père atteint de démence sénile. Peut-être se souviendra-t-il qu'il a un fils, peut-être pas. Lors de notre dernière rencontre, sa mémoire était plutôt incertaine. Aujourd'hui, il est vraisemblable qu'elle s'est encore plus dégradée. Dans ce type de maladie, même s'il y a des progrès, il n'y a pas de guérison. C'est ce qui se dit. Comme un rouage qui ne tourne que vers l'avant. C'était là l'une des rares connaissances de Tengo en la matière.

Une fois que le train eut quitté la gare de Tokyo, il sortit de sa poche le livre qu'il avait emporté et se mit à lire. C'était un recueil de nouvelles sur le thème du voyage, dont l'une avait pour titre : « La ville des chats ». L'histoire d'un jeune homme qui voyage dans une ville tombée sous l'emprise des chats. Un récit fantastique, écrit par un écrivain allemand dont il n'avait jamais entendu le nom. Selon la notice explicative, le texte avait été rédigé entre les deux guerres mondiales.

Ce jeune homme voyageait seul, à sa guise, avec un sac pour tout bagage. Il n'avait pas de destination particulière. Il montait dans un train et descendait aux endroits qui lui plaisaient. Il s'installait dans une auberge, visitait la ville, et ne restait sur place que si les choses lui convenaient. Dès que la lassitude s'installait, il reprenait le train. C'était sa manière habituelle de passer ses vacances.

Un jour, par la fenêtre, il aperçut une jolie rivière qui serpentait entre des collines verdoyantes. Il eut une impression de paix en voyant la minuscule ville nichée au pied des collines, avec son vieux pont de

pierre qui enjambait la rivière. Le paysage était une invite à son cœur. Peut-être dégusterai-je là de bonnes truites, se dit-il. Quand le train s'immobilisa à la gare, le jeune homme prit son sac et sortit. Il fut le seul voyageur à descendre. À peine eut-il mis le pied à terre que le train repartit.

Il n'y avait aucun employé dans la gare, qui semblait n'accueillir que très peu de visiteurs. Le jeune homme traversa le pont de pierre et marcha jusqu'à la ville. Elle était tout à fait *silencieuse*. On n'y voyait absolument personne. Tous les magasins avaient fermé leurs volets, la mairie était déserte. Dans l'unique hôtel, pas d'employé à la réception. Il sonna, personne ne vint. La ville semblait dépeuplée. Peut-être les habitants étaient-ils allés faire la sieste ? Mais il n'était que dix heures et demie du matin. Trop tôt, tout de même. En tout cas, pour une raison ou une autre, les gens avaient fui la ville. Mais il n'aurait pas de train avant le lendemain matin. Il lui fallait bien passer la nuit sur place. Il se promena au hasard pour tuer le temps.

En réalité, il se trouvait dans la « ville des chats ». Après le coucher du soleil, des chats en grand nombre franchirent le pont et envahirent la cité. Des chats de tout pelage, de toute espèce. Plus grands que des chats ordinaires. Mais des chats tout de même. Stupéfait par ce spectacle, le jeune homme grimpa sur la tour du clocher, au centre de la ville, où il se cacha. Les chats ouvrirent les volets des magasins d'une patte experte, s'installèrent à la table de la mairie et se mirent à exécuter leurs tâches respectives. Un certain temps après, un autre groupe de chats, fort nombreux, franchit lui aussi le pont. Ils entrèrent dans les magasins où ils firent des achats, se rendirent à la mairie et remplirent des formulaires administratifs, allèrent dîner dans le restaurant de l'hôtel. Quelques-uns burent de la bière dans un café, entonnèrent de joyeux chants de chats. Certains jouèrent de l'accordéon et d'autres se mirent à danser sur la musique. Comme les chats voient parfaitement dans l'obscurité, ils n'avaient pas besoin de lumière mais, cette nuit-là, la pleine lune éclairait toute la ville, et du haut du clocher le jeune homme put observer le spectacle. À l'approche de l'aube, les chats fermèrent les magasins, achevèrent leurs divers travaux, franchirent le pont les uns après les autres et retournèrent d'où ils étaient venus.

Au lever du jour, il n'y avait plus de chats. Le jeune homme redescendit dans la ville dépeuplée, il alla se coucher à l'hôtel et sombra dans le sommeil. Lorsque son estomac cria famine, il se rendit dans la cuisine de l'hôtel manger les restes de pain et de plats de poisson. Puis, lorsque les alentours commencèrent à s'assombrir, il remonta dans le clocher. De là, bien caché, il observa les faits et gestes

des chats jusqu'au lever du jour. Il y avait un train qui s'arrêtait à la gare dans la matinée, un autre dans l'après-midi. Chacun se dirigeant dans la direction opposée. S'il prenait celui du matin, il poursuivrait son voyage, avec celui du soir, il pourrait revenir d'où il était venu. Il n'y avait jamais aucun voyageur qui montait ou qui descendait du train à cette gare. Néanmoins, les trains s'y arrêtaient scrupuleusement et repartaient une minute plus tard. Par conséquent, s'il le désirait, il pourrait quitter cette cité inquiétante. Mais ce n'est pas ce qu'il fit. Il était jeune, dévoré d'une ardente curiosité, plein d'ambition et d'esprit d'aventure. Il voulait revoir encore le spectacle étrange de tous ces félins. Depuis quand et pour quelle raison la cité était-elle tombée sous l'emprise des chats ? Selon quels mécanismes la ville fonctionnait-elle ? Que faisaient ces animaux dans ces lieux ? Il voulait absolument le savoir. Sans doute était-il le seul humain à avoir observé des scènes aussi étonnantes.

La troisième nuit, un grand tapage se fit entendre sur la grand-place, au bas du clocher. « Dites-moi, n'y aurait-il pas comme une odeur d'humain ? lança un des chats. — À vrai dire, ces derniers jours, j'ai eu l'impression que ça sentait bizarrement, approuva un autre, en tortillant le nez. — En fait, moi aussi, j'ai la même sensation, enchérit un troisième. — C'est étonnant. Il ne devrait pas y avoir d'humains en ces lieux, dit un autre. — Oui, c'est vrai. Les humains sont interdits de séjour dans la ville des chats. — Pourtant, c'est sûr, ça sent l'humain ! »

Les chats se divisèrent en plusieurs bataillons, comme des groupes d'autodéfense, et commencèrent à inspecter la ville dans ses moindres recoins. Quand il le faut, les chats ont un odorat aiguisé. Ils n'eurent pas besoin de beaucoup de temps pour découvrir que l'origine de cette odeur se situait dans le clocher. Le jeune homme entendit le bruit de leurs pattes souples qui tambourinaient sur l'escalier. C'en est fini de moi, songea-t-il. L'odeur humaine semblait affreusement exciter les chats et les mettre dans une colère noire. Ils sont grands, leurs griffes sont acérées, leurs dents étincelantes et pointues. Et dans cette ville, ils ne veulent pas des hommes. S'ils me trouvent, je ne sais pas ce qu'ils me feront subir. Et je ne crois pas qu'ils me laisseront quitter leur ville tranquillement maintenant que je connais leurs secrets.

Trois chats arrivèrent dans le clocher et reniflèrent à qui mieux mieux. « Bizarre, dit l'un, ses longues moustaches frémissantes. C'est bien l'odeur d'un homme, mais il n'y a personne. — C'est très curieux, dit un autre. Bon, en tout cas, il n'y a pas d'humain ici. Allons chercher ailleurs. — C'est incompréhensible ! » Et ils s'en furent tout à fait déconcertés. Le bruit de leurs pas quand ils redescendirent

l'escalier disparut dans les ténèbres de la nuit. Le jeune homme eut un soupir de soulagement. Lui non plus cependant ne comprenait pas. Comment se faisait-il que, dans un espace aussi restreint, où ils étaient littéralement nez à nez, les félins ne l'aient pas vu ? Et pourtant, il semblait bien que, pour une raison quelconque, les chats n'avaient pas perçu sa présence physique. Il approcha sa main devant les yeux. Oui, il la voyait bien. Il n'était pas devenu transparent. Étrange. En tout cas, dès le matin, il irait à la gare et il quitterait la ville par le train de la matinée. Rester là était trop dangereux. Une chance pareille ne durerait pas toujours.

Mais le lendemain, le train du matin ne marqua pas l'arrêt à la gare. Il continua simplement sa route sans ralentir. Le train du soir fit de même. Le jeune homme voyait le conducteur sur son siège et les visages des voyageurs aux fenêtres. Mais le train ne se disposait visiblement pas à s'arrêter. Comme si personne ne discernait le jeune homme qui attendait, ni ne percevait même la gare. Quand l'arrière du train du soir eut disparu, les alentours redevinrent silencieux et calmes comme jamais jusque-là. Le crépuscule tomba. C'était l'heure où les chats allaient arriver. Il savait qu'il s'était perdu. Là où il était, comprit-il enfin, ce n'était pas la ville des chats, en réalité. C'était le lieu où il devait se perdre. C'était un lieu qui n'était pas de ce monde, qui n'avait d'existence que pour lui-même. Désormais, et pour l'éternité, aucun train ne s'arrêterait à cette gare pour le ramener dans son monde d'origine.

Tengo relut cette nouvelle deux fois de suite. *Le lieu où il devait se perdre.* Ces mots suscitaient son intérêt. Puis il ferma le livre et contempla distraitement les paysages insipides de la zone industrielle des bords de mer qui défilaient par la fenêtre. Les flammes des raffineries, les gigantesques réservoirs de gaz, les hautes cheminées massives dont la forme évoquait des canons à longue portée. Les files de poids lourds et de camions-citernes qui roulaient sur la route. Un spectacle bien éloigné de celui de « La ville des chats ». Pourtant, il y flottait quelque chose de fantastique. Un de ces lieux semblables au royaume des morts, qui, en sous-sol, soutient la vie de la cité.

Tengo ferma les yeux et imagina l'endroit dans lequel Kyôko Yasuda était enfermée, en *ce lieu où elle s'était elle-même perdue*. Aucun train ne s'arrêtait là-bas non plus. Il n'y avait pas de téléphone ni de poste. Le temps de la journée était voué à une totale solitude, et, avec les ténèbres de la nuit, les chats s'obstinaient à la rechercher. Et cela se répétait sans fin. Sans qu'il en ait eu conscience, il s'endormit sur son siège. Pas longtemps. Mais ce fut un sommeil profond. Lorsqu'il

ouvrit les yeux, il transpirait. Le train continuait sa route dans le plein été, le long des rivages de la péninsule de Minami Bôsô.

Il descendit de l'express à Tateyama, et prit sa correspondance pour Chikura. Arrivé à la gare, il respira l'odeur nostalgique des bords de mer. Tous les gens qu'il croisait étaient brunis par le soleil. Il monta dans un taxi devant la gare et se rendit à l'hôpital. À la réception, il déclina son nom et celui de son père.

« Aviez-vous annoncé votre venue aujourd'hui ? » lui demanda d'une voix ferme une infirmière d'âge moyen, assise au bureau d'accueil. Petite, des lunettes à la monture dorée, des cheveux courts dans lesquels se mêlait un peu de blanc. À son annulaire court était glissé un anneau dont on aurait dit qu'il avait été acheté pour s'assortir avec ses lunettes. « Tamura », disait son badge.

« Non. Ce matin, j'ai pris le train sur un coup de tête, et voilà », répondit Tengo franchement.

L'infirmière regarda Tengo d'un air légèrement surpris. Puis elle observa : « Lorsque vous voulez rencontrer l'un de nos pensionnaires, il vaut mieux nous prévenir. Parce que, de notre côté, notre emploi du temps est très chargé et qu'il faut aussi que cela convienne aux malades.

— Je vous prie de m'excuser. Je l'ignorais.

— Quand êtes-vous venu ici la dernière fois ?

— Il y a deux ans.

— Deux ans, dit l'infirmière Tamura en vérifiant la liste des visiteurs, un stylo-bille à la main. Vous voulez dire que vous n'êtes pas venu depuis deux ans ?

— C'est cela, répondit Tengo.

— Selon notre registre, vous êtes l'unique membre de la famille de M. Kawana ?

— En effet. »

L'infirmière posa sa liste sur le bureau, jeta un bref regard sur Tengo mais n'ajouta rien. Son regard n'exprimait pas de réprobation. Elle voulait simplement vérifier. Tengo n'était sûrement pas une exception.

« Votre père participe au “groupe de réhabilitation”. Il aura terminé dans une demi-heure environ. Vous pourrez le voir après.

— Dans quel état est-il ?

— Sur le plan physique, il est en bonne santé. Aucun problème spécial. Pour *le reste*, il a des hauts et des bas, dit l'infirmière, qui pressa légèrement sa tempe avec son index. Vous le constaterez par vous-même. »

Tengo la remercia puis se rendit dans le salon, à côté de l'entrée.

Pour passer le temps, il s'assit sur un canapé aux parfums du passé, sortit son livre et poursuivit sa lecture. De temps en temps, le vent apportait les odeurs de la mer, les branches des pins bruissaient agréablement. Une foule de cigales étaient accrochées aux arbres et faisaient entendre à pleine voix leurs crissements aigus. L'été battait son plein à présent, et comme si les cigales savaient que cela ne durerait pas longtemps, elles faisaient retentir leur chant strident, comme pour chérir la courte vie qui leur restait.

Mme Tamura, l'infirmière aux lunettes, revint enfin et annonça à Tengo que le groupe de réhabilitation était terminé et qu'il pouvait voir son père.

« Je vais vous conduire à sa chambre », dit-elle. Tengo se leva, passa à côté d'un grand miroir accroché au mur où il découvrit soudain qu'il était dans une tenue assez négligée. Un tee-shirt siglé « Jeff Beck en tournée au Japon », une chemise en denim délavée, dont certains boutons manquaient. Un pantalon chino marqué de petites taches de sauce pizza aux genoux. Des baskets kaki qui n'avaient pas été lavées depuis longtemps et une casquette de base-ball. Ce n'était certes pas là la tenue d'un trentenaire qui venait rendre sa première visite à son père depuis deux ans. Il n'avait même pas apporté un petit cadeau. Dans sa poche, il y avait seulement son livre. Pas étonnant que l'infirmière l'ait regardé d'un air surpris.

En traversant le jardin pour aller au bâtiment où se trouvait la chambre de son père, l'infirmière lui expliqua sommairement que l'établissement répartissait les malades selon l'avancement de leurs troubles. Actuellement, le père de Tengo était dans le bâtiment dit « état moyen ». En général, à leur arrivée, les pensionnaires étaient admis dans le bâtiment « état léger », puis étaient transférés dans celui de l'« état moyen » et enfin, allaient dans celui de l'« état lourd ». Comme une porte qui ne s'ouvre que d'un côté, et par laquelle on ne peut revenir en arrière. Après le bâtiment « état lourd », rien n'était prévu, à part le crématorium. Des mots qu'évidemment l'infirmière ne prononça pas. Mais l'allusion était claire.

Le père était installé dans une chambre pour deux mais le second pensionnaire était absent, car il participait à une activité. Dans cet établissement, il y avait toutes sortes de classes destinées à la réadaptation fonctionnelle des patients. Art céramique, horticulture, gymnastique. La guérison n'était attendue en aucun cas. L'objectif était de retarder l'évolution de la maladie le plus longtemps possible. Ou simplement de leur faire passer le temps. Le père était assis sur un fauteuil disposé près de la fenêtre ouverte, il regardait dehors. Ses mains étaient posées sur ses genoux. Sur une table voisine, il y avait

un pot de fleurs jaunes, aux pétales délicats. Le sol était recouvert d'une moquette en matériau souple, afin que les malades ne se blessent pas au cas où ils tomberaient. Deux lits en bois, simples, deux tables à écrire et une armoire pour les vêtements et les diverses affaires. À côté de chaque table, des petites bibliothèques. Les rideaux de la fenêtre avaient jauni après les longues années d'exposition au soleil.

Tengo ne comprit pas tout de suite que le vieillard assis sur un fauteuil près de la fenêtre était son père. Il avait rapetissé d'une taille. Non, l'expression plus exacte serait peut-être : il avait *rétréci*. Ses cheveux courts avaient totalement blanchi, comme du gazon couvert de givre. Ses joues s'étaient fortement creusées, ce qui donnait l'impression que ses orbites s'étaient agrandies. Son front était raviné de trois rides profondes. La forme de sa tête paraissait plus déformée qu'auparavant, mais c'était peut-être dû à ses cheveux coupés très court. La dissymétrie en était du coup plus visible. Ses sourcils étaient plus abondants et longs. Et de ses oreilles sortaient des touffes de poils blancs. Ses grandes oreilles pointues étaient à présent plus grandes encore, on aurait dit des ailes de chauve-souris. Seules les lignes du nez était les mêmes. Par contraste avec les oreilles, elles étaient rondes, un peu grumeleuses. La peau du nez avait pris une teinte rouge sombre. Les commissures de ses lèvres pendouillaient, et un peu de salive semblait sur le point de s'en écouler. La bouche était légèrement entrouverte, laissant apparaître sa dentition irrégulière. La vue de son père assis immobile près de la fenêtre rappela à Tengo un autoportrait de Van Gogh vers la fin de sa vie.

Il jeta un simple regard furtif sur Tengo lorsque celui-ci entra dans sa chambre, puis il se remit à contempler le paysage extérieur. Vu d'une certaine distance, il avait moins l'air d'un humain que d'une sorte de rat ou d'un écureuil. Il ne semblait pas très soigné, mais on voyait qu'il possédait une intelligence madrée. Il était *hors de doute* cependant que c'était bien son père. Ou, devrait-on dire, ce qu'il en restait. Les deux années écoulées lui avaient enlevé la plus grande part de ses facultés. Il faisait penser à un foyer pauvre, qu'un huissier de justice, impitoyablement, a fait vider de tout son mobilier. Le père dont se souvenait Tengo était un homme âpre et tenace, un travailleur infatigable. Il était étranger à toute introspection ou à toute imagination mais il possédait une éthique personnelle, des désirs simples mais opiniâtres. Il était endurant et Tengo ne l'avait jamais entendu s'excuser ou se plaindre. Mais l'homme qui était là devant lui à présent n'était rien de plus qu'une dépouille. Rien de plus qu'une maison vide dont toute la chaleur avait été emportée.

« Monsieur Kawana ! » fit l'infirmière en s'adressant au père de Tengo. D'une voix sonore et bien articulée. Elle était entraînée à parler ainsi aux patients. « Monsieur Kawana. Allons ! Ressaisissez-vous ! Votre fils est venu vous rendre visite. »

Le père regarda de nouveau dans sa direction brièvement. Ses yeux dépourvus d'expression évoquèrent à Tengo deux nids d'hirondelle vides, abandonnés sous un avant-toit.

« Bonjour, dit Tengo.

— Monsieur Kawana, votre fils est venu de Tokyo pour vous voir », dit l'infirmière.

Le père, sans dire un mot, regarda simplement Tengo droit dans les yeux. Comme s'il lisait une affiche écrite en langue étrangère à laquelle il ne comprenait rien.

« Le dîner est servi à partir de six heures et demie, déclara l'infirmière à Tengo. Jusque-là, vous êtes libre de faire ce que vous voulez. »

Une fois l'infirmière partie, Tengo s'approcha de son père après avoir un peu hésité, et s'assit sur un fauteuil en face de lui. Un fauteuil au tissu passé. Qui avait semblait-il servi depuis longtemps et dont les parties en bois étaient tout éraflées. Le père le suivit du regard.

« Comment ça va ? demanda Tengo.

— Je vous remercie », répondit le père d'un ton cérémonieux.

Tengo ne sut plus trop quoi dire. En tripotant le troisième bouton du haut de sa chemise, il regarda le rideau d'arbres visibles par la fenêtre, puis de nouveau observa son père.

« Vous êtes venu de Tokyo ? dit le père, qui ne paraissait pas se souvenir de Tengo.

— Oui, de Tokyo.

— Par l'express, sûrement ?

— Oui, répondit Tengo. Un express jusqu'à Tateyama, puis j'ai changé et pris un train ordinaire jusqu'à Chikura.

— Pour profiter des bains de mer ? » demanda le père.

Tengo dit alors : « Je suis Tengo. Tengo Kawana. Je suis ton fils.

— Et d'où, à Tokyo ? demanda le père.

— Kôenji. Arrondissement de Suginami. »

Les trois rides sur le front du père se creusèrent fortement.

« Beaucoup de gens mentent pour ne pas payer la redevance de la NHK.

— Papa », appela Tengo. Cela faisait extrêmement longtemps que ces mots n'avaient pas franchi ses lèvres. « Je suis Tengo. Je suis ton fils.

— Je n'ai pas de fils, répondit sèchement le père.

— Tu n'as pas de fils », répéta mécaniquement Tengo.

Le père eut un signe de tête pour opiner.

« Bon, alors dans ce cas, moi, je suis quoi ? demanda Tengo.

— Vous n'êtes rien, absolument rien », dit le père. Puis il secoua la tête brièvement, à deux reprises.

Tengo, le souffle coupé, en perdit un instant la parole. Le père non plus ne dit plus rien. Tous deux, en silence, suivaient les pistes de leurs pensées enchevêtrées. Seules les cigales, sans hésitation, continuaient à chanter à pleine voix.

Il y a toutes les chances que cet homme ait dit la vérité, sentit Tengo. Sa mémoire est détruite et sa conscience confuse. Mais ce qu'il a dit est sans doute vrai. Tengo le comprenait intuitivement.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? interrogea Tengo.

— Vous n'êtes absolument rien. » Le père répéta les mêmes mots d'une voix dénuée de toute émotion. « Vous n'étiez rien, vous n'êtes rien, et après vous ne serez rien. »

Là, ça suffit, songea Tengo.

Il eut envie de se lever de son fauteuil, de marcher jusqu'à la gare et de rentrer tout simplement à Tokyo. Il avait entendu tout ce qu'il avait à entendre. Mais il fut incapable de bouger. Comme le jeune homme qui avait voyagé dans la ville des chats. Il était curieux. Il voulait en savoir davantage sur les circonstances qui se cachaient là-derrière. Il voulait entendre des réponses plus claires. Bien sûr, ce n'était pas sans risque, mais s'il laissait échapper l'occasion, peut-être qu'ensuite il ne connaîtrait plus les secrets qui le concernaient. Peut-être sombreraient-ils à tout jamais dans le chaos.

Tengo ordonna ses mots mentalement. Recommença. Puis il prit la parole résolument. C'étaient les questions qu'il aurait voulu poser si souvent depuis qu'il était enfant – mais qu'il ne parvenait pas à articuler.

« Tu veux dire qu'en fait, tu n'es pas mon père, au sens biologique du terme ? Qu'entre nous il n'y a pas de lien de sang, c'est bien ça ? »

Le père regardait Tengo. À son expression, on ne savait pas s'il avait compris l'objet de la question.

« Voler des ondes est un acte illégal, dit le père en regardant Tengo dans les yeux. C'est la même chose que de voler des marchandises de prix. Vous ne pensez pas ?

— Si, bien sûr », approuva Tengo.

Le père hocha la tête à plusieurs reprises comme s'il était satisfait.

« Les ondes ne tombent pas du ciel gratuitement comme la pluie ou la neige », dit le père.

Tengo, bouche close, regarda les mains de son père, bien alignées

sur ses genoux. La main droite sur le genou droit, la gauche sur le genou gauche. Des mains immobiles. De petites mains brunes. Comme si le hâle avait imbibé toutes les fibres de son corps. Des mains qui s'étaient sans cesse activées en plein air durant de longues années.

« Ma mère n'est pas morte de maladie quand j'étais petit, n'est-ce pas ? » questionna Tengo en parlant lentement et en détachant chaque mot.

Le père ne répondit pas. Son expression ne se modifia pas, ses mains ne bougèrent pas. Ses yeux regardaient Tengo comme s'ils observaient quelque chose d'étranger.

« Ma mère est partie de chez toi. Elle t'a quitté et elle m'a laissé. Elle est sans doute partie avec un autre homme. Je me trompe ? »

Le père eut un hochement de tête. « Ce n'est pas bien de voler les ondes. On ne peut pas faire juste ce qui vous chante et filer sans payer. »

Tengo sentait que l'homme avait bien compris le sens de sa question mais qu'il n'avait pas envie d'y répondre directement.

« Papa, s'écria Tengo. Tu n'es peut-être pas mon véritable père mais je t'appelle comme ça tout de même. Je ne connais pas d'autre façon de t'appeler. Pour être franc, jusqu'à présent, je ne t'ai pas beaucoup aimé. Je t'ai peut-être même haï bien souvent. Tu comprends, hein ? Mais si, par hypothèse, tu n'étais pas mon vrai père, et qu'il n'y ait pas de lien de sang entre nous, je n'aurais plus aucune raison de te détester. Je ne sais pas si je serai capable d'éprouver ou non de la sympathie pour toi, je n'irai peut-être pas jusque-là. Mais au moins, je pourrai te comprendre. Ce que j'ai toujours recherché, c'était *la vérité*. Qui j'étais, d'où je venais. C'est tout ce que je veux savoir. Mais *personne* ne me l'a dit. Si maintenant, ici, tu me disais la vérité, je ne te haïrais plus, je ne te détesterais plus. Je serais très heureux si je n'avais plus besoin de te haïr. »

Le père ne dit rien, contemplant Tengo de ses yeux toujours sans expression. Mais au fond de ces nids d'hirondelle vides, Tengo eut l'impression qu'il y avait comme une minuscule lumière.

« Je ne suis rien, dit Tengo. Comme tu l'as dit. C'est comme si je surnageais en ayant été jeté à la mer seul en pleine nuit. Je tends la main, il n'y a personne. Je crie, personne ne me répond. Je ne suis relié à rien. À part toi, je n'ai personne que je puisse tant bien que mal qualifier de famille. Mais tu ne me livres pas tes secrets. Tu les enfermes en toi. Et tes souvenirs vont se perdre jour après jour, alors que ton état connaît des hauts et des bas, ici où tu vis maintenant, dans cette ville de bord de mer. La vérité sur moi, de la même manière, va se perdre. Sans cette vérité, je ne suis absolument rien, et

je ne pourrai rien devenir à l'avenir. Exactement comme tu l'as dit.

— Le savoir est le capital social le plus précieux », déclara son père d'un ton monotone comme s'il lisait un texte. Mais sa voix s'était faite un peu plus faible. Comme si quelqu'un derrière lui avait allongé le bras et avait baissé le volume. « Ce capital, il faut le mettre en valeur prudemment, il faut l'accumuler afin qu'il s'épanouisse. Il faut qu'il soit transmis à la génération suivante comme une riche moisson. C'est dans ce but également que tout le monde doit absolument, pour ce qui concerne la redevance de la NHK… »

Cet homme parle comme s'il récitait un mantra, songea Tengo. C'est grâce à ces paroles qu'il s'est protégé jusqu'ici. Tengo devait triompher de ce talisman opiniâtre. De derrière cette barrière, il devait faire apparaître la réalité vivante et unique de cet homme.

Il interrompit son père. « Quelle sorte de femme était ma mère ? Où est-elle allée ? Et qu'est-ce qu'elle est devenue ? »

Le père cessa immédiatement ses incantations et se réfugia dans le silence.

Tengo poursuivit. « Je suis fatigué de vivre dans la haine, dans la rancune. Je suis fatigué de vivre sans aimer personne. Je n'ai pas un seul ami. *Pas un seul.* Et, plus que tout, je suis incapable de m'aimer. Pourquoi ? Parce que je ne peux pas aimer les autres. C'est en aimant, puis en étant aimé, qu'un homme apprend à s'aimer. Tu comprends ce que je te dis ? Quand on ne peut pas aimer, on est incapable de s'aimer vraiment. Non, je ne suis pas en train de te dire que ce serait ta faute. Si j'y réfléchis bien, tu es peut-être une victime toi aussi. Toi non plus, tu ne sais pas comment t'aimer. Non ? »

Le père garda le silence. Sa bouche était toujours étroitement close. Son expression ne permettait pas de savoir jusqu'où il comprenait ce que lui disait Tengo. Celui-ci s'enfonça à son tour dans son fauteuil et ne dit plus rien, lui non plus. Le vent s'engouffra par la fenêtre ouverte. Il fit ondoyer les rideaux aux couleurs fanées par le soleil, fit osciller les délicats pétales des fleurs en pot. Puis il s'en fut dans le couloir par la porte grande ouverte. Les odeurs de la mer étaient plus fortes qu'auparavant. On entendait le bruissement doux des aiguilles des pins qui se frôlaient, mêlé au chant des cigales.

Tengo reprit d'une voix calme. « J'ai souvent une vision. Je vois depuis bien longtemps la même scène qui se répète sans cesse. Ce n'est sans doute pas un fantasme. Je pense qu'il s'agit d'une scène réelle que j'ai gardée en mémoire. J'ai un an et demi et je suis à côté de ma mère. Ma mère est dans les bras d'un homme jeune. Et cet homme, ce n'est pas *toi*. Qui est cet homme, je n'en sais rien. La seule certitude, c'est que ce n'est *pas* toi. Cette scène reste gravée sous mes paupières

sans s'en détacher. Pourquoi ? Je n'en connais pas la raison. »

Le père ne dit rien. Il était clair que ses yeux regardaient quelque chose d'autre. Quelque chose qui n'était pas en ces lieux. Tous deux se barricadèrent dans le silence. Tengo prêtait l'oreille au souffle du vent qui s'était brusquement renforcé. Ce que le père écoutait, Tengo l'ignorait.

« Pourriez-vous me lire quelque chose ? dit le père d'un ton cérémonieux, après un long silence. Mes yeux me font mal et je ne peux pas lire. Je n'arrive pas à suivre un texte longtemps. Les livres se trouvent dans cette bibliothèque. Choisissez ce qui vous plaira. »

Tengo, résigné, se leva et examina rapidement le dos des livres rangés sur les étagères. C'était pour la plupart des romans historiques. Il y avait la collection complète du *Passage du Grand Bouddha*. Mais Tengo n'était pas du tout d'humeur à lire à voix haute à son père un vieux roman qui utilisait un vocabulaire ancien.

« Si tu veux bien, j'aimerais te lire l'histoire de la ville des chats, proposa Tengo. C'est un livre que j'ai emporté pour le lire moi-même.

— L'histoire de la ville des chats », répéta le père. Puis il réfléchit un moment à ces mots. « Si cela ne vous dérange pas, lisez-moi ce livre. »

Tengo consulta sa montre. « Ça va, j'ai encore du temps jusqu'à l'heure de mon train. Je ne sais pas si l'histoire te plaira, elle est étrange. »

Tengo sortit le livre de sa poche et commença à lire à voix haute « La ville des chats ». Le père l'écouta en restant assis dans son fauteuil près de la fenêtre, sans changer de position. Tengo lut lentement le texte en articulant bien. Au cours du récit, il s'arrêta deux ou trois fois pour reprendre son souffle. À chaque fois, il jeta un coup d'œil sur son père mais il ne perçut pas la moindre réaction chez lui. Il ne savait pas s'il prenait plaisir à cette histoire. Totalement immobile, les yeux fermés, le père semblait plongé dans le sommeil. Mais il ne dormait pas. Il était simplement profondément immergé dans le monde du récit. Il lui fallut un certain temps pour en ressortir. Tengo attendit patiemment. La lumière de l'après-midi s'était un peu adoucie, on approchait du crépuscule. Le vent venant de la mer continuait à faire osciller les branches des pins.

« Dans cette ville des chats, il y avait la télévision ? » Telle fut la première interrogation du père. Un point de vue professionnel.

« Cette histoire a été écrite en Allemagne dans les années 1930, et il n'y avait pas encore de télévision à cette époque. Mais il y avait la radio.

— Quand j'étais en Mandchourie, on n'avait même pas la radio. Il

n’y avait aucune station. Les journaux ne nous parvenaient pas régulièrement, et quand on les recevait, ils dataient déjà de quinze jours. La nourriture, on n’en avait pas assez et il n’y avait pas de femmes. De temps en temps, on voyait des loups. On était au bout du monde. »

Il resta ensuite silencieux un moment. Il paraissait réfléchir. Sans doute se souvenait-il du temps où il était jeune et où il avait été envoyé en Mandchourie, où il menait cette vie si rude dans cette colonie. Mais ses souvenirs se brouillaient à l’instant, et il replongeait dans le néant. Tengo percevait les mouvements de sa conscience sur son visage.

« La ville a-t-elle été construite par les chats ? Ou bien avait-elle été bâtie autrefois par les hommes et les chats s’y étaient installés ensuite ? » Le père prononça ces mots comme s’il se parlait à lui-même, tourné vers les vitres de la fenêtre. Il semblait néanmoins que la question s’adressait à Tengo.

« Je ne sais pas, dit Tengo. Mais je suppose que ce sont des hommes qui, bien longtemps auparavant, l’avaient construite. Puis pour une raison quelconque, ils ont disparu. Ils avaient succombé à une maladie contagieuse par exemple. Peut-être qu’alors les chats s’y sont installés. »

Le père hocha la tête. « Dès qu’il y a du vide, il faut le remplir. Tout le monde fait comme ça.

— Tout le monde fait comme ça ?

— Exactement, affirma le père.

— Toi, tu remplis quel vide ? »

Le père eut l’air mécontent. Ses longs sourcils s’abaissèrent, lui cachant les yeux. Puis il lança d’une voix moqueuse. « Tu ne peux pas comprendre.

— Je ne comprends pas », dit Tengo.

Les narines du père se gonflèrent. L’un de ses sourcils se souleva légèrement. Sa mimique habituelle quand quelque chose le contrariait.

« Si tu as besoin qu’on t’explique pour que tu comprennes, ça veut dire qu’aucune explication ne te fera jamais comprendre. »

Tengo plissa les yeux pour tenter de saisir l’expression de son père. Ce dernier n’avait jamais parlé d’une façon aussi bizarre, aussi allusive. Il ne s’exprimait ordinairement qu’avec des mots concrets, réalistes. Parler peu et seulement quand c’était nécessaire, seulement sur des sujets nécessaires, telle était sa conception inébranlable de la conversation. Tengo ne décela rien de particulier sur le visage de son père.

« Bon, d’accord. En tout cas, tu remplis un *certain* vide, dit Tengo,

mais qui remplira le vide que *tu auras laissé* ?

— Toi », fit laconiquement le père. Puis il leva un index et le pointa avec force droit sur Tengo.

« Ce n'est pas évident ? C'est moi qui ai rempli le vide que quelqu'un a laissé. Et c'est toi qui rempliras le vide que je laisserai. Chacun son tour.

— Comme les chats qui ont rempli la ville que les humains avaient désertée.

— Oui, perdu comme cette ville », dit-il. Puis il regarda vaguement son index, comme si c'était quelque chose d'étrange et de déplacé.

« Perdu comme cette ville, fit Tengo en écho.

— La femme qui t'a donné naissance n'est plus nulle part.

— Elle *n'est plus nulle part*. Elle s'est perdue comme cette ville. Est-ce que cela veut dire qu'elle est morte ? »

Le père ne répondit pas.

Tengo soupira. « Bon, et qui est mon père ?

— Simplement du vide. Ta mère t'a mis au monde en se mêlant au vide. Moi, j'ai rempli ce vide. »

Sur ces paroles, le père ferma les yeux, ferma la bouche.

« En se mêlant au vide ?

— Oui.

— Et ensuite, toi, tu m'as élevé. C'est bien cela ?

— C'est bien ce que je t'ai dit, non ? » dit le père après s'être gravement éclairci la voix. Comme s'il exposait des choses simples à un enfant qui avait du mal à les comprendre. « Si tu as besoin qu'on t'explique pour que tu comprennes, ça veut dire qu'aucune explication ne pourra jamais te faire comprendre.

— Je suis apparu à partir du vide ? » demanda Tengo.

Aucune réponse.

Tengo joignit ses doigts sur ses genoux et fixa encore une fois son père. Puis il réfléchit. Cet homme n'est pas qu'une carcasse vide. Pas simplement une maison vide. C'est un homme vivant et réel qui survit comme il peut sur ce bord de mer, avec son âme bornée et opiniâtre et ses souvenirs sombres. Il a été forcé de coexister avec le vide qui s'élargit peu à peu à l'intérieur de lui. Aujourd'hui le vide et les souvenirs luttent encore les uns contre les autres. Mais bientôt, qu'il le veuille ou non, ce qui lui reste de souvenirs sera en totalité englouti par le vide. Ce n'est qu'une question de temps. Le vide auquel il devra faire face ensuite, est-ce que ce sera le même vide d'où je suis né ?

Mêlé au vent du crépuscule proche qui soufflait à la cime des pins, il perçut comme le mugissement de la mer au loin. Mais peut-

être n’était-ce qu’une illusion.

9
Aomamé

En échange de la grâce

DÈS QU'AOMAMÉ EUT PÉNÉTRÉ DANS LA CHAMBRE, Tête-de-moine referma rapidement la porte derrière elle. La pièce était totalement obscure. De lourds rideaux étaient tirés aux fenêtres, il n'y avait aucune lumière allumée. De faibles lueurs filtraient par les interstices des rideaux, qui accentuaient les ombres opaques de la chambre.

Il lui fallut du temps pour que ses yeux s'habituent à la pénombre. Comme lorsqu'on pénètre dans un planétarium ou dans un cinéma alors qu'un film est en train d'être projeté. La première chose qui se manifesta à ses yeux, ce fut le cadran d'un réveil électrique posé sur une table basse. Ses chiffres de couleur verte indiquaient qu'il était 7 h 20. Un instant après, elle découvrit un lit aux dimensions impressionnantes, installé en face, contre la cloison. Le réveil électrique était posé sur la table de chevet. La pièce était un peu plus petite que l'immense salon attenant, mais plus vaste qu'une chambre d'hôtel habituelle.

Sur le lit, une forme sombre dessinait les contours d'une colline. Aomamé eut besoin d'encore plus de temps pour comprendre que ces lignes mal définies indiquaient la présence d'un corps humain. Durant ces instants, il n'y eut aucune modification de ces lignes. Aucun signe de vie n'était perceptible. Aucun souffle. Juste le faible ronronnement de l'air climatisé qui sortait d'une bouche d'aération, près du plafond. Mais ce corps humain n'était pas mort. Les agissements de Tête-de-moine laissaient supposer que *cela*, c'était bien un être humain vivant.

Un être humain de très grande taille. Certainement un homme. Même si elle ne le distinguait pas clairement, il ne lui semblait pas que son visage était tourné vers elle. Et elle avait l'impression que cette personne n'était pas sous les draps mais allongée à plat ventre sur le couvre-lit. Comme un gros animal blessé, au fond d'une caverne, qui utilise toute son énergie à se soigner.

« C'est l'heure », dit Tête-de-moine en s'adressant à cette ombre. Sa voix manifestait une tension jusqu'alors absente.

Elle ne savait pas si l'homme l'avait entendu. La colline sombre

sur le lit demeura parfaitement figée. Tête-de-moine, immobile, attendait devant la porte. Le silence était tel qu'Aomamé entendit quelqu'un déglutir. Elle comprit après coup que le bruit venait d'elle. Son sac de sport serré avec force dans la main droite, elle restait dans l'attente que quelque chose se produise, tout comme Tête-de moine. Les chiffres du réveil électrique changèrent. 7:21, puis 7:22, puis 7:23.

Puis les contours de la forme tremblèrent légèrement, un frémissement ténu qui devint enfin un véritable mouvement. La personne paraissait avoir été plongée dans un profond sommeil. Ou immergée dans un état semblable à du sommeil. Avec le réveil musculaire, la partie supérieure du corps se souleva lentement, et la conscience, sans aucune hâte, revint à elle. La silhouette se dressa toute droite sur le lit puis croisa les jambes. C'était bien un homme, se dit Aomamé.

« C'est l'heure », répéta Tête-de-moine.

L'homme fit entendre un grand bruit d'expiration. Un énorme soupir, comme remontant très lentement d'un puits profond. Ensuite, il inspira puissamment. Une inspiration inquiétante et violente comme un vent brutal qui s'engouffrerait entre les arbres d'une forêt. Ces deux sortes de souffles différents se répétèrent en alternance. S'intercalait entre eux un long intervalle de silence. Cette répétition rythmique, qui pouvait avoir de nombreuses significations, provoqua de l'angoisse chez Aomamé. Elle sentit qu'elle pénétrait dans un domaine qui lui était totalement étranger. Des fonds océaniques abyssaux, par exemple, ou la surface d'un astéroïde inconnu. Un lieu où il est possible de poser le pied mais d'où il est exclu de repartir.

Ses yeux n'étaient pas complètement habitués à l'obscurité. Elle distinguait certaines choses mais ne parvenait pas à voir tout jusqu'au fond. Elle discernait juste la silhouette sombre de l'homme. Elle ne savait pas de quel côté se tournait son visage ni ce qu'il regardait. Tout ce qu'elle percevait, c'était que l'homme était immense, et que ses épaules s'élevaient et s'abaissaient calmement mais avec force, au rythme de ses respirations. Lesquelles n'étaient pas ordinaires. Il s'agissait là de respirations qui avaient une fonction et un objectif spécifiques, qui mettaient en action son corps tout entier. Elle le comprenait à la manière dont les omoplates et le diaphragme se dilataient et se contractaient, à la puissance avec laquelle l'homme les déplaçait. Quelqu'un d'ordinaire n'aurait jamais pu respirer d'une façon aussi intense. C'était une technique respiratoire spéciale que l'on ne pouvait acquérir qu'après un entraînement très long et très rigoureux.

Tête-de-moine, à côté d'elle, conservait sa posture très droite. Le

dos raide, le menton un peu rentré. À l'inverse de l'homme sur le lit, sa respiration était superficielle et rapide. Il se contentait de rester en retrait et d'attendre. Que cette série de violentes respirations s'achève. C'était, semblait-il, de cette façon que l'homme avait l'habitude de stimuler ses fonctions corporelles. Comme le garde du corps, Aomamé ne pouvait qu'attendre que cela se termine. C'était apparemment un processus indispensable pour que l'homme s'éveille.

Finalement, l'intensité de ses respirations s'atténua par degrés, telle une grosse machine qui cesse de tourner. Les intervalles entre chacune s'allongèrent progressivement, et, pour finir, il expira un long soupir, comme pour exhaler tout l'air contenu en lui. Un profond silence retomba dans la chambre.

« C'est l'heure », dit le garde du corps pour la troisième fois.

La tête de l'homme pivota lentement. Il semblait se tourner vers Tête-de-moine.

« Tu peux sortir », dit l'homme, d'une voix de baryton, profonde et claire. Déterminée et sans aucune ambiguïté. Il paraissait à présent parfaitement éveillé.

Tête-de-moine s'inclina légèrement dans l'obscurité et quitta la chambre sans le moindre mouvement inutile, de la même manière qu'il était entré. La porte refermée, Aomamé et l'homme restèrent seuls.

« Désolé qu'il fasse aussi sombre », dit l'homme. C'était sans doute à elle qu'il s'adressait.

« Cela m'est égal », dit Aomamé.

« J'ai besoin de cette obscurité, continua l'homme d'une voix douce. Mais ne vous faites pas de souci. Cela ne vous causera aucun problème. »

Aomamé resta silencieuse en opinant de la tête. Puis, se souvenant de la pénombre des lieux, elle déclara : « J'ai bien compris. » Sa voix lui parut un peu plus dure qu'à l'ordinaire, et plus aiguë.

Après quoi l'homme observa Aomamé durant quelques instants. Elle sentait son regard aigu qui la scrutait intensément. Il aurait mieux valu dire : « l'inspectait ». On aurait dit que le regard de cet homme transperçait son corps de fond en comble. Elle avait l'impression qu'en l'espace d'un instant, elle se retrouvait nue, comme si tout ce qu'elle portait lui avait été arraché. Et ce regard ne s'arrêtait pas à sa peau, il s'étendait à ses muscles, à ses viscères, à son utérus. Les yeux de cet homme, songea-t-elle, *percent* les ténèbres. Il voit au-delà de ce que voient les yeux.

« Je vois mieux dans le noir, dit l'homme, comme s'il avait lu en

elle. Lorsqu'on reste trop longtemps dans l'obscurité, pourtant, il devient difficile de revenir dans la lumière du monde. Il faut s'interrompre à un certain moment. »

Puis il fit subir à Aomamé une nouvelle inspection. Une observation sans aucune concupiscence. Il l'*examinait* simplement en tant qu'objet. Exactement comme un passager observe une île depuis le pont d'un bateau. Mais ce voyageur n'était pas un passager ordinaire. De cette île, il voulait *tout* pénétrer. D'avoir été exposée longuement à ce regard aussi acéré et impitoyable, Aomamé éprouva la sensation que son moi charnel était incomplet et incertain. Elle ne ressentait pas les choses ainsi à l'ordinaire. En dehors de la taille de ses seins, elle était plutôt fière de son corps. Elle l'entraînait régulièrement, elle lui conservait sa beauté. Ses muscles étaient souples et tendus, elle n'avait pas un soupçon de graisse. Mais sous le regard de cet homme, elle eut l'impression d'être un sac de chair vieillie et misérable.

On aurait dit que, de nouveau, l'homme lisait les pensées qui l'agitaient, car il suspendit son examen. Elle sentit que son regard perdait rapidement de son acuité. Comme quand quelqu'un arrose, un tuyau à la main, et que quelqu'un d'autre, derrière, ferme le robinet.

« Excusez-moi de vous demander ce service, mais pourriez-vous ouvrir un peu les rideaux ? demanda l'homme calmement. Il vous serait difficile, n'est-ce pas, de travailler dans le noir complet. »

Aomamé posa son sac de sport, s'approcha de la fenêtre et tira sur le cordon pour ouvrir les lourds rideaux épais. Elle écarta ensuite les voilages de dentelle blanche. Le spectacle du Tokyo nocturne déversa ses lumières dans la chambre. La Tour de Tokyo illuminée, les éclairages des voies express, les phares avant des files de voitures en mouvement, les fenêtres allumées des tours, les néons aux couleurs variées sur les toits, en somme le mélange lumineux propre à la nuit des mégapoles, tout cela se répandit dans la chambre d'hôtel. Ce n'étaient pas des lumières très intenses. Mais des clartés modestes qui permettaient tout juste de distinguer les meubles disposés dans la chambre. Pour Aomamé, c'étaient des lumières nostalgiques. Celles du monde auquel elle appartenait. Elle sentit de nouveau à quel point elles lui étaient terriblement nécessaires. Malgré leur faible puissance, elles paraissaient constituer une excitation trop forte pour les yeux de l'homme. Tel qu'il se trouvait, assis en tailleur sur le lit, il enfouit son visage dans ses grandes mains pour s'en protéger.

« Est-ce que ça va ? demanda Aomamé.

— Ne vous inquiétez pas, dit l'homme.

— Je vais refermer un peu les rideaux.

— Non, laissez. J'ai un problème de rétine. Il me faut du temps pour m'habituer à la lumière. Encore quelques instants et ça ira. Voulez-vous bien vous asseoir et attendre. »

Un *problème de rétine*, se répéta mentalement Aomamé. La plupart du temps, les gens qui ont ces problèmes sont exposés à des risques de cécité. Mais cela ne la concernait pas pour le moment. Ce qu'elle avait à traiter, ce n'était pas sa capacité visuelle.

Pendant que l'homme, les mains sur le visage, habituait ses yeux aux clartés qui pénétraient par la fenêtre, Aomamé, assise sur le canapé, l'observa. Cette fois, c'était à son tour de lui faire subir un examen minutieux.

C'était un homme de grande taille. Il n'était pas gros. Seulement grand. De stature et de carrure imposantes aussi. Il paraissait vigoureux. La vieille femme lui avait dit que cet homme était grand, mais elle n'avait pas anticipé une taille aussi considérable. Il n'y avait en effet aucune nécessité à ce que le fondateur d'une secte soit immense. Aomamé imagina ensuite des petites filles de dix ans violées par cet homme aussi puissant. Elle grimaça involontairement. Elle le voyait, nu, qui chevauchait le corps d'une fillette. Évidemment, celle-ci ne pouvait lui opposer aucune résistance. Non, même une femme adulte en aurait été incapable.

L'homme avait enfilé une sorte de mince pantalon de survêtement resserré au bas des jambes par des élastiques. Il portait une ample chemise à manches longues unie, légèrement brillante, comme de la soie. Les deux boutons du haut étaient détachés. La chemise et le pantalon semblaient blancs, ou d'un crème très clair. Ce n'était pas une tenue pour dormir mais un ensemble large et confortable, destiné à être porté chez soi. Le genre de tenue qui conviendrait pour rester à l'ombre d'un arbre, dans les pays du Sud. Ses deux pieds nus étaient gigantesques. La largeur considérable de ses épaules, tel un mur de pierre, évoqua à Aomamé le pratiquant d'un art martial aguerri par une longue expérience.

« C'est très bien que vous soyez venue ici », dit l'homme. Il avait attendu qu'Aomamé termine son examen.

« C'est mon travail qui le veut. Lorsqu'il le faut, je me rends dans toutes sortes d'endroits », répondit Aomamé d'une voix dépourvue d'émotion. Pourtant, en prononçant ces mots, elle eut l'impression qu'on l'avait appelée là comme on l'aurait fait avec une prostituée. Il est vrai que, sous ce regard tellement aigu, elle avait été pratiquement déshabillée dans le noir.

« À quel point êtes-vous informée ? demanda l'homme, le visage toujours caché dans ses mains.

— Vous voulez dire, à votre sujet ?

— Oui.

— Je ne sais presque rien, répondit Aomamé prudemment. Je ne connais même pas votre nom. Je sais seulement que vous dirigez une association religieuse, du côté de Nagano ou de Yamanashi. Que vous souffrez d'un problème d'ordre physique et que je serai peut-être en mesure de vous aider. »

L'homme secoua la tête brièvement à plusieurs reprises, écarta les mains de son visage. Puis il fit face à Aomamé.

Les cheveux de l'homme étaient longs. Une chevelure raide et abondante qui lui retombait presque jusqu'aux épaules. Avec une multitude de cheveux blancs mêlés aux bruns. Il devait avoir entre quarante-cinq et cinquante-cinq ans. Un grand nez, qui occupait une large partie du visage. Un nez remarquablement droit. Un nez qui évoquait une montagne des Alpes, comme on en voit en photo sur les calendriers. Majestueuse, dominant de vastes plaines. Quand on regardait son visage, c'était avant tout son nez qui attirait l'attention. Par contraste, ses yeux étaient profondément enfoncés. Il était difficile de savoir ce que ses prunelles, au fond, voyaient vraiment. Le visage dans son entier s'accordait avec sa stature large et vigoureuse. Il était rasé de près, sans égratignures ni grains de beauté. Ses traits réguliers dispensaient une impression de sagesse et de sérénité. Pourtant, il y avait en lui quelque chose, on ne saurait dire, de singulier, de pas ordinaire, qui rendait difficile qu'on lui accorde confiance. Le type de visage qui, de prime abord, faisait hésiter. Peut-être le nez était-il trop puissant. Ce qui déséquilibrait l'ensemble, et qui donnait à ceux qui le regardaient une sensation d'instabilité. Ou bien était-ce dû à ses yeux qui attendaient calmement au fond de leurs orbites et qui lançaient des lueurs semblables à celles d'un glacier primitif. Ou à cause de sa bouche mince, aux lignes cruelles, qui semblait prête à tout moment à proférer des paroles inattendues.

« Et sinon ? demanda l'homme.

— Sinon, je ne sais rien de particulier. On m'a seulement demandé de venir ici pour une séance de stretching musculaire. Les muscles et les articulations, c'est ma spécialité. Je n'ai pas besoin d'en savoir beaucoup sur la situation de mon client ou sur sa personnalité. »

Comme une prostituée, se dit Aomamé.

« Je comprends ce que vous voulez dire, déclara l'homme d'une voix profonde. Mais dans mon cas, je pense qu'il est nécessaire de vous fournir quelques explications.

— Je vous écoute.

— Les adeptes m’appellent “leader”. Pourtant, je ne leur laisse quasiment jamais voir mon visage. La plupart ne le connaissent pas, même ceux qui vivent sur le même domaine que moi. »

Aomamé eut un hochement de tête.

« Mais je vous laisse le voir car il vous serait impossible de me prodiguer un traitement dans une obscurité totale ou avec un bandeau sur les yeux. C’est aussi une question de politesse.

— Je ne parlerais pas de traitement, objecta Aomamé d’une voix froide. Il s’agit simplement d’une séance d’étirements musculaires. Je ne suis pas qualifiée pour dispenser des soins médicaux. Mon intervention consiste à étirer les muscles dont on ne se sert pas en général ou les parties du corps que l’on n’utilise pas au quotidien, et ainsi à freiner la détérioration des capacités physiques. »

On aurait dit que l’homme souriait faiblement. Mais peut-être n’était-ce qu’une illusion. Peut-être les muscles de son visage avaient-ils seulement frémi.

« J’ai bien entendu. Je n’ai utilisé le mot “traitement” que par commodité. Ne vous inquiétez pas. Ce que je voulais dire, c’est que je vous laisse voir maintenant ce que, en général, les gens ne voient pas. J’aimerais que vous en ayez conscience.

— On m’a déjà avertie de bien prendre garde à ne parler à personne de ce qui nous occupe aujourd’hui. » En disant ces mots, Aomamé indiqua la porte qui communiquait avec la pièce voisine. « Mais il est inutile que vous vous souciiez de cela. Rien ne ressortira de ce que j’ai vu ou entendu ici. Mon travail m’amène au contact de nombreuses personnes. Il est possible que votre cas soit particulier, mais, pour moi, vous n’êtes qu’un homme, parmi bien d’autres, qui souffre d’un problème musculaire. Mon intérêt ne va pas au-delà des muscles.

— On m’a dit que, enfant, vous aviez été adepte des Témoins ?

— Ce n’était pas mon choix. J’ai été élevée dans cette optique. C’est très différent.

— Très différent, sans doute, admit l’homme. Néanmoins, les hommes ne peuvent jamais se défaire des images qui les ont imprégnés durant leur enfance.

— Les bonnes comme les mauvaises, répliqua Aomamé.

— La doctrine des Témoins est très éloignée de celle du groupe religieux auquel j’appartiens. Une religion qui se fonde principalement sur l’eschatologie, excusez-moi, mais je dirais que c’est plus ou moins de l’escroquerie. Je considère pour ma part que le sort ultime, dans tous les cas, ne peut être que quelque chose qui se pense personnellement. Pourtant, malgré tout, les Témoins forment une

communauté incroyablement solide. Leur histoire n'est pas très ancienne mais ils ont dû résister à bien des épreuves. Et le nombre de leurs fidèles n'a cessé d'augmenter régulièrement. Il y a là beaucoup à apprendre.

— Est-ce que cela ne tient pas seulement à leur étroitesse d'esprit ? Des gens petits, obstinés, sont capables de résister avec acharnement aux forces extérieures.

— Ce que vous dites est sans doute juste », dit l'homme. Puis il fit une petite pause. « Quoi qu'il en soit, nous ne sommes pas ici pour discuter de religion. »

Aomamé ne répondit rien.

« Je voudrais que vous sachiez que mon corps abrite de nombreuses *particularités* », dit l'homme.

Aomamé attendit en silence ses explications.

« Comme je vous l'ai dit plus tôt, mes yeux ne peuvent supporter la lumière vive. Ces symptômes sont apparus depuis des années déjà. Je n'avais jamais eu d'ennui particulier et puis, à un certain moment, la situation est devenue problématique. C'est la raison principale pour laquelle je ne peux apparaître en public. Je passe la plupart de mon temps dans une pièce sombre.

— La capacité visuelle n'est pas de mon ressort, dit Aomamé. Ainsi que je l'ai précisé tout à l'heure, je ne m'occupe que des muscles.

— Je l'ai très bien compris. J'ai consulté des spécialistes, bien entendu. Je me suis rendu chez de nombreux ophtalmologistes réputés. J'ai subi beaucoup d'examens. Sans résultat pour le moment. Les rétines sont détériorées. On n'en connaît pas la cause. Les symptômes progressent lentement. Si ça continue, il est possible que je devienne aveugle d'ici peu. Naturellement, comme vous l'avez dit, cette question n'a aucun rapport avec les muscles. Il n'empêche que je vous expose tous mes problèmes d'ordre physique, dans l'ordre, de haut en bas. Après quoi, vous évaluerez vous-même ceux sur lesquels vous pourrez agir, et ceux pour lesquels nous ne pourrez rien. »

Aomamé hocha la tête.

« Ensuite, il y a mes muscles, qui se durcissent fréquemment, dit l'homme. Au point qu'ils ne peuvent absolument plus remuer. Ils deviennent littéralement comme de la pierre, et cet état dure plusieurs heures. Quand cela se produit, tout ce que je peux faire, c'est rester couché. Je ne ressens aucune douleur. Simplement, je suis incapable de contracter un muscle. Ou de remuer un doigt. Avec la meilleure volonté du monde, tout ce que je réussis à faire bouger, ce sont mes globes oculaires. Cela m'arrive une ou deux fois par mois.

— Y a-t-il des signes précurseurs ?

— D’abord, j’ai des crampes. Les muscles de différentes parties de mon corps se mettent à palpiter. Cela dure dix minutes, quelquefois vingt. Puis mes muscles sont complètement inertes, comme s’ils avaient été débranchés. Alors, pendant ce laps de temps, une sorte de préavis, je vais dans un lieu où je peux m’allonger. Comme un bateau qui évite la tempête en se réfugiant dans une anse. J’attends la fin de cet état de paralysie. Pendant tout ce temps, ma conscience reste en éveil. Je dirais même qu’elle est plus lucide que jamais.

— Vous n’éprouvez aucune douleur physique ?

— Je n’ai plus aucune sensation d’aucune sorte. On me piquerait avec une aiguille que je ne ressentirais rien du tout.

— Et vous avez consulté pour ce symptôme ?

— J’ai fait le tour des cliniques les plus prestigieuses. Je me suis fait examiner par je ne sais combien de médecins. Ils en ont tous conclu que je souffrais d’une maladie rare qu’ils n’avaient jamais eu à traiter jusque-là, sur laquelle les connaissances médicales actuelles étaient insuffisantes. J’ai essayé tous les traitements imaginables, la médecine chinoise, l’ostéopathie, la chiropraxie, l’acupuncture, les massages, la balnéothérapie… sans que l’on constate aucune amélioration qui vaille la peine d’être mentionnée. »

Aomamé grimaça légèrement. « Moi, je me borne à réactiver les fonctions corporelles du quotidien. Il m’est impossible d’assumer des responsabilités par rapport à un problème aussi grave.

— Cela aussi, je le comprends très bien. Simplement, je tente toutes les thérapies existantes. Si votre intervention ne produisait aucun effet, vous n’en seriez pas tenue pour responsable. Je voudrais que vous fassiez pour moi ce que vous faites habituellement. J’aimerais voir comment mon corps réagira. »

Aomamé visualisa mentalement la scène où le corps gigantesque de l’homme était couché quelque part en un lieu obscur, totalement immobile, comme un animal en train d’hiberner.

« À quand remontent les symptômes les plus récents ?

— Dix jours, répondit l’homme. Et puis, il y a quelque chose d’un peu délicat, mais je crois qu’il vaut mieux que je vous le confie.

— Je vous en prie, parlez sans gêne.

— Pendant le temps que dure cette léthargie musculaire, je suis sans cesse en érection. »

Les traits d’Aomamé se déformèrent encore plus intensément.

« C’est-à-dire que pendant tout ce temps, votre pénis reste durci ?

— Exactement.

— Mais vous n’avez pas de sensation.

— Pas de sensation, dit l’homme. Aucun désir. Simplement il est

dur. Rigide comme de la pierre. Comme mes muscles. »

Aomamé secoua la tête légèrement. Puis elle s'efforça de retrouver une physionomie ordinaire.

« Je ne crois pas être en mesure de faire quoi que ce soit à ce sujet. Cette affaire est bien loin de mon domaine de compétence.

— Il m'est également pénible d'en parler, et peut-être de votre côté n'avez-vous pas envie de m'entendre, mais puis-je poursuivre ?

— Parlez, je vous en prie. Je sais garder les secrets.

— Durant cette période de temps, j'ai des relations avec des femmes.

— *Des* femmes ?

— Plusieurs femmes font partie de mon entourage. Lorsque je suis touché par cet état, ces femmes, à tour de rôle, montent sur moi, étant donné que je ne peux pas bouger, et nous avons un échange sexuel. Pour ma part, je ne ressens rien. Aucun plaisir sexuel. Néanmoins, j'éjacule. À plusieurs reprises. »

Aomamé garda le silence.

L'homme poursuivit. « Au total, il y a trois femmes. Elles ont une dizaine d'années. Je suppose que vous vous demandez pourquoi de si jeunes filles m'entourent, et pourquoi je dois avoir des relations sexuelles avec elles.

— Eh bien… s'agit-il d'une composante de vos pratiques religieuses ? »

L'homme, toujours assis en tailleur sur le lit, eut un gros soupir. « Elles considèrent que cette espèce de paralysie qui m'envahit est une grâce qui m'est octroyée par le ciel, que c'est une sorte d'état sacré. C'est pourquoi, quand survient cet état, ces femmes ont un échange sexuel avec moi. Elles espèrent ainsi être enceintes. Et me donner un successeur. »

Aomamé, sans dire un mot, regardait l'homme. Il n'ajouta rien.

« Vous voulez dire que leur but est d'être enceintes ? Que vous leur donniez un enfant pendant que vous êtes dans cet état ?

— C'est cela même.

— Et donc, si j'ai bien compris, durant le temps de votre paralysie, vous avez des échanges avec trois femmes et vous avez trois éjaculations ?

— Exactement. »

Aomamé ne pouvait pas ne pas comprendre à quel point la situation où elle se retrouvait était affreusement compliquée.

Elle devrait ensuite tuer cet homme. Elle devrait l'*expédier de l'autre côté*. Et malgré tout, il lui confiait les incroyables secrets que son corps recelait.

« Je ne comprends pas très bien, mais, concrètement, quel est votre problème ? Une ou deux fois par mois, tous vos muscles sont paralysés. À ces moments-là, trois petites amies, très jeunes, se rapprochent de vous et ont un échange sexuel avec vous. Le bon sens dirait que, certainement, c'est là quelque chose qui *n'est pas ordinaire*. Mais… »

L'homme lui coupa la parole. « Ce ne sont pas mes petites amies. Elles tiennent pour moi le rôle de prêtresses. Et c'est leur tâche d'avoir des rapports sexuels avec moi.

— Leur tâche ?

— C'est ainsi que leur rôle a été déterminé. Leur devoir est de mettre au monde mon successeur.

— Qui a défini ce rôle ? demanda Aomamé.

— C'est une longue histoire, répondit l'homme. Le problème est que mon corps en sera inéluctablement ravagé.

— Et ont-elles été enceintes ?

— Non, aucune. Il n'y a aucune chance pour qu'elles le soient. Elles ne sont pas encore pubères. Et pourtant, ces femmes sont en quête du miracle de la grâce.

— Aucune n'a été enceinte. Elles ne sont pas pubères, répéta Aomamé. Et votre corps approche de son anéantissement.

— Les périodes de paralysie s'allongent peu à peu. Elles reviennent aussi plus souvent. Les choses ont commencé il y a bien sept ans. Au début, la crise arrivait tous les deux ou trois mois. À présent, c'est une ou deux fois par mois. Quand la paralysie prend fin, je subis dans tout mon corps d'intenses souffrances, je suis totalement abattu. Je dois vivre pendant presque une semaine avec ces douleurs et cet épuisement. Comme si l'on me piquait partout sur le corps avec de grosses aiguilles. J'ai de violentes migraines, je me sens complètement épuisé. Je ne peux même pas dormir. Aucun médicament ne me soulage. »

L'homme soupira. Puis il continua.

« La deuxième semaine, c'est beaucoup plus supportable que les jours qui suivent la paralysie. Sans pour autant que les douleurs disparaissent. Plusieurs fois par jour, elles déferlent sur moi avec violence, comme des vagues. Je ne peux plus respirer convenablement. Mes viscères ne fonctionnent pas correctement. Comme une machine qui manque d'huile de graissage, mes articulations craquent. Je sens distinctement que ma chair est avidement dévorée, que mon sang est sucé. Mais ce qui me ronge, ce n'est pas le cancer, ni des parasites. J'ai subi toutes sortes d'examens. On ne m'a rien trouvé qui pose problème. Je suis en pleine santé, me

dit-on. Les médecins n'ont aucune explication à mes tourments. C'est ce que je dois accepter en échange de la “grâce” qui m'est octroyée. »

Il semble que cet homme soit vraiment sur le point de s'écrouler, songea Aomamé. Même si les signes de ce qui le consume ne se voient pratiquement pas. C'est un homme très solidement bâti et ce corps paraît entraîné à supporter des douleurs intenses. Néanmoins, elle sentait que, physiquement, l'homme était en train de dépérir. Il était très gravement atteint. Elle ignorait la nature de sa maladie et de ses souffrances. Mais, à moins qu'elle ne le tue de ses propres mains, il serait lentement détruit, en proie à d'horribles tortures qui le mèneraient inévitablement à sa mort.

« Il est impossible d'empêcher cette progression, dit l'homme comme s'il avait lu dans les pensées d'Aomamé. Je suis miné de partout, mon corps se vide, je vais au-devant d'une mort affreusement douloureuse. Ils abandonneront simplement le véhicule lorsqu'il ne sera plus d'aucune utilité.

— *Ils* ? dit Aomamé. De qui parlez-vous ?

— De ceux qui me rongent ainsi le corps, répondit l'homme. Mais laissons cela. Pour l'instant, ce que je recherche, c'est que vous atténuiez mes douleurs. Même en partie. C'est tellement pénible à endurer. Par moments, je souffre à un point abominable. Comme si ces douleurs étaient reliées directement au centre de la terre. En dehors de moi, personne ne peut comprendre. Ces douleurs m'ont beaucoup dépossédé. En même temps, comme en contrepartie, j'en reçois beaucoup. C'est une immense grâce particulière que je reçois en échange de cette immense douleur particulière. Mais bien sûr, elle n'en est pas pour autant allégée. Je n'échapperai pas à la destruction. »

Il y eut ensuite un profond silence.

Aomamé se hasarda. « J'ai l'air de me répéter, mais je pense que mes techniques ne peuvent rien face à vos problèmes. En particulier s'ils vous arrivent *en échange de la grâce*. »

Le leader se redressa et regarda Aomamé. Il y avait comme un glacier au fond de ses orbites. Puis ses lèvres longues et fines s'ouvrirent.

« Non, moi, je crois que vous pouvez faire quelque chose. Il *n'y a que vous* qui le puissiez.

— J'en serais ravie, si c'était le cas.

— Je sais des choses, dit l'homme. Je comprends toutes sortes de choses. Si vous le voulez bien, je vous en prie, commencez. Procédez comme vous avez l'habitude de le faire.

— Je vais essayer », dit Aomamé, d'une voix creuse et raide. Je

vais faire *ce que je fais toujours*, pensa-t-elle.

10
Tengo

Une offre rejetée

PEU AVANT SIX HEURES, Tengo annonça à son père qu'il allait s'en aller. Tous deux restèrent assis près de la fenêtre, face à face, sans prononcer un mot, jusqu'à l'arrivée du taxi. Tengo était absorbé par ses propres pensées, son père, l'air contrarié, regardait fixement le paysage. Le soleil était déjà bas, le bleu clair du ciel prenait lentement une teinte plus sombre.

Tengo aurait eu encore de nombreuses questions à poser à son père, mais il n'obtiendrait sûrement pas de réponse. Il lui suffisait d'observer les lèvres sévèrement closes du vieil homme pour le comprendre. Le père avait apparemment décidé qu'il ne dirait plus rien. Aussi Tengo ne le questionnait plus. Puisque, sans explication, il ne comprenait pas et que, avec des explications, il ne comprenait tout de même pas. Comme l'avait dit son père.

Lorsque son départ fut imminent, Tengo déclara : « Tu m'as dit beaucoup de choses aujourd'hui. Tu as utilisé des expressions évasives et pas faciles à comprendre, mais, à ta façon, tu as été sincère. »

Tengo observa le visage de son père. Mais celui-ci resta figé.

Il continua : « J'aurais aimé te poser encore d'autres questions mais je sais qu'elles te feraient du mal. Je vais donc devoir me livrer à des suppositions à partir de ce que tu m'as dit. Je présume que tu n'es pas mon véritable père. Même si je ne connais pas la situation dans le détail, c'est ce que je suis obligé de penser. Pourrais-tu me dire si je me trompe ? »

Le père ne répondit pas.

Tengo poursuivit. « Si mes suppositions étaient exactes, j'en serais soulagé. Mais cela ne voudrait pas dire pour autant que je te détesterais. Je te l'ai déjà dit, je n'ai plus besoin de te haïr. Même si nous n'avons pas de liens de sang, tu m'as élevé comme si j'étais ton fils. Et pour cela je te dois de la reconnaissance. Malheureusement, comme père et fils, nous ne nous sommes pas très bien débrouillés, mais c'est une autre histoire. »

Le père restait silencieux et fixait le paysage de l'autre côté de la

fenêtre. Comme une sentinelle qui veillerait à ne pas manquer un signal que lancerait une tribu d'autochtones sur une colline au loin. Tengo suivit le regard de son père. Mais il ne vit rien qui ressemblait à un signal. Il n'y avait là que la pinède colorée par l'annonce du crépuscule.

« Je suis désolé de ne pouvoir quasiment rien faire pour toi. Sinon espérer que le processus qui provoque en toi ce vide sera le moins douloureux possible. Je crois que tu as suffisamment souffert jusqu'à présent. Peut-être as-tu beaucoup aimé ma mère, à ta façon. J'en ai l'impression. Mais elle est partie. J'ignore si son compagnon était mon père biologique, ou bien s'il s'agit d'un autre homme. Tu sembles ne rien vouloir m'expliquer à ce sujet. En tout cas, elle s'est éloignée de toi. Elle m'a abandonné alors que j'étais encore bébé. Peut-être t'es-tu occupé de moi et m'as-tu gardé près de toi en escomptant qu'elle te revienne. Mais elle n'est pas revenue. Ni avec toi, ni avec moi. Cela a dû être très dur. Comme de vivre dans une ville vide. En tout cas, c'est là que tu m'as élevé. Pour combler le vide. »

L'expression de son père ne trahissait aucune modification. Tengo ne savait pas s'il comprenait ce qu'il lui disait ni même s'il l'écoutait vraiment.

« Ma supposition est peut-être fausse. Ce serait sans doute mieux. Pour toi comme pour moi. Mais quand j'imagine les choses ainsi, toutes sortes d'éléments s'ordonnent. Un certain nombre de doutes s'en trouvent levés pour le moment. »

Une troupe de corbeaux traversa le ciel en croassant. Tengo consulta sa montre. Il était temps qu'il parte. Il se leva, s'approcha de son père et posa la main sur son épaule.

« Au revoir, papa. Je reviendrai bientôt. »

Quand Tengo se retourna une dernière fois, la main sur la poignée de la porte, il fut surpris de voir qu'une larme coulait des yeux de son père. Elle brillait comme de l'argent terni sous la lampe fluorescente du plafond. Sans doute son père avait-il rassemblé désespérément ses faibles émotions restantes pour faire jaillir cette larme. Elle glissa lentement le long de sa joue puis tomba sur son genou. Tengo ouvrit la porte et quitta la chambre. Il rejoignit la gare en taxi et monta dans le train qui arrivait.

L'express qu'il prit depuis Tateyama était encore plus bondé qu'à l'aller et très animé. La plupart des voyageurs étaient des familles de retour des bains de mer. Tengo se souvint du temps où il était écolier. Jamais il n'avait connu ce genre de sortie ou de voyage. Durant les jours de congé de la fête des Morts ou du nouvel an, son père restait

simplement à la maison, couché, sans rien faire. L'homme faisait alors penser à un appareil un peu encrassé dont on aurait coupé le courant.

Une fois assis à sa place, alors qu'il songeait à poursuivre la lecture de son livre, il s'aperçut qu'il l'avait laissé dans la chambre de son père. Il soupira, mais finit par penser que c'était peut-être mieux, après tout. Il ne réussirait de toute façon pas à se concentrer. Et puis, « La ville des chats » était sûrement mieux dans la chambre de son père qu'à portée de main de Tengo.

De l'autre côté de la fenêtre, le paysage défilait à rebours du voyage aller. L'étroite ligne côtière, sombre et déserte, étranglée par les montagnes, se transforma bientôt en une vaste zone industrielle. Malgré l'heure tardive, la plupart des usines continuaient à fonctionner. Dans la noirceur de la nuit se dressait une forêt de cheminées, d'où jaillissaient des flammes rouges, tels des serpents exhibant leurs fines langues. Les phares puissants des énormes poids lourds illuminaient savamment la route. La mer, de l'autre côté, était noire comme de la poix.

Il était presque dix heures quand il arriva chez lui. La boîte aux lettres était vide. Il ouvrit la porte et son appartement lui parut encore plus désert qu'à l'ordinaire. C'était bien le même vide qu'il avait laissé le matin. Le tee-shirt qu'il avait jeté par terre, la machine à traitement de texte débranchée, la chaise pivotante où subsistait le creux de son poids, et sur la table, les bouts de gomme éparpillés. Il but deux verres d'eau, se déshabilla et se mit au lit. Il s'endormit immédiatement, d'un sommeil profond comme il n'en avait pas connu depuis longtemps.

Quand Tengo se réveilla peu après huit heures, le lendemain matin, il eut le sentiment d'être un homme neuf. Ce fut un réveil agréable. Il sentait la souplesse des muscles de ses bras et de ses jambes, prêts à accueillir de saines stimulations. Il ne lui restait aucune fatigue. C'était le genre d'humeur qu'il ressentait, enfant, lorsqu'il ouvrait les nouveaux manuels scolaires, au début d'un trimestre. Il n'en comprenait pas encore le contenu mais il y avait là les prémices d'un nouveau savoir. Il se rendit au cabinet de toilette et se rasa. Il s'essuya le visage avec une serviette, se mit de l'after-shave, et se regarda de nouveau dans la glace. Et s'assura qu'il était bien devenu un homme neuf.

Les événements de la veille lui semblaient être arrivés en rêve. Il ne pouvait croire qu'ils s'étaient réellement produits. Même s'ils restaient très vifs, il voyait leurs contours s'estomper et devenir peu à peu irréels. Il avait pris le train, il s'était rendu dans « La ville des chats » et il était revenu. Par bonheur, à la différence du héros du

livre, il avait pu monter dans le train du retour. Et il lui semblait aussi que ce qu'il avait vécu là-bas avait produit en lui un grand changement.

Bien entendu, cela ne modifiait en rien sa situation. Il continuait à arpenter à contrecœur un terrain dangereux, plein de dangers et d'énigmes. Des développements inattendus n'étaient pas à exclure. Impossible de prévoir ce à quoi il risquait d'être exposé. Mais sa réaction à présent était de se dire qu'il pourrait sans doute surmonter tous les périls, quels qu'ils soient.

Maintenant, pensait Tengo, je suis enfin sur la ligne d'un nouveau départ. Il ne pouvait certes pas affirmer que tout avait été éclairci, mais les paroles et l'attitude de son père lui permettaient de discerner comme une vérité approximative sur sa propre origine. L'« image » qui l'avait tourmenté depuis si longtemps, qui l'avait tant troublé, n'avait rien d'une hallucination trompeuse. Il ne savait pas avec précision jusqu'où elle était réelle mais c'était le seul indice que lui avait laissé sa mère, et, bon ou mauvais, il constituait la base de sa vie. Cette certitude donnait à Tengo le sentiment qu'un lourd fardeau lui avait été ôté des épaules. Maintenant qu'il avait disparu, il comprenait à quel point il lui avait pesé.

Deux semaines d'un calme étrange s'écoulèrent ensuite. Deux semaines d'une longue bonace. Pendant les vacances d'été, Tengo donnait des cours quatre jours par semaine à son école, et dans le temps qui lui restait, il écrivait son roman. Personne ne le contacta. Tengo n'avait pas la moindre nouvelle de l'avancement des recherches pour retrouver Fukaéri ou des dernières ventes de *La Chrysalide de l'air*. Il ne désirait pas spécialement en avoir. Que le monde continue à avancer à sa guise. On lui ferait sûrement savoir si on avait quelque chose à lui demander.

Le mois d'août s'acheva, septembre arriva. Ah, se disait Tengo en préparant son café du matin, comme ce serait bien si cette paix pouvait durer éternellement. Sans prononcer ces mots à voix haute. On ne sait jamais, des esprits mauvais auraient pu l'entendre. Il priait en silence pour que le calme se prolonge. Mais, comme toujours, les choses ne se conforment pas à nos désirs. Le monde paraissait même très bien savoir comment *ne pas se conformer* aux désirs de Tengo.

Ce jour-là, la sonnerie du téléphone retentit juste après dix heures du matin. Après avoir laissé sonner sept fois, Tengo se résigna à allonger le bras et à soulever le combiné.

« Ça va maintenant si je viens chez toi… », dit une voix étouffée à

l'autre bout du fil. À sa connaissance, une seule personne au monde parlait sans utiliser de marque interrogative. À l'arrière-plan, il entendait des annonces et des bruits de gaz d'échappement.

« Tu es où ? demanda Tengo.

— À l'entrée du magasin Marusho… »

Ce supermarché n'était qu'à deux cents mètres de chez lui. Apparemment, Fukaéri l'appelait depuis un téléphone public.

Involontairement, Tengo jeta un coup d'œil circulaire.

« Tu crois que c'est bien de venir chez moi ? Il se peut que mon appartement soit surveillé. Et puis, officiellement, tu as disparu.

— Il se peut que ton appartement soit surveillé…, répéta Fukaéri.

— C'est ça, dit Tengo. Chez moi aussi, il se passe des choses bizarres. Je suis sûr que c'est lié à *La Chrysalide de l'air*.

— Quelqu'un en colère…

— Peut-être. En colère contre toi, et donc aussi contre moi. Parce que j'ai récrit *La Chrysalide de l'air*.

— Ça m'est égal…, dit Fukaéri.

— *Ça t'est égal* », dit Tengo en reprenant ses mots. C'était sûrement une habitude contagieuse. « Qu'est-ce qui t'est égal, exactement ?

— Si ton appartement est surveillé… »

Les mots lui manquèrent un instant. « Mais peut-être que moi, ça ne m'est pas égal, dit-il finalement.

— C'est mieux d'être ensemble…, dit Fukaéri. À deux on unit nos forces…

— Sonny et Cher, dit Tengo. Un duo puissant.

— Un quoi…

— Rien. Je me parlais à moi-même, dit Tengo.

— Je viens… »

Tengo s'apprêtait à ajouter quelque chose quand la ligne fut coupée. Décidément, tout le monde lui raccrochait brutalement au nez. Comme si on tranchait à la serpe les filins d'un pont suspendu.

Dix minutes plus tard, Fukaéri était dans son appartement. Avec, dans les bras, des sacs en plastique du supermarché. Elle portait une chemise à rayures bleues, à manches longues, et un jean étroit. Et un sac de toile en bandoulière. La chemise était une chemise d'homme, qui avait séché n'importe comment et n'avait pas été repassée. Elle avait voulu se dissimuler derrière de grosses lunettes de soleil, mais l'accessoire remplissait bien mal son rôle. Elles ne servaient qu'à la faire remarquer.

« J'ai pensé c'est mieux d'avoir plein de choses à manger… »,

déclara Fukaéri. Elle entreprit de transvaser le contenu du sac en plastique dans le réfrigérateur. Elle n'avait pratiquement acheté que des plats à réchauffer au micro-ondes. Sinon, des crackers, du fromage, des pommes, des tomates. Et des conserves.

« Le micro-ondes il est où…, demanda Fukaéri en jetant un œil dans la petite cuisine.

— Je n'en ai pas », répondit Tengo.

Fukaéri fronça les sourcils, réfléchit un instant mais ne lui donna pas son avis. On aurait dit qu'elle ne pouvait imaginer un monde sans micro-ondes.

« Je reste ici…, dit Fukaéri, comme si elle l'informait d'un fait objectif.

— Jusqu'à quand ? », demanda Tengo.

Fukaéri secoua la tête. Cela signifiait qu'elle l'ignorait.

« Et pourquoi as-tu quitté ton refuge ?

— Je ne veux pas être seule quand quelque chose arrive…

— Tu penses que quelque chose va arriver ? »

Fukaéri ne répondit pas.

« Je me répète, mais ici ce n'est pas sûr, dit Tengo. J'ai l'impression que certaines personnes ont l'œil sur moi. Je ne sais pas très bien de qui il s'agit.

— Il n'y a pas d'endroit sûr… », déclara Fukaéri. Puis elle plissa les yeux d'un air significatif et se pinça légèrement les lobes de ses oreilles. Tengo était incapable de déchiffrer le sens de ce langage corporel. Peut-être n'en avait-il aucun.

« Autrement dit, c'est la même chose partout, dit Tengo.

— Il n'y a pas d'endroit sûr…, répéta Fukaéri.

— Tu as peut-être raison, en effet, répondit Tengo, résigné. À partir d'un certain niveau, il n'y a plus de vraie différence dans les degrés d'un danger. Bon, en tout cas, il faut que j'aille à mon travail, là, tout de suite.

— Le travail à l'école préparatoire…

— Oui.

— Je reste ici…, dit Fukaéri.

— Oui, tu restes ici, redit Tengo. Il vaudrait mieux que tu ne sortes pas, et que tu ne répondes à personne si on frappe à la porte ou si le téléphone sonne. »

Fukaéri acquiesça en silence.

« Et sinon, que fait le Pr Ébisuno ?

— Hier on a fait une enquête chez Les Précurseurs…

— Tu veux dire que la police a enquêté au siège des Précurseurs, à ton sujet ? demanda Tengo, surpris.

— Tu ne lis pas les journaux…

— Non, je ne lis pas les journaux, répéta Tengo. Ces temps-ci, je n'en ai pas envie. Alors je ne sais pas ce qui se passe. La secte doit être drôlement embêtée. »

Fukaéri opina.

Tengo poussa un profond soupir. « Ils vont sûrement être bien plus en colère qu'avant. Comme des guêpes qu'on dérange dans leur nid. »

Fukaéri, les yeux rétrécis, resta un instant silencieuse. Peut-être imaginait-elle l'essaim de guêpes furieuses qui s'envolaient de leur nid.

« Peut-être…, dit-elle tout doucement.

— Et alors, est-ce qu'on a appris quelque chose sur tes parents ? »

Fukaéri secoua la tête. On ne savait rien.

« En tout cas, les gens de la secte sont sûrement contrariés, dit Tengo. Et si la police apprend que ta fugue, c'était du cinéma, elle aussi sera furieuse contre toi. Et par la même occasion, contre moi. Parce que je connaissais la vérité et que je t'héberge.

— C'est bien pour ça que nous devons unir nos forces…, dit Fukaéri.

— Dis-moi, là, tu viens de dire : *C'est bien pour ça* ? »

Fukaéri eut un signe de tête pour dire oui. « Je me suis trompée dans les mots… », interrogea-t-elle.

Tengo secoua la tête. « Non, non. J'ai simplement ressenti dans ces mots comme quelque chose de frais, de nouveau.

— Si je dérange je vais ailleurs…, dit Fukaéri.

— Ça va, tu peux rester, répondit Tengo avec résignation. Tu n'as nulle part où aller, je suppose ? »

Un petit signe de tête, très net, pour dire que non.

Tengo sortit du réfrigérateur du thé d'orge glacé et en but. « Je n'ai aucune envie d'avoir la visite de guêpes en fureur, mais enfin, je peux te recevoir. »

Fukaéri observa attentivement Tengo durant quelques instants. Puis elle dit : « Tu as changé on dirait…

— Ah, comment ça ? »

Elle tordit bizarrement la bouche. Cela signifiait qu'elle ne pouvait pas en dire plus.

« Peu importe si tu ne m'expliques pas », dit Tengo. *Si tu as besoin qu'on t'explique pour comprendre, cela veut dire qu'aucune explication ne pourra jamais te faire comprendre.*

Juste avant de sortir, Tengo dit à Fukaéri : « Quand je

t'appellerai, je ferai sonner trois fois, puis je raccrocherai. Ensuite, je te rappellerai. Et là, tu prendras le combiné. Tu as compris ?

— J'ai compris… », répondit Fukaéri. Elle répéta : « Trois sonneries et puis ça coupe… Ensuite tu rappelles… Je prends le téléphone… »

On aurait dit qu'elle lisait et traduisait à haute voix une inscription sur une stèle antique.

« C'est très important, alors, n'oublie pas », dit Tengo.

Fukaéri eut deux hochements de tête.

Lorsque Tengo eut achevé deux cours, il revint dans la salle des enseignants et s'apprêtait à partir quand la réceptionniste vint le prévenir qu'un certain Ushikawa voulait le voir. Elle avait l'air de s'excuser, tel un gentil messager qui n'a pas le cœur de transmettre des nouvelles désagréables. Tengo eut un sourire aimable et la remercia. Ce n'était pas la faute du messager.

Ushikawa attendait Tengo dans la cafétéria, à côté du salon. Il buvait du café au lait, une boisson qui dissonait terriblement avec le personnage. Parmi la foule des étudiants jeunes et pleins de santé, son apparence insolite était plus étonnante encore. Dans la partie de la pièce où il se trouvait, on aurait dit que la pesanteur et la densité de l'atmosphère ainsi que l'angle de réfraction de la lumière étaient différents. Même vu de loin, on ne pouvait le considérer que comme l'incarnation de la mauvaise nouvelle. La cafétéria, à cette heure de pause, était bondée. Pourtant, il était seul à la table de six où il avait pris place. D'instinct, les élèves évitaient Ushikawa comme les antilopes évitent les chiens sauvages.

Tengo prit un café au comptoir et vint s'asseoir en face de lui. Il semblait avoir juste fini de manger un petit pain à la crème. Sur la table, un sachet en papier était roulé en boule. Des miettes de pain restaient collées aux commissures de ses lèvres. Le petit pain à la crème ne s'associait pas non plus avec Ushikawa.

À la vue de Tengo, il se leva légèrement et s'exclama : « Ah, il y a longtemps que je ne vous avais pas vu, monsieur Kawana ! Encore une fois, pardon de débarquer sans prévenir. »

Tengo se dispensa des salutations. « Vous venez sûrement pour connaître ma réponse ? Concernant votre proposition ?

— Eh bien, oui, répondit Ushikawa. Pour le dire vite.

— Monsieur Ushikawa, aujourd'hui, s'il vous plaît, soyons plus concrets et plus francs. Que voulez-vous de moi ? En contrepartie de mon acceptation ? »

Ushikawa jeta un regard prudent autour d'eux. Mais il n'y avait

personne dans leur voisinage immédiat. Les élèves parlaient si fort que personne ne risquait d'entendre leur conversation.

« Très bien. Je vais vous faire une faveur et vous parler franchement. » Ushikawa se pencha en avant sur la table et lui déclara un ton plus bas. « L'argent n'est qu'un prétexte. La somme n'est pas si importante. Ce que mon client peut vous donner de plus précieux, c'est une protection efficace. Bref, cela signifie qu'aucun mal ne vous sera fait. Nous nous y engageons.

— Et en échange ? dit Tengo.

— En échange, ce qu'ils veulent de vous, c'est le silence et l'oubli. Vous avez participé à certaines choses récemment. Mais vous ignoriez les faits et ce à quoi ils devaient aboutir. Comme un simple soldat qui obéit aux ordres. Vous n'êtes pas personnellement responsable. Donc, si vous acceptiez d'oublier tout ce qui s'est passé, ce serait parfait. Vous pourrez repartir à zéro. Nous ne ferons pas savoir que vous avez été le *ghost-writer* de *La Chrysalide de l'air*. Il n'y a plus aucun lien entre vous et ce livre. Et il n'y en aura plus désormais. Nous n'attendons rien d'autre de vous. Encore une fois, tout cela est dans votre intérêt.

— Il ne me sera fait aucun mal. Bon…, dit Tengo. Et les autres participants ? Est-ce qu'il ne leur sera fait aucun mal non plus ?

— Ah… eh bien, ce sera au cas par cas, répondit Ushikawa comme si c'était une chose difficile à avouer. Ce n'est pas moi qui décide, je ne peux rien vous dire de concret mais il y aura certaines mesures de rétorsion, je suppose.

— Et vous avez le bras long et puissant.

— Exactement. Comme je vous l'ai déjà dit, un bras *très* long, *très* puissant. Alors, quelle est votre réponse ?

— Eh bien, je vous le confirme. Il n'est pas question que j'accepte votre argent. »

Sans un mot, Ushikawa porta la main à ses lunettes, les ôta, les essuya soigneusement avec un mouchoir qu'il sortit de sa poche, puis les remit. Comme s'il voulait signifier qu'il y avait peut-être une relation entre ce qu'il avait entendu et sa capacité visuelle.

— Est-ce à dire que notre proposition, euh, est rejetée ?

— C'est tout à fait cela. »

De derrière ses lunettes, Ushikawa contempla Tengo comme s'il regardait un nuage à la forme inhabituelle. « Et encore une fois, pour quelle raison ? De mon modeste point de vue, je ne vois vraiment pas en quoi ce serait mal de l'accepter.

— Je suis embarqué sur le même bateau que les autres. Il est hors de question que je cherche à fuir tout seul, répondit Tengo.

— Ah, c'est vraiment étonnant ! dit Ushikawa, qui paraissait, en effet, très étonné. Je ne vous comprends pas. Voyons, permettez-moi de vous dire que les autres n'ont aucune considération pour vous. Parole ! On se sert de vous et vous recevez des clopinettes. Mais les conséquences que vous subirez seront sérieuses. C'est normal que vous vous disiez : "Ça va pas la tête ! Vous fichez pas de moi !" Je vous assure, si j'étais vous, je serais fumasse. Au lieu de ça, vous continuez à couvrir les autres. C'est vous-même qui avez dit : "Pas question de quitter le navire." Quel navire ? Je ne comprends pas. Pourquoi, à la fin !

— La première raison concerne une femme qui s'appelle Kyôko Yasuda. »

Ushikawa reprit son gobelet de café au lait refroidi et en but quelques gorgées. Il répéta : « Kyôko Yasuda ?

— Vous savez quelque chose sur Kyôko Yasuda », dit Tengo.

Ushikawa resta un instant la bouche à demi ouverte, comme s'il ne comprenait pas de quoi Tengo parlait.

« Non, en toute franchise, je ne sais strictement rien sur une femme de ce nom. Je vous jure que c'est vrai. De qui s'agit-il ? »

Tengo l'observa un moment en silence. Mais il ne put rien lire sur son visage.

« Une de mes connaissances.

— Ah, et si ça se trouve, une connaissance intime ? »

Tengo ne répondit pas. « J'aimerais savoir si vous lui avez fait quelque chose ?

— On lui aurait fait quelque chose ? Mais non. On ne lui a rien fait du tout, répondit Ushikawa. C'est pas des mensonges. Écoutez, comme je viens de vous le dire, j'ignore tout de cette personne. Et je ne pourrais rien faire à quelqu'un que je ne connais pas.

— Mais vous m'avez bien dit que vous aviez engagé un fabuleux détective et qu'il avait enquêté précisément sur moi. Vous avez découvert que j'avais remanié le texte d'Ériko Fukada. Vous savez beaucoup de choses sur ma vie privée. Je suppose donc que ce détective est au courant de mes relations avec Kyôko Yasuda.

— Oui, bon, il est certain que nous avons engagé un excellent détective. Il a fouillé partout. Il n'est donc pas impossible qu'il ait saisi les liens qui existeraient entre vous et cette Mme Yasuda. Mais en admettant qu'il ait obtenu cette information, elle n'est pas arrivée jusqu'à moi.

— J'ai eu une liaison avec cette femme, Kyôko Yasuda, dit Tengo. Je la rencontrais une fois par semaine. Secrètement. Car elle est mariée. Pourtant, sans rien me dire, un jour, brusquement, elle a

disparu, je ne l'ai plus revue. »

Avec le mouchoir qui avait servi pour nettoyer ses lunettes, Ushikawa essuya quelques gouttes de sueur au bout de son nez. « Et alors, monsieur Kawana, vous pensez que nous sommes mêlés, d'une manière ou d'une autre, au fait que cette femme mariée ait disparu. C'est bien cela ?

— Peut-être avez-vous averti son mari qu'elle et moi nous nous rencontrions. »

Ushikawa arrondit la bouche en cul de poule en signe de perplexité. « Pourquoi diable aurions-nous fait une chose pareille ? »

Tengo serra avec force ses mains posées sur ses genoux.

« Quand vous m'avez téléphoné l'autre fois, c'était plutôt inquiétant, ce que vous m'avez dit.

— Et qu'est-ce que je vous avais donc dit ?

— Que lorsqu'on prend de l'âge, la vie n'est plus qu'un long processus de déperdition. Les choses importantes, les unes après les autres, vous glissent des mains et s'échappent. Comme un peigne qui perd ses dents. Les gens que vous aimez, les uns après les autres, disparaissent. Ce genre de choses. Vous vous souvenez ?

— Eh bien oui, je me souviens. Il est vrai que je vous ai tenu ce genre de propos. Mais voyons, monsieur Kawana, ce n'étaient que des considérations générales, rien de plus. Je ne faisais qu'exposer mes opinions personnelles, bien maladroites, pour dire combien il est pénible et difficile de vieillir. En aucun cas, je ne faisais d'allusion concrète à cette Mme Yasuda je ne sais quoi.

— Pourtant, j'y ai entendu comme une sorte d'avertissement. »

Ushikawa secoua la tête à plusieurs reprises.

« Pas le moins du monde, voyons ! Il n'y avait aucun avertissement. C'étaient de simples vues personnelles. Je vous jure qu'en vérité, je ne sais rien sur Mme Yasuda. Cette personne a donc disparu ? »

Tengo poursuivit : « Et puis vous m'avez dit autre chose. Que si je ne vous écoutais pas, cela risquait d'avoir une influence indésirable sur les gens de mon entourage.

— Ah oui, c'est vrai, ça, je l'ai bien dit.

— Et ce ne serait pas un avertissement ? »

Ushikawa remit son mouchoir dans la poche de sa veste et soupira. « Oui, bon, on peut entendre ces mots, en effet, comme un avertissement, mais je vous assure, c'étaient de simples généralités. Écoutez, monsieur Kawana, j'ignore tout de cette femme, cette Mme Yasuda. Même ce nom, je ne l'ai jamais entendu. Je vous le jure sur tous les dieux. »

Tengo l'observa encore une fois. Il était possible qu'il ignore tout de Kyôko Yasuda. L'embarras qu'il lisait sur son visage semblait sincère. Mais si même cet homme ne savait rien, cela ne signifiait pas pour autant qu'*eux*, ils ne lui aient rien fait. Il n'était pas impossible qu'ils n'en aient rien dit à Ushikawa.

« Monsieur Kawana, je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas mais c'est dangereux, non, d'avoir des relations avec la femme d'un autre. Vous êtes un homme jeune, un célibataire plein de vitalité. Au lieu de vous aventurer sur un terrain aussi périlleux, pourquoi ne pas vous tourner plutôt vers une jeune fille ? » Alors qu'il prononçait ces paroles, sa langue léchait et récupérait avec dextérité les miettes de pain restées au coin de sa bouche.

Tengo l'observa en silence.

Ushikawa reprit : « Bien entendu, les relations entre hommes et femmes n'obéissent pas uniquement à la logique. Et dans le système de la monogamie, il y a aussi de nombreuses contradictions. Mais si je me permets de vous donner un conseil, du moment que cette femme n'est plus réapparue chez vous, ne serait-il pas préférable que vous laissiez les choses en l'état ? Ce que je veux vous dire, voyez-vous, c'est que, rester dans l'ignorance, dans ce monde, ça a du bon. Cela vaut, je crois, pour ce qui concerne votre mère, par exemple. Connaître la vérité vous blesserait. Dès que vous sauriez la vérité, inévitablement, vous vous sentiriez responsable. »

Tengo grimaça et retint son souffle. « Vous savez quelque chose au sujet de ma mère ? »

Ushikawa se lécha légèrement les lèvres. « Eh bien, disons que je suis au courant, jusqu'à un certain point. Sur cette question, notre détective a méticuleusement enquêté. Et si vous le désiriez, je serais en mesure de vous transmettre les informations telles que je les ai eues. À ce que j'ai compris, vous avez grandi en ignorant tout de votre mère. Mais voilà, ces informations risquent de ne pas être très réjouissantes.

— Monsieur Ushikawa », dit Tengo. Il repoussa sa chaise en arrière et se leva. « Veuillez vous retirer sur-le-champ. Je ne veux plus vous parler. J'espère ne plus vous revoir à l'avenir. Et même si je devais en subir je ne sais quel préjudice, je préférerais ça plutôt que d'avoir affaire à vous. Je n'ai pas besoin de votre subvention, je n'ai pas besoin que l'on assure ma sécurité. Je n'ai qu'un seul désir, c'est de ne plus vous voir. »

Ushikawa ne trahit aucune réaction. Il était fort possible qu'on lui ait lancé des paroles infiniment plus rudes. Apparut même une faible lueur, au fond de ses yeux, qui ressemblait à un sourire.

« Parfait, dit Ushikawa. De toute manière, je suis heureux d'avoir eu une réponse. Vous avez dit non. *La proposition est rejetée*. C'est clair et facile à comprendre. Je vais transmettre votre refus à mes supérieurs. Je suis un simple coursier sans importance. Mais votre réponse négative n'implique pas obligatoirement que vous aurez à en souffrir dans l'immédiat. Je me contenterais de dire : *ce n'est pas impossible*. Comme il est possible que tout se termine bien, sans dommage pour vous. Ce serait le plus souhaitable, finalement. Non, je ne mens pas, c'est ce que je pense, du fond du cœur. Oui, figurez-vous que je vous aime bien, monsieur Kawana. Même si, visiblement, vous n'avez que faire de ma sympathie, eh bien, tant pis. C'est vrai, je suis un type *invraisemblable*, qui vous a entraîné dans une conversation invraisemblable. Et mes manières, évidemment, sont à la limite du mauvais goût. Je n'ai jamais été du genre à me soucier de plaire. Je me sens pourtant dans de bonnes dispositions à votre égard, et je suis désolé si cela vous embarrasse. Et je crois que vous parviendrez à de grandes choses. »

Après quoi, Ushikawa considéra les doigts de ses mains. Des petits doigts boudinés. Il les tourna et retourna plusieurs fois. Puis il se leva.

« Je vais donc y aller. C'est probablement la dernière fois que je me présente devant vous. Espérons que vos désirs trouveront satisfaction. Je vous souhaite bonne chance. Au revoir. »

Ushikawa prit son sac en cuir usé qui était posé sur la chaise voisine et disparut dans la cafétéria bondée. Les élèves, filles ou garçons, qu'il croisait sur son chemin s'écartaient instinctivement. Comme des petits villageois face à un voleur d'enfants menaçant.

Tengo appela chez lui depuis le téléphone public qui se trouvait dans le hall de l'école. Il avait l'intention de laisser sonner trois fois puis de couper, mais à la deuxième sonnerie, Fukaéri répondit.

« On avait décidé qu'il fallait laisser sonner trois fois puis recommencer, dit Tengo d'une voix faible.

— J'ai oublié…, répondit Fukaéri d'un ton indifférent.

— Je t'avais bien dit de ne pas oublier !

— On refait…, interrogea Fukaéri.

— Non, ce n'est pas la peine. Maintenant que tu as répondu. Pendant mon absence, est-ce qu'il est arrivé quelque chose de bizarre ?

— Pas de téléphone… Personne n'est venu…

— Très bien. J'ai terminé mon travail et je vais rentrer maintenant.

— Juste avant un grand corbeau est venu crier à la fenêtre…, dit

Fukaéri.

— Oui, vers le soir, ce corbeau fait toujours comme ça. Ne t'inquiète pas. C'est une sorte de visite de courtoisie. Je pense que je serai rentré avant sept heures.

— C'est mieux vite…

— Pourquoi ? demanda Tengo.

— Les Little People hurlent…

— Les Little People hurlent, fit Tengo en répétant ses mots. Tu veux dire qu'ils hurlent chez moi ?

— Non. Ailleurs…

— Ailleurs.

— Très très loin…

— Mais toi tu les entends.

— Moi j'entends…

— Et ça veut dire quelque chose ? demanda Tengo.

— Fénomènezanormo…

— Fénomènezanormo ? » répéta Tengo. Il lui fallut un peu de temps avant de comprendre. « Et quelle sorte de phénomènes anormaux ?

— Je ne sais pas exactement…

— Ce sont les Little People qui font survenir ces phénomènes ? »

Fukaéri secoua la tête. Elle pouvait communiquer par le téléphone les mouvements de sa tête. Cela voulait dire : *je ne sais pas*.

« C'est mieux de revenir avant les coups de tonnerre…

— Le tonnerre ?

— Si le train s'arrête nous serons séparés l'un de l'autre… »

Tengo se retourna et regarda par la fenêtre. C'était un crépuscule de fin d'été paisible, sans un seul nuage. « On ne dirait pas qu'il va tonner.

— Avec l'apparence on comprend pas…

— Je me dépêche, dit Tengo.

— Vite c'est mieux… », dit Fukaéri. Puis elle raccrocha.

Une fois sorti de l'école, Tengo leva la tête et observa de nouveau le ciel clair du point du jour puis il se hâta vers la gare de Yoyogi. Pendant ce temps, les paroles d'Ushikawa se répétaient dans sa tête comme une cassette qui se rembobinait automatiquement.

Ce que je veux vous dire, voyez-vous, c'est que, rester dans l'ignorance, dans ce monde, ça a du bon. Cela vaut, je crois, pour ce qui concerne votre mère, par exemple. Connaître la vérité vous blesserait. Dès que vous sauriez la vérité, inévitablement, vous vous sentiriez responsable.

Et quelque part les Little People hurlaient. Sans doute avaient-ils un lien avec les phénomènes anormaux qui allaient advenir. Le ciel est maintenant clair et beau mais les choses ne se comprennent pas avec la seule apparence. Il est possible que gronde le tonnerre, que tombe la pluie, que les trains s'arrêtent. Il faut que je rentre chez moi très vite. La voix de Fukaéri était étrangement convaincante.

« Nous devons unir nos forces », avait-elle dit.

Un long bras allait s'allonger vers nous. Nous devons unir nos forces. Et nous serons le duo le plus puissant du monde.

The beat goes on.

11
Aomamé

L'équilibre est le Bien

AOMAMÉ DÉROULA SUR LE TAPIS LE PETIT MATELAS BLEU en mousse qu'elle avait apporté. Puis elle demanda à l'homme d'enlever son haut. Il descendit du lit et ôta sa chemise. Ainsi dénudé, il paraissait encore plus grand. Son torse était large, sans la moindre graisse, et très musclé. À première vue, il semblait en pleine santé.

Il s'allongea à plat ventre sur le matelas selon les instructions d'Aomamé. Celle-ci prit son poignet et mesura son pouls. Les battements étaient pleins et robustes.

« Pratiquez-vous du sport au quotidien ? demanda-t-elle.

— Non. Je fais simplement des exercices respiratoires.

— Uniquement des respirations ?

— Il est vrai qu'elles sont un peu différentes des respirations ordinaires.

— Comme ce que vous avez fait tout à l'heure dans le noir, n'est-ce pas ? Vous mobilisez toute votre musculature en inspirant et en soufflant très profondément. »

L'homme hocha légèrement la tête sur le matelas.

Aomamé était presque incapable de comprendre. Il fallait évidemment une force considérable pour respirer avec autant d'intensité. Néanmoins, pouvait-on imaginer que quelqu'un puisse avoir un corps aussi puissant et vigoureux uniquement grâce à un travail respiratoire ?

« Ce que je vais vous faire à présent vous causera une certaine souffrance, dit Aomamé d'une voix plate. Sans douleur, les étirements ne sont pas efficaces. Mais je peux en régler le degré. Donc, si vous avez trop mal, faites-le-moi savoir. »

L'homme répondit après une pause : « J'aimerais bien découvrir quelle douleur je n'aurais pas encore ressentie. »

Elle perçut dans ses mots une légère ironie.

« Personne ne prend plaisir à souffrir.

— Mais l'efficacité est proportionnelle à la douleur, c'est bien ça ? Je suis capable de supporter la douleur, du moment qu'elle a du

sens. »

Une expression fugitive flotta sur le visage d'Aomamé dans la demi-pénombre de la chambre. Puis elle dit. « C'est entendu. En tout cas, nous allons bien voir comment les choses se passeront. »

Aomamé commença par pratiquer des étirements sur les omoplates, comme elle le faisait toujours. Dès ses premiers effleurements, elle se rendit compte de la souplesse de ses muscles. Une musculature saine, irréprochable. Tout à fait différente de ce à quoi elle était confrontée d'habitude, au club de sport, avec les muscles des citadins, raides et fatigués. En même temps, pourtant, elle ressentait fortement que, chez cet homme, le flux d'origine avait été entravé. Comme le courant d'une rivière qui est temporairement obstrué par des bois flottants ou des déchets.

Aomamé, faisant levier de son coude, poussa autant qu'elle le put sur ses épaules. Au début lentement, puis en y mettant plus de force. Elle savait qu'il souffrait. Et qu'il éprouvait même une douleur très intense. N'importe qui aurait gémi. Mais il n'eut pas la moindre plainte. Il continua à respirer tout à fait régulièrement. Son visage ne grimaça pas. Il est très endurant, se dit Aomamé. Elle tenta de voir jusqu'où il serait capable de tenir. Une poussée sans ménagement provoqua un craquement sourd dans l'articulation de l'omoplate, une réaction semblable à celle d'un changement d'aiguillage sur une voie ferrée. L'homme eut le souffle coupé un bref instant, mais reprit immédiatement après sa respiration paisible.

« Votre épaule était terriblement bloquée, expliqua Aomamé. Mais à présent, ça a été résolu. Le courant est rétabli. »

Elle enfonça ses doigts, jusqu'à la deuxième phalange, sous l'omoplate. À l'origine, ses muscles étaient souples et élastiques et ils revenaient immédiatement à leur état normal une fois les blocages éliminés.

« Je sens que ça m'a bien soulagé, dit l'homme d'une petite voix.

— Mais vous avez dû avoir plutôt mal.

— Ce n'était pas si terrible.

— Moi aussi, je suis quelqu'un d'endurant, je dirais, mais si on me faisait la même chose, je suis sûre que je hurlerais.

— Bien souvent, une douleur en chasse une autre. L'une compense l'autre. Les sensations, c'est toujours relatif. »

Aomamé s'attaqua à l'omoplate gauche. Fouillant les muscles du bout des doigts, elle comprit qu'elle découvrait là à peu près la même situation qu'à droite. Voyons donc jusqu'où les choses resteront relatives. « Maintenant, je vais travailler le côté gauche. Il y a toutes les chances pour que vous souffriez autant que tout à l'heure.

— Je m’en remets à vous. Ne vous inquiétez pas pour moi.

— Vous voulez dire que je n’ai pas besoin de vous ménager.

— Non, ce n’est pas nécessaire. »

Aomamé traita dans le même ordre les muscles et les articulations autour de l’omoplate gauche. Elle ne fit aucun effort pour épargner l’homme. Sans prendre de gants, comme il l’avait demandé, Aomamé alla au plus court, sans hésitation. La réaction de l’homme fut encore plus mesurée. Juste une espèce de gargouillis au fond de la gorge. Il accueillit la douleur comme quelque chose de tout à fait banal. Ah ah, se dit Aomamé, eh bien, observons jusqu’où il tiendra le coup.

Elle détendit peu à peu les muscles de tout son corps en respectant un schéma bien établi. Les points essentiels étaient inscrits sur sa liste de contrôle mentale. Il lui suffisait de suivre sa route mécaniquement, en procédant par ordre. Comme un veilleur de nuit efficace qui ignore la peur et qui fait le tour d’un bâtiment en pleine nuit, muni d’une torche.

Tous les muscles étaient plus ou moins *bloqués*. On aurait pu évoquer un terrain dévasté après une grave catastrophe. De nombreuses conduites d’eau étaient obstruées, des digues s’étaient effondrées. Quelqu’un d’ordinaire qui aurait subi un tel désastre ne se serait peut-être pas relevé. Ou aurait même cessé de respirer. Mais cet homme était soutenu par son physique robuste et par une volonté farouche. Quels que soient les actes ignobles qu’il avait commis, Aomamé ne pouvait s’empêcher d’éprouver un respect tout professionnel vis-à-vis de sa manière d’endurer en silence des douleurs aussi vives.

Chacun de ses muscles, elle les serra énergiquement, les fit bouger de force, les tordit à l’extrême, les étira. Chaque fois, une articulation craquait. Elle savait bien que ce qu’elle faisait s’apparentait à de la torture. Elle avait eu l’occasion de pratiquer des étirements sur beaucoup d’athlètes. Des sportifs solides habitués aux douleurs physiques. Malgré toute leur résistance, ils laissaient échapper une plainte à un moment. Ou un cri proche de la plainte. Certains en venaient même à uriner. Mais cet homme ne lâcha pas le plus petit gémissement. C’était inouï. Et pourtant, elle pouvait imaginer la douleur qu’il éprouvait en voyant sa nuque trempée de sueur. Elle-même commençait à transpirer légèrement.

Il lui fallut près de trente minutes pour détendre les muscles du dos. Lorsque ce fut terminé, Aomamé fit une pause et s’essuya le front avec une serviette.

Comme c’est étrange, se dit-elle. Je suis venue ici dans l’intention

de tuer cet homme. Mon pic à glace est dans mon sac. Il me suffirait d'appuyer l'extrémité de l'aiguille au bon endroit de sa nuque, de donner un coup sur la poignée, et tout serait terminé. Il perdrait la vie en un éclair sans même se rendre compte de ce qui lui arrivait. Expédié dans un autre monde. Et par là même son corps serait délivré de toutes ses souffrances. Pourtant je fais mon possible et j'utilise toutes mes forces pour atténuer, ne serait-ce que faiblement, les douleurs qu'il éprouve dans notre monde.

Sûrement est-ce parce que c'est la *tâche qu'il m'a été donné d'accomplir*, songea Aomamé. Si j'ai un travail à exécuter, je ne peux faire autrement que de m'y vouer à fond. C'est ainsi que je suis faite. Si ma mission est de normaliser des muscles qui ont des problèmes, je m'y consacre complètement. S'il faut que j'assassine un individu, et que j'estime qu'il y a à cela des raisons justes, je m'y donne totalement.

Évidemment, je ne peux pas mener ces deux actions de pair car leurs objectifs divergent. Chacune d'elles exige une méthode exclusive. Aussi ne puis-je effectuer qu'*une* tâche à la fois. Là, maintenant, j'essaie de rétablir un minimum de normalité dans les muscles de cet homme. Je me concentre là-dessus, je mobilise pour cela toute mon énergie. Pour ce qui viendra après, il sera temps d'y repenser quand j'aurai terminé ce que je fais maintenant.

Et en même temps, Aomamé ne pouvait pas réprimer sa curiosité. La maladie chronique *pas ordinaire* dont souffrait cet homme, sa musculature à l'origine saine et admirable de ce fait lourdement entravée, sa formidable constitution et sa volonté de fer qui lui permettaient de supporter *des douleurs atroces* en « contrepartie de la grâce », comme il le disait lui-même, tout cela excitait sa curiosité. Aomamé voulait constater de ses propres yeux ce qu'elle était capable de faire pour lui et comment le corps de cet homme réagirait à son traitement. C'était une curiosité professionnelle, mais également personnelle. D'ailleurs, si je le tuais maintenant, je devrais m'en aller immédiatement après. Les deux hommes de la pièce voisine risqueraient de trouver bizarre que j'achève mon travail aussi vite. Ils auraient des soupçons. Elle avait bien dit au préalable qu'il lui faudrait au minimum une heure.

« J'ai terminé la moitié. Je vais à présent m'attaquer à l'autre. Voudriez-vous vous mettre sur le dos ? » demanda Aomamé.

Tel un grand animal aquatique échoué, il se retourna lentement.

« Mes douleurs se sont réellement atténuées, dit l'homme, après avoir largement expiré. Aucun des traitements que j'ai suivis jusqu'à présent n'avait été aussi efficace.

— Vos muscles *sont lésés*, dit Aomamé. Je n'en connais pas l'origine mais les dommages sont sérieux. Je vais tenter, autant que faire se peut, de faire revenir les parties atteintes dans un état proche de celui de l'origine. Ce ne sera pas facile et cela s'accompagnera de douleurs. Mais je devrais aboutir à certains résultats. Vos muscles ont une bonne constitution, vous êtes très endurant. Ce que j'ai fait là n'est malgré tout qu'un traitement symptomatique. Il ne s'agit pas d'une solution radicale. Tant qu'on n'aura pas déterminé la cause, les mêmes effets risquent de se reproduire.

— Je comprends bien. Rien n'a été résolu. Les mêmes choses peuvent se répéter, mon état empirer à chaque épisode. Mais même s'il ne s'agit que d'un traitement temporaire, je vous remercie énormément d'avoir atténué mes douleurs, ne serait-ce qu'en partie. Vous ne sauriez imaginer à quel point je vous en suis reconnaissant. J'avais même songé à prendre de la morphine. Mais j'ai préféré y renoncer. Absorber des médicaments durant une longue période détruit les fonctions cérébrales.

— Je poursuis… ? dit Aomamé. Vous acceptez que je ne vous ménage pas, comme tout à l'heure ?

— Cela va sans dire », répliqua l'homme.

Aomamé se vida la tête et s'affronta avec acharnement aux muscles de l'homme. Elle connaissait parfaitement la composition des muscles du corps humain. Elle savait quelle fonction chacun d'eux activait, avec quel os chacun était relié. Quelle était chacune de leur particularité, de leur sensation. L'un après l'autre, Aomamé contrôla tous les muscles et les articulations, les mit en mouvement, les malaxa énergiquement. À la manière d'un inquisiteur zélé cherchant toutes les zones douloureuses dans le corps d'un homme.

Après trente minutes de ce traitement, ils étaient l'un et l'autre couverts de sueur, à bout de souffle. Tels des amants à l'issue d'un échange sexuel fiévreux et intense – à la limite du miracle. L'homme resta silencieux un moment et Aomamé ne prononça pas un mot de son côté. « Je ne voudrais pas exagérer, déclara l'homme pour finir, mais j'ai l'impression que c'est comme si des éléments à l'intérieur de moi ont été remplacés.

— Cette nuit, il est possible qu'il y ait un contrecoup. Que les muscles se crispent violemment, comme pour hurler. Mais que cela ne vous inquiète pas. Demain matin, tout devrait être revenu à la normale. »

S'il y a un lendemain matin, songea Aomamé.

L'homme s'assit en tailleur sur le matelas de yoga et effectua plusieurs respirations profondes comme pour tester sa condition.

« Vous semblez vraiment posséder un talent spécial, dit-il enfin.

— Ce que je fais, répondit Aomamé en s'essuyant le visage, c'est purement pratique. J'ai étudié à l'université tout ce qui concerne la composition des muscles et leurs fonctions. Puis j'ai renforcé ce savoir par la pratique. J'ai affiné mes techniques, et j'ai ainsi inventé mon propre système. Je m'en tiens uniquement à ce que je constate et qui a du sens pour moi. De mon point de vue, en règle générale, la vérité est discernable, elle est vérifiable. Bien entendu, elle s'accompagne d'une certaine souffrance. »

L'homme ouvrit les yeux et observa Aomamé avec un profond intérêt. « C'est ce que vous pensez ?

— À propos de quoi ? demanda Aomamé.

— Que la vérité est toujours discernable et vérifiable. »

Aomamé contracta légèrement les lèvres. « Je ne dirais pas que cela vaut pour toutes les vérités. Je ne parle que pour *le domaine dans lequel j'exerce*. Bien entendu, s'il en était ainsi partout ailleurs, beaucoup de choses seraient plus simples à comprendre.

— Non, pas du tout, dit l'homme.

— Pourquoi donc ?

— La plupart des hommes ne cherchent pas une vérité démontrable. Dans bien des cas, la vérité, comme vous l'avez dit, s'accompagne d'une grande souffrance. Et presque personne ne cherche des vérités douloureuses. Ce dont les hommes ont besoin, c'est de quelque chose de beau, d'agréable, qui leur fait croire, au moins partiellement, que leur existence a du sens. C'est sur ces bases que les religions se sont constituées. »

Après avoir fait pivoter son cou à plusieurs reprises, l'homme poursuivit.

« Du moment que son être lui est présenté comme ayant du sens, hypothèse A, l'homme (ou la femme) l'estime vraie et juste. Mais si son être lui est montré comme faible et misérable, hypothèse B, l'homme (ou la femme) au contraire l'estimera fausse. C'est tout à fait clair. Que quelqu'un aille prétendre que l'hypothèse B est juste, les gens l'ignoreront, le haïront, voire, dans certains cas, l'agresseront. Pour eux, cela ne voudra rien dire, même si cette hypothèse est logique ou démontrable. La plupart des humains récusent une image d'eux-mêmes les représentant comme des êtres faibles et misérables et c'est grâce à ce rejet qu'ils préservent leur santé mentale.

— Mais les corps des hommes, tous les corps, malgré d'insignifiantes différences, sont faibles et misérables. N'est-ce pas là quelque chose d'évident ? dit Aomamé.

— Exact, répondit l'homme. Tous les corps, malgré d'infimes

nuances, sont faibles et misérables. D'ailleurs, ils sont voués à se désintégrer et à disparaître. C'est là une vérité indubitable. Cependant, qu'en est-il de l'esprit de l'homme ?

— Sur l'esprit, je préfère ne pas trop y penser.

— Pourquoi ?

— Je n'en éprouve pas la nécessité.

— Et pour quelle raison ? N'est-ce pas la mission essentielle de l'homme que de réfléchir à son esprit ? Sans se préoccuper que ce soit utile ou pas ?

— En moi il y a l'amour », déclara Aomamé nettement.

Oh oh… qu'est-ce que je suis en train de faire, se dit Aomamé. Voilà que je parle d'amour à un homme que je m'apprête à assassiner.

Comme des rides que le vent dessinerait sur la surface d'une étendue d'eau paisible, s'élargit sur le visage de l'homme quelque chose qui ressemblait à un sourire. Ce qui se manifestait là était une émotion spontanée et pour ainsi dire bienveillante.

« S'il y a de l'amour, c'est suffisant ? interrogea l'homme.

— Oui, tout à fait.

— L'amour dont vous parlez s'adresse-t-il à quelqu'un en particulier ?

— Oui, dit Aomamé. À un homme.

— Un corps faible et misérable et un amour inconditionnel, absolu… », dit-il d'une voix paisible. Puis il marqua une petite pause. « Apparemment vous n'avez pas besoin de religion.

— Sans doute pas.

— Puisque votre être propre est déjà, en quelque sorte, une religion.

— Tout à l'heure, vous avez dit que les religions avançaient de belles hypothèses, plutôt que la vérité. Qu'en est-il alors de l'association religieuse que vous dirigez ?

— À vrai dire, ce que je fais, je ne considère pas qu'il s'agisse d'actes de nature religieuse, dit l'homme. Simplement, j'entends des voix, et je les transmets aux hommes. Je peux seulement entendre des voix. Je les entends vraiment, sans l'ombre d'un doute. Mais je ne peux fournir la preuve que ce message est *vrai*. Tout ce que je peux faire, c'est donner une forme aux grâces modestes qui l'accompagnent. »

Aomamé se mordit un peu la bouche et reposa sa serviette. Quelles grâces, dites-moi, avait-elle envie de demander. Mais elle se contint. La conversation durait trop longtemps. Il lui restait un travail important à achever.

« Voudriez-vous vous remettre encore une fois sur le ventre ?

Pour finir, je vais détendre les muscles du cou », dit Aomamé.

L'homme s'allongea de nouveau sur le matelas et offrit sa nuque puissante à Aomamé.

« En tout cas, vous possédez un toucher magique, dit-il.

— Un toucher magique ?

— Vos doigts dégagent une énergie extraordinaire. Vous avez une sensibilité très aiguisée pour détecter les points particuliers du corps humain. C'est un talent spécial, qui n'est accordé qu'à un nombre très limité de personnes. Ce n'est pas par vos études ni par votre pratique que vous l'avez acquis. Moi aussi j'ai reçu un don, de naissance, comme vous, mais d'une espèce différente. Pourtant, d'une manière ou d'une autre, les hommes doivent payer le prix des grâces qu'ils reçoivent.

— Je n'ai jamais considéré les choses ainsi, dit Aomamé. J'ai fait des études, pratiqué énormément d'exercices personnels et consolidé ma technique. Je ne l'ai reçue de personne.

— Je n'ai pas l'intention d'argumenter. Mieux vaut pourtant vous en souvenir. Les dieux donnent, les dieux reprennent. Même si vous ne savez pas que cela vous a été donné, les dieux savent parfaitement qu'ils vous l'ont donné. Eux n'oublient rien. Votre talent, vous devez en user avec beaucoup de soin. »

Aomamé observa ses dix doigts. Puis, en se concentrant sur leurs extrémités, elle les appliqua sur la nuque de l'homme.

Les dieux donnent, les dieux reprennent.

« J'aurai bientôt terminé. Ce sera la toute dernière finition de ce jour », annonça-t-elle d'une voix sèche dans le dos de l'homme.

Elle eut l'impression d'entendre, au loin, le tonnerre gronder. Elle se tourna vers la fenêtre mais ne vit que le ciel obscur. Immédiatement, elle perçut de nouveau le même bruit. Qui résonna à vide dans la chambre silencieuse.

« Maintenant, il va pleuvoir », déclara l'homme d'une voix dépourvue d'émotion.

Les mains posées sur la nuque puissante de l'homme, Aomamé cherchait un point précis. Pour cela, il fallait que son énergie soit singulièrement concentrée. Elle ferma les yeux, bloqua sa respiration, mobilisa son attention sur la circulation de son sang. Ses doigts lui transmettaient des informations précises sur la température du corps et l'élasticité de la peau. Il n'y avait qu'un point, un seul, minuscule. Facile à déceler sur certaines personnes, plus difficile sur d'autres. Cet homme qu'on appelait leader, visiblement, faisait partie de la seconde catégorie. C'était aussi délicat que de chercher à tâtons une pièce de

monnaie dans le noir sans faire de bruit. Néanmoins, Aomamé finit par le trouver. Elle posa l'extrémité du doigt dessus, et grava dans sa tête sa sensation tactile et la position exacte. Comme si elle inscrivait un signe sur un plan. Elle possédait cette compétence unique.

« Pouvez-vous rester ainsi ? » demanda Aomamé à l'homme. Puis elle allongea la main vers son sac et en sortit l'écrin enfermant le petit pic à glace.

« Il reste un dernier blocage dans la nuque, dit-elle d'une voix calme. Un point impossible à détendre avec la seule force de mes doigts. Si j'arrive à éliminer cette tension, vos douleurs devraient être considérablement allégées. Je voudrais piquer ce point avec une aiguille d'acupuncture. L'endroit est sensible mais j'ai fait ce geste plusieurs fois, sans jamais me tromper. Est-ce que vous m'autorisez à… ? »

L'homme respira profondément. « Je m'en remets totalement à vous. Je suis prêt à tout accepter si vous faites disparaître mes douleurs. »

Elle sortit le pic à glace de son écrin, ôta le petit bouchon de liège fiché à son extrémité. L'aiguille était bien là comme toujours, effilée et fatale. Elle prit l'instrument dans la main gauche, et chercha de son index droit le point qu'elle avait découvert auparavant. Pas d'erreur. C'était bien là. Elle appliqua dessus la pointe de l'aiguille, prit une grande respiration. Après quoi, sa main droite s'abaisserait sur la poignée, comme un marteau, et l'extrémité de la fine aiguille s'enfoncerait *tout droit* jusqu'au fond. Et tout serait fini.

Mais *quelque chose* l'en empêcha. Le poing droit d'Aomamé, suspendu en l'air, une raison inconnue lui interdisait de s'abaisser.

Après, tout sera fini, se disait Aomamé. Un simple petit coup et j'expédie cet homme « de l'autre côté ». Et puis je sortirai de cette chambre, l'air indifférent, et après, je changerai de visage et de nom, je deviendrai une autre. Je peux le faire. Non, je n'ai pas peur. Ni mauvaise conscience. Cet homme mérite la mort, indiscutablement. Il a commis des actes abominables. Mais elle n'y arrivait pas. Des doutes indéfinissables mais insistants rendaient sa main droite indécise.

Tu ne devrais pas laisser les choses se faire aussi simplement, lui soufflait son instinct.

Il y avait là quelque chose qui n'était pas logique. Elle le comprenait. Quelque chose de bizarre, de pas naturel. Des forces diverses se bousculaient et s'affrontaient en elle. Dans la pénombre à peine éclairée, elle grimaça violemment.

« Eh bien ? » L'homme prit la parole. « J'attends ! Votre dernière finition. »

À ses paroles, Aomamé comprit enfin la raison de son hésitation. *L'homme savait* ce qu'elle allait lui faire.

« Inutile de tergiverser, dit-il d'une voix paisible. C'est bien comme ça. Ce que vous désirez, c'est exactement ce que je désire aussi. »

Le tonnerre gronda de nouveau. Mais on ne voyait pas d'éclairs. Il y avait juste des grondements, comme une canonnade au loin. Une bataille lointaine. L'homme poursuivit.

« Et ainsi *le traitement* sera parfait. Vous m'avez prodigué des étirements avec un soin extrême. Je rends un hommage sincère à votre talent. Mais comme vous l'avez dit vous-même, il ne s'agit que d'un traitement symptomatique. Mes souffrances ne pourront être abolies que lorsqu'on m'aura ôté la vie une fois pour toutes. Il faut juste aller au sous-sol et couper le courant. Vous pouvez faire cela pour moi. »

Aomamé tenait toujours l'aiguille dans la main gauche, son extrémité sur le point spécial de la nuque, et en même temps, gardait la main droite en l'air. Elle ne pouvait ni aller de l'avant, ni revenir en arrière. « Si je veux vous empêcher de faire ce que vous avez l'intention d'accomplir, j'en ai le pouvoir. C'est facile, dit l'homme. Allez-y, abaissez votre main ! »

Aomamé voulut s'exécuter mais sa main était figée en l'air, comme celle d'une statue de pierre.

« Même si je ne souhaitais pas le posséder, j'ai ce genre de pouvoir. Mais ça suffit, maintenant, allez-y, bougez votre main. Vous êtes de nouveau en état de disposer de ma vie. »

Aomamé sentit que sa liberté de mouvement lui était revenue. Elle serra la main puis la rouvrit, sans éprouver de gêne particulière. Elle avait dû subir une sorte d'hypnose, assurément provoquée par une énergie puissante.

« Cette force particulière m'a été octroyée. En contrepartie, ils ont réclamé beaucoup de moi. Leurs désirs sont devenus les miens. Des désirs violents à l'extrême, auxquels j'ai été incapable de m'opposer.

— *Ils*, dit Aomamé. Vous voulez dire les Little People ?

— Ah, vous savez *ça*. Très bien. L'histoire ira plus vite.

— Je connais juste leur nom. Mais j'ignore ce qu'ils sont.

— Il n'y a personne, nulle part, qui sache exactement ce que sont les Little People, dit l'homme. Tout ce qu'on sait d'eux, c'est qu'ils existent. Avez-vous lu *Le Rameau d'or* de James Frazer ?

— Non.

— Un livre très intéressant. Qui nous apprend toutes sortes de choses. À une époque très ancienne, dans différentes régions du monde, il était prescrit de mettre à mort le roi à l'issue de son mandat

qui durait entre dix et douze années. Une fois le temps venu, il fallait le tuer. C'était un geste nécessaire à la communauté, et le roi lui-même l'acceptait. La mise à mort devait être cruelle et sanglante. C'était pour lui un grand honneur. Pourquoi le régicide était-il nécessaire ? Parce que, alors, comme représentant de son peuple, le roi avait le don d'"entendre les voix". Ces hommes faisaient fonction de circuit qui assurait la liaison entre *eux* et *nous*. Après une période déterminée, la communauté ne pouvait échapper à l'obligation de mettre à mort ceux qui "entendaient les voix". Il fallait agir ainsi afin de préserver un juste équilibre entre les forces que dégageaient les Little People et la conscience des hommes sur terre. Gouverner, dans le monde antique, était synonyme d'entendre les voix des dieux. Bien entendu ce genre de système a été aboli à un certain moment, les rois n'ont plus été mis à mort, et le trône est devenu quelque chose de profane et d'héréditaire. Et alors, les hommes ont cessé d'entendre les voix. »

Aomamé écoutait tout cela tandis que, inconsciemment, elle ouvrait et refermait sa main droite suspendue en l'air.

L'homme poursuivit.

« *Ils* ont eu toutes sortes d'appellations, et dans de nombreux cas, ils n'ont pas eu de nom du tout. *Ils étaient simplement là*. Cette appellation de Little People n'est en somme qu'une commodité. Lorsque ma fille était encore très jeune, elle les appelait les "petits hommes". C'est elle qui les a amenés. Et moi, j'ai changé ce nom en "Little People". C'était plus facile à prononcer.

— Et ensuite vous êtes devenu roi. »

L'homme inspira profondément par le nez et garda un certain temps l'air dans ses poumons. Puis il souffla très lentement.

« Non, pas un roi. Je suis devenu "Celui qui entend les voix".

— Et maintenant, vous désirez être mis à mort sauvagement.

— Non, un meurtre sanglant n'est pas indispensable. Nous sommes à présent en 1984, nous sommes ici en plein cœur d'une métropole. Il n'est pas obligatoire de perpétrer un meurtre violent. Il serait suffisant que vous m'ôtiez simplement la vie. »

Aomamé secoua la tête, relâcha les muscles. L'extrémité de l'aiguille était toujours posée sur le point spécial de la nuque de l'homme mais elle n'éprouvait plus le moindre désir de le tuer.

Aomamé dit. « Vous avez violé plusieurs fillettes. Des enfants qui parfois n'avaient même pas dix ans.

— C'est exact, dit l'homme. Selon le bon sens, il n'y a pas de raison de voir les choses autrement. Au vu de la loi, je suis un criminel. J'ai eu des relations sexuelles avec des fillettes qui n'étaient

pas encore pubères. Même si ce n'était pas ce que je désirais. »

Aomamé se contenta de soupirer profondément. Comment pourrait-elle apaiser les violents courants émotionnels qui se succédaient en elle ? Elle l'ignorait. Son visage était contracté, et c'était comme si sa main droite et sa main gauche voulaient agir différemment.

« J'aimerais que vous m'ôtiez la vie, dit l'homme. Il est préférable que je ne vive plus en ce monde, pour différentes raisons. Je suis un être qu'il faut éliminer afin que l'équilibre du monde soit conservé.

— Que se passera-t-il si je vous tue ?

— Les Little People auront perdu celui qui entend les voix. Je n'ai pas encore de successeur.

— Vous imaginez-vous que je vais croire des choses pareilles ? dit Aomamé comme si elle éructait. Ça vous arrange, tous ces raisonnements, alors que vous n'êtes qu'un pervers qui cherche à justifier ses actes ignobles. Les Little People ou je ne sais trop quoi, ça n'existe pas, pas plus que les voix des dieux, ou les grâces. Vous n'êtes sans doute qu'un vulgaire escroc qui se prétend prophète ou chef religieux. Comme il y en a des tas dans le monde.

— Vous voyez la pendule…, dit l'homme sans relever la tête. Sur la commode, à droite. »

Aomamé regarda dans cette direction. Il y avait là une commode aux formes arrondies, qui devait lui arriver à mi-corps, sur laquelle était posée une pendule en marbre. Elle semblait très lourde.

« Regardez-la. Sans la quitter des yeux. »

Elle fit ce qu'il lui demandait et, la tête relevée, elle garda les yeux fixés sur la pendule. Sous ses doigts, elle sentit les muscles de l'homme se raidir. Jusqu'à devenir aussi durs que la pierre. Ils étaient animés d'une puissante énergie, presque inconcevable. Comme pour répondre à cet appel, la pendule s'éloigna peu à peu de la commode et parut flotter en l'air. Elle se souleva d'environ cinq centimètres, avec de légers tremblements, comme si elle hésitait, puis affermit sa position et resta là à flotter dix bonnes secondes. Après quoi les muscles perdirent de leur force et la pendule retomba sur la commode avec un bruit sourd. Comme si elle se souvenait brusquement de la pesanteur qui régnait sur terre.

L'homme poussa un énorme soupir d'épuisement.

« Rien que pour accomplir cette petite chose, il faut une énergie considérable, déclara-t-il, après avoir expiré tout l'air qu'il avait en lui. Et ça me consume. Mais je voulais au moins vous faire comprendre que je n'étais pas *un vulgaire escroc*. »

Aomamé ne répondit pas. L'homme effectuait de grandes

respirations pour reprendre des forces. Comme si de rien n'était, la pendule continuait à égrener le temps sur la commode. Elle était simplement posée un peu de travers. Aomamé continua à l'observer fixement pendant que l'aiguille des secondes faisait un tour de cadran.

« Vous possédez une faculté particulière, dit Aomamé d'une voix sèche.

— Vous l'avez constaté.

— Exactement comme dans *Les Frères Karamazov*, l'épisode entre le diable et le Christ, dit Aomamé. Le Christ se livre dans le désert à des exercices rigoureux, et le diable lui demande de faire un miracle. Changer la pierre en pain. Mais le Christ l'ignore. Le miracle n'est qu'une séduction du diable.

— Je sais. J'ai lu *Les Frères Karamazov*. Oui, bien sûr, vous avez raison. On ne résout rien avec ce genre de démonstration tapageuse. Mais je devais vous convaincre dans un laps de temps limité. C'est pour cela que je vous ai montré cette petite expérience. »

Aomamé resta silencieuse.

« Si le bien absolu n'existe pas dans ce monde, le mal absolu non plus n'existe pas, dit l'homme. Le bien et le mal ne sont pas des valeurs fixes et intangibles. Elles s'intervertissent, et la manière de les considérer varie constamment. Un bien peut à l'instant suivant être changé en mal. Et inversement. Dans *Les Frères Karamazov*, Dostoïevski a fort bien dépeint cet état des choses. L'essentiel est que soit préservé un équilibre dans le balancement incessant du bien et du mal. Si l'un des deux va trop loin, il devient difficile de maintenir une morale réaliste. *L'équilibre est en soi le bien*. Et c'est en ce sens que je dois mourir, pour que cet équilibre soit préservé.

— Je n'éprouve plus le besoin de vous tuer ici et maintenant, déclara nettement Aomamé. Vous le savez certainement, j'étais venue dans l'intention de vous exécuter. Il m'est intolérable qu'un homme comme vous reste en vie. J'avais l'intention de vous effacer de ce monde, d'une manière ou d'une autre. Mais à présent, je n'ai plus cette *intention*. Vous souffrez atrocement, je le sais bien. Mais je préfère que vous mouriez en proie à vos douleurs, en devenant petit à petit une loque. Je n'ai pas envie de vous octroyer une mort paisible. »

L'homme, toujours allongé sur le ventre, hocha faiblement la tête. « Si tu me donnes la mort, mes fidèles te poursuivront partout. Ce sont des fanatiques, terriblement obstinés. Moi parti, le groupe perdra sa force afférente. Mais une fois que ce type de système a pris forme, il se perpétue par lui-même. »

Aomamé écoutait simplement.

« C'est mal, ce qu'on a fait à ton amie, dit l'homme allongé.

— Mon amie ?

— Celle qui avait des menottes. Comment s'appelait-elle déjà ? »

En Aomamé se fit soudain un grand calme. Elle n'éprouvait plus de tiraillements. Elle était seulement envahie par un flegme pesant.

« Ayumi Nakano, dit Aomamé.

— C'est malheureux, ce qui lui est arrivé.

— C'est vous qui lui avez fait *ça* ? demanda Aomamé d'une voix froide. C'est vous qui avez tué Ayumi ?

— Non, pas du tout. Je n'avais aucune raison de la tuer.

— Mais vous savez ce qui s'est passé. Ayumi a bien été assassinée par quelqu'un.

— Notre détective a enquêté, dit l'homme. Nous ne savons pas qui a fait ça. En revanche, ce que je sais, c'est que ton amie policière a été étranglée dans un hôtel. »

La main droite d'Aomamé se crispa de nouveau durement. « Mais vous m'avez dit : "C'est mal, ce qu'on a fait à ton amie."

— Je n'ai pas pu l'empêcher. Mais quel que soit le meurtrier, il faut comprendre que ce sont toujours les parties fragiles qui sont visées. Comme les loups qui attaquent le mouton le plus faible du troupeau.

— Vous voulez dire qu'Ayumi était ma partie faible ? »

L'homme ne répondit pas.

Aomamé ferma les yeux. « Mais pourquoi fallait-il qu'ils la tuent ? C'était quelqu'un de bien. Elle ne faisait de mal à personne. Pourquoi, enfin ? Parce que j'étais mêlée *à tout ça* ? Est-ce que ça n'aurait pas suffi qu'ils me détruisent, moi seule ? »

L'homme dit. « Ils ne peuvent pas te détruire.

— Pourquoi ? demanda Aomamé. Pourquoi ne peuvent-ils pas me détruire ?

— Parce que tu es d'ores et déjà devenue spéciale.

— Spéciale, dit Aomamé. Spéciale, et comment ?

— Cela, tu le découvriras bientôt.

— Bientôt ?

— Quand le temps sera venu. »

Aomamé grimaça encore une fois. « Je suis incapable de comprendre ce que vous dites.

— Tu comprendras un jour. »

Aomamé secoua la tête. « Donc, ils ne peuvent plus m'attaquer. Par conséquent ils s'en prennent aux *parties faibles* qui m'entourent. Pour me donner un avertissement. Pour que je ne vous ôte pas la vie. »

L'homme resta silencieux. Un silence qui valait confirmation.

« C'est trop affreux », dit Aomamé. Puis elle secoua la tête. « Ils

l'ont tuée, alors que cela ne change rien à la réalité.

— Non, ce ne sont pas des assassins. Ils ne s'abaissent pas à assassiner quelqu'un de leurs propres mains. Ce qui a tué ton amie, c'est quelque chose qui lui était inhérent. Ce drame serait arrivé tôt ou tard. Elle prenait beaucoup de risques dans sa vie. Ils ont simplement appuyé sur une touche. Comme quand on reprogramme un appareil. »

Un appareil ?

« Ce n'était pas un four à micro-ondes. Mais une femme, en chair et en os. Quels que soient les risques qu'elle prenait, pour moi, c'était une amie chère. Et vous autres, vous me l'avez enlevée avec une incroyable indifférence. Impitoyablement. Sans que cela ait du sens.

— Ta colère est légitime, dit l'homme. Et c'est normal qu'elle soit dirigée contre moi. »

Aomamé secoua la tête. « Même si je vous ôte la vie ici, Ayumi ne reviendra pas.

— Mais tu pourrais ainsi contre-attaquer les Little People. Ce serait une possibilité de te venger. Ils ne désirent pas que je meure pour le moment. Si je mourais ici, il se produirait un vide. Ou du moins, un vide temporaire jusqu'à ce qu'ils me trouvent un successeur. Ils subiraient un coup sévère. Et en même temps, ce serait avantageux pour toi.

— “Il n'y a rien de plus coûteux et de plus inefficace que la vengeance”, a dit quelqu'un, répliqua Aomamé.

— Winston Churchill. Seulement, d'après mes souvenirs, il avait prononcé ces paroles pour excuser l'insuffisance du budget de l'Empire britannique. Il n'y avait là aucune justification morale.

— Peu m'importe la morale. Votre corps sera envahi et dévoré par des choses inimaginables, et vous mourrez après avoir dû supporter des tourments atroces, tant que je n'aurai pas abaissé ma main. Pourquoi aurais-je de la compassion ? Ce n'est pas ma faute si le monde est devenu amoral et qu'il s'effondre. »

L'homme eut encore un profond soupir. « Bien sûr. J'ai très bien compris tes objections. Bon, eh bien, je vais te proposer une sorte de marché. Tu acceptes de m'ôter la vie ici, et, en échange, je ferai en sorte que Tengo Kawana soit sauvé. Il me reste suffisamment de pouvoir pour cela.

— Tengo », dit Aomamé. Toute force s'était retirée de son corps. « Vous savez *ça* aussi ?

— Je sais tout, absolument tout, sur toi. Je te l'ai dit, non ? Enfin, *presque* tout.

— Mais vous n'avez tout de même pas pu deviner mes pensées. Le nom de Tengo n'est jamais sorti de mon cœur, je l'ai gardé

constamment en moi.

— Aomamé », dit l'homme. Puis il eut un soupir fugace. « Il n'y a rien dans ce monde que l'on puisse garder pour soi à tout jamais. Et par ailleurs, *par hasard*, devrais-je dire, il se trouve que Tengo a pris aujourd'hui pour nous une signification importante. »

Aomamé resta à court de mots.

« Mais pour être plus précis, je dirais qu'il ne s'agit pas d'un pur hasard. Vos deux destins ne se sont pas simplement croisés. Il fallait que vous pénétriez tous les deux dans ce monde. Et une fois dedans, vous aviez l'un et l'autre un rôle à y jouer, que cela vous plaise ou non.

— Nous avons pénétré dans ce monde ?

— Oui, dans l'année 1Q84.

— L'année 1Q84 ? » dit Aomamé. De nouveau son visage se contracta violemment. *N'est-ce pas le terme que j'ai créé ?*

« Exactement. Le terme que tu as créé, dit l'homme comme s'il avait lu dans ses pensées. Je me suis simplement permis de l'utiliser. »

1Q84, articula Aomamé dans sa bouche.

« Il n'y a rien dans ce monde que l'on puisse garder pour soi à tout jamais », répéta le leader d'une voix paisible.

12
Tengo

… qu'on ne compte pas sur les doigts

EN MARCHANT À VIVE ALLURE de la gare jusqu'à chez lui, Tengo réussit à rentrer avant la pluie. Aucun nuage n'était encore visible dans le ciel du soir. Rien dans l'atmosphère ne laissait présager un orage imminent accompagné de pluie ou de tonnerre. Personne ne portait de parapluie. C'était un agréable crépuscule de fin d'été, parfait pour aller assister à un match de base-ball et boire de la bière. Mais pour le moment, il avait pris le parti de faire confiance à Fukaéri. Mieux valait la croire, se disait Tengo. Plus par expérience que par logique.

Il jeta un œil sur sa boîte aux lettres, s'aperçut qu'elle contenait une enveloppe de type administratif sans nom d'expéditeur. Il l'ouvrit immédiatement. C'était un avis de virement d'un montant de 1 627 534 yens sur son compte courant, qui provenait des « Bureaux Éri », peut-être la société fantoche créée par Komatsu. Ou alors l'argent venait du Pr Ébisuno. Il y a un certain temps, Komatsu lui avait annoncé qu'« il lui réglerait une "partie" de ses honoraires de droits d'auteur pour *La Chrysalide de l'air* ». C'était sans doute le montant de cette « partie ». Et l'intitulé serait quelque chose comme « frais de collaboration » ou « frais de recherche ». Il contempla encore une fois le chiffre, replaça l'avis de virement dans l'enveloppe et la mit dans sa poche.

Pour Tengo, un million six cent mille yens était une très grosse somme (à vrai dire, il n'avait jamais possédé autant d'argent de sa vie). Il n'en éprouvait pourtant ni joie ni étonnement. À l'heure actuelle, les questions d'argent n'étaient pas un problème tellement important. Il avait des revenus réguliers qui lui permettaient de vivre correctement. Sur ce plan-là, il n'était pas inquiet pour l'avenir. Et pourtant, des tas de gens voulaient lui donner de l'argent, beaucoup d'argent. Quel monde étrange.

Malgré tout, toucher à peine un million six cent mille yens pour avoir été entraîné dans *autant de* complications après avoir récrit *La Chrysalide de l'air*, n'était-ce pas bien peu cher payé ? Évidemment,

Tengo n'aurait su estimer quelle était la juste rémunération. D'ailleurs il ne savait pas si l'on pouvait fixer un prix en regard de tels imbroglios. Dans ce monde, certes, il y avait d'innombrables contrariétés impossibles à tarifer ou à rémunérer. *La Chrysalide de l'air* continuant à se vendre, d'autres virements suivraient certainement, aggravant du même coup ses problèmes. Des honoraires supplémentaires ne feraient qu'accroître son degré d'implication.

Dès le lendemain matin, se dit-il, il irait rendre à Komatsu ce million six cent mille et quelques yens. Ce serait une façon de se sentir un peu moins responsable. Et peut-être d'être légèrement soulagé. Au moins, il aurait refusé formellement de toucher à cet argent. Même si, pour autant, sa responsabilité morale n'en serait pas dégagée. Ni ses actes davantage justifiés. Au mieux, ce serait une « circonstance atténuante ». Ou au contraire, il n'en apparaîtrait que plus suspect. En somme, pensa-t-il, cela voudrait dire que je rends cet argent parce que j'ai mauvaise conscience.

À réfléchir si frénétiquement, il attrapa mal à la tête et décida de chasser de ses pensées ce million six cent mille yens. Il pourrait toujours y réfléchir tranquillement plus tard. L'argent n'est pas un être vivant, il ne va pas s'échapper on ne sait où si on le laisse là où il est. Vraisemblablement pas.

Le problème immédiat, songeait Tengo en montant les deux étages jusqu'à son appartement, c'était de trouver une manière de remettre sa vie sur pied. En allant voir son père à Minami Bôsô, il avait acquis la quasi-certitude que l'homme n'était pas son véritable père. Il pouvait donc prendre un nouveau départ. C'était peut-être l'occasion de rompre tout lien avec les diverses complications qui l'environnaient, de recommencer une nouvelle vie. Un nouveau travail, un nouveau lieu de vie, de nouvelles relations. S'il n'avait pas encore pleinement confiance en lui, il pressentait qu'il devrait désormais pouvoir mener une existence plus logique.

Mais auparavant, il avait des choses à mettre en ordre. Il lui était impossible de disparaître brusquement et d'abandonner Fukaéri, Komatsu, le Pr Ébisuno. Non pas, bien entendu, qu'il ait eu des obligations envers eux. Ni des responsabilités morales. Comme l'avait dit Ushikawa, toute cette affaire avait considérablement gêné Tengo. Il y avait certes été entraîné contre son gré en ignorant ce qui se tramait derrière. Mais il en avait été un des acteurs. Il ne pouvait pas dire, ah, je ne savais pas ce qui se passerait après. Quant à vous, faites ce qui vous chante. D'abord, il voulait tirer un trait définitif sur tout ce qui n'était pas clair. Sinon, sa vie nouvelle, qui devrait être sans tache,

pourrait en être viciée dès ses débuts.

Ce mot « viciée » lui fit repenser à Ushikawa. Ah, celui-là, soupira Tengo. Ushikawa détenait des informations sur la mère de Tengo. Il pouvait les lui donner, lui avait-il déclaré.

Si vous le désiriez, je serais en mesure de vous transmettre les informations telles que je les ai eues. À ce que j'ai compris, vous avez grandi en ignorant tout de votre mère. Mais voilà, ces informations risquent de ne pas être très réjouissantes.

Tengo ne lui avait même pas répondu. Il n'avait pas la moindre envie d'entendre de la bouche d'Ushikawa quoi que ce soit concernant sa mère. Tout ce qui sortait de la bouche de cet individu s'en trouvait souillé. D'ailleurs, Tengo ne voulait entendre ce type de renseignements de la bouche de *personne*. S'il devait apprendre quelque chose sur sa mère, il faudrait que cette connaissance lui soit dévoilée sous la forme d'une « révélation » totale, et non pas par bribes. Ce devrait être une découverte immédiatement intelligible dans toute son étendue, pour ainsi dire comme un paysage cosmique.

Tengo ne savait pas, bien entendu, si une révélation aussi dramatique lui serait un jour offerte. Peut-être jamais. Mais il avait besoin que survienne quelque chose d'assez puissant pour rivaliser avec l'image si vivace de sa « rêverie » qui le désorientait depuis tant d'années, qui l'avait ébranlé de manière si absurde, qui lui avait apporté des souffrances incessantes. Quelque chose qui surpasse sa vision. Il en serait alors purifié. Des informations dispensées goutte à goutte ne lui serviraient à rien.

Telles étaient les pensées qui agitaient Tengo alors qu'il montait jusque chez lui, au deuxième étage.

Devant la porte de son appartement, Tengo sortit la clé de sa poche et l'introduisit dans la serrure. Puis, avant d'ouvrir, il frappa trois coups, fit une pause et frappa deux coups encore. Après quoi il ouvrit calmement la porte.

Fukaéri était assise à la table et buvait un grand verre de jus de tomate. Elle portait les mêmes vêtements qu'à son arrivée. Une chemise d'homme rayée, un jean étroit. Mais elle lui parut tout à fait différente. Il lui fallut un peu de temps pour comprendre qu'elle avait seulement relevé et attaché ses cheveux. Et que, par conséquent, ses oreilles et sa nuque étaient entièrement découvertes. Et ses petites oreilles roses, qu'on aurait dites poudrées à l'aide d'une douce houppette, semblaient tout juste avoir été créées. Formées sur des critères uniquement esthétiques. Bien davantage que pour percevoir

des sons. Du moins, telles que les voyait Tengo. Et au-dessous, dans leur prolongation, son cou fin et délicat resplendissait comme un frais végétal mûri sous un généreux soleil. Un cou d'une pureté sans réserve, qui s'accorderait avec la rosée du matin et les coccinelles. Il la voyait ainsi pour la première fois. C'était une vision presque miraculeuse, belle et intime à la fois.

Tengo resta immobile un moment devant la porte qu'il venait de refermer. Ces oreilles et ce cou qui lui étaient dévoilés le troublèrent comme s'il contemplait une autre femme entièrement nue, elles lui firent trembler le cœur. Tel un explorateur qui découvre une résurgence cachée aux sources du Nil, Tengo en perdit la voix. La main toujours posée sur la poignée de la porte, il contempla Fukaéri un instant, les yeux étrécis.

« J'ai pris une douche avant… », dit-elle dans sa direction, d'une voix sérieuse, comme si elle se souvenait d'un événement important, tandis qu'il se tenait là immobile. « J'ai pris ton shampooing et ton après-shampooing. »

Tengo hocha la tête. Puis il soupira, et, lâchant enfin la poignée de la porte, il donna un tour de clé. Shampooing, après-shampooing ? Puis il fit un pas en avant.

« Il n'y a pas eu de coup de téléphone ? demanda-t-il.

— Pas un seul… », répondit Fukaéri. Puis elle secoua la tête faiblement.

Tengo s'approcha de la fenêtre et observa l'extérieur en entrouvrant à peine les rideaux. Il ne vit rien de particulièrement bizarre. Pas de silhouette suspecte, pas de voiture louche stationnée. Juste l'habituel paysage morne d'une zone résidentielle morne. Le long des rues, les arbres aux branches tordues étaient couverts d'une poussière grise, les garde-fous étaient enfoncés en de nombreux endroits, et un certain nombre de vélos rouillés étaient abandonnés. Un slogan de la police était affiché sur un mur : « La conduite en état d'ivresse : un sens unique vers la tombe. » (Y avait-il dans la police des préposés à l'invention de ces slogans ?). Un vieillard à l'air méchant promenait son chien bâtard à l'air stupide. Une fille à l'air stupide conduisait une affreuse petite voiture. D'affreux poteaux électriques soutenaient de méchants fils électriques. De l'autre côté de la fenêtre, le monde, constitué par une accumulation sans bornes de petits mondes, dont chacun était revêtu de ses propres formes, semblait se situer quelque part entre « tragique » et « sans joie ».

Pourtant existaient incontestablement dans ce monde de belles choses à voir comme le cou et les oreilles de Fukaéri. Difficile de décider à quoi il était plus judicieux de se fier. Tengo eut un petit

gémissement au fond de la gorge, comme un gros chien qu'on dérange. Puis il referma les rideaux et revint dans son tout petit monde à lui.

« Est-ce que le Pr Ébisuno sait que tu es ici ? » interrogea Tengo.

Fukaéri secoua la tête. Le Maître ne le savait pas.

« Tu n'as pas l'intention de le lui dire ? »

Fukaéri secoua la tête. « Je ne peux pas communiquer…

— Ce serait dangereux ?

— On peut écouter au téléphone… les lettres peuvent ne pas arriver…

— Il n'y a que moi qui sache que tu es ici ? »

Fukaéri eut un hochement de tête.

« Tu as apporté de quoi te changer ?

— Juste un peu… », dit Fukaéri. Puis elle lança un coup d'œil vers son sac en toile. Il ne devait pas entrer beaucoup de choses à l'intérieur.

« Mais ça ne me fait rien…, dit la jeune fille.

— Si ça ne te fait rien, alors, évidemment, à moi non plus », répondit Tengo.

Il se rendit à la cuisine et fit chauffer de l'eau dans la bouilloire. Il mit un peu de thé noir dans la théière.

« Une femme que tu aimes bien vient ici…, demanda Fukaéri.

— Elle ne vient plus », répondit laconiquement Tengo.

Fukaéri fixa en silence le visage de Tengo.

« Pour le moment, ajouta-t-il.

— À cause de moi… », demanda Fukaéri.

Tengo secoua la tête. « À cause de qui, je n'en sais rien. Mais je ne pense pas que ce soit ta faute. Peut-être est-ce la mienne. Ou peut-être même un peu la sienne.

— En tout cas elle ne vient plus ici…

— Voilà. Il se trouve qu'elle ne viendra plus ici. Sans doute plus jamais. Donc tu peux rester ici un certain temps. »

Fukaéri réfléchit de son côté. « Cette femme est mariée…, demanda-t-elle.

— Oui, elle est mariée, et elle a deux enfants.

— Ce ne sont pas tes enfants…

— Non, évidemment. Elle avait ses enfants bien avant que je ne la rencontre.

— Cette femme tu l'aimais…

— Peut-être, répondit Tengo. *Dans certaines limites*, ajouta Tengo pour lui-même.

— Cette femme elle t'aimait aussi…

— Peut-être. Dans une certaine mesure.

— Vous avez coïté… »

Il lui fallut un peu de temps pour deviner qu'elle voulait dire « rapports sexuels ». C'étaient des mots qu'il n'imaginait pas dans la bouche de Fukaéri.

« Bien sûr. Elle ne venait pas ici chaque semaine pour jouer au Monopoly.

— Mo-no-po-li…, questionna Fukaéri.

— Rien, rien, dit Tengo.

— Mais cette femme maintenant ne vient plus ici…

— Du moins c'est ce qu'on m'a dit. Désormais elle ne viendrait plus ici.

— C'est elle qui l'a dit…, demanda Fukaéri.

— Non, pas directement. C'est son mari qui me l'a annoncé. Elle *s'est perdue*, et elle ne pourra plus venir chez moi.

— Perdue…

— Je ne sais pas ce que cela signifie concrètement. Je le lui ai demandé mais il n'a pas voulu m'expliquer. On a toujours plus de questions que de réponses. Comme une balance déséquilibrée. Tu veux du thé ? »

Fukaéri hocha la tête.

Tengo versa de l'eau bouillante dans la théière. Il remit le couvercle dessus et attendit que le thé infuse.

« Tant pis…, dit Fukaéri.

— Tant pis que je n'aie pas eu de réponses ? Ou qu'elle se soit perdue ? »

Fukaéri ne répondit pas.

Résigné, Tengo versa du thé dans deux tasses. « Du sucre ?

— Une petite cuillerée…, répondit Fukaéri.

— Du citron, du lait ? »

Fukaéri secoua la tête. Tengo versa une petite cuillerée de sucre, remua lentement, et posa la tasse devant elle. Il prit sa propre tasse de thé sans rien y ajouter et s'assit à la table en face d'elle.

« Tu aimais le coït…, demanda Fukaéri.

— Tu veux dire… est-ce que j'aimais faire l'amour avec ma petite amie ? » corrigea Tengo.

Fukaéri opina.

« Je crois que oui, répondit-il. Avoir des rapports sexuels avec quelqu'un du sexe opposé qu'on aime. La plupart des gens aiment ça. »

Et puis, songea-t-il pour lui, elle était très douée. Tout comme il existe dans n'importe quel village un paysan qui réussit mieux que les autres ses travaux d'irrigation, elle était très douée pour ce genre

d'ouvrage. Elle aimait essayer toutes sortes de manières de faire.

« Tu es triste qu'elle ne vienne plus…, demanda Fukaéri.

— Ça se peut », dit Tengo. Puis il but son thé.

« Parce qu'il n'y a plus de coït…

— Oui, aussi, bien sûr. »

Fukaéri contempla fixement Tengo durant quelques instants. On aurait dit qu'elle réfléchissait aux rapports sexuels. Mais il allait sans dire que personne ne savait à quoi elle pensait vraiment.

« Tu as faim ? » demanda Tengo.

Fukaéri hocha la tête. « J'ai presque rien mangé depuis ce matin…

— Bon, eh bien, préparons le repas », dit Tengo. Lui-même n'avait presque rien avalé de la journée, et il se sentait affamé. Et puis, à part préparer le repas, il ne voyait pas ce qu'ils auraient pu faire d'autre.

Tengo lava le riz, le mit dans le cuiseur, et, en attendant qu'il cuise, il prépara de la soupe au miso aux algues wakamé et aux oignons, fit griller des chinchards séchés, sortit du tofu du réfrigérateur, et l'assaisonna avec du gingembre. Il râpa du daikon. Il mit à réchauffer dans une casserole un reste de légumes cuits. Il disposa des accompagnements, du navet en saumure et des prunes salées. Quand le grand Tengo s'agitait ainsi, sa petite cuisine étroite paraissait encore plus petite et plus étroite. Mais Tengo n'en ressentait aucune gêne. Il s'était habitué depuis de longues années à se contenter de ce qu'il avait.

« Excuse-moi, je prépare des choses très simples », dit Tengo.

Fukaéri observait avec attention l'habileté avec laquelle Tengo s'activait dans la cuisine.

« Tu sais bien faire la cuisine… », remarqua-t-elle après avoir pris beaucoup d'intérêt à ce qu'il disposait sur la table.

« C'est parce que je vis seul depuis longtemps. Je cuisine vite fait pour moi seul et je mange seul rapidement.

— Tu manges toujours seul…

— Oui. C'est rare qu'il y ait quelqu'un avec moi. Avec *cette femme*, nous prenions ensemble le déjeuner ici, une fois par semaine. Mais, pour dîner, cela fait très longtemps que ça ne m'est pas arrivé, si j'y réfléchis.

— Tu es nerveux… », demanda Fukaéri.

Tengo secoua la tête. « Non, pas spécialement. C'est juste un dîner. C'est simplement un peu bizarre, c'est tout.

— Moi je mange toujours avec plein de gens… Parce que depuis toute petite j'ai vécu avec tout le monde… Quand je suis allée chez le

Maître on mangeait avec plein de gens… Il y avait toujours des invités chez le Maître… »

C'était la première fois que Fukaéri prononçait autant de phrases.

« Mais là où tu t'es cachée, tu as toujours mangé seule ? » demanda Tengo.

Fukaéri opina.

« C'était où, la maison où tu t'es cachée ? interrogea Tengo.

— Loin… Le Maître avait préparé ce refuge…

— Et qu'est-ce que tu mangeais toute seule ?

— Des trucs instantanés… en sachet…, dit Fukaéri. Ça fait longtemps que je ne mange pas un repas comme celui-là… »

Fukaéri ôta les arêtes du chinchard du bout des baguettes, longuement. Ce qu'elle portait à la bouche, elle le mâchait longuement. Comme si elle dégustait quelque chose de tout à fait exceptionnel. Puis elle avala une gorgée de soupe au miso, en éprouva la saveur, l'apprécia. Après quoi elle reposa les baguettes sur la table et se perdit dans ses pensées.

Quand neuf heures approchèrent, Tengo crut percevoir au loin un faible grondement de tonnerre. En écartant un peu les rideaux, il vit des nuages aux formes menaçantes envahir le ciel lourd.

« Tu avais raison. Le temps s'assombrit et devient très inquiétant, dit Tengo en refermant les rideaux.

— C'est parce que les Little People font du tapage…, répondit Fukaéri d'un air sérieux.

— Quand les Little People font du tapage, ça produit des changements de temps ?

— Ça dépend des fois… Le temps, il y a façon et façon de l'interpréter…

— Façon et façon ? »

Fukaéri secoua la tête. « Je ne sais pas bien… »

Tengo non plus ne savait pas très bien. Il avait toujours considéré le temps comme une donnée objective et indépendante. Mais s'il interrogeait Fukaéri plus avant, il n'arriverait certainement à rien. Il préféra lui poser une autre question.

« Les Little People sont-ils en colère ?

— Il va arriver quelque chose…, dit la jeune fille.

— Et quoi donc ? »

Fukaéri secoua la tête.

« On saura bientôt… »

Ils lavèrent la vaisselle à l'évier, l'essuyèrent et la rangèrent sur les étagères puis vinrent se rasseoir à la table, l'un en face de l'autre,

pour boire du thé. Tengo aurait eu envie de bière mais il se dit qu'il valait peut-être mieux éviter l'alcool. Dans l'air flottait une atmosphère un peu incertaine. Il était préférable, au cas où quelque chose arriverait, de rester aussi maître de soi que possible.

« Il vaut mieux dormir tôt… », dit Fukaéri. Puis elle pressa ses mains sur ses joues, comme la figure qui crie sur un pont, sur le tableau d'Edvard Munch. Mais elle ne criait pas. Elle avait seulement sommeil.

« Oui, d'accord. Tu peux prendre le lit. Moi je dormirai comme l'autre fois sur le canapé, dit Tengo. Ne t'en fais pas. Je peux dormir n'importe où. »

C'était le cas. Tengo était capable de s'endormir à l'instant dans n'importe quel lieu. Un don appréciable.

Fukaéri se contenta de hocher la tête. Elle regarda Tengo un instant. Puis elle porta rapidement ses mains à ses jolies oreilles fraîches. Comme pour vérifier qu'elles étaient bien là. « Tu me prêtes un pyjama. J'en ai pas apporté… »

Tengo sortit d'un tiroir de la commode un pyjama et le tendit à Fukaéri. C'était celui qu'il lui avait prêté lorsqu'elle avait dormi chez lui. Un pyjama bleu en coton uni. Il avait depuis été lavé et plié. Tengo, par précaution, le porta à son nez mais il ne sentait rien. Fukaéri prit le pyjama, alla se changer dans la salle de bains et revint dans la salle de séjour. Ses cheveux étaient à présent dénoués. Les manches et les jambes du pyjama étaient repliées comme l'autre fois.

« Il n'est pas encore neuf heures, dit Tengo en jetant un œil sur la pendule murale. Tu dors toujours aussi tôt ? »

Fukaéri secoua la tête. « Aujourd'hui c'est spécial…

— Parce que les Little People font du bruit dehors ?

— Je sais pas bien… Maintenant juste j'ai sommeil…

— C'est vrai que tu as l'air fatiguée.

— Quand je serai au lit tu me liras une histoire…, demanda Fukaéri.

— Oui, d'accord, dit Tengo. Je n'ai rien de spécial à faire. »

La nuit était chaude et humide mais quand Fukaéri entra dans le lit, elle tira l'édredon jusqu'au cou, comme pour séparer strictement le monde extérieur de son monde à elle. Une fois sous la couette, on aurait dit une petite fille. On ne lui aurait pas donné plus de douze ans. Le tonnerre grondait plus fort. Il semblait que la foudre était tombée tout près. À chaque coup de tonnerre, les vitres des fenêtres tremblaient et cliquetaient. Mais curieusement, il n'y avait pas d'éclairs. Seul le fracas du tonnerre ébranlait le ciel obscur. La pluie ne tombait toujours pas. Il y avait là assurément quelque déséquilibre.

« Ils nous voient…, dit Fukaéri.

— Tu parles des Little People ? » demanda Tengo.

Fukaéri ne répondit pas.

« Ils savent que nous sommes ici ? l'interrogea Tengo.

— Bien sûr ils savent…, dit Fukaéri.

— Ils vont nous faire quelque chose ?

— Ils peuvent rien contre nous…

— Eh bien tant mieux, dit Tengo.

— Pour le moment…

— Pour le moment, ils ne peuvent allonger le bras jusqu'à nous, répéta Tengo d'une voix faible. Mais on ne sait pas jusqu'à quand ça durera.

— Personne sait…, déclara nettement Fukaéri.

— Mais même s'ils ne peuvent rien contre nous, en revanche, ils peuvent agir contre les gens qui nous entourent ? demanda Tengo.

— C'est possible ces choses-là…

— Les malmener méchamment ? »

Durant quelques instants, Fukaéri plissa les yeux d'un air sérieux comme un matelot qui tenterait de percevoir les chants des fantômes des disparus en mer. Puis elle dit : « Ça dépend des fois…

— Il est possible que les Little People aient ainsi usé de leur force à l'encontre de ma petite amie. Pour me donner un avertissement. »

Fukaéri sortit tranquillement une main de sous l'édredon et se gratta l'oreille plusieurs fois. Puis de nouveau elle enfouit paisiblement sa main sous la couette.

« Les pouvoirs des Little People sont limités… »

Tengo se mordit les lèvres. Puis il dit : « Concrètement, que peuvent-ils nous faire ? »

Fukaéri parut prête à donner son avis puis elle se ravisa. Son opinion ne passa pas sa bouche, elle s'immergea en son lieu d'origine. Où, il l'ignorait. Mais c'était une contrée de ténèbres profondes.

« Tu avais dit que, chez les Little People, il y avait de l'intelligence et de la force. »

Fukaéri acquiesça.

« Mais qu'ils ont aussi des limites. »

Fukaéri opina.

« Comme ils vivent au plus profond de la forêt, lorsqu'ils s'en éloignent, leur pouvoir ne peut se propager aussi bien. Ici, dans notre société, il existerait néanmoins des valeurs qui s'opposeraient à leur force et à leur intelligence. C'est bien quelque chose comme ça ? »

Fukaéri ne répondit pas. La question était sans doute trop longue.

« Est-ce qu'il t'est arrivé de rencontrer les Little People ? »

interrogea Tengo.

Fukaéri fixa Tengo d'un air vague. Comme si elle voulait s'imprégner de la question.

« Est-ce qu'il t'est arrivé de les voir réellement ? demanda à nouveau Tengo.

— Oui…, répondit Fukaéri.

— Tu en as rencontré combien, de ces Little People ?

— Je sais pas… on peut pas les compter sur les doigts…

— Mais il n'y en avait pas qu'un seul.

— Ça arrive qu'ils augmentent, ça arrive qu'ils diminuent… Mais ils ne sont jamais un seul…

— Comme la description que tu en as faite dans *La Chrysalide de l'air* ? »

Fukaéri hocha la tête.

Tengo formula résolument la question qu'il voulait poser depuis longtemps. « Dis-moi, jusqu'à quel point ce qui se passe dans *La Chrysalide de l'air* est vrai ?

— Ce qui est vrai c'est quoi… », interrogea Fukaéri.

Tengo, bien entendu, ne possédait pas la réponse.

Il y eut un énorme coup de tonnerre. Les vitres des fenêtres tremblèrent. Mais il n'y avait toujours pas d'éclairs. On n'entendait pas non plus tomber la pluie. Tengo se souvint d'un film qu'il avait vu autrefois sur des sous-marins. Des torpilles étaient tirées l'une après l'autre, qui ébranlaient violemment le sous-marin. Mais les hommes, enfermés dans leur boîte d'acier obscure, ne voyaient rien depuis l'intérieur. Là où ils étaient, il n'y avait que des bruits et des vibrations ininterrompus.

« Tu me lis un livre ou tu me racontes une histoire…, dit Fukaéri.

— Oui, oui, dit Tengo. Mais je ne trouve pas de livre qui conviendrait. Alors, si tu veux, je peux te raconter l'histoire de “La ville des chats”.

— La ville des chats…

— L'histoire d'une ville qui est passée sous la domination des chats.

— Je veux bien l'écouter…

— Juste avant de dormir, ça fait peut-être peur.

— Ça fait rien… Je dors avec n'importe quelle histoire… »

Tengo mit une chaise près du lit, s'assit, croisa ses doigts sur ses genoux, et commença à raconter « La ville des chats » avec, en fond sonore, les grondements du tonnerre. Il avait déjà lu la nouvelle deux fois dans l'express et l'avait lue à voix haute à son père dans sa

chambre d'hôpital. Il connaissait bien le scénario général. L'histoire n'était ni très complexe ni très détaillée. Elle n'était pas rédigée avec un style très littéraire. Aussi Tengo n'eut-il aucune peine à transformer le récit lorsqu'il le fallait. Il supprima les passages trop longs et ajouta des épisodes appropriés.

Cela lui prit plus de temps qu'il ne l'aurait pensé pour arriver à la fin. En effet, au moindre doute, Fukaéri le questionnait. Chaque fois, Tengo s'interrompait et lui répondait précisément. Il lui donna des explications notamment sur le comportement des chats, ou sur la personnalité du héros. Quand certains événements n'étaient pas racontés – c'était presque toujours ainsi –, il inventait. De la même manière que lorsqu'il avait récrit *La Chrysalide de l'air*. Fukaéri semblait totalement captivée par le récit. Elle n'avait plus du tout l'air d'avoir sommeil. Elle fermait parfois les yeux, sans doute lorsqu'elle imaginait certaines scènes. Puis elle les rouvrait et pressait Tengo de continuer.

Lorsqu'il eut terminé, Fukaéri regarda fixement Tengo un instant, les yeux écarquillés. Comme un chat qui agrandit au maximum ses pupilles et qui observe quelque chose dans l'obscurité.

« Tu es allé dans la ville des chats…, dit-elle à Tengo sur un ton presque accusateur.

— Moi ?

— Tu es allé dans *ta* ville des chats. Puis tu as pris le train et tu es rentré…

— C'est comme ça que tu ressens les choses ? »

Couverte jusqu'au menton par la couette d'été, Fukaéri opina.

« Tu dois avoir raison, répondit Tengo. Je suis allé à la ville des chats, je suis remonté dans le train et je suis revenu.

— Tu as fait le rittpurifikatoir…, interrogea-t-elle.

— Le quoi ? fit Tengo. Le rite purificatoire ? Euh non, je ne crois pas, pas encore.

— Il faut le faire…

— Quelle sorte de rite ? »

À cela, Fukaéri ne répondit pas. « Ce n'est pas bien d'aller à la ville des chats et de laisser les choses comme ça… »

Il y eut de violents coups de tonnerre, comme si le ciel allait se fendre. Le fracas devint de plus en plus intense. Fukaéri se recroquevilla dans le lit.

« Viens ici prends-moi dans tes bras…, dit Fukaéri. Nous devons tous les deux aller ensemble dans la ville des chats…

— Pourquoi ?

— Peut-être les Little People vont trouver l'entrée…

— Parce que je n’ai pas fait le rite ?
— Parce que à tous les deux nous ne faisons qu’un… », dit-elle.

13
Aomamé

Sans ton amour

« L'ANNÉE 1Q84, DIT AOMAMÉ. Cette année que nous avons appelée 1Q84, où je vis maintenant, ce n'est pas la *vraie* 1984. C'est ce que vous voulez dire ?

— Il est extrêmement difficile de se prononcer sur ce qui est vrai, répondit l'homme qu'on appelait leader, toujours couché sur le ventre. Finalement, c'est quelque chose qui relève de la métaphysique. Néanmoins *ici*, nous sommes dans un vrai monde. Sans l'ombre d'un doute. Les douleurs que nous éprouvons sont de vraies douleurs. La mort qui advient dans ce monde est une vraie mort. Ce qui coule, c'est du sang véritable. Ici, ce n'est pas un monde en *contrefaçon*. Ce n'est pas un monde virtuel. Ni un monde métaphysique. Cela, je te le garantis. Mais ce n'est pas le monde de 1984 que tu connais.

— Ce serait comme des mondes parallèles ? »

L'homme rit et ses épaules tremblèrent légèrement. « Je crois que tu as lu un peu trop de science-fiction. Non, ce n'est pas ça. Il ne s'agit pas ici d'un monde parallèle. Il n'y aurait pas là-bas une année 1984, ici une année 1Q84 sous la forme d'une branche séparée, qui avanceraient comme des éléments juxtaposés. L'année 1984 n'existe plus *nulle part*. Pour toi comme pour moi, en termes de temporalité présente, il n'existe plus rien que cette année 1Q84.

— Nous avons *pénétré* dans cette temporalité.

— Exactement. Nous avons pénétré là. Et, à l'inverse, cette temporalité a pénétré en nous. Pour autant que je le comprenne, il n'y a qu'une porte ouverte. Et pas de chemin de retour.

— Cela a dû se passer lorsque j'ai descendu l'escalier d'urgence sur la voie express…, dit Aomamé.

— La voie express ?

— Aux environs de Sangenjaya, dit Aomamé.

— Peu importe le lieu, dit l'homme. Pour toi, c'était Sangenjaya. La question ne porte pas sur le lieu. Nous avons affaire essentiellement à un problème de temps. Il y a eu un changement d'aiguillage à un moment, pourrait-on dire, et, à partir de là, le monde s'est dirigé sur

la voie de 1Q84. »

Aomamé visualisa mentalement des Little People qui réunissaient leurs forces et s'activaient sur une voie ferrée. En pleine nuit, sous les pâles clartés lunaires.

« Et dans cette année 1Q84, deux lunes brillent dans le ciel, n'est-ce pas ? interrogea-t-elle.

— Oui. Il y a deux lunes. C'est le *signe* que l'aiguillage a été activé. Grâce auquel on peut distinguer les deux mondes. Mais cela ne signifie pas que tous les hommes qui sont ici voient ces deux lunes. Non, presque aucun d'entre eux ne s'en aperçoit. Ou, pour le dire autrement, le nombre de personnes qui savent que nous sommes dans l'année 1Q84 est très limité.

— La plupart ne se sont pas aperçus que la temporalité avait changé ?

— Exactement. Pour la plupart, ici, tout est parfaitement ordinaire. C'est le monde de *toujours*. C'est en ce sens que je dis : "C'est le vrai monde."

— L'aiguillage a été activé, répéta Aomamé. Cela veut dire que s'il ne l'avait pas été, nous ne nous serions pas rencontrés ?

— Personne ne le sait vraiment. C'est un problème de probabilité. Mais sans doute que non.

— Parlez-vous de faits avérés ou simplement d'hypothèses ?

— Bonne question. Mais distinguer l'un de l'autre est une tâche difficile. Tu connais ce vieux refrain ? "*Without your love, it's a honkey-tonk parade*." L'homme fredonna la mélodie à mi-voix : "Sans ton amour, tout ne serait qu'une parade de bastringue."

— "*It's Only a Paper Moon*".

— Oui, 1984 comme 1Q84 ont la même formation originelle. Si tu ne croyais pas au monde et s'il n'y avait pas ton amour, tout ne serait que toc. Peu importe que l'on se trouve dans l'un ou l'autre de ces mondes, la ligne qui sépare la réalité de l'hypothèse n'est généralement pas visible pour les yeux. On ne la voit qu'avec le cœur.

— Qui a provoqué ce changement d'aiguillage ?

— Qui a provoqué ce changement d'aiguillage ? Voilà encore une question à laquelle il est bien difficile de répondre. Le principe de causalité n'est pour ainsi dire pas vraiment valable ici.

— En tout cas, j'ai été transportée dans le monde de l'année 1Q84 avec *une certaine intention,* dit Aomamé. Et ce n'était pas la mienne.

— En effet. Le train que tu as emprunté a subi un changement d'aiguillage, ce qui t'a amenée dans ce monde.

— Les Little People y sont-ils pour quelque chose ?

— Il existe des entités que l'on appelle Little People. Du moins les

nomme-t-on ainsi dans ce monde. Mais ils n'ont pas toujours de forme ou de nom. »

Aomamé se mordit les lèvres et réfléchit à ces paroles. Puis elle dit. « Je considère qu'il y a des contradictions dans ce que vous dites. Supposons que les êtres dits Little People aient manœuvré cet aiguillage et m'aient transportée dans l'année 1Q84. Si les Little People ne souhaitaient pas que je commette ce que je suis venue faire ici, pourquoi fallait-il qu'ils me transportent exprès dans cette chambre ? N'aurait-il pas été dans leur intérêt de m'éliminer ?

— Ce n'est pas simple d'expliquer tout cela, dit l'homme d'une voix plate. Mais tu es très vive d'esprit. Il n'est pas impossible que tu parviennes à saisir ce que je vais t'apprendre, même si cela risque de te paraître un peu confus. Comme je l'ai dit plus tôt, dans le monde dans lequel nous vivons, il est de la plus haute importance de conserver un équilibre entre le bien et le mal. Il est certain que ce que l'on nomme Little People, ou *certaines intentions* qui les habitent, possède des forces puissantes. Mais plus ils font appel à leurs forces, plus des forces opposées aux leurs augmentent. Automatiquement. Et de la sorte, le monde conserve un équilibre subtil. Ce principe ne change pas, quel que soit le monde. C'est exactement ce qui se passe dans l'année 1Q84 à laquelle nous appartenons à présent. Lorsque les Little People ont commencé à faire la démonstration de leur puissance formidable, d'autres forces, anti-Little People, se sont créées automatiquement. Et c'est sans doute au cours de ce vecteur de résistance que tu as été entraînée dans l'année 1Q84. »

L'homme, dont le gigantesque corps était allongé sur le matelas de yoga bleu comme une baleine échouée sur des rochers, poussa un long soupir.

« Si nous conservons l'analogie de la voie ferrée, voilà ce que cela nous donne. Ces Little People ont pu manœuvrer l'aiguillage. Résultat, le train s'est engagé sur une autre voie. La voie de l'année 1Q84. Mais ils ne peuvent pas identifier exactement chacun des voyageurs qui sont montés dans ce train, ils ne peuvent pas les choisir. Et il n'est pas impossible que certains de ces passagers soient *indésirables*.

— Des hôtes importuns, dit Aomamé.

— Exactement. »

Le tonnerre gronda. Bien plus fort qu'auparavant. Mais il n'y avait toujours pas d'éclairs. On entendait seulement des roulements. Comme c'est étrange, songea Aomamé. Alors que des coups de tonnerre résonnent si près, que des éclairs n'apparaissent pas. Il n'y avait pas non plus de pluie.

« Tu me suis jusqu'à présent ?

— Je vous écoute. » Elle avait éloigné l'extrémité de l'aiguille du point spécial de la nuque et la dirigeait vers le haut, en faisant très attention. À présent, elle devait se concentrer sur les explications de l'homme.

« Là où il y a de la lumière, il y a nécessairement de l'ombre, là où il y a de l'ombre, il y a nécessairement de la lumière. Sans lumière il n'y a pas d'ombre, et, sans ombre, pas de lumière. Carl G. Jung a expliqué ces choses-là dans un de ses livres.

« Notre ombre, à nous, humains, est d'autant plus mauvaise que nous nous montrons ouverts et positifs. Plus nous nous efforçons de devenir des êtres parfaits, magnifiques, méritants, plus l'ombre s'emploie précisément à rendre sa volonté sombre, mauvaise, destructrice. Que l'homme tente de se diriger vers la perfection, qu'il cherche à aller au-delà de ses capacités, et l'ombre dégringole dans les enfers, devient diabolique. Il est donc tout autant criminel, selon les principes de la nature et ceux de la vérité, de vouloir s'élever au-dessus de soi que de se tenir au-dessous de soi. »

J'ignore si ces entités que nous nommons Little People sont bonnes ou mauvaises. Tout cela dépasse notre compréhension ou nos définitions. Nous vivons avec depuis des temps immémoriaux. Avant même que la conscience des hommes ne s'éveille, quand le bien et le mal n'existaient pas encore. Mais l'important – que ces Little People soient bons ou mauvais, qu'il s'agisse de lumière ou d'ombre –, c'est que, dès lors qu'ils commencent à exercer leur puissance, se déclenche nécessairement un processus compensateur. À peu près à l'époque où je devenais un représentant des Little People, ma fille devenait une sorte de représentante anti-Little People. Ainsi l'équilibre était-il préservé.

— Votre fille ?

— Oui. Au tout début, c'est ma fille qui a guidé les Little People jusque chez nous. À cette époque, elle avait dix ans. Maintenant, elle en a dix-sept. Un jour, ils sont apparus au milieu des ténèbres et sont venus vers moi en transitant par elle. Ensuite, ils ont fait de moi leur représentant. Ma fille était celle qui “percevait”, autrement dit, une PERCEIVER, et moi celui qui “recevait”, c'est-à-dire un RECEIVER. Apparemment, nous étions tous les deux prédisposés, par hasard, à tenir ces rôles. En tout cas, ce sont les Little People qui nous ont trouvés. Et non l'inverse.

— Ensuite, vous avez violé votre fille.

— Nous *avons eu un échange*, dit-il. Ces mots seraient plus proches de la vérité. Et celle avec qui j'ai eu des échanges n'était que le

concept de ma fille. Le verbe “échanger” est polysémique. L’essentiel, c’est que nous n’avons plus fait qu’un. “PERCEIVER/RECEIVER”. »

Aomamé secoua la tête. « Je ne comprends pas. Vous avez eu des rapports sexuels avec votre fille, oui ou non ?

— Je ne peux que répondre à la fois oui et non.

— Et avec Tsubasa, c’était la même chose ?

— Oui, la même chose. Sur le principe.

— Mais Tsubasa est déjà *réellement* stérile. »

L’homme secoua la tête. « Ce que tu as vu n’est qu’une forme conceptuelle. Ce n’est pas la véritable réalité. »

Aomamé avait du mal à suivre le débit trop rapide de l’homme. Elle fit une pause, régula son souffle avant d’ajouter : « Le concept a pris une forme humaine, il a pu marcher et s’enfuir, c’est ce que vous voulez dire ?

— Pour parler simplement.

— La Tsubasa que j’ai vue n’était pas vraiment réelle ?

— C’est bien pourquoi elle a été récupérée.

— Récupérée, dit Aomamé.

— Elle a été récupérée. On la traite, elle reçoit les soins nécessaires.

— Je ne vous crois pas, déclara nettement Aomamé.

— J’aurais du mal à te le reprocher », répondit l’homme d’une voix dépourvue d’émotion.

Pendant quelques instants, Aomamé fut à court de mots. Puis elle posa une autre question. « En violant votre propre fille, conceptuellement ou polysémiquement, vous êtes devenu un représentant des Little People. Mais, parallèlement, votre fille, dans un processus compensateur, s’éloignait de vous, autrement dit, vous devenait hostile. C’est bien ce que vous prétendez ?

— C’est bien ça. Elle a pour cela renoncé à sa propre “Daughter”, dit l’homme. Mais tu ne comprends sans doute pas ce que je te dis là, n’est-ce pas ?

— *Daughter* ? dit Aomamé.

— Quelque chose comme une ombre vivante. Ensuite, un autre personnage entre en scène. Un très vieil ami. Un homme en qui j’avais toute confiance. J’ai confié ma fille à cet ami. Et puis, il n’y a pas très longtemps, quelqu’un que tu connais bien, Tengo Kawana, s’est trouvé impliqué là-dedans. Tengo et ma fille se sont rencontrés par hasard et ont formé une équipe. »

On aurait dit que le temps s’était brusquement arrêté. Aomamé ne parvenait plus à trouver ses mots. Le corps tendu, elle attendait immobile que le temps se remette en mouvement.

L'homme poursuivit. « Ils se sont complétés l'un l'autre. Ce qui manquait à Tengo, Ériko le possédait, ce qui manquait à Ériko, Tengo le possédait. De la sorte, ils ont uni leurs forces et ont mené à bien une œuvre commune, qui a eu une influence considérable. Ils ont établi un "moment", en termes de physique, anti-Little People.

— Ils ont formé une équipe ?

— Pas sur le plan amoureux ni sur le plan sexuel. Inutile de t'inquiéter, si tu penses à ce genre de choses. Ériko n'est amoureuse de personne. Elle est… au-delà de ce genre de relation.

— Quel est le résultat de leur œuvre commune ? Pour parler concrètement ?

— Pour t'expliquer cela, je vais devoir utiliser une autre analogie. Je dirais que tous les deux ont constitué quelque chose comme des anticorps face à un virus. Si l'on considère les Little People comme des virus, eux deux ont fabriqué des anticorps et ils les ont propagés. Bien entendu, si l'on suivait l'analogie du point de vue des Little People, cela reviendrait à dire que, à l'inverse, ils seraient tous les deux porteurs de virus. Tout s'inverse comme dans un miroir.

— C'est ce que vous appelez un processus compensateur ?

— Oui. L'homme que tu aimes et ma fille ont uni leurs forces et ont mené à bien cette tâche. Ce qui signifie que Tengo et toi, vous étiez littéralement sur les talons l'un de l'autre.

— Mais ce *n'est pas un hasard*, même si c'est ce que vous prétendez. En fait, je suis venue dans ce monde dirigée par une intention qui a revêtu une certaine forme. Est-ce qu'il en est bien ainsi ?

— Oui, c'est exact. Tu es venue ici dirigée par une intention qui a pris une certaine forme, et ce, pour un certain but. Dans le monde de l'année 1Q84. Que toi et Tengo vous soyez tous les deux en relation ici, sous une forme ou une autre, n'est en rien le fait du hasard.

— De quelle intention s'agit-il, et quel est son but ?

— Ce n'est pas à moi de prendre la responsabilité de te l'expliquer, dit l'homme. Pardon.

— Pourquoi ne pouvez-vous pas me donner d'explications ?

— Ce n'est pas que je ne pourrais pas te l'expliquer. Ce que je veux dire, c'est qu'à peine l'explication te serait-elle donnée avec des mots que sa signification disparaîtrait.

— Bon, je vous pose une autre question, dit Aomamé. Pourquoi fallait-il que ce soit moi ?

— Il semble que tu ne comprennes pas encore pourquoi. »

Aomamé secoua la tête fortement à plusieurs reprises. « Non, je ne comprends pas. *Pas du tout.*

— C’est extrêmement simple. C’est parce que Tengo et toi, vous êtes unis par une attirance très forte et réciproque. »

Aomamé resta plongée dans un long silence. Elle sentait son front moite de sueur. Elle avait la sensation que son visage entier était recouvert d’une fine pellicule invisible.

« Nous nous attirons mutuellement, répéta-t-elle.

— Oui, et très fortement. »

Une émotion qui ressemblait à de la colère envahit Aomamé sans raison. Elle ressentait aussi le début d’une légère nausée. « Je ne crois pas à ces choses-là. Il est *impossible* qu’il se souvienne de moi.

— Si, Tengo se souvient parfaitement de toi. Et il te cherche. Jusqu’à présent, il n’a jamais aimé d’autre fille que toi. »

Aomamé resta sans voix durant un instant. Pendant lequel de violents coups de tonnerre se succédèrent à courts intervalles. Il semblait que la pluie se mettait enfin à tomber. De grosses gouttes commencèrent à frapper furieusement les fenêtres de la chambre. Mais ce fracas n’atteignait pour ainsi dire pas les oreilles d’Aomamé.

L’homme dit : « Tu es libre de le croire ou non. Mais il serait préférable que tu le croies. Parce que c’est une vérité indubitable.

— Alors que vingt ans se sont écoulés sans que nous nous rencontrions, il se souviendrait encore de moi ? Alors que nous ne nous sommes pas vraiment parlé ?

— Dans la classe de l’école déserte, tu as serré avec force la main de Tengo. Quand tu avais dix ans. Pour cela, il t’a sans doute fallu un courage extrême. »

Aomamé crispa violemment son visage. « Comment savez-*vous* ces choses-là ? »

L’homme ne répondit pas à cette question. « Tengo ne l’a jamais oublié. Et il a pensé à toi sans cesse depuis. Encore aujourd’hui. Tu dois me croire. Je sais toutes sortes de choses. Par exemple, lorsque tu te masturbes, encore aujourd’hui, tu penses à Tengo. Tu l’imagines. C’est vrai ? »

Aomamé ouvrit légèrement la bouche mais aucune parole ne lui vint. Elle respirait à peine.

L’homme continua. « Il n’y a pas à avoir honte. C’est un acte naturel. Tengo fait la même chose de son côté. À ces moments-là, il pense à toi. Aujourd’hui encore.

— *Pourquoi* vous…

— Pourquoi est-ce que je sais tout cela ? Je le sais parce que je tends l’oreille. Parce que c’est mon rôle d’écouter les voix. »

Elle avait envie d’éclater de rire et en même temps de se mettre à

pleurer. Mais elle ne fit ni l'un ni l'autre. Pétrifiée au milieu des deux émotions, elle resta simplement muette.

« Il ne faut pas avoir peur, dit l'homme.

— *Peur* ?

— Tu as peur. Comme lorsque le Vatican avait peur d'accepter la théorie héliocentrique. Non pas parce que les prélats étaient persuadés de l'infaillibilité de la théorie géocentrique. Ils craignaient seulement, en acceptant la nouvelle théorie, la situation qui en résulterait. Ils avaient peur de devoir se réadapter, de réorganiser leur conscience en fonction de cette théorie. D'ailleurs, l'Église catholique n'a toujours pas accepté publiquement la théorie héliocentrique. Toi, c'est pareil. Tu as peur d'être obligée de te débarrasser de la vieille armure protectrice derrière laquelle tu t'abrites depuis si longtemps. »

Aomamé s'enfouit le visage dans les mains et se mit à sangloter. Elle ne le voulait pas, mais elle était incapable de se retenir. Elle aurait aimé faire croire qu'elle riait. Mais cela lui était impossible.

« Vous deux, vous avez été transportés dans ce monde pour ainsi dire par le même train, dit l'homme d'une voix paisible. Tengo a enclenché une action anti-Little People en s'associant avec ma fille, et toi, pour une autre raison, tu es là pour m'ôter la vie. Autrement dit, l'un et l'autre, vous faites des choses très dangereuses, en des lieux très dangereux.

— Vous voulez dire qu'une *certaine intention* a cherché à ce que nous agissions ainsi…

— Sans doute.

— Mais enfin, dans quel but ? » Après avoir dit ces mots, Aomamé comprit que sa question n'avait aucune chance d'obtenir une réponse.

« La meilleure solution serait que, tous les deux, vous vous rencontriez quelque part, que vous vous preniez par la main, et que vous sortiez de ce monde, dit l'homme, sans répondre à sa question. Mais ce ne sera pas simple. »

« Ce ne sera pas simple. » Aomamé répéta inconsciemment les mots de l'homme.

« Malheureusement, en employant des termes extrêmement modérés, ce ne sera pas simple. Pour être plus précis, ce sera presque impossible. Ce qui vous fait face, quel que soit le nom qu'on lui donne, est une force violente.

— Et donc… », commença Aomamé d'une voix sèche. Puis elle toussa. Son trouble s'était dissipé. Il n'est pas encore temps de pleurer, songeait Aomamé. « Et donc, voilà qu'arrive votre proposition. En contrepartie de la mort sans douleur que je vous octroie, vous êtes en

mesure de me faire une offre. Une sorte d'alternative.

— Tu as très bien compris, répondit l'homme, toujours à plat ventre. Exactement. Ma proposition est de t'offrir un choix. Peut-être pas très réjouissant mais au moins, tu as la possibilité de choisir. »

« Les Little People redoutent de me voir disparaître », dit l'homme. Mon existence leur est encore nécessaire. En tant que leur représentant, je leur suis extrêmement utile. Il ne leur est pas facile de trouver quelqu'un d'autre. Et au point où nous en sommes à présent, il n'y a pas de successeur assuré. Il faut satisfaire à toutes sortes de conditions difficiles pour accéder à ce titre. J'ai été l'un des rares à remplir ces conditions. C'est pourquoi ils ont peur. Si je disparaissais, il y aurait un vide temporaire. C'est la raison pour laquelle ils mettent des obstacles à ce que tu m'ôtes la vie. Ils veulent que je vive, au moins encore un certain temps. Le tonnerre qui gronde dehors, c'est le signe de leur colère. Mais ils ne peuvent intervenir directement sur toi. Ils peuvent juste nous avertir qu'ils sont irrités. C'est sans doute pour les mêmes raisons qu'ils ont habilement acculé ton amie à la mort. Et ils chercheront, d'une façon ou d'une autre, à faire du mal à Tengo.

— Faire du mal ?

— Tengo a écrit une histoire sur les Little People et sur leurs activités. Ériko a fourni la matière, Tengo en a récrit le texte d'une manière très convaincante. C'est là le travail qu'ils ont accompli en commun. Cette histoire a fait fonction d'anticorps qui rivalisent avec le “moment” produit par les Little People. Elle a été imprimée sous forme de livre et c'est devenu un best-seller. De ce fait, les Little People, du moins pendant un certain temps, ont perdu diverses occasions, ils ont été quelque peu limités dans leurs actions. Tu as sans doute entendu parler de *La Chrysalide de l'air* ? »

Aomamé acquiesça. « J'ai aperçu des articles sur ce livre dans les journaux. Des publicités aussi. Mais je ne l'ai pas lu.

— C'est Tengo qui, en fait, a rédigé *La Chrysalide de l'air*. Il a *découvert* son propre récit dans le monde que lui avait offert Ériko, ce monde où il y a deux lunes. Et maintenant, il écrit un nouveau roman, qui lui appartient en propre. Ériko, en tant que parfaite PERCEIVER, a fait advenir ce récit en lui, comme des anticorps. Apparemment, Tengo disposait de singulières compétences comme RECEIVER. Il n'est pas impossible que ce soit ces dispositions qui aient rendu possible le fait que tu aies été transportée ici toi aussi. Ou, pour le dire autrement, qui t'aient fait prendre le train. »

Aomamé grimaça fortement dans la légère pénombre. Il fallait qu'elle comprenne. « Donc, j'aurais été transportée dans le monde de

l'année 1Q84 grâce aux compétences que Tengo a mises en œuvre dans le récit, ou bien, pour utiliser vos termes, grâce à sa puissance de RECEIVER ?

— Du moins c'est ce que je présume », dit l'homme.

Aomamé considéra ses mains. Ses doigts mouillés de larmes.

« S'il en est ainsi, il y a de fortes probabilités pour que Tengo soit tué. Actuellement, il est devenu l'être le plus dangereux pour ceux que l'on nomme Little People. Et puis, ici, c'est un monde absolument authentique. On fait couler du vrai sang, on fait advenir une vraie mort. Une mort, évidemment, éternelle. »

Aomamé se mordit les lèvres.

« J'aimerais que tu réfléchisses à ceci, dit l'homme. Tu me tues ici, tu m'effaces de ce monde. Dans ce cas, les Little People n'auront plus de raison de faire du mal à Tengo. Si je disparaissais en tant que canal, même si Tengo et ma fille tentaient de faire obstacle, ils ne seraient plus une menace pour eux. Les Little People les laisseraient tomber, ils s'en iraient ailleurs chercher un autre canal. Sous une forme différente. Pour eux, ce serait la priorité. Tu comprends ?

— Théoriquement, dit Aomamé.

— D'un autre côté, si j'étais tué, mon groupe ne te laisserait pas tranquille. Peut-être qu'il leur faudra du temps pour qu'ils te trouvent. Parce que, sûrement, tu changeras de nom, de lieu de résidence, et même de visage. Malgré tout, un jour, après une longue traque, une fois qu'ils t'auront retrouvée, ils te puniront sévèrement. Tel est le système rigide, violent, inflexible, que *nous* avons édifié. C'est l'une des branches de l'alternative. »

Aomamé mit en ordre tout ce que l'homme lui avait dit. Celui-ci attendit que cette logique pénètre dans son cerveau avant de poursuivre.

« À l'inverse, admettons que tu ne me tues pas ici. Tu t'en vas tranquillement. Je continue à vivre. Dans ce cas, les Little People s'efforceront à tout prix d'éliminer Tengo, dans le but de me garder comme leur représentant. Les talismans qui le protègent ne sont pas si puissants. Ils chercheront et trouveront son point faible, et, d'une manière ou d'une autre, ils feront en sorte de le détruire. Car ils ne peuvent permettre que se répandent trop d'anticorps. En échange, tu ne seras plus une menace, et donc, il n'y aura plus de raison que tu sois punie. Telle est l'autre branche de l'alternative.

— Dans ce cas, Tengo mourra et moi je vivrai. Dans ce monde de l'année 1Q84, résuma Aomamé.

— Sans doute, dit l'homme.

— Mais vivre dans un monde où Tengo n'est plus, cela n'a pas de

sens pour moi. La possibilité que nous nous rencontrions serait à tout jamais perdue.

— De ton point de vue, il en est sans doute ainsi. »

Aomamé se mordit violemment les lèvres et imagina la situation.

« Mais il n'y a que *vous qui dites cela*, personne d'autre, observa Aomamé. Y a-t-il quelque chose comme des preuves ou des motifs qui devraient me convaincre de vous croire ? »

L'homme secoua la tête. « Tu as raison. Il n'y a ni confirmation ni preuve nulle part. Il n'y a que moi qui le dis. Mais tu as vu il y a un moment quel don spécial je possède. Il n'y avait pas de ficelle attachée à cette pendule. Et elle est très lourde. Vérifie, si tu veux. C'est à toi de voir si tu acceptes ou non ce que je dis. Et puis, il ne nous reste plus beaucoup de temps. »

Aomamé regarda la pendule posée sur la commode. Les aiguilles indiquaient presque neuf heures. La pendule avait *dévié*. Elle était posée selon un angle bizarre. En fin de compte, elle s'était bien soulevée en l'air un peu plus tôt avant de retomber.

L'homme dit. « Il me semble impossible de vous sauver tous les deux en même temps, dans ce monde où nous sommes à présent, dans cette année 1Q84. Tu as deux possibilités. L'une est que tu meures et que Tengo reste en vie. L'autre est qu'il meure et que tu restes en vie. C'est l'une ou l'autre. Ce n'est pas un choix agréable, comme je te l'ai dit au début.

— Mais il n'en existe pas d'autre. »

L'homme secoua la tête. « Tu ne peux choisir que parmi ces deux options. »

Aomamé souffla lentement l'air qui était emmagasiné dans ses poumons.

« Je pense que c'est malheureux, dit l'homme. Si tu étais restée dans l'année 1984, tu n'aurais pas à faire ce choix. Mais, en même temps, tu n'aurais pas su que Tengo n'avait jamais cessé de penser à toi. Tandis que, maintenant que tu as été transportée en 1Q84, tu as pu au moins apprendre que vos cœurs, en un certain sens, étaient unis. »

Aomamé ferma les yeux. Je ne pleurerai pas, se dit-elle. Il n'était pas encore temps de pleurer.

« Est-ce que Tengo me cherche vraiment ? Puis-je penser que ce que vous déclarez est vrai ? interrogea Aomamé.

— Tengo, jusqu'à ce jour, n'a jamais vraiment aimé d'autre femme que toi. Cela est un fait dont tu ne dois pas douter.

— Pourtant, il ne m'a pas cherchée.

— Et toi, de ton côté, tu n'as pas non plus cherché à savoir où il

se trouvait. N'est-ce pas ? »

Aomamé ferma les yeux, et, l'espace d'un instant, elle jeta un regard sur tout ce temps passé. Elle le considéra dans son ensemble, comme du haut d'une colline élevée, depuis une falaise escarpée, on découvre du regard, à ses pieds, un détroit. Elle pouvait sentir l'odeur de la mer. Elle pouvait percevoir le fracas du vent.

Elle dit : « Nous aurions dû avoir plus de courage, beaucoup plus tôt, pour nous chercher l'un l'autre. Alors, nous aurions pu être ensemble dans notre monde d'origine.

— L'hypothèse paraît juste, dit l'homme. Mais dans le monde de l'année 1984, tu n'aurais sans doute *pas pu penser* ainsi. Les causes et les conséquences sont liées d'une façon très retorse. Une torsion impossible à dénouer. »

Aomamé laissa couler ses larmes. Elle pleurait sur ce qu'elle avait perdu. Et sur ce qu'elle allait perdre désormais. Et puis, finalement – combien de temps avait-elle donc pleuré ? –, vint un moment où elle en fut incapable. Ses larmes se tarirent, comme si son émotion avait atteint un mur invisible.

« Bon…, dit Aomamé. Il n'y a pas de garantie. Pas la moindre preuve. Je suis incapable de tout comprendre dans le détail. Pourtant, je dois accepter votre proposition, je crois. Comme vous le souhaitez, je vais vous faire disparaître de ce monde. Je vais vous octroyer une mort sans douleur, instantanée. Pour que Tengo vive.

— Vous acceptez mon marché.

— Oui. J'accepte votre marché.

— Tu vas sans doute mourir, dit l'homme. Tu seras poursuivie et punie. La manière dont tu seras châtiée sera peut-être cruelle. Ce sont des fanatiques.

— Cela m'est égal.

— Parce qu'il y a de l'amour en toi. »

Aomamé acquiesça.

— Sans ton amour, tout ne serait que *honkey-tonk parade*, juste une parade de bastringue, dit l'homme. Comme dit la chanson.

— Si je vous tue, est-ce que Tengo vivra vraiment ? »

L'homme resta silencieux un moment. Puis il dit. « Tengo restera en vie. Tu peux me croire. Je peux te donner cela en échange de ma vie, je te le garantis.

— En échange de la mienne aussi, dit Aomamé.

— Parfois, une chose ne peut se faire qu'en échange de sa vie », dit l'homme.

Aomamé serra les mains avec force. « Mais si je suis sincère, je voudrais vivre et être avec Tengo. »

Le silence se fit un moment sur la chambre. Durant ces instants, les grondements du tonnerre cessèrent. Le silence était absolu.

« Si je le pouvais, j'exaucerais ton souhait, dit l'homme d'une voix paisible. Si cela ne tenait qu'à moi. Malheureusement, cette éventualité est impossible. Que ce soit en 1984 ou en 1Q84. Même si les raisons en sont différentes.

— Vous voulez dire qu'en 1984, nos chemins ne se seraient pas croisés ?

— Exactement. Vous n'auriez eu absolument aucun lien. Vous auriez pensé l'un à l'autre mais vous auriez vieilli seuls.

— En 1Q84, au moins, je sais que je vais mourir pour lui. »

L'homme respira intensément sans répondre.

« Il y a une chose que j'aimerais que vous me disiez, dit Aomamé.

— Si c'est en mon pouvoir…, répondit l'homme toujours allongé sur le ventre.

— Est-ce que Tengo saura, d'une façon ou d'une autre, que je suis morte pour lui ? Ou bien tout se terminera sans qu'il n'en sache rien ? »

L'homme réfléchit longuement à sa question. « Cela dépend sans doute de toi.

— Cela dépend de moi », dit Aomamé. Elle grimaça légèrement. « Qu'est-ce que ça veut dire ? »

L'homme secoua calmement la tête. « Tu vas devoir traverser de rudes épreuves. À l'issue desquelles tu verras les événements sous la forme qu'ils doivent avoir. Je n'en dirai pas davantage. Personne ne sait précisément ce qu'est la mort avant de mourir vraiment. »

Aomamé essuya soigneusement ses larmes avec sa serviette, puis elle prit le tout petit pic à glace posé par terre et vérifia encore une fois que sa pointe effilée n'était pas abîmée. Ensuite, de l'index de la main droite, elle rechercha le point fatal à l'arrière du cou, le point qu'elle avait trouvé un peu plus tôt. Elle put le retrouver tout de suite car il lui était resté en mémoire. Elle pressa très doucement ce point du bout du doigt, vérifia la réaction, et s'assura de nouveau que son intuition était juste. Après quoi, elle respira lentement à plusieurs reprises, profondément. Elle régularisa les battements de son cœur, apaisa ses nerfs. Elle devait avoir la tête claire. Elle devait momentanément balayer toute pensée concernant Tengo. Elle mit son cœur à l'abri, loin de la haine, de la colère, de la confusion, de la pitié. Un échec serait impardonnable. Elle devait se concentrer uniquement sur *la mort elle-même*. Comme lorsque les rayons de lumière se focalisent en un seul point ardent.

« Je m’apprête à terminer mon travail, annonça doucement Aomamé. Je dois vous effacer de ce monde.

— Et je serai enfin loin de toute souffrance.

— Loin de toutes les souffrances, des Little People, de la versatilité du monde, de toutes les hypothèses possibles… et de l’amour.

— *Et puis de l’amour*. C’est juste, dit l’homme comme s’il se parlait à lui-même. Moi aussi j’ai aimé. Bien, que chacun achève son travail. Aomamé, tu es quelqu’un de très talentueux. Je le sais.

— Vous aussi », dit Aomamé. Sa voix était déjà empreinte de la transparence mystérieuse de qui apporte la mort. « Vous aussi, vous êtes à n’en pas douter quelqu’un de talentueux, de supérieur. Et il existe sûrement un monde où je n’aurais pas eu à vous tuer.

— Ce monde n’est déjà plus », dit l’homme. Ce furent ses derniers mots.

Ce monde n’est déjà plus.

Aomamé posa sur le point particulier de la nuque l’extrémité effilée de l’aiguille. Elle se concentra, rectifia sa position. Puis elle leva le poing droit en l’air. Elle retint son souffle, attendit, immobile, le signal. Je ne dois plus penser à rien, se dit-elle. Que chacun achève son travail, c’est tout. Il ne faut penser à rien. Aucune explication n’est nécessaire. Juste être dans l’attente du signal. Son poing devint aussi dur que de la pierre et sans cœur.

Des coups de foudre sans éclairs grondèrent violemment. La pluie se dispersait en touchant les fenêtres. À ce moment-là, ils étaient dans une grotte immémoriale. Une grotte au plafond bas, obscure et humide. De sombres animaux et les esprits des morts entouraient son entrée. Autour d’elle, la lumière et l’ombre s’unirent un bref instant. Un vent anonyme soufflait sur le détroit au loin. C’était là le signal. Aomamé abaissa brièvement son poing, dans un geste précis.

Tout fut achevé sans bruit. Les bêtes et les esprits des morts expirèrent leurs souffles profonds, rompirent leur encerclement, et retournèrent au sein de la forêt dépourvue de cœur.

14
Tengo

Un petit paquet

« VIENS ICI PRENDS-MOI DANS TES BRAS…, dit Fukaéri. Tous les deux nous devons aller encore une fois ensemble dans la ville des chats…

— Je te prends dans mes bras ? dit Tengo.

— Tu n’as pas envie…, demanda Fukaéri sans marque interrogative.

— Non, ce n’est pas ça… simplement, je ne comprends pas très bien le sens que ça aurait.

— Nous allons faire le rite purificatoire…, déclara Fukaéri d’une voix monocorde. Tu viens ici tu me prends dans tes bras… Tu te mets aussi en pyjama tu éteins la lumière… »

Il fit ce qu’elle lui dit et éteignit la lumière du plafond dans la chambre. Il se déshabilla, enfila son pyjama. Quand avait-il donc été lavé pour la dernière fois ? se demanda-t-il. Il tentait en vain de s’en souvenir. Sans doute il y avait déjà assez longtemps. Heureusement, il n’y avait pas d’odeur de transpiration. De nature, Tengo ne transpirait pas beaucoup. Il n’avait pas d’odeur corporelle forte. Néanmoins, je devrais laver mes pyjamas plus souvent, regretta-t-il. Avec cette vie changeante, je ne sais jamais ce qui peut arriver. Et laver mes pyjamas un peu plus souvent, ce serait l’une des mesures à prendre.

Tengo entra dans le lit et entoura timidement Fukaéri de ses bras. La jeune fille posa sa tête contre son bras droit. Elle resta ainsi, paisiblement, comme un animal qui s’apprête à hiberner. Son corps était tiède, souple, et totalement sans défense. Elle ne transpirait pas.

Les coups de tonnerre redoublèrent de violence. Il avait commencé à pleuvoir. La pluie ne cessait de frapper les vitres en travers comme si elle était folle de rage. L’air était humide et lourd, on avait l’impression que le monde approchait peu à peu de sa fin obscure. Il n’était pas impossible que, à l’époque de l’arche de Noé, il y ait eu ce genre d’atmosphère. Et, au milieu d’un orage aussi violent, cela avait sans doute été très déprimant de s’embarquer sur une toute petite arche avec un couple de chaque espèce animale, des rhinocéros, des lions, des boas. Chacun devait avoir des habitudes de vie

terriblement différentes, la communication avait dû être limitée entre eux, sans parler des odeurs corporelles, forcément puissantes.

Le mot de « couple » rappela à Tengo Sonny et Cher. Il serait certes excessif de dire que Sonny et Cher représentaient le parangon des couples. Par conséquent, le choisir pour monter dans l'arche de Noé serait déplacé. D'autres couples seraient vraisemblablement plus à même de représenter l'espèce humaine.

Tengo avait une impression un peu curieuse, du fait qu'il tenait dans ses bras Fukaéri vêtue de son pyjama. C'était comme s'il enlaçait une partie de lui, comme s'il berçait quelqu'un de sa chair et de son sang, avec qui il partageait les odeurs corporelles et avec qui il était lié par l'esprit.

Tengo imagina que, à la place de Sonny et Cher, c'étaient lui et Fukaéri qui étaient choisis comme *couple*, pour embarquer sur l'arche de Noé. Mais non, ils n'étaient vraiment pas qualifiés pour cela. Un couple qui se berce soi-même dans un lit, non, ça ne convenait pas. Toutes ces pensées troublaient Tengo. Pour se changer les idées, il imagina alors que Sonny et Cher devenaient bons amis avec le couple de boas sur l'arche de Noé. C'était là un fantasme tout à fait saugrenu mais qui lui permit de se détendre quelque peu.

Fukaéri, dans les bras de Tengo, ne disait pas un mot. Elle ne bougeait absolument pas, elle n'ouvrait pas la bouche. Tengo aussi restait muet. Il n'éprouvait pas de désir sexuel même avec la jeune fille serrée tout contre lui. Le désir, pour Tengo, était essentiellement la prolongation d'une communication. Du moment qu'il n'y avait pas possibilité de communiquer, il ne ressentait pas de désir. Et puis il comprenait que ce n'était pas ce que recherchait Fukaéri. Ce qu'elle voulait chez lui, c'était *quelque chose d'autre* – même s'il ne savait pas très bien quoi.

Bien entendu, ce n'était pas désagréable de tenir une jolie jeune fille de dix-sept ans dans ses bras. De temps à autre son oreille effleurait sa joue. Son souffle tiède atteignait son cou. Ses seins étaient étonnamment épanouis par rapport à sa minceur. Il sentait leur fermeté et leur plénitude juste au-dessus de son estomac. Et tout son épiderme exhalait une odeur merveilleuse. Le parfum d'une vie particulière, dont la chair n'était encore qu'en formation. Celui des fleurs du plein été, couvertes de la rosée matinale. Il avait souvent senti ces parfums-là, quand il était écolier et qu'il partait faire sa gymnastique grâce au programme diffusé à la radio tôt le matin.

Pourvu que je n'aie pas d'érection, se dit Tengo. Nous sommes tellement proches qu'elle le sentira immédiatement. Ce serait un peu embarrassant. Avec quels mots expliquer à une jeune fille de dix-sept

ans qu'un homme peut avoir une érection même s'il n'éprouve pas de vrai désir ? Heureusement, pour le moment, il n'en avait pas. Pas même les prémices. Mieux valait cesser de penser aux odeurs. Il faut que j'aie dans la tête des images, si possible, sans aucun rapport avec le sexe, se dit Tengo. De nouveau, il réfléchit un moment aux échanges entre Sonny et Cher et le couple de boas. Se trouveraient-ils des sujets de conversation communs ? Et si oui lesquels ? Des chansons, par exemple ? Lorsque son imagination sur l'arche prise dans la tempête s'épuisa, mentalement, il se mit à faire des multiplications à trois chiffres. Cela lui était souvent arrivé lorsqu'il faisait l'amour avec sa petite amie plus âgée. Il parvenait ainsi à retarder l'instant de l'éjaculation (elle était très stricte en ce qui concernait le timing). Tengo ne savait pas si et jusqu'à quand la méthode serait efficace pour réprimer toute velléité d'érection. Mais c'était mieux que de ne rien tenter. Il fallait qu'il fasse quelque chose.

« Ça ne fait rien s'il durcit…, dit Fukaéri comme si elle avait lu en lui.

— Ça ne fait rien ?

— Ce n'est pas quelque chose de mal…

— Ce n'est pas quelque chose de mal. » Tengo répéta ces mots. Comme un écolier qui écoute un cours d'éducation sexuelle, songea-t-il. Il n'est pas du tout honteux d'avoir une érection, ce n'est pas du tout mal. Mais bien sûr, il faut choisir le moment et le lieu.

« Bon, et alors, nous allons commencer à faire le rite ? » demanda Tengo pour changer de sujet.

Fukaéri ne répondit pas. Ses jolies petites oreilles paraissaient comme toujours chercher à percevoir quelque chose parmi les grondements du tonnerre. Tengo le comprenait. C'est pourquoi il ne dit rien de plus. Il cessa ses multiplications. Après tout, puisque Fukaéri avait dit que ce ne serait pas grave s'il durcissait, songeait-il, je peux me sentir tranquille. Mais son pénis ne présentait aucun signe d'érection naissante. Pour le moment, il était envasé dans une douce somnolence.

« Ton zizi, je l'aime ! disait sa petite amie plus âgée. Sa forme, sa couleur, sa taille.

— Moi, à vrai dire, pas tellement, disait Tengo.

— Pourquoi ? » lui demandait-elle, tout en gardant dans sa paume le pénis de Tengo qui n'était plus en érection, comme si elle caressait un animal domestique endormi, et qu'elle en soupesait le poids.

« Eh bien, je ne sais pas, disait Tengo. Peut-être parce que je ne

l'ai pas choisi moi-même.

— Tu es bizarre, disait-elle. Tu as des pensées bizarres. »

C'était il y a bien longtemps. Des événements qui semblaient s'être déroulés bien avant l'arche de Noé.

Le souffle tiède de Fukaéri tombait dans le cou de Tengo à un rythme régulier. Aux lueurs vert pâle du réveil électrique, et grâce aux clartés intermittentes des éclairs, il pouvait voir ses oreilles. Elles lui apparaissaient telles des grottes secrètes et tendres. Si j'étais amoureux de cette jeune fille, songeait Tengo, je ne me lasserais pas de les embrasser. Tout en lui faisant l'amour, en la pénétrant, j'embrasserais ses oreilles, je les mordillerais, je les lécherais, je soufflerais dessus, j'en respirerais l'odeur. Non pas que *j'aie envie de le faire* maintenant. C'est uniquement *ce que je ferais si j'étais amoureux*. J'échafaude là une pure hypothèse, je me laisse simplement aller à mon imagination. Moralement, il n'y a là rien de honteux… Sans doute pas.

Mais il n'avait plus à se demander si le problème était moral ou non. Son pénis semblait sortir de sa douce vase, s'éveiller de son sommeil paisible, il donnait de petits coups agréables. Il eut un bâillement, releva peu à peu la tête, et son raidissement s'accrut lentement. Puis enfin, comme un yacht dont les voiles se tendent sous l'effet d'un vent propice et sûr qui souffle du nord-ouest, il parvint à s'ériger parfaitement, sans aucune retenue, se pressant contre les hanches de Fukaéri – que Tengo l'ait souhaité ou pas. Il poussa un gros soupir intérieur. Depuis que sa petite amie avait disparu, cela faisait plus d'un mois qu'il n'avait pas fait l'amour. C'était peut-être là une explication. Il fallait absolument qu'il reprenne ses multiplications à trois chiffres.

« Ne t'en fais pas, dit Fukaéri. C'est naturel s'il raidit…

— Merci, dit Tengo. Mais peut-être que les Little People nous regardent.

— Ils nous regardent c'est tout ce qu'ils peuvent faire…

— Eh bien tant mieux, dit Tengo d'une voix nerveuse. Quand je pense que l'on me regarde, je ne me sens pas rassuré. »

De nouveau le tonnerre parut fendre le ciel en deux, comme s'il déchirait un vieux rideau, et ses grondements firent violemment trembler les vitres. On aurait dit que la foudre cherchait vraiment à défoncer les fenêtres. Il était possible que les vitres se brisent réellement. C'étaient des fenêtres robustes avec des châssis en aluminium mais si ces ébranlements sauvages se poursuivaient, sans doute ne pourraient-elles pas résister longtemps. Comme des chevrotines tirées sur un cerf, de grosses gouttes dures s'éparpillaient

sur toute la surface des vitres et les frappaient sans relâche.

« On dirait que l'orage n'a presque pas bougé depuis tout à l'heure, dit Tengo. Habituellement, le tonnerre ne gronde pas aussi longtemps. »

Fukaéri regardait le plafond. « Dans un moment ça ne bougera plus…

— Un moment, tu dis, à peu près combien de temps ? »

À cela Fukaéri ne répondit pas. Tengo resta avec sa question sans réponse, son érection sans destination, continuant craintivement à tenir Fukaéri dans ses bras.

« On va encore une fois dans la ville des chats…, dit Fukaéri. Alors il faut dormir…

— Oui, mais j'aurais du mal à m'endormir. Avec un tonnerre pareil, et puis à tout juste neuf heures passées », répondit Tengo d'une voix peu assurée.

Il tenta d'aligner des formules dans sa tête. C'étaient des problèmes qui réclamaient des formules longues et complexes, mais dont il connaissait déjà les solutions. Il s'agissait de trouver le chemin le plus rapide et le plus court pour aboutir à la solution. Il faisait travailler son cerveau avec vélocité. Uniquement pour le surmener. Malgré ses efforts, son érection ne diminuait pas. Au contraire, il avait l'impression qu'elle augmentait encore.

« Tu peux dormir… », dit Fukaéri.

Il en fut ainsi. Parmi les violentes trombes d'eau qui s'abattaient, environné par les coups de tonnerre qui ébranlaient le bâtiment, habité par son inquiétude et son érection puissante, Tengo finit néanmoins par sombrer dans le sommeil sans s'en apercevoir. Il n'aurait jamais pensé qu'une telle chose était possible et pourtant…

Tout est chaos, songea-t-il juste avant. Il faut que je trouve la solution la plus courte. Le temps est limité. Et il n'y a pas beaucoup de place sur la copie qu'on m'a donnée. Toc toc toc toc, le réveil égrène loyalement le temps.

Lorsqu'il reprit ses esprits, il était nu. Fukaéri aussi. Totalement nue. Ses seins dessinaient de parfaits hémisphères. Des demi-globes généreux. Ses mamelons n'étaient pas très grands. Ils étaient encore tendres, cherchant gentiment à tâtons à atteindre la forme achevée qu'ils adopteraient plus tard. Seuls les seins étaient opulents, déjà parvenus à maturité. Et pour une raison ou une autre, ils ne paraissaient pas être affectés par la pesanteur. Ses mamelons étaient joliment pointés vers le haut. Comme de jeunes vrilles végétales qui cherchent la lumière du soleil. Ce que vit ensuite Tengo, c'est que son

pubis était glabre. Sur la zone où auraient dû se trouver des poils pubiens, sa peau était lisse et blanche. La blancheur de son épiderme renforçait sa vulnérabilité. Elle avait écarté les jambes, et il pouvait voir son sexe. Comme ses oreilles, il semblait tout juste achevé. Peut-être était-ce réellement le cas. Des oreilles tout juste finies et un sexe féminin tout juste achevé, cela se ressemble beaucoup, songea Tengo. Ils étaient semblablement dirigés en l'air, comme s'ils cherchaient soigneusement à percevoir quelque chose. Comme le son d'une clochette qui tinterait au loin.

Tengo était allongé sur le dos dans le lit, la tête tournée vers le plafond. Fukaéri était à cheval sur lui. Sa verge était toujours raide. Le tonnerre continuait à gronder. Jusqu'à quand, enfin, ces grondements se poursuivront-ils ? Avec un tonnerre si prolongé, le ciel ne finira-t-il pas par être complètement déchiqueté, tailladé, mis en pièces ? Et qui pourra le réparer ?

Je me suis endormi, se souvint Tengo. Je me suis endormi alors que j'étais en érection. Et encore maintenant, cet état se prolonge. Mon érection aurait-elle persisté durant mon sommeil ? Ou bien s'était-elle calmée et avait-elle repris ensuite ? En service pour un « deuxième mandat » ? Combien de temps suis-je resté endormi ? Et puis, peu importe, se dit Tengo. Parce que mon érection est toujours là (qu'elle se soit interrompue ou non) et qu'elle ne montre aucun signe de déclin. Sonny et Cher, les multiplications à trois chiffres, les formules complexes, rien n'a réussi à la calmer.

« Ça ne fait rien… », dit Fukaéri. Elle avait les jambes écartées et appuyait son sexe tout juste achevé contre son ventre. Sans donner l'impression qu'il y avait la moindre honte à cela.

« Ce n'est pas mal s'il durcit…, dit-elle.

— Je ne peux pas bien bouger », dit Tengo. C'était vrai. Il avait beau essayer de se redresser, il ne parvenait pas à lever un seul de ses doigts. Il avait des sensations corporelles. Il pouvait éprouver le poids du corps de Fukaéri. Il sentait aussi sa propre érection. Mais son corps, comme si quelque chose l'immobilisait, était raide et pesant.

« Ce n'est pas nécessaire…, dit Fukaéri.

— J'ai besoin de bouger. C'est mon corps », dit Tengo.

Sur ce point, Fukaéri n'objecta rien.

Tengo n'était même pas sûr que les paroles que formait sa voix faisaient vibrer l'air. Il n'était pas certain que les muscles de sa bouche lui obéissaient afin de donner forme à ses mots. Pourtant, ce qu'il voulait dire semblait plus ou moins se transmettre à Fukaéri. Mais leur communication restait floue, comme dans une conversation téléphonique longue distance dont la connexion est mauvaise. De

toute façon, Fukaéri était capable de ne pas entendre ce qui ne lui était pas nécessaire d'écouter. Tengo, lui, ne le pouvait pas.

« Ne t'inquiète pas… », dit Fukaéri. Puis elle déplaça lentement son corps vers le bas. Ce mouvement avait un sens clair. Une lumière nouvelle apparut dans ses yeux.

Dans son petit sexe tout juste achevé, il n'aurait jamais pensé que son pénis d'adulte puisse entrer. Il était trop grand, trop dur. La douleur serait trop forte. Mais avant même qu'il en ait conscience, il avait pénétré jusqu'au tréfonds de Fukaéri. Elle n'avait pas eu la moindre résistance. Pas le moindre changement d'expression. Seule sa respiration devint un peu irrégulière et le mouvement de ses seins qui montaient et descendaient changea imperceptiblement de rythme. Mais sinon, tout se fit de manière complètement naturelle, complètement évidente, comme quelque chose d'ordinaire qui appartient à la vie quotidienne.

Fukaéri accueillit profondément Tengo, Tengo pénétra profondément Fukaéri et ils demeurèrent ainsi immobiles. Tengo était incapable de bouger. Fukaéri ferma les yeux et s'immobilisa, restant à la verticale au-dessus de Tengo, comme un paratonnerre. Sa bouche était à demi ouverte, et ses lèvres semblaient trembler faiblement, comme si des rides les troublaient. Peut-être cherchaient-elles à former quelques mots en l'air. Mais sinon pas le moindre mouvement ne l'agita. Elle paraissait attendre que quelque chose arrive.

Un profond sentiment d'impuissance s'empara de Tengo. Il arrivera sûrement quelque chose ensuite, pensa-t-il, mais j'ignore ce que ce sera et je serai incapable de le contrôler. Mon corps est pratiquement insensible. Je ne peux même pas bouger. Mais j'ai des sensations dans mon pénis. Ou plutôt, non, pas vraiment des sensations, mais quelque chose qui se rapproche du concept. En tout cas, *ça* lui annonçait qu'il avait pénétré dans Fukaéri. Ça lui annonçait que son érection avait atteint sa plénitude. Est-ce que je n'aurais pas dû mettre un préservatif ? s'inquiéta Tengo. Et si elle était enceinte ? Sa petite amie était très sévère sur la question. Tengo était donc habitué à ces précautions.

Il essaya ardemment de penser à autre chose mais il ne parvenait à penser à rien. Il était en plein chaos. Au sein de ce chaos, c'était comme si le temps s'était arrêté. Mais le temps ne pouvait pas s'arrêter. C'était une impossibilité de principe. Il était probable qu'il avait seulement perdu de son uniformité. Si on le considère au travers d'une longue durée, le temps s'écoule à une vitesse constante. Cela est indubitable. Mais si on en extrait une part, on peut alors avancer l'hypothèse qu'il n'est pas uniforme dans cette section-là. Dans

certaines poches temporelles relâchées, l'ordre et la probabilité des choses finissent par perdre toute validité.

« Tengo… », dit Fukaéri. C'était la première fois qu'elle l'appelait ainsi. « Tengo… », répéta-t-elle. Comme si elle s'entraînait à la prononciation d'un mot étranger. Pourquoi brusquement m'appelle-t-elle par mon nom ? se demanda Tengo, perplexe. Puis Fukaéri se pencha lentement en avant, elle approcha son visage du sien, et embrassa Tengo sur la bouche. Sa bouche à demi ouverte s'ouvrit en grand, elle fit entrer dans celle de Tengo sa langue souple. Une langue qui sentait bon. Sa langue cherchait obstinément le code secret qui y était inscrit en mots qui n'étaient pas des mots. La langue de Tengo réagit inconsciemment à ses mouvements. Un peu comme deux jeunes serpents tout juste sortis de leur hibernation, entrelacés dans une prairie de printemps, qui flairent leurs odeurs et se perdent voracement l'un dans l'autre.

Ensuite, Fukaéri allongea la main droite et saisit la main gauche de Tengo. Avec beaucoup de force, elle prit la main de Tengo comme pour l'envelopper entièrement. Ses petits ongles s'enfoncèrent dans sa paume. Puis ses baisers avides cessèrent et elle se redressa. « Ferme les yeux… »

Il s'exécuta. Une fois ses yeux clos, il se retrouva dans un espace clair-obscur d'une grande profondeur. Une profondeur considérable. Qui lui parut se prolonger jusqu'au centre de la Terre. Dans cet espace, pénétrait une lumière particulière qui évoquait le crépuscule. Un crépuscule nostalgique et doux qui ponctuait la fin d'une longue, très longue journée. Flottaient dans la lumière d'innombrables fragments minuscules. Peut-être des poussières. Peut-être des grains de pollen. Ou encore d'autres choses. Et puis finalement, la profondeur se réduisit. La lumière devint plus claire, il put discerner de mieux en mieux tout ce qui l'entourait.

Brusquement, il avait dix ans, il était dans la classe de son école. Tout était réel : le temps, le lieu, et aussi la lumière et également lui, à dix ans. Il respirait réellement l'air de ces lieux, il pouvait sentir l'odeur du bois verni et celle de la craie collée sur l'éponge du tableau. Dans la salle de classe, il y avait lui et cette petite fille, personne d'autre. Elle avait saisi l'occasion avec audace et rapidité. Ou peut-être avait-elle longuement attendu qu'une chance comme celle-ci se présente. En tout cas, elle était là, elle avait allongé sa main droite et saisi la main gauche de Tengo. Ses prunelles étaient fixement plongées dans celles de Tengo.

Il avait une sensation de sécheresse dans la bouche. Toute mouillure avait disparu. L'événement était très soudain, il ne savait

pas quoi faire, quoi dire. Il restait seulement planté là, sa main serrée dans celle de la fillette. Puis il ressentit au fond des reins des élancements, d'abord faibles, mais qui se firent de plus en plus insistants. C'était une sensation nouvelle. Comme s'il entendait mugir la mer de très loin. Et en même temps des sons réels parvinrent à ses oreilles. Par les fenêtres ouvertes, c'étaient des cris d'enfants. Les bruits d'une partie de foot. Les claquements des battes de base-ball ou de softball qui frappaient les balles. Les voix aiguës et plaintives des écolières des petites classes. L'ensemble des flûtes à bec qui répétaient maladroitement « Les fleurs dans le jardin ». Tout cela se passait après la classe.

Il aurait voulu serrer à son tour la main de la fillette avec la même force. Mais il n'avait aucune énergie. La poigne de la fillette était trop ferme. Et le corps de Tengo était paralysé. Pourquoi… ? Il ne pouvait remuer un seul de ses doigts. Comme s'il était pieds et poings liés.

Comme si le temps avait fini par s'arrêter, songea-t-il. Tengo écouta le souffle calme de sa propre respiration. Le mugissement de la mer se poursuivait. Brusquement, tous les bruits réels disparurent. Les élancements au fond de ses reins se firent plus précis. Il s'y mêla un engourdissement particulier. Cette torpeur se transforma en une sorte de poudre qui se mélangea à son sang rouge et chaud, circula dans ses vaisseaux sanguins grâce à l'énergie de son cœur, et finit par se diffuser loyalement dans son corps entier. Dans sa poitrine, se formaient comme de petits nuages denses et compacts. Qui changèrent le rythme de sa respiration et accélérèrent les battements de son cœur.

Sûrement un jour, bien plus tard, je pourrai comprendre le sens et le but de cet événement, se dit Tengo. Pour cela, je dois le garder en moi avec le plus de précision, de clarté, de conscience possible. À l'instant présent, il n'était qu'un simple garçon de dix ans, fort en maths. Il se trouvait au seuil d'une nouvelle porte mais il ignorait ce qui l'attendait derrière. Il était impuissant, ignorant, ses émotions étaient confuses et puis il avait très peur. Il le savait. Et la petite fille non plus ne s'attendait pas à être comprise ici et maintenant. Tout ce qu'elle voulait, c'était que ses sentiments atteignent Tengo. Elle les avait entassés dans une petite boîte rigide, enveloppée d'un joli papier immaculé, bien fermée par des liens. Elle la lui tendit.

Ce petit paquet, tu ne dois pas l'ouvrir tout de suite, lui fit comprendre la fillette sans prononcer un mot. Tu l'ouvriras quand le temps sera venu. Pour le moment, il te suffit de le recevoir.

Elle sait déjà tant de choses, se dit Tengo. Que lui ne connaissait pas encore. Dans ce nouveau champ, c'était elle qui prenait l'initiative.

Il y avait là de nouvelles règles, de nouveaux buts, et une nouvelle dynamique. Tengo ne savait rien. *Elle savait.*

Finalement, la fillette lâcha la main gauche de Tengo qu'elle serrait dans sa main droite, et, sans un mot, sans même se retourner, elle quitta rapidement la salle de classe. Tengo resta seul dans la vaste pièce. Par les fenêtres ouvertes, il entendait les voix des enfants.

Immédiatement après, Tengo comprit qu'il éjaculait. Une violente éjaculation qui dura longtemps. Une grande quantité de sperme fut émise avec force. Mais qu'est-ce que je fais ? se dit Tengo, complètement désorienté. Éjaculer ainsi dans la salle de classe après les cours, ça n'allait pas du tout. Ce serait affreux si quelqu'un le voyait. Mais il n'était plus dans la classe de l'école. Quand il reprit ses esprits, Tengo était dans Fukaéri, il avait éjaculé en elle. Il n'aurait pas voulu le faire. Mais il n'avait pas pu se retenir. Tout s'était passé sans qu'il y puisse rien.

« Ne t'inquiète pas…, lui dit Fukaéri un peu après, avec sa voix plate de toujours. *Je* ne serai pas enceinte. Je ne suis pas réglée… »

Tengo ouvrit les yeux et regarda Fukaéri. Elle était toujours à cheval sur Tengo, elle le regardait d'en haut. Il avait devant les yeux ses seins aux formes idéales. Ils avaient retrouvé le rythme paisible et ordonné de sa respiration.

C'était ça, aller à la ville des chats, aurait voulu demander Tengo. La ville des chats, qu'est-ce que c'était donc finalement ? Il essaya réellement de prononcer ces mots. Mais les muscles de sa bouche étaient totalement inertes.

« Il le fallait… », dit Fukaéri comme si elle avait lu en lui. C'était une réponse laconique. Qui ne lui fournissait aucun éclaircissement. Comme toujours.

Tengo ferma les yeux encore une fois. Il était allé *là-bas*, il avait éjaculé, et puis il était revenu *ici*. C'était une vraie éjaculation, un vrai liquide séminal. S'il le fallait, comme l'avait dit Fukaéri, sans doute, en effet, le fallait-il. Le corps de Tengo était encore engourdi, il n'avait toujours pas recouvré ses sensations. Puis la lassitude qui suivait l'éjaculation l'enveloppa comme dans une fine pellicule.

Fukaéri conserva très longtemps la même position, et, tel un insecte qui aspire du nectar, elle absorba efficacement le sperme de Tengo. Littéralement jusqu'à la dernière goutte. Puis elle fit sortir délicatement le pénis de Tengo et, sans un mot, elle descendit du lit. Elle se rendit à la salle de bains. Le tonnerre avait cessé. La pluie violente s'était également arrêtée. Les nuages orageux qui s'appesantissaient si obstinément au-dessus de l'immeuble avaient

disparu sans laisser de traces. L'atmosphère était *silencieuse*, jusqu'à sembler irréelle. Il n'entendait qu'à peine les bruits que faisait Fukaéri dans la salle de bains, en prenant une douche. Tengo contempla fixement le plafond, attendant que ses sensations originelles reviennent. Son érection s'était maintenue après l'éjaculation, mais il semblait que le durcissement de son pénis diminuait un peu.

Une part de son cœur était encore dans la salle de classe de l'école. Dans sa main gauche, restait vivace la sensation tactile des doigts de la fillette. Il ne pouvait lever la main pour vérifier mais ses ongles avaient sûrement laissé des traces rouges dans sa paume. Les battements de son cœur étaient encore empreints d'une certaine excitation. Dans sa poitrine, les nuages denses avaient disparu, laissant place, dans une partie imaginaire toute proche du cœur, à une agréable douleur un peu sourde.

Aomamé, pensa Tengo.

Il faut que je voie Aomamé, pensa Tengo. Je dois la chercher. Pourquoi, pendant tout ce temps, et jusqu'à présent, n'en avait-il pas eu l'idée, alors que c'était tellement évident ? Elle m'avait donné ce précieux paquet. Pourquoi l'ai-je négligé et ne l'ai-je jamais ouvert ? Il voulut secouer la tête. Mais il ne le pouvait pas. Son corps ne s'était pas encore rétabli de son engourdissement.

Un certain temps plus tard, Fukaéri revint dans la chambre. Elle s'était enveloppée dans une serviette de bain. Elle s'assit un instant au bord du lit.

« Les Little People ne font plus de bruit… », dit-elle. Tout à fait comme un éclaireur compétent qui communique un rapport sur le front. Puis elle dessina avec l'index un petit cercle en l'air dans un mouvement souple. Un beau cercle parfait, comme l'aurait dessiné un maître de la Renaissance italienne sur le mur d'une église. Un cercle qui n'avait ni commencement, ni fin, et qui flotta en l'air un instant. « C'est fini maintenant… »

Sur ces mots, elle enleva la serviette enroulée autour d'elle, se retrouva sans rien sur elle, et demeura debout ainsi un moment, nue. Comme si elle attendait que sèche naturellement son corps encore moite dans cette atmosphère immobile. Elle était très belle à contempler. Ses seins lisses, son bas-ventre glabre.

Après quoi, elle se pencha, ramassa le pyjama tombé par terre, et le remit directement, sans sous-vêtements. Elle le boutonna, fit un nœud à la ceinture. Tengo la contemplait dans le clair-obscur, comme s'il regardait un insecte en train de muer. Le pyjama de Tengo était trop grand, mais elle s'y était faite. Puis Fukaéri s'installa souplement

dans le lit, prit sa place dans l'espace étroit, et posa sa tête contre l'épaule de Tengo. Sur son épaule nue, il pouvait sentir la forme de ses petites oreilles. Il pouvait éprouver sur son cou son souffle tiède. L'engourdissement de son corps, comme une marée qui reflue quand le temps est venu, s'éloignait progressivement.

Une moiteur subsistait dans l'air mais ce n'était plus une humidité lourde ou suffocante. De l'autre côté des fenêtres, des insectes se mirent à chanter. L'érection de Tengo était à présent tout à fait terminée, son pénis allait se replonger dans une douce oisiveté. Les événements semblaient enfin avoir achevé un cycle après avoir circulé tout au long des passages obligés. Un cercle parfait avait été dessiné dans l'air. Les animaux descendaient de l'arche et se dispersaient sur leur bonne vieille terre. Chacun des *couples* retournait à sa place.

« Il vaut mieux dormir…, dit-elle. Très profondément… »

Dormir très profondément, pensa Tengo. Dormir, et puis se réveiller. Quand viendrait le lendemain, quel serait le monde qui l'attendrait ?

« Ça, personne ne le sait… », dit Fukaéri qui lisait dans son cœur.

15
Aomamé

Commençait à présent le temps des fantômes

AOMAMÉ SORTIT UNE COUVERTURE DU PLACARD et l'étendit sur le grand corps de l'homme. Puis elle posa le doigt sur sa nuque, vérifia que son pouls avait totalement disparu. L'homme qu'on appelait « leader » était à présent parti pour un autre monde. Ce qu'était ce monde-là, elle l'ignorait totalement. En tout cas, il n'avait plus aucun lien avec celui de l'année 1Q84. Et il était désormais changé en ce que l'on appelait un « défunt » de ce côté-ci du monde. Cet homme avait franchi la ligne de partage des eaux qui sépare la vie de la mort sans la plus petite plainte, avec juste un minuscule frisson éphémère, comme s'il avait ressenti un léger froid. Pas la moindre goutte de sang. À présent délivré de toutes ses souffrances, il reposait à plat ventre sur le matelas bleu de yoga. Il était mort silencieusement. Le travail d'Aomamé, comme toujours, avait été rapide et précis.

Elle remit le fragment de liège sur la pointe de l'aiguille et renferma le tout dans l'écrin. Puis elle enfouit l'instrument dans son sac de sport. Sortant de la pochette en plastique son Heckler & Koch, elle l'inséra dans la ceinture de son pantalon de survêtement. Le dispositif de sûreté était ôté, le magasin était chargé. Elle se sentait rassurée en sentant contre sa colonne vertébrale la solidité du métal. Elle alla près des fenêtres, tira les épais rideaux et la chambre fut de nouveau plongée dans une obscurité totale.

Puis elle prit son sac de sport à la main et se dirigea vers la porte. La main sur la poignée, elle se retourna dans le noir et observa une dernière fois la grande silhouette à plat ventre. On aurait dit qu'il était endormi. Comme elle l'avait vu en entrant dans la pièce. Aomamé était la seule dans ce monde à savoir qu'il était mort. Non, sans doute les Little People le savaient-ils aussi. Aussi avaient-ils cessé de faire gronder le tonnerre. Ils avaient sûrement compris que, désormais, ce genre d'avertissements était inutile. L'homme qu'ils avaient choisi comme représentant n'était plus.

Aomamé ouvrit la porte et pénétra dans la pièce éclairée en clignant des yeux. Elle referma la porte doucement, comme si elle

désirait ne faire aucun bruit. Tête-de-moine était assis sur le canapé, il buvait du café. Sur la table était posé un grand plateau, sans doute commandé au room service, avec un pot de café et des sandwiches, à demi consommés. Deux tasses à café qui n'avaient pas servi étaient disposées à côté. Queue-de-cheval avait pris place sur un fauteuil de style rococo, à côté de la porte, très droit, comme auparavant. Ils donnaient l'impression d'être restés dans la même position durant ces longs moments, sans dire un mot, attendant simplement que le temps passe. Il flottait dans la pièce ce genre d'atmosphère.

Quand Aomamé entra, Tête-de-moine posa la tasse qu'il tenait à la main dans la soucoupe et se leva calmement.

« J'ai terminé, dit Aomamé. Il s'est endormi. Il m'a fallu pas mal de temps. Je crois que ses blocages musculaires étaient importants. Laissez-le dormir.

— Il dort.

— Très profondément », dit Aomamé.

Tête-de-moine dévisagea Aomamé. Il la scruta au fond des yeux. Puis, comme pour vérifier qu'il n'y avait rien de suspect, son regard descendit lentement jusqu'à ses pieds avant de remonter à son visage.

« Est-ce que cela arrive d'ordinaire ?

— Quand un violent stress musculaire a été dénoué, beaucoup de gens s'endorment ensuite de cette façon. Ce n'est pas inhabituel. »

Tête-de-moine alla à la porte de communication entre les deux pièces, tourna calmement la poignée, entrouvrit la porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Aomamé posa sa main droite sur la ceinture de son pantalon, pour pouvoir sortir son pistolet instantanément, au cas où ce serait nécessaire. L'homme resta environ dix secondes à observer la chambre puis sa tête recula et il ferma la porte.

« Combien de temps environ devrait-il dormir ? demanda-t-il à Aomamé. Nous ne pouvons pas le laisser couché ainsi par terre longtemps.

— Il devrait se réveiller dans deux heures à peu près. Jusque-là, laissez-le autant que possible dans la même position. »

Tête-de-moine jeta un regard sur sa montre. Puis il eut un petit hochement de tête.

« C'est entendu. Nous allons le laisser ainsi un moment, dit-il. Voulez-vous prendre une douche ?

— Non, je vous remercie. Mais j'aimerais me changer.

— Bien sûr. Vous pouvez utiliser le cabinet de toilette. »

Aomamé aurait voulu sortir de cette pièce au plus vite, telle qu'elle était vêtue. Mais mieux valait que les gardes du corps n'aient pas de soupçons. À son arrivée, elle avait changé de tenue. Il fallait

qu'elle en fasse autant avant de partir. Elle se rendit dans le cabinet de toilette et ôta son ensemble de travail. Elle enleva ses sous-vêtements moites de sueur, s'essuya avec une serviette de bain, puis en enfila de nouveaux. Elle remit son chemisier blanc et son pantalon en coton, glissa son pistolet sous la ceinture de manière à ce qu'il soit invisible. Elle effectua divers mouvements, s'assura que ses gestes étaient naturels. Elle se savonna le visage, se brossa les cheveux. Après quoi, face au grand miroir, résolument, elle déforma son visage dans tous les sens, dans l'intention de délasser ses muscles, de leur ôter toute tension. Après avoir longuement grimacé, elle chercha à retrouver ses traits habituels. Il lui fallait un peu de temps avant qu'elle se souvienne de ce qu'était son visage ordinaire. Mais après avoir tâtonné un moment, elle y parvint. Fixant le miroir, elle s'inspecta minutieusement. Pas d'erreur, se dit Aomamé. C'est mon visage normal. Elle esquissa même un léger sourire. Ses mains ne tremblaient pas. Son regard était assuré. C'était bien l'Aomamé calme de toujours.

Pourtant, lorsqu'elle était sortie de la chambre tout à l'heure, Tête-de-moine l'avait longuement dévisagée. Peut-être avait-il remarqué des traces de larmes. Elle avait abondamment pleuré, et il en restait sans doute quelques signes. Cette pensée inquiéta Aomamé. L'homme s'était peut-être demandé avec perplexité pourquoi elle avait pleuré alors qu'elle effectuait ses étirements musculaires. Peut-être avait-il un doute. Alors, il ouvrirait la porte de la chambre, il s'approcherait du leader, il découvrirait que son cœur s'était arrêté de battre…

Aomamé porta la main à l'arrière de la ceinture, vérifia que le pistolet était bien fixé. Calme-toi, se dit-elle. Il ne faut pas avoir peur. Sinon, cela se verra sur ton visage, et les gardes du corps seront alertés.

Aomamé, prête au pire des scénarios, prit son sac de sport dans la main gauche et sortit prudemment du cabinet de toilette. Sa main droite pourrait attraper le pistolet en cas de besoin. Mais rien n'avait changé dans la pièce. Tête-de-moine était debout au milieu, les bras croisés, les yeux plissés, il réfléchissait. Queue-de-cheval, toujours assis sur son fauteuil à l'entrée, observait l'espace d'un air impassible. Ses yeux étaient imperturbables – ceux d'un tireur d'élite agrippé à sa mitraillette dans un chasseur-bombardier. Habitué à scruter sans relâche le ciel bleu, seul dans son habitacle. Ses yeux avaient pris la couleur du ciel.

« Vous êtes sans doute fatiguée ? s'enquit Tête-de-moine. Si vous le souhaitez, prenez du café. Il y a aussi des sandwiches. »

Aomamé dit : « Merci. Mais non, sans façon. Après le travail, je

n'ai jamais faim. Il me faut bien une heure pour que l'appétit me revienne. »

Tête-de-moine hocha la tête et sortit de la poche intérieure de sa veste une enveloppe épaisse. Il la soupesa et la tendit à Aomamé.

« Je crois qu'il y a un peu plus que prévu. Comme je vous l'ai dit plus tôt, je vous demande instamment de ne rien ébruiter.

— Le prix du silence, dit Aomamé sur le ton de la plaisanterie.

— Pour toute la peine que vous vous êtes donnée, plutôt, rétorqua l'homme sans sourire.

— Ma discrétion n'a rien à voir avec ce que je reçois. Cela fait partie de mon travail. Je n'en parle jamais à l'extérieur », répliqua Aomamé. Puis, sans l'ouvrir, elle déposa l'enveloppe que Tête-de-moine lui avait remise dans son sac de sport.

« Avez-vous besoin d'un reçu ? »

L'homme secoua la tête. « Inutile. Cela reste entre nous. Vous n'avez pas à le déclarer. »

Aomamé hocha la tête en silence.

« Il vous a fallu beaucoup d'énergie, n'est-ce pas ? interrogea Tête-de-moine, comme s'il la sondait.

— Plus que d'habitude, répondit-elle.

— Parce que ce n'est pas un homme ordinaire.

— On dirait, en effet.

— C'est quelqu'un d'irremplaçable, dit-il. Et il souffre depuis très longtemps de douleurs physiques abominables. Toutes nos peines, toutes nos souffrances, c'est lui, en fait, qui les prend en charge. J'espère donc que ses douleurs auront été soulagées, ne serait-ce qu'en partie.

— Étant donné que je ne sais pas quelles en sont les causes véritables, je ne peux rien dire de précis, dit Aomamé en choisissant ses mots. Néanmoins, je pense que j'ai pu les alléger, au moins *un peu.* »

Tête-de-moine eut un hochement de tête. « D'après ce que je vois, vous paraissez vous-même tout à fait épuisée.

— Oui, c'est bien possible », dit-elle.

Pendant la conversation entre Aomamé et Tête-de-moine, Queue-de-cheval, toujours assis à côté de la porte, observait la pièce sans un mot. Son visage ne bougeait pas et seuls ses yeux étaient en mouvement. Il ne trahissait absolument aucun changement d'expression. On ne savait pas s'il entendait ou non leur échange. Seul, muet, toujours aux aguets. Il cherchait dans les nuages la petite silhouette volante d'un avion de chasse ennemi. Même si elle était d'abord minuscule.

Après une courte hésitation, Aomamé posa une question à Tête-de-moine : « Ma curiosité a peut-être quelque chose de futile, mais n'est-il pas contraire aux préceptes de votre association religieuse de boire du café ou de manger des sandwiches au jambon ? »

Tête-de-moine se tourna et jeta un coup d'œil vers la table. Puis ses lèvres dessinèrent ce qui ressemblait à un mince sourire.

« Nos préceptes ne sont pas aussi rigoureux. L'alcool et le tabac sont en principe interdits. Le sexe, dans une certaine mesure, est également prohibé. Mais en ce qui concerne la nourriture, nous avons une relative liberté. Ordinairement, nous mangeons de manière frugale mais le café ou les sandwiches au jambon ne sont pas spécialement interdits. »

Aomamé se borna à hocher la tête.

« Quand un grand nombre de personnes vivent ensemble, il est évidemment nécessaire que des règles soient instituées. Mais si l'on est obnubilé par un formalisme trop rigide, l'objectif originel finit par se perdre. Les règles et la doctrine ne sont que des commodités. L'important n'est pas le cadre mais ce qui est dedans.

— Et c'est le leader qui en fournit le contenu.

— Oui. Il est capable d'entendre les voix qui n'atteignent pas nos oreilles. C'est quelqu'un à part. » Tête-de-moine scruta de nouveau Aomamé dans les yeux. Puis il dit : « Je vous remercie pour ce que vous avez fait aujourd'hui. Ah, tiens, on dirait que la pluie s'est arrêtée.

— Le tonnerre était terrible, dit Aomamé.

— Oui, en effet », confirma Tête-de-moine. Mais il ne paraissait pas vraiment intéressé par la pluie ou le tonnerre.

Aomamé s'inclina, prit son sac de sport, et se dirigea vers la porte.

« Attendez ! » Dans son dos, la voix de Tête-de-moine l'immobilisa. Une voix tranchante.

Aomamé resta figée au milieu de la pièce. Puis elle se retourna. Son cœur s'affolait. Elle posa sa main droite sur sa hanche dans un geste naturel.

« Votre matelas de yoga, dit l'homme. Vous avez oublié le matelas de yoga que vous avez apporté. Il est dans la chambre. »

Aomamé sourit. « Maintenant le leader est profondément endormi dessus. Il vaut mieux ne pas le réveiller. Je vous offre ce matelas. Il n'a pas beaucoup de valeur, il est assez usagé. Et si vous n'en avez pas l'utilité, jetez-le. »

Tête-de-moine réfléchit un peu puis hocha la tête. « Je vous remercie », dit-il.

Quand Aomamé s'approcha de la porte, Queue-de-cheval se leva et lui ouvrit la porte. Puis il s'inclina légèrement. Finalement, cet homme n'a pas prononcé un seul mot, songea Aomamé. Elle s'inclina à son tour, et s'apprêta à passer devant lui.

Mais, au même moment, Aomamé eut la peau traversée comme par une violente décharge électrique – provenant des pensées violentes tapies dans l'homme. Queue-de-cheval avait allongé la main comme s'il voulait lui saisir le bras droit. Son geste était d'une extrême rapidité, d'une extrême précision, comme quelqu'un qui cherche à attraper une mouche en l'air. Tous les muscles d'Aomamé se raidirent. Sa peau se hérissa, son cœur fit un bond, le souffle lui manqua et c'était comme si des insectes de glace lui rampaient dans le dos. Sa conscience fut comme exposée à une furieuse incandescence. Si cet homme lui avait saisi le bras droit, elle n'aurait pas pu attraper son arme. Et alors, comprit-elle, je n'aurais eu aucune chance. Il sent que j'ai fait *quelque chose*. Il sait intuitivement qu'il s'est passé *quelque chose*. Quoi, il l'ignore, mais c'est quelque chose qui ne va pas. Son instinct lui a soufflé : « Attrape cette fille. » Il va lui ordonner de m'immobiliser au sol, d'appuyer de tout son poids sur moi, et, pour commencer, de me déboîter l'épaule.

Mais ce n'était qu'une intuition. Il n'avait pas de preuve. S'il se trompait, il serait dans une position très embarrassante. Il hésita terriblement et finit par se résigner. C'était toujours Tête-de-moine qui prenait les décisions. Ce n'était pas de son ressort. Il réprima désespérément l'impulsion de sa main, relâcha les épaules. Aomamé fut capable de suivre exactement l'enchaînement des étapes par lesquelles la conscience de Queue-de-cheval passa en quelques secondes.

Aomamé sortit dans le couloir recouvert de tapis. Elle avança calmement, se dirigeant vers l'ascenseur sans se retourner. Queue-de-cheval avait sans doute passé la tête par la porte et la suivait des yeux. Aomamé sentait son regard dans son dos, aussi aigu qu'un couteau. Ses muscles étaient à vif mais elle ne se retourna pas. Il ne fallait pas qu'elle se retourne. À l'angle du couloir, enfin, son extrême tension se relâcha. Mais elle n'était pas encore rassurée. Elle ne savait pas ce qui pourrait arriver ensuite. Elle appuya sur le bouton de descente, et, jusqu'à ce que l'ascenseur arrive (un temps proche de l'éternité), elle garda la main sur l'attache de son arme. Pour la sortir à l'instant, si Queue-de-cheval avait changé d'avis et la poursuivait. Il faudrait qu'elle n'ait aucun scrupule à lui tirer dessus avant qu'il l'agrippe d'une poigne solide. Ou qu'elle se tire dessus sans hésitation. Aomamé ne pouvait trancher sur ce qu'était le meilleur choix. Peut-être ne se

déciderait-elle qu'au tout dernier moment.

Mais personne ne la suivit. Le couloir de l'hôtel était totalement silencieux. La porte de l'ascenseur s'ouvrit avec un petit *ding* et Aomamé s'engouffra à l'intérieur. Elle appuya sur le bouton du lobby et attendit que la porte se referme. Puis elle garda les yeux rivés sur les chiffres des étages en se mordant les lèvres. Elle sortit de l'ascenseur, traversa le vaste hall et monta dans un des taxis qui attendaient à l'entrée. La pluie avait complètement cessé mais la voiture était ruisselante, comme si elle avait dû rouler dans l'eau. À l'entrée ouest de la gare de Shinjuku, indiqua Aomamé. Quand le taxi eut démarré et qu'il se fut éloigné de l'hôtel, elle expira avec force tout l'air qu'elle avait accumulé en elle. Puis elle ferma les yeux et fit le vide dans sa tête. Elle ne voulait penser à rien pendant un moment.

Elle fut prise d'un violent haut-le-cœur. Elle avait la sensation que tout ce qui se trouvait dans son estomac lui remontait à la gorge. Mais elle réussit plus ou moins à repousser sa nausée. Elle ouvrit la fenêtre à moitié et s'emplit les poumons de l'air humide de la nuit. Appuyée contre son siège, elle respira profondément à plusieurs reprises. Elle avait dans la bouche une odeur nauséabonde. Comme si quelque chose à l'intérieur d'elle commençait à pourrir.

Soudain elle eut l'idée de fouiller dans la poche de son pantalon, où elle retrouva deux chewing-gums. Elle les déballa avec des mains un peu tremblantes, les mit dans la bouche et les mastiqua lentement. Menthe verte. Un parfum nostalgique. Ses nerfs s'apaisèrent. En même temps que ses mâchoires travaillaient, la détestable odeur qui avait envahi sa bouche s'atténuait petit à petit. Non, pensa-t-elle, il n'y a rien à l'intérieur de moi qui pourrit. C'est seulement la peur qui me rend bizarre.

En tout cas, tout est terminé à présent, se dit-elle. Je n'aurai plus besoin de tuer. Et ce que j'ai fait est juste, se répéta-t-elle. Cet homme avait commis des actes pour lesquels il méritait d'être tué. En outre – le hasard… –, l'intéressé réclamait la mort avec insistance. J'ai accédé à ses désirs et lui ai octroyé une délivrance paisible. Je n'ai rien fait de mal. Tout au plus, c'est un acte illégal.

Mais elle avait beau se rabâcher ces arguments, elle n'était pas totalement convaincue. Il y a juste quelques instants, se disait-elle, j'ai tué de mes mains un homme qui *n'était pas ordinaire*. Je me souviens encore clairement de la sensation que j'ai eue quand l'aiguille effilée a plongé sans bruit dans sa nuque. Je n'ai pas eu la *réaction ordinaire*. Tout cela la perturbait considérablement. Elle ouvrit en grand la paume de ses mains, les contempla un moment. Quelque chose avait

changé. Elle sentait une différence. Sans parvenir à l'identifier.

Si elle se fiait aux paroles de cet homme, elle avait tué un prophète. Quelqu'un qui entendait la voix des dieux. Mais le maître de ces voix n'était pas un dieu lui-même. Sans doute un agent de ces êtres qu'on nommait Little People. Le prophète était en même temps un roi, et le destin des rois était d'être mis à mort. Et elle, la meurtrière, était l'instrument du destin. En faisant disparaître par la violence celui qui était à la fois un roi et un prophète, elle avait préservé l'équilibre du bien et du mal dans le monde. Elle devait mourir. Mais à ce moment-là, elle avait conclu un marché. En acceptant de tuer cet homme, et en renonçant par là même à sa propre vie, la vie de Tengo serait épargnée. Tels étaient les termes du marché. Mais cela, c'était *si elle se fiait aux paroles de cet homme*.

Mais Aomamé était obligée de le croire. Il n'était pas un fanatique, et un homme qui va mourir ne ment pas. Plus que tout, il y avait dans ses mots une grande force de conviction. Une puissance de persuasion aussi lourde qu'une ancre de bonne taille. Tous les bateaux possèdent une ancre dont la taille et le poids leur sont propres. Quels que soient les actes ignobles qu'il avait commis, cet homme évoquait un puissant navire. Aomamé devait donc lui faire confiance.

Elle détacha de sa ceinture son Heckler & Koch sans que le chauffeur le voie, remit la sûreté en place, et plaça l'arme dans la pochette. S'allégeant d'un poids fatal d'environ cinq cents grammes.

« Tout à l'heure, il y a eu un orage terrible. Des trombes d'eau épouvantables, dit le chauffeur.

— Un orage ? » dit Aomamé. C'était comme un événement survenu bien longtemps auparavant. Pourtant, cela faisait tout juste trente minutes. Si l'on parlait de l'orage. « Ah oui. C'était un orage incroyable.

— Au bulletin météo, ils ne l'avaient absolument pas annoncé. Au contraire, il devait faire beau toute la journée ! »

Elle se creusa la tête. Elle devait dire quelque chose. Mais aucun mot ne lui vint à l'esprit. Comme si les rouages de sa tête étaient grippés. « Ils se trompent toujours, à la météo », dit-elle.

Le chauffeur lui lança un coup d'œil furtif dans son rétroviseur. Il était possible que sa façon de parler ait eu quelque chose de pas très naturel. « Les rues ont été inondées, continua-t-il, et l'eau a envahi l'intérieur de la station de métro d'Akasaka-Mitsuke. Les voies ont même été submergées. La pluie est tombée en se concentrant sur une zone très étroite. La circulation sur les lignes Ginza et Marunouchi a été interrompue pendant environ une heure. Ils viennent juste de le dire à la radio. »

Par suite de pluies torrentielles localisées, la circulation des métros a été arrêtée. Cela risquait-il d'influer sur ce qu'elle allait faire ensuite ? Elle réfléchit à toute vitesse. Je vais à la gare de Shinjuku, je retire de la consigne mon sac de voyage et mon sac à bandoulière. Ensuite, je téléphone à Tamaru, je reçois ses instructions. S'il me dit que je dois emprunter la ligne Marunouchi depuis Shinjuku, ça risque d'être gênant. Je n'ai que deux heures pour m'échapper. Après, ils vont trouver bizarre que le leader ne se réveille pas. Ils iront dans la pièce voisine et découvriront qu'il ne respire plus. Ils se mettront immédiatement en action.

« La ligne Marunouchi est-elle encore interrompue ? demanda Aomamé au chauffeur.

— Ah… ça, je n'en sais rien. Vous voulez qu'on mette la radio ?

— Oui, s'il vous plaît. »

À en croire ce qu'avait dit le leader, c'étaient les Little People qui avaient provoqué cet orage. Ils avaient concentré de violentes pluies sur la petite zone proche d'Akasaka, ce qui avait entraîné l'arrêt des rames de métro. Aomamé secoua la tête. Il y avait peut-être là-dessous une espèce de dessein. Les choses ne se passaient pas aussi aisément que prévu.

Le chauffeur mit la radio sur la NHK. C'était une émission de musique. Des chœurs folkloriques japonais, en vogue vers la fin des années 1960. Aomamé se souvenait vaguement de les avoir entendus à la radio quand elle était enfant. Elle n'en éprouvait aucune nostalgie. C'était plutôt des évocations déplaisantes qui lui revenaient à l'esprit. Ces chants ne lui remettaient en mémoire que des souvenirs qu'elle aurait préféré oublier. Elle supporta les chansons un certain temps. Pourtant, elle eut beau attendre, il n'y avait toujours pas de nouvelles sur la situation dans le métro.

« Excusez-moi. Pourriez-vous éteindre la radio ? dit Aomamé. De toute façon, quand je serai à la gare de Shinjuku, je verrai bien comment les choses se présentent. »

Le chauffeur éteignit la radio. « Ça risque d'être archiplein à la gare de Shinjuku ! » dit-il.

Le chauffeur avait raison. La gare de Shinjuku était horriblement bondée. Comme il n'y avait plus de correspondance entre les trains nationaux et la ligne Marunouchi, des flux désordonnés de voyageurs s'étaient formés, les gens couraient de tous côtés. L'heure de pointe des retours était passée mais il fallait jouer des coudes dans la foule pour avancer.

Aomamé parvint enfin à la consigne et retira son sac à

bandoulière et son sac de voyage noir en faux cuir. Dans celui-ci se trouvait l'argent liquide qu'elle avait sorti de son coffre. Elle prit quelques objets dans son sac de sport et les répartit dans les deux autres. L'enveloppe qui contenait l'argent remis par Tête-de-moine, la pochette en plastique qui renfermait son arme. L'écrin où reposait son pic à glace. Le sac Nike dont elle n'avait plus besoin, elle le déposa dans un autre casier qu'elle verrouilla en y insérant une pièce de cent yens : elle n'avait pas l'intention de le récupérer. Rien de ce qu'il contenait ne permettait de l'identifier.

Son sac de voyage à la main, elle fit le tour de la gare à la recherche d'un téléphone public. Tous étaient pris d'assaut. Il y avait de longues files de gens qui voulaient téléphoner pour expliquer qu'ils rentreraient en retard à cause de l'interruption du trafic. Aomamé grimaça légèrement. On dirait que les Little People ne veulent pas me laisser fuir aussi facilement. Selon ce qu'a dit le leader, ils ne sont pas en mesure de m'atteindre directement. Mais ils peuvent entraver mes actes par des moyens détournés.

Aomamé renonça à attendre son tour devant un téléphone public et sortit de la gare. Elle entra dans le premier café qu'elle vit et commanda un café glacé. Le téléphone rose de l'établissement était également occupé mais il n'y avait pas de file d'attente. Elle se plaça derrière une femme d'âge moyen, et attendit qu'elle termine sa longue conversation. La femme lançait des regards furtifs vers Aomamé, l'air peu aimable, mais après cinq bonnes minutes de palabres, elle se résigna et raccrocha.

Aomamé inséra la monnaie qu'elle avait préparée dans l'appareil, et composa le numéro qu'elle connaissait par cœur. Après trois sonneries, la voix enregistrée annonça : « Je suis absent pour le moment. Veuillez laisser votre message après le signal sonore. »

Dès qu'elle entendit le signal, Aomamé lança dans le combiné : « Monsieur Tamaru, vous êtes là ? »

Tamaru prit l'appel et répondit : « Je suis là.

— Ah, tant mieux », dit Aomamé.

Tamaru parut percevoir une tension inhabituelle dans sa voix. « Tout va bien ? demanda-t-il.

— Pour le moment.

— Le travail a bien été fait ? »

Aomamé dit. « Il dort profondément. Plus, ce n'est pas possible.

— Bon, bon… », dit Tamaru. Il laissa transparaître un grand soulagement. C'était exceptionnel pour cet homme qui ne montrait jamais ses émotions. « Je transmettrai. On sera sûrement rassuré.

— Ça n'a pas été très facile…

— Je comprends. Mais le travail est achevé.

— Plus ou moins, dit Aomamé. Ce téléphone est sûr ?

— Nous utilisons une ligne spéciale. Ne vous faites pas de souci.

— J'ai retiré de la consigne de Shinjuku mes bagages pour le voyage. Et pour la suite ?

— De quel délai disposons-nous ?

— Une heure et demie », dit Aomamé. Elle lui expliqua sommairement la situation. Dans une heure et demie, les deux gardes du corps iraient vérifier ce qui se passait dans la chambre d'à côté et découvriraient que le leader ne respirait plus.

« Une heure et demie, c'est suffisant, dit Tamaru.

— Est-ce qu'ils préviendront la police ?

— Ah, on ne sait jamais ce que ces gens-là sont capables de faire. Hier justement, la police est venue enquêter au siège de leur secte. Il ne s'agit encore pour le moment que d'entendre les témoins, ce n'est pas à proprement parler une véritable enquête mais s'il était révélé que le fondateur avait succombé à une mort suspecte, ils seraient extrêmement embêtés.

— Autrement dit, ils ne rendraient pas la chose publique et régleraient le problème eux-mêmes ?

— Ils ont assez de sang-froid pour ça. On verra bien en lisant les journaux demain s'ils ont ou non prévenu la police de la mort de leur fondateur. Je n'aime pas les jeux de hasard, mais je parierais qu'ils ne l'auront pas fait.

— Pourraient-ils penser que la mort n'est pas naturelle… ?

— Ils seront incapables d'en juger juste en voyant le corps. Tant que les autorités judiciaires n'auront pas pratiqué une autopsie, ils ne sauront pas s'il s'agit d'une mort naturelle ou d'un crime. Mais ce que ces types voudront avant tout, c'est vous entendre. Vous êtes la dernière à avoir vu leur leader vivant. Et dès qu'ils sauront que vous avez quitté votre logement, que vous vous cachez quelque part, évidemment, ils en concluront que cette mort ne peut être naturelle.

— Et ils feront tout pour me retrouver.

— Sans aucun doute, dit Tamaru.

— Allez-vous vraiment réussir à me faire disparaître ?

— Nous avons établi un plan. Un plan méticuleux. Si vous agissez prudemment et patiemment en suivant bien ce plan, personne ne vous retrouvera. Le pire, c'est d'avoir peur.

— Je tâcherai de faire comme vous le dites, dit Aomamé.

— Nous devons agir rapidement, pour faire du temps notre allié. Vous êtes quelqu'un de prudent et de patient. Le mieux est de rester vous-même. »

Aomamé dit : « Il y a eu des pluies torrentielles aux environs d'Akasaka et le trafic est suspendu.

— Je sais, dit Tamaru. Mais ne vous inquiétez pas. Il n'était pas prévu que vous circuliez en métro. Vous allez prendre un taxi, et vous rendre dans un appartement sûr, dans Tokyo même.

— Dans Tokyo ? Est-ce qu'on n'avait pas dit que j'irais loin ?

— Bien sûr, vous partirez loin, répondit lentement Tamaru, comme pour lui faire entendre raison. Mais avant ça, un certain nombre de préparatifs sont nécessaires. Vous devez changer de nom et de visage. Et ce n'est pas une mince affaire. Vous êtes sûrement déstabilisée par la situation. Mais agir dans la précipitation ne donne rien de bon. Vous allez vous cacher un certain temps dans ce refuge. Tout ira bien, et nous serons là pour vous apporter toute notre assistance.

— Et où se trouve ce refuge ?

— À Kôenji », dit Tamaru.

Kôenji, songea Aomamé. Elle tapota du bout des ongles ses dents de devant. Kôenji… elle ne connaissait absolument pas ce coin.

Tamaru lui indiqua l'adresse et le nom de l'immeuble. Comme toujours, Aomamé ne nota rien et retint tout de tête.

« Sortie sud de Kôenji. Près du boulevard périphérique numéro 7. Numéro de l'appartement : 303. Numéro du code d'entrée : 2831. »

Tamaru fit une pause. Aomamé se répéta mentalement 303 et 2831.

« La clef est fixée par du Scotch sous le paillasson de l'entrée. Dans l'appartement, il y a tout ce qu'il faut dans l'immédiat, et il vaut mieux que vous ne sortiez pas pendant un certain temps. C'est moi qui vous contacterai. Je ferai sonner trois fois, puis je couperai et, vingt secondes après, je rappellerai. Si possible, n'appelez pas vous-même.

— C'est entendu, dit Aomamé.

— Les types, là-bas, ils étaient coriaces ? demanda Tamaru.

— Ses deux gardes du corps avaient l'air de s'y connaître. J'ai même eu peur un petit instant. Mais ce n'étaient pas des pros. Ils n'étaient pas de votre niveau.

— Il n'y en a pas beaucoup comme moi.

— Ce serait embêtant sinon.

— Sûrement », dit Tamaru.

Aomamé prit ses bagages et se dirigea vers la station de taxis de la gare. Là aussi, une longue file d'attente s'était formée. Il semblait que la circulation des métros n'était pas encore rétablie. Mais elle était bien obligée de patienter.

Pendant qu'elle attendait parmi la foule des employés, dont la plupart avaient l'air exaspéré, elle se répéta mentalement l'adresse et le numéro de l'appartement, le numéro de code, le numéro de téléphone de Tamaru. Comme un bonze assis sur un rocher au sommet d'une montagne, qui récite un mantra précieux. Aomamé se fiait depuis toujours à sa mémoire. Elle était capable de retenir sans peine ce genre d'informations. Mais à ce moment-là, ces chiffres étaient sa vraie bouée de sauvetage. Si elle en oubliait un seul, ou si elle se trompait, il lui serait difficile de survivre. Il fallait que tous ces chiffres soient gravés dans sa tête de manière indélébile.

Lorsqu'elle put enfin monter dans un taxi, cela faisait une heure environ qu'elle avait quitté la chambre où reposait le corps du leader. Presque le double du temps prévu. Sans doute était-ce autant de temps gagné par les Little People.

Ils avaient fait tomber des pluies diluviennes en les concentrant sur Akasaka, arrêté les métros, perturbé le retour des gens chez eux, embouteillé la gare de Shinjuku, ce qui avait entraîné une pénurie de taxis, ils avaient retardé Aomamé. Pour la mettre à bout de nerfs. Qu'elle perde son sang-froid. Mais non, tout cela n'était que pur hasard. De simples coïncidences. Peut-être que, tout bonnement, j'ai peur de l'ombre de ces Little People – qui n'existent pas.

Après avoir indiqué la destination au chauffeur, Aomamé s'enfonça profondément dans son siège et ferma les yeux. Les deux hommes en costume sombre, en ce moment, consultaient leur montre et attendaient le réveil du gourou. Aomamé imagina le tableau. Tête-de-moine buvait son café et réfléchissait à différentes choses. C'était son rôle de réfléchir. Réfléchir et juger. Peut-être se disait-il que le sommeil du leader était un peu trop paisible. Mais le leader dormait toujours à poings fermés, sans émettre le moindre bruit. Ni ronflement ni souffle. Et c'était bien ce qu'il avait l'air de faire. La femme avait dit qu'il dormirait profondément durant deux heures. Pour que ses muscles se rétablissent, il fallait le laisser tranquille. Une heure seulement s'était écoulée. Pourtant, quelque chose lui portait sur les nerfs. Mieux valait vérifier ce qu'il en était. Il hésitait sur ce qu'il devait faire.

Mais le plus dangereux était Queue-de-cheval. Aomamé se souvenait encore clairement de la violence éclair qu'il avait manifestée au moment où elle allait quitter la suite. C'était un homme silencieux mais qui avait un instinct aiguisé. Il excellait sans doute aussi dans les techniques du corps à corps. Sûrement était-il plus fort que ce qu'elle avait imaginé. Avec les connaissances qu'avait Aomamé en arts martiaux, elle n'aurait pas fait le poids. Il ne lui aurait même

pas laissé le temps de sortir son arme. Mais heureusement, ce n'était pas un pro. Avant de passer directement à l'acte, il avait raisonné. Il était habitué à recevoir ses instructions de quelqu'un. Tamaru, c'était autre chose. S'il s'était agi de Tamaru, il aurait d'emblée acculé son adversaire, et n'aurait réfléchi qu'après l'avoir réduit à l'impuissance. Il aurait agi d'abord. Il se serait fié à son intuition et son jugement ne serait intervenu qu'après. Il savait qu'une infime hésitation était fatale.

Alors qu'elle se remémorait ces instants, ses aisselles se trempèrent de sueur. Elle secoua la tête en silence. J'ai eu de la chance. Du moins, je n'ai pas été capturée sur-le-champ. Je devrai faire extrêmement attention à partir de maintenant. Tamaru a raison. Le plus important, c'est d'être prudent et patient. Un instant d'inattention et le danger surgit.

Le chauffeur du taxi était un homme d'âge moyen, très courtois. Il sortit son plan, arrêta son véhicule, coupa le compteur, chercha obligeamment le numéro et lui indiqua l'immeuble. Aomamé le remercia et sortit du taxi. C'était un bâtiment à cinq étages, chic et de construction récente. En plein milieu d'une zone résidentielle. Il n'y avait personne à l'entrée. Aomamé pressa les numéros 2831 du code et la porte s'ouvrit sur le vestibule. Elle emprunta l'ascenseur, petit mais très propre, jusqu'au deuxième étage. Quand elle en descendit, elle vérifia immédiatement l'emplacement de l'escalier de secours. Puis elle dégagea la clef scotchée sous le paillasson, déverrouilla la porte et pénétra dans l'appartement. Quand elle ouvrit la porte de l'entrée, un allumage automatique éclaira les lieux. Elle sentit les odeurs caractéristiques d'un logement neuf. Les meubles et les appareils électriques semblaient immaculés, personne ne les avait encore utilisés. Ils devaient juste avoir été sortis des cartons et dégagés de leurs emballages en plastique. On aurait dit que tout avait été acheté en une seule fois sur les conseils d'un designer pour être disposé dans un appartement témoin. Le dessin était sobre, fonctionnel, mais on ne sentait aucun parfum de vie.

À la gauche de l'entrée, il y avait une salle à manger séjour. Un couloir desservait les toilettes, la salle de bains, et deux pièces au fond. Dans l'une, la chambre à coucher, était disposé un lit double. Il était même déjà fait. Les stores aux fenêtres avaient été descendus. En ouvrant la fenêtre donnant sur la rue, Aomamé entendit la rumeur de la circulation sur le boulevard périphérique numéro 7, comme le mugissement lointain de la mer. En la refermant, elle n'entendait presque plus rien. Il y avait un petit balcon attenant à la salle de séjour, d'où elle avait une vue sur un petit jardin public, à l'écart des

rues. Il y avait là des balançoires et un toboggan, un bac à sable, et des toilettes publiques. Un haut lampadaire à vapeur de mercure éclairait les alentours d'une lumière peu naturelle. Un grand orme étendait sa ramure. L'appartement se situait au deuxième étage mais comme il n'y avait pas d'immeubles élevés au voisinage, il n'était pas nécessaire de se soucier du regard des voisins.

Aomamé repensa à son appartement de Jiyugaoka qu'elle venait tout juste de quitter. C'était un bâtiment ancien, qu'on n'aurait pu qualifier de très propre, puisque, parfois, on y voyait des cafards, et dont les murs aussi étaient bien minces. Elle n'aurait sûrement pas déclaré qu'elle avait de l'attachement pour ce logement. Pourtant, à présent, elle éprouvait de la nostalgie. Maintenant qu'elle était dans cet appartement immaculé, elle avait l'impression d'être devenue anonyme, dépouillée de ses souvenirs et de son individualité.

Elle ouvrit le réfrigérateur, et vit que, dans la porte, quatre canettes de Heineken avaient été mises à rafraîchir. Aomamé en ouvrit une, but une gorgée. Elle s'assit devant le téléviseur 55 cm et regarda le journal. Les informations concernaient l'orage et les pluies torrentielles. Le sujet principal traitait de l'inondation de la station d'Akasaka-Mitsuke et de l'interruption des lignes Marunouchi et Ginza. Des flots de pluie s'étaient déversés en cascade sur les escaliers de la gare. Des employés de la gare en ciré avaient tenté d'entasser des sacs de terre à l'entrée de la station, mais, apparemment, ils s'y étaient pris trop tard. Les métros étaient toujours arrêtés, il n'était pas encore prévu que la circulation soit rétablie. Le journaliste tendait son micro aux voyageurs privés de moyens de transport pour rentrer chez eux, qui donnaient leur avis. Certains se plaignaient qu'« à la météo, ce matin, on avait pourtant annoncé qu'il ferait beau toute la journée ».

Elle regarda le journal jusqu'à la fin, mais, bien entendu, il n'y eut aucune annonce sur la disparition du leader des Précurseurs. Les deux gardes du corps attendaient sans doute dans la pièce d'à côté que s'écoulent les deux heures. Ensuite ils comprendraient la vérité. Elle sortit de son sac de voyage la pochette, en retira le Heckler & Koch et le posa sur la table. L'automatique de marque allemande semblait bien rustique et bien taciturne une fois posé sur la table neuve. Et si incroyablement noir. Pourtant, grâce à lui, ce fut comme si cette pièce, complètement impersonnelle, acquérait une certaine signification. « Paysage avec automatique », murmura Aomamé. Ce pourrait être le titre d'un tableau. En tout cas, désormais, elle devrait le garder sur elle. Ne jamais s'en séparer. Elle devrait l'avoir immédiatement en main n'importe quand. Pour tirer sur quelqu'un ou sur elle-même.

Dans le grand réfrigérateur avait été entreposée suffisamment de nourriture pour, le cas échéant, tenir sans sortir environ quinze jours. Des légumes, des fruits, des plats tout préparés, à consommer immédiatement. Dans le congélateur étaient stockées toutes sortes de viandes, de poissons et de pains. Il y avait aussi des glaces. Sur les étagères de la cuisine s'alignaient différents aliments en sachet à réchauffer, des boîtes de conserve et divers assaisonnements. Et aussi du riz et des pâtes. Un grand nombre de bouteilles d'eau minérale. Également du vin, deux bouteilles de blanc et deux de rouge. Elle ne savait pas qui avait fait tous ces préparatifs mais c'était quelqu'un de scrupuleux. Il ne manquait rien.

Comme elle se sentit une légère faim, elle sortit du camembert, en coupa un morceau et le mangea avec des crackers. Après avoir mangé la moitié du fromage, elle lava une branche de céleri et le croqua avec de la mayonnaise sans le peler.

Après quoi, elle se livra à une inspection en règle des tiroirs de la commode de la chambre à coucher. Dans celui du haut, il y avait un pyjama et une robe de chambre légère. Des articles neufs, encore dans leurs enveloppes en plastique. On s'était montré vraiment consciencieux. Dans le tiroir suivant, des tee-shirts et trois paires de socquettes, des collants, des sous-vêtements de rechange. Tous blancs, simples, comme pour s'accorder avec le design du mobilier, et tous, bien entendu, encore sous plastique. C'était sans doute le même genre d'articles qui étaient fournis aux femmes dans leur *safe house*. De bonne qualité mais qui donnaient un peu une impression de « fournitures de survie ».

Dans la salle de bains, elle découvrit tout ce dont elle avait besoin, du shampooing, de l'après-shampooing, de la crème, et de l'eau de Cologne. Comme Aomamé ne se maquillait pratiquement pas, il ne lui fallait pas beaucoup de produits de beauté. Il y avait aussi des brosses à dents, des brosses interdentaires et un tube de dentifrice. Une brosse à cheveux, des cotons-tiges, un rasoir, des petits ciseaux, et même des produits d'hygiène intime. Et aussi un grand stock de papier-toilette et de mouchoirs en papier. Des serviettes de bain et des serviettes de toilette, soigneusement pliées, s'empilaient sur des étagères. Le tout parfaitement ordonné.

Elle ouvrit le placard. En se disant que, peut-être, elle y découvrirait une robe et des chaussures à sa taille. Une Armani et des Ferragamo, pourquoi pas, elle ne dirait pas non. Mais, contrairement à ce qu'elle espérait, le placard était vide. Ils n'étaient pas allés jusque-là. Ils avaient beau s'être montrés méticuleux, ils connaissaient les limites.

Comme la bibliothèque de Jay Gatsby. C'étaient des livres véritables qui y étaient alignés. Mais toutes les pages n'étaient pas coupées.

D'ailleurs, durant le temps où elle vivrait dans ces lieux, elle ne serait pas en situation d'enfiler des tenues de soirée. Ils s'étaient abstenus de ce qui était inutile. Simplement, un grand nombre de cintres étaient là en attente.

Aomamé défit son sac et suspendit ses vêtements aux cintres après avoir bien vérifié, sur chacun d'entre eux, qu'ils n'étaient pas froissés. Bien sûr, en cas de fuite précipitée, il était évident que ce serait plus simple de les laisser dans son sac. Mais ce qu'Aomamé détestait plus que tout dans ce monde, c'était de porter des vêtements froissés.

Je ne suis sans doute pas une tueuse de sang-froid, se dit Aomamé. Ah, franchement, se soucier de vêtements froissés à des moments pareils ! Puis lui revint brusquement en mémoire une conversation avec Ayumi.

« En cas de pépin, quand on cache son fric sous son matelas, on l'attrape vite fait et on saute par la fenêtre !

« Oui, comme ça ! avait dit Ayumi, en claquant des doigts. Comme dans *The Getaway*. Le film avec Steve McQueen. Une grosse liasse de billets et un fusil de chasse. Ça me plaît, ces trucs-là. »

Ce n'est pas une vie tellement drôle, dit Aomamé en s'adressant au mur.

Elle se rendit à la salle de bains, se déshabilla et prit une douche. Une douche brûlante, qui la débarrasserait de toute sa détestable transpiration. Après quoi, elle s'assit devant le comptoir de la petite cuisine et but le reste de bière, en s'essuyant les cheveux à l'aide d'une serviette.

Aujourd'hui, se dit Aomamé, un certain nombre de choses ont progressé. Le mécanisme a fait clac, il a avancé d'un cran. Une fois ainsi engrené, il ne revient plus en arrière. Telles sont les règles du monde.

Aomamé prit son arme, la retourna et introduisit le canon dans sa bouche en le dirigeant vers le haut. L'automatique toucha le bord de ses dents – une sensation métallique terriblement glacée. Elle sentait une légère odeur de graisse. De cette façon, elle atteindrait le cerveau. Il ne lui resterait qu'à relever le chien, à presser la détente. Et tout serait fini d'un coup. Plus besoin de penser. Plus besoin de fuir.

Aomamé n'avait pas spécialement peur de mourir. Je meurs, et Tengo vivra, songeait-elle. Il vivra désormais dans le monde de l'année 1Q84, là où brillent deux lunes. Mais moi, je *n'appartiendrai plus à ce monde*. Je ne le reverrai jamais. Dans ce monde, ou dans un autre, je ne le verrai plus. Du moins, c'est ce qu'a dit le leader.

Encore une fois, Aomamé embrassa lentement du regard tout l'espace. Tout ça a vraiment l'air d'un appartement témoin, se dit-elle. Il y a tout ce qu'il faut, c'est propre, standardisé. Mais c'est froid et impersonnel, c'est juste un *décor*. Je ne trouverais pas très réjouissant de mourir dans un endroit de ce genre. Mais existe-t-il une seule mort qui soit réjouissante ? Même en changeant de décor ? En fin de compte, le monde tout entier ne serait-il pas un gigantesque appartement témoin ? Nous y serions entrés, nous nous y serions assis, nous aurions bu du thé, nous aurions contemplé le paysage par la fenêtre, et puis, le temps venu, nous aurions dit au revoir et nous serions partis. Les meubles ne seraient que des artifices. La lune que l'on verrait par la fenêtre, eh bien, ce serait peut-être un décor, un accessoire en papier.

Mais moi, j'aime Tengo, songea Aomamé. Elle prononça ces mots à voix basse. *J'aime Tengo*. Et ça, ce n'est pas une parade de bastringue. Nous sommes en 1Q84, dans un vrai monde où le sang coule. La souffrance est toujours de la souffrance, la peur est toujours de la peur. La lune dans le ciel n'est pas une lune en toc. C'est une vraie lune. Deux vraies lunes. Et dans ce monde, j'ai accepté d'entrer dans la mort pour Tengo. Et personne ne me dira que c'est du faux.

Aomamé jeta un regard vers la pendule ronde accrochée au mur. Un modèle au design simple, de la marque Braun. Qui s'accordait bien avec le Heckler & Koch. Il n'y avait rien d'autre sur les murs. Les aiguilles indiquaient dix heures. Bientôt ce serait le moment où les deux hommes découvriraient le corps du leader.

Dans la chambre à coucher d'une magnifique suite de l'hôtel Ôkura, un homme avait rendu son dernier souffle. Un homme de très grande taille, un homme qui *n'était pas ordinaire*. Il avait été déplacé vers un autre monde. Rien ni personne ne pourrait le faire revenir de ce côté-ci.

Commençait à présent le temps des fantômes.

16
Tengo

Comme un vaisseau fantôme

QUAND VIENDRAIT LE LENDEMAIN, quel serait le monde qui l'attendrait ?

« Ça personne ne le sait… », dit Fukaéri.

Mais le monde dans lequel Tengo ouvrit les yeux ne lui parut pas différent de celui où il s'était endormi la nuit précédente. Le réveil à son chevet indiquait qu'il était six heures passées. Dehors il faisait jour. L'air était vif et limpide et des rayons lumineux avaient comme enfoncé leurs coins par les interstices des rideaux. On approchait enfin du terme de l'été. On entendait les cris éclatants des oiseaux. Il lui semblait presque que le violent orage de la veille avait été une illusion. Ou alors quelque chose qui serait arrivé dans un passé lointain, quelque part en un lieu inconnu.

Sa première pensée fut que Fukaéri aurait pu disparaître durant la nuit. Mais la jeune fille était bien là à côté de lui, plongée dans un sommeil profond, comme un petit animal qui hiberne. Son visage endormi était beau, et ses fins cheveux noirs dessinaient des motifs complexes sur ses joues blanches. Ses oreilles étaient cachées par les cheveux. Il percevait son souffle léger. Il resta un moment à regarder le plafond, tendant l'oreille vers sa respiration. On aurait dit un petit soufflet.

Il se souvenait encore clairement de son éjaculation de la nuit passée. Qu'il ait laissé échapper son sperme en elle le perturbait terriblement. Et en si *grande quantité*. Maintenant que le matin était là, il se demanda si cela avait vraiment eu lieu. Ou bien, comme le violent orage, s'il ne l'aurait pas seulement rêvé. Quand il était adolescent, il lui était arrivé bien des fois d'avoir des pollutions nocturnes. Il faisait un rêve érotique très réaliste, éjaculait, puis se réveillait. Seule l'éjaculation avait été réelle. Il y avait beaucoup d'analogie avec ce qu'il ressentait à présent.

Mais il ne s'agissait pas là d'un rêve érotique. Il ne faisait aucun doute qu'il avait éjaculé à l'intérieur de Fukaéri. Elle avait guidé son

pénis pour qu'il s'introduise en elle et avait absorbé son sperme. Lui s'était contenté de suivre. Il était totalement engourdi, il était même incapable de bouger un doigt. Tengo avait alors été persuadé d'avoir éjaculé dans la salle de classe de l'école. Mais je ne suis pas réglée, je ne serai pas enceinte, ne te fais pas de souci, lui avait dit Fukaéri. Est-ce que tout cela s'était vraiment produit ? Il avait du mal à le croire. Mais cela s'était vraiment passé. Des faits réels, dans un monde réel. Vraisemblablement.

Il sortit du lit, s'habilla, se rendit à la cuisine, fit chauffer de l'eau, se prépara du café. Pendant tout ce temps, il tenta de mettre de l'ordre dans sa tête. Comme on le fait pour les tiroirs de son bureau. Mais il n'y parvint pas vraiment. Il se contentait d'intervertir les choses. Là où il trouvait une gomme, il mettait des trombones, à la place des trombones, il mettait un taille-crayon, à la place du taille-crayon, il mettait une gomme. Il se bornait à substituer une forme de désordre à une autre.

Il but son café, alla au cabinet de toilette et se rasa en écoutant une émission de musique baroque. C'était une partita de Telemann pour différents instruments solos. Il faisait ce qu'il faisait toujours. Il préparait son café à la cuisine, puis il le buvait et se rasait en écoutant à la radio « *La musique baroque pour vous* ». Simplement, les morceaux changeaient chaque jour. Hier, c'était de la musique pour clavier de Rameau.

Le commentateur donnait des explications.

Dans la première moitié du dix-huitième siècle, Telemann fut un des compositeurs les plus appréciés d'Europe, mais à partir du dix-neuvième siècle, du fait de sa production trop abondante, il fut l'objet du dédain du public. Telemann n'était pas responsable de cet état des choses. Les sociétés européennes évoluaient et, en même temps, on attendait que les créations musicales visent de tout autres objectifs. Il se produisit donc un changement total dans l'appréciation de ses œuvres.

Est-ce un nouveau monde ? s'interrogea Tengo.

Il regarda encore une fois tout autour de lui. Il ne décela aucun changement. Pour le moment, il ne voyait encore personne qui le dédaignerait. Enfin, il fallait de toute façon qu'il se rase. Que le monde ait changé ou non, personne ne le ferait à sa place. Il n'avait que ses propres mains pour cela.

Lorsqu'il eut terminé, il but une nouvelle tasse de café accompagnée de toasts grillés et beurrés. Il retourna dans la chambre

pour voir Fukaéri, mais elle dormait toujours aussi profondément et ne faisait pas le moindre mouvement. Sa position était la même que tout à l'heure. Ses cheveux dessinaient les mêmes motifs sur ses joues. Son souffle était comme auparavant parfaitement calme.

Ce jour-là, il n'avait rien de prévu. Il n'avait pas de cours à l'école préparatoire. Personne ne devait lui rendre visite et il n'avait l'intention de rendre visite à personne. Il était libre de faire ce qu'il voulait durant la journée entière. Il s'installa à la table de la cuisine et se remit à son roman. Il écrivit sur du papier quadrillé avec un stylo à plume. Comme à son habitude, il se concentra immédiatement sur sa tâche. Dès qu'il changeait de canal mental, tout le reste disparaissait de son champ visuel.

Fukaéri s'éveilla juste avant neuf heures. Elle avait ôté son pyjama et enfilé un tee-shirt de Tengo. C'était le tee-shirt de Jeff Beck en tournée au Japon que Tengo avait porté lorsqu'il était allé à Chikura pour voir son père. Sous le tee-shirt, ses seins pointaient clairement. Ce qui rappela à Tengo, bon gré mal gré, son éjaculation de la nuit. Comme le nom d'une ère qui vous remet en mémoire des faits historiques.

La station FM diffusait une pièce pour orgue de Marcel Dupré. Tengo cessa d'écrire et prépara un petit déjeuner pour Fukaéri. Elle but du Earl Grey, et mangea des toasts avec de la confiture de fraises. Elle étala la confiture sur les toasts en prenant tout son temps, minutieusement, tel Rembrandt dessinant des plis à un vêtement.

« Il s'est vendu combien d'exemplaires de ton livre ? demanda Tengo.

— Tu parles de *La Chrysalide de l'air*…, demanda Fukaéri.

— Oui.

— Je sais pas… », répondit Fukaéri. Puis elle fronça légèrement les sourcils. « Des tas… »

Pour elle, les chiffres n'étaient pas un élément significatif, songea Tengo. Son expression « des tas » lui évoquait une vaste prairie s'étendant à perte de vue, sur laquelle des trèfles poussaient à profusion. Dans « des trèfles », il y avait certes la notion de « profusion », mais personne ne pouvait les dénombrer.

« Beaucoup de gens lisent *La Chrysalide de l'air* », dit Tengo.

Fukaéri ne répondit rien. Elle examinait l'état de la couche de confiture.

« Il faut que je voie M. Komatsu. À la première occasion », dit Tengo en observant Fukaéri de l'autre côté de la table. Son visage était inexpressif comme toujours. « Toi aussi, bien sûr, tu l'as déjà

rencontré ?

— À la conférence de presse…

— Vous avez parlé ? »

Fukaéri se contenta de secouer légèrement la tête. Cela signifiait qu'ils ne s'étaient pratiquement rien dit.

Il pouvait imaginer distinctement le tableau. Comme à son habitude, Komatsu jacassait, à une vitesse épouvantable, sur tout ce qui lui passait par la tête – ou sur ce à quoi il ne pensait pas spécialement – et elle, pendant ce temps, n'ouvrait presque pas la bouche. Ou même n'écoutait pas ce qu'on lui disait. De son côté, Komatsu ne s'en souciait pas. Si Tengo avait dû donner un exemple de « deux personnes complètement incompatibles », il aurait sûrement désigné Fukaéri et Komatsu.

Tengo dit : « Cela fait très longtemps que je n'ai pas vu M. Komatsu. Il ne m'a pas contacté non plus. Peut-être a-t-il été débordé. Comme *La Chrysalide de l'air* est devenue un best-seller, il a dû se trouver en plein dans le raffut. Mais j'ai besoin de discuter sérieusement de différentes questions. Et ce serait bien que tu sois présente. Ce serait une bonne occasion. Veux-tu que nous essayions de le voir ensemble ?

— À trois…

— Oui. Ce serait plus simple de parler comme ça. »

Fukaéri réfléchit un instant. Ou bien elle imagina quelque chose. Puis elle dit :

« Ça m'est égal. Si ça peut se faire… »

Si ça peut se faire, se répéta Tengo mentalement. Il y avait dans ses mots une tonalité prophétique.

« Tu penses que ça ne se fera peut-être pas ? » demanda-t-il timidement.

À cela, Fukaéri ne répondit pas.

« En admettant que ce soit possible, nous allons le rencontrer.

— On le rencontre pour faire quoi…

— Pour quelle raison allons-nous le rencontrer ? corrigea Tengo. D'abord, je vais lui rendre l'argent. J'ai reçu un virement d'un montant important, comme rémunération pour ma réécriture de *La Chrysalide de l'air*. Mais je n'ai pas envie d'y toucher. Cela ne veut pas dire que je regrette d'avoir remanié le texte. Ce travail m'a stimulé, il m'a indiqué la bonne direction. Cela pourra avoir l'air prétentieux, mais j'estime que c'est une œuvre réussie. Et, de fait, les critiques sont positives et le livre se vend bien. Je n'ai donc pas eu tort de me charger de ce travail. Seulement, je n'imaginais pas que les choses iraient aussi loin. Évidemment, j'étais d'accord, et il est certain que je

dois assumer mes responsabilités. Cependant, je n'ai pas l'intention de toucher cet argent. »

Fukaéri eut comme un léger repli des épaules.

Tengo dit : « Tu as raison. De toute façon, que je rende ou non cet argent, ça ne changerait rien à la situation. Mais en ce qui me concerne, je désire éclaircir ma position.

— Par rapport à qui…

— Essentiellement par rapport à moi-même », répondit Tengo en baissant un peu la voix.

Fukaéri prit le couvercle du pot de confitures dans la main et l'examina comme si elle contemplait un objet rare.

« Mais c'est peut-être trop tard », dit Tengo.

Fukaéri ne dit rien à ce propos.

Peu après une heure, il appela la société de Komatsu (il n'allait pas à son bureau le matin). Une secrétaire lui répondit que Komatsu était absent depuis quelques jours. Mais elle n'en savait pas plus. Ou peut-être savait-elle quelque chose et n'avait-elle pas l'intention de le confier à Tengo. Il la pria de lui passer un autre rédacteur qu'il connaissait de vue. Il avait rédigé pour sa revue mensuelle de petites chroniques, sous pseudonyme. L'homme avait deux ou trois ans de plus que lui, il était sorti de la même université et il lui montrait une certaine sympathie.

« M. Komatsu est en congé depuis une semaine, l'informa l'homme. Le troisième jour, il a téléphoné pour dire qu'il n'allait pas bien et qu'il serait absent un certain temps. Depuis, il n'est pas revenu. Tout le monde ici est bien embêté. Parce que c'est lui l'éditeur de *La Chrysalide de l'air*, et il est absolument le seul à s'occuper de ce livre. Il est aussi en charge de la revue, et, là aussi, il travaille seul, sans tenir compte de l'équipe et sans déléguer. Alors maintenant qu'il est absent, personne ne peut faire face. Évidemment, s'il ne va pas bien, on n'y peut rien.

— Mais qu'est-ce qu'il a ?

— Je ne sais pas. Il a seulement dit qu'il n'allait pas bien. Il a juste dit ça et puis il a coupé. Depuis, absolument aucune nouvelle. On avait des questions à lui poser, alors on a essayé de téléphoner chez lui, mais on tombe toujours sur le répondeur. On ne sait plus quoi faire.

— Il n'a pas de famille ?

— Il vit seul. Il a été marié et il a un enfant mais il a divorcé il y a longtemps, je crois. Lui-même n'en a jamais parlé, donc je ne connais pas les détails, mais c'est ce qu'on dit.

— En tout cas, c'est bizarre qu'il soit absent depuis une semaine et qu'il n'ait téléphoné qu'une seule fois.

— Mais, comme tu le sais bien, ce n'est pas quelqu'un qui fait les choses comme tout le monde. »

Le combiné à la main, Tengo réfléchit. « Il est vrai qu'on ne peut pas savoir de quoi il est capable. Les idées reçues, ce n'est pas son style. Il est égocentrique, certes, mais, du moins à ce que j'en sais, quand il s'agit de son travail, ce n'est pas quelqu'un d'irresponsable. Alors que *La Chrysalide de l'air* se vend si bien, il est impossible qu'il lâche tout en plein milieu et qu'il ne donne pas de nouvelles. Même s'il ne se sent pas bien. Il ne ferait pas ça.

— Sans doute pas, approuva le rédacteur. Ce serait peut-être bien que quelqu'un aille chez lui pour voir comment il va. Il y a eu aussi toutes ces complications avec Les Précurseurs et la disparition de Fukaéri. D'ailleurs, on ne sait toujours pas où elle se trouve. Il lui est peut-être arrivé quelque chose. M. Komatsu ne simulerait tout de même pas une maladie pour s'absenter et cacher Fukaéri quelque part ! »

Tengo resta silencieux. Il ne pouvait lui dire que Fukaéri était là en personne sous ses yeux, et qu'elle était en train de se nettoyer les oreilles avec des cotons-tiges.

« Indépendamment de cela, il y a aussi quelque chose d'incompréhensible sur ce livre. Il se vend très bien, bon, mais certains trucs me gênent. Pas seulement moi. Il y en a beaucoup, dans la boîte, qui ont ce sentiment… Mais au fait, Tengo, tu avais une affaire particulière avec M. Komatsu ?

— Non, rien de spécial. Je ne lui ai pas parlé depuis un certain temps, et je me suis juste demandé, tiens, que se passe-t-il ?

— Il a été débordé ces derniers temps. C'est peut-être le stress. En tout cas, *La Chrysalide de l'air* est bien notre premier best-seller. On sera content des bonus, cette année. Ce livre, tu l'as lu, Tengo ?

— Bien sûr, je l'ai lu, sous forme de manuscrit, quand il faisait partie de la sélection.

— Oui, évidemment. Tu es un des lecteurs.

— C'est un roman intéressant et bien fait.

— Ah oui, c'est sûr, le contenu est intéressant. Il vaut la peine d'être lu. »

Tengo perçut une certaine réticence dans sa façon de parler. « Il y a quelque chose qui te tracasse ?

— L'instinct d'éditeur, je dirais. Il est extrêmement bien écrit. Ça, c'est sûr. Un peu *trop bien*. Pour une fille de dix-sept ans, et écrivain de fraîche date. Et l'auteur, justement, qui se trouve Dieu sait où à l'heure

actuelle. Qui ne communique pas avec l'éditeur. Pendant que son livre, comme le vaisseau fantôme d'autrefois que personne ne gouvernait, navigue droit devant, seul, le vent en poupe, sur sa voie de best-seller. »

Tengo bredouilla évasivement.

« C'est trop beau pour être vrai, il y a trop de choses bizarres, trop de mystères. Entre nous, ici, ça chuchote pas mal, et on suppose même que M. Komatsu aurait mis la main lui-même à cet ouvrage… On se demande s'il n'aurait pas dépassé les limites. Je pense que non, mais si c'était vraiment le cas, on aurait sur les bras une drôle de bombe !

— Ou alors, il se peut que la chance soit bien tombée…

— Même si c'est le cas, ces choses-là, ça ne dure jamais longtemps », dit le rédacteur.

Tengo le remercia puis il raccrocha.

Après avoir reposé le combiné, Tengo dit à Fukaéri : « Cela fait maintenant une semaine que M. Komatsu n'est pas allé à son travail. Il n'a donné aucune nouvelle. »

Fukaéri ne dit rien.

« On dirait qu'autour de moi, les gens disparaissent les uns après les autres », dit Tengo.

Fukaéri bien entendu ne dit rien.

Brusquement, Tengo se souvint que les hommes perdaient chaque jour quarante millions de cellules épidermiques. Elles se détachaient, devenaient de fines poussières invisibles et disparaissaient dans l'air. Peut-être que nous, les hommes, sommes comme des cellules épidermiques pour ce monde. Auquel cas, ce n'était pas tellement étrange que quelqu'un, soudain, disparaisse quelque part.

« Si ça se trouve, ce sera moi le prochain », dit Tengo.

Fukaéri eut un mouvement minime de la tête. « Tu ne seras pas perdu…

— Et pourquoi pas ?

— Parce que nous avons fait le rite purificatoire… »

Tengo réfléchit durant quelques secondes. Mais il n'aboutit à aucune conclusion. Il savait depuis le début que ses ruminations étaient vaines. Et pourtant, il était incapable de ne pas essayer de penser.

« En tout cas, nous ne pourrons pas voir M. Komatsu tout de suite, dit Tengo. Je ne pourrai pas non plus lui rendre l'argent.

— L'argent est pas le problème…, dit Fukaéri.

— Alors, c'est quoi, finalement, le problème ? » interrogea Tengo.

Bien sûr, Fukaéri ne lui répondit pas.

Comme il l'avait décidé la nuit précédente, Tengo se mit à rechercher Aomamé. Il pensait qu'il obtiendrait quelque indice s'il s'y consacrait totalement une journée entière. Pourtant, il allait vite comprendre que la tâche n'était pas aussi simple qu'il l'avait imaginée. Laissant Fukaéri chez lui (après lui avoir répété à plusieurs reprises : « Tu n'ouvres à personne ! »), il se rendit au bureau principal du central téléphonique. Là, il aurait la possibilité de consulter l'ensemble des annuaires de tout le Japon. Une fois sur place, il commença par l'annuaire des vingt-trois arrondissements de Tokyo, à la recherche de quelqu'un portant le nom « Aomamé ». Même si elle-même n'apparaissait pas, il y aurait peut-être quelqu'un de sa famille auprès de qui il pourrait se renseigner.

Mais il ne découvrit personne de ce patronyme. Il élargit alors ses recherches au grand Tokyo. Et il ne trouva toujours personne. Il agrandit le cercle de ses investigations à la région du Kantô. Les préfectures de Chiba, Kanagawa, Saitama… sans ménager ni son énergie ni son temps. Il finit par avoir mal aux yeux à force de scruter les minuscules caractères des annuaires.

Plusieurs hypothèses lui vinrent à l'esprit :

1. Elle vit dans la banlieue d'Utashinaï, à Hokkaïdô ;
2. Elle s'est mariée, et elle s'appelle désormais Itô ;
3. Son nom ne figure pas dans l'annuaire, parce qu'elle veut préserver sa vie privée ;
4. Elle est décédée au printemps, deux ans plus tôt, d'une mauvaise grippe.

Les possibilités étaient évidemment infiniment plus nombreuses. Impossible de compter uniquement sur les annuaires téléphoniques. Il n'allait pas compulser les annuaires de tout le pays. Avant d'arriver à Hokkaïdô, il lui faudrait plus d'un mois. Il devait trouver un autre moyen.

Tengo acheta une carte téléphonique, entra dans une cabine du central, appela l'école primaire d'Ichikawa dans laquelle il avait eu son diplôme de fin de scolarité, demanda à parler à quelqu'un de l'association des anciens élèves, et expliqua qu'il recherchait l'adresse d'Aomamé. L'employée, aimable, et qui semblait avoir du temps, passa en revue les noms des élèves sortis de l'école, mais Aomamé, ayant changé d'école au cours de sa cinquième année, n'était pas diplômée de cette école. Par conséquent, elle ne figurait pas sur la liste, et la

femme ignorait son adresse actuelle. On pouvait toutefois faire des recherches à partir de sa nouvelle adresse. Est-ce que Tengo voulait qu'elle la lui communique ?

« Oui, je voudrais bien », répondit Tengo.

Tengo nota l'adresse et le numéro de téléphone. Elle avait donc habité à Tokyo, dans l'arrondissement d'Adachi, « chez Koji Tazaki ». Il semblait qu'elle avait quitté le domicile de ses parents à cette époque. Il y avait sûrement des raisons à cela. Tengo composa le numéro en se disant que ça ne marcherait sans doute pas. Comme il s'y attendait, il n'était plus en service. Forcément, c'était il y a vingt ans. Il téléphona aux renseignements téléphoniques, donna le nom de Koji Tazaki et l'adresse, mais on lui répondit qu'il n'y avait pas de numéro correspondant à ce nom.

Après quoi, Tengo chercha le numéro de téléphone du siège des Témoins. Malgré toutes ses tentatives, rien qui leur correspondait ne figurait sur l'annuaire. Que ce soit à partir du nom « Avant le déluge », ou Témoins, ou sous n'importe quelle appellation du même genre, ils n'étaient mentionnés nulle part. Il ne trouva rien non plus à la rubrique « Associations religieuses », de l'annuaire par professions. Après tous ces essais, Tengo en vint à la conclusion que ces gens ne voulaient recevoir de communications de personne de l'extérieur.

Tout bien considéré, c'était curieux. Ces prosélytes venaient rencontrer des gens quand ça leur chantait. Que l'on soit en train de faire cuire un soufflé, d'effectuer une soudure, de se laver les cheveux, de dresser des souris, de réfléchir à des fonctions quadratiques, ils n'en faisaient aucun cas, ils appuyaient sur votre sonnette ou frappaient à votre porte et vous abordaient avec un grand sourire : « Ça vous dirait que nous étudiions la Bible ensemble ? » Qu'eux viennent chez vous ne les dérangeait pas. Mais (peut-être dans la mesure où l'on ne voulait pas se convertir), il était impossible d'aller les voir librement. On ne pouvait pas même leur poser une simple question. C'était pour le moins fâcheux.

Mais en admettant qu'il ait trouvé leur numéro de téléphone et qu'il ait pu parler avec eux, étant donné le système de défense rigide qu'ils avaient mis au point, il était difficile de penser qu'ils accéderaient à sa demande et qu'ils lui transmettraient gentiment des informations sur un de leurs adeptes. De leur point de vue, il y avait sûrement des raisons pour lesquelles il fallait à tout prix qu'ils se protègent. En raison de leur dogme singulier à l'extrême, en raison de leur foi obstinée, beaucoup de gens les tenaient à distance ou les haïssaient. Sans compter qu'ils avaient été à l'origine de certains troubles dans la société et qu'ils avaient presque été persécutés. C'était

devenu pour eux une seconde nature que de préserver leur communauté du monde extérieur dont on n'aurait pu dire qu'il s'était toujours montré compréhensif.

En tout cas, pour Tengo, rechercher Aomamé par ce biais, c'était raté. Tengo ne voyait pas dans l'immédiat s'il lui restait d'autres moyens de poursuivre son investigation. Le nom « Aomamé » était particulièrement rare. Quand on l'avait entendu une fois, on ne l'oubliait plus. Pourtant, en cherchant à suivre la piste de la seule personne qui portait ce nom, très rapidement, il s'était heurté à un mur.

Peut-être serait-il plus efficace d'interroger directement un adepte des Témoins. S'il se rendait au siège et qu'il abordait le problème de face, il serait sûrement l'objet de soupçons et on ne lui dirait rien. Mais un adepte en particulier serait peut-être de meilleure composition. Tengo néanmoins ne connaissait aucun adepte des Témoins. D'ailleurs, en y réfléchissant, il n'avait pas reçu la moindre visite d'un Témoin depuis près de dix ans. Pourquoi fallait-il que ces gens viennent juste quand on ne le souhaitait pas ? Et, précisément, lorsqu'on en avait besoin, il n'y avait plus personne.

Il avait aussi la possibilité de faire paraître une petite annonce dans les journaux. « Mademoiselle Aomamé, donnez de vos nouvelles de toute urgence. Kawana. » Ce genre de libellé ridicule. En admettant même qu'elle lise l'annonce, Aomamé prendrait-elle la peine de se mettre en relation avec lui ? Tengo ne le pensait pas. Ça ne servirait qu'à la mettre en garde. Le nom de Kawana n'était pas très fréquent. Mais Tengo était persuadé qu'Aomamé ne s'en souvenait pas. Kawana… C'est qui ? Aomamé ne donnerait pas signe de vie. D'ailleurs, qui lisait ce genre d'annonce ?

Enfin, Tengo pouvait s'adresser à une agence de renseignements. Ces gens étaient des spécialistes. Ils avaient pour ce faire toutes sortes de moyens et de connexions. Avec juste quelques indices, peut-être la retrouveraient-ils en un rien de temps. Sans doute réclameraient-ils des honoraires importants. Mais ce serait en dernier recours, se dit Tengo. D'abord, je vais la rechercher par mes propres moyens. Il sentait qu'il était préférable qu'il se creuse un peu plus la cervelle pour arriver par lui-même à quelque chose.

C'était déjà le crépuscule quand il rentra chez lui. Fukaéri était assise par terre et écoutait des disques. Des albums de jazz ancien que lui avait laissés sa petite amie. Des pochettes de disque de Duke Ellington, Benny Goodman, Billie Holiday étaient éparpillées. Ce qu'elle écoutait alors, c'était Louis Armstrong dans *Chantez Les Bas*.

Une chanson impressionnante. Qui rappela à Tengo sa petite amie. Entre deux séances de sexe, ils écoutaient souvent ce disque. Dans la dernière partie du morceau, Trummy Young, au trombone, se donnait à fond, et il en oubliait qu'il devait terminer son solo. Il jouait huit mesures au-delà du dernier couplet. « Là, là, maintenant ! » lui avait expliqué sa petite amie. Quand une face était terminée, c'était bien entendu Tengo qui était chargé d'aller, nu, dans la pièce voisine et de tourner le disque. Il eut une bouffée de nostalgie à ce souvenir. Il n'avait pas envisagé, bien sûr, que leur relation dure éternellement. Pourtant, il n'avait jamais imaginé qu'elle s'interrompe d'une façon aussi soudaine.

En voyant Fukaéri écouter passionnément les disques qu'avait laissés Kyôko Yasuda, il éprouva une sensation étrange. Elle fronçait les sourcils, elle se concentrait, on aurait dit qu'elle cherchait à percevoir dans cette musique des temps anciens quelque chose au-delà de la musique. Ou que ses yeux s'efforçaient de découvrir quelque ombre dans ces sons.

« Tu aimes ce disque ?

— Je l'ai écouté plein de fois…, dit Fukaéri. Ça ne te fait rien…

— Non, bien sûr. Mais ce n'est pas ennuyeux, de l'écouter seule ? »

Fukaéri secoua faiblement la tête. « Je dois penser à quelque chose… »

Il avait envie de questionner Fukaéri sur ce qui s'était passé entre eux, la nuit dernière, en plein milieu de l'orage. *Pourquoi as-tu fait ça ?* Tengo ne pouvait imaginer que Fukaéri ait éprouvé du désir pour lui. C'était donc quelque chose qui devait se faire mais qui n'avait aucun rapport avec du désir sexuel. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Mais en l'interrogeant directement, il ne pensait pas qu'il obtiendrait une réponse satisfaisante. Et puis, par cette soirée paisible et douce de septembre, Tengo ne se sentait guère d'humeur à aborder cette question. C'étaient des actes qui s'étaient faits en silence, au cœur des ténèbres, alors qu'ils étaient cernés par un violent orage. Il se pouvait que leur sens en soit altéré, si la question était posée dans un contexte banal et quotidien.

« Tu n'as pas de règles ? » interrogea Tengo, pour attaquer les choses différemment. Essayons avec une question à laquelle il suffit de répondre par oui ou par non.

« Pas…, répondit laconiquement Fukaéri.

— Pas une seule fois ?

— Pas une fois…

— Cela ne me regarde sans doute pas, mais tu as déjà dix-sept

ans. Ce n'est pas tout à fait normal, non ? »

Fukaéri rentra un peu les épaules.

« Tu es allée voir un médecin à ce sujet ? »

Fukaéri secoua la tête. « Même si j'y vais ça sert à rien…

— Pourquoi donc ? »

À cela, Fukaéri ne répondit pas. Elle semblait même ne pas avoir entendu la question de Tengo. Ses oreilles étaient peut-être munies de clapets particuliers qui lui permettaient de percevoir si la question était recevable ou non, à la manière des opercules des femmes-poissons. Selon la situation, elle pouvait les ouvrir ou les fermer.

« Est-ce que ça a un lien avec les Little People ? » demanda Tengo.

Bien sûr, il n'obtint pas de réponse.

Tengo soupira. Il ne trouvait pas d'autre question qui pourrait conduire à une explication sur les événements de la nuit. Le tout petit sentier incertain s'interrompait. Ensuite, c'était une forêt touffue. Il devait s'assurer de ses pas, regarder partout alentour, lever les yeux vers le ciel. C'était bien le problème quand il parlait avec Fukaéri. Les chemins s'interrompaient nécessairement. Un Ghiliak aurait peut-être pu continuer. Mais pour Tengo, c'était impossible.

« Je recherche quelqu'un en ce moment, lança Tengo. Une femme. »

Tengo savait très bien qu'en abordant cette question avec Fukaéri, il n'aurait pas de bonne réponse. Mais il voulait en parler à quelqu'un. N'importe qui. Il voulait dire à voix haute ses pensées à propos d'Aomamé. Il avait l'impression, s'il ne le faisait pas, qu'elle s'éloignait encore un peu plus de lui.

« Cela fait déjà vingt ans que je ne l'ai pas vue. La dernière fois, j'avais dix ans. Elle a le même âge que moi. Nous étions dans la même classe à l'école. J'ai essayé toutes sortes de moyens, mais je ne suis pas parvenu à retrouver sa trace. »

Le disque était terminé. Fukaéri le souleva du plateau, et, les yeux plissés, elle respira à plusieurs reprises l'odeur du vinyle. Puis elle le rangea dans son enveloppe en papier en faisant très attention à ne pas laisser d'empreintes de doigts dessus. Et ensuite elle remit l'enveloppe dans la pochette. Doucement, tendrement, comme si elle transportait dans son panier un chaton qui s'endormait.

« Tu veux la voir…, demanda Fukaéri sans marque interrogative.

— Elle compte énormément pour moi.

— Tu l'as cherchée tout le temps pendant vingt ans…, demanda Fukaéri.

— Non, pas vraiment », dit Tengo. Il croisa les mains sur la table en cherchant ses mots. « En fait, c'est aujourd'hui que j'ai commencé à la chercher. »

Sur le visage de Fukaéri se peignit une expression d'incompréhension.

« Aujourd'hui…, dit-elle.

— Alors qu'elle est si importante, pour quelle raison ne l'ai-je pas recherchée jusqu'à présent ? dit Tengo à sa place. Bonne question. »

Fukaéri observa Tengo en silence.

Tengo ordonna ses pensées. Puis il dit : « J'ai sans doute fait un long détour. Cette jeune fille, qui s'appelle Aomamé – comment dire –, a été pendant très longtemps, de manière constante, le centre de mes pensées. Elle a fait fonction pour moi de *centre de gravité*. Comme un poids vital, essentiel. Et pourtant, je n'ai pas été en mesure de le comprendre. Peut-être justement parce qu'elle était trop centrale. »

Fukaéri contemplait Tengo sans broncher. Il était impossible de savoir si ses paroles lui étaient intelligibles. Mais peu importait. Tengo se parlait en partie à lui-même.

« Mais, finalement, j'ai compris. Aomamé n'est pas un concept, ni un symbole, ni un exemple. C'est une femme réelle. Elle a un corps, de la chaleur, une âme qui vit, qui bouge. Et cette chaleur et ce mouvement, je ne devais pas les perdre. Il m'a fallu vingt ans pour comprendre une chose aussi évidente. Je suis sans doute quelqu'un qui a besoin de beaucoup de temps pour réfléchir, mais là, j'ai dépassé les bornes. Peut-être est-il trop tard. Malgré tout, je veux absolument la retrouver. »

Fukaéri, à genoux par terre, se redressa. Sous le tee-shirt de Jeff Beck, la forme de ses seins se dessina nettement.

« A-o-ma-mé, dit Fukaéri.

— Oui. Ça s'écrit avec les caractères “bleu” et “haricot”. C'est un nom rare.

— Tu veux la revoir…, demanda Fukaéri sans marque interrogative.

— Évidemment », répondit Tengo.

Fukaéri médita un moment en se mordillant la lèvre inférieure. Puis elle leva la tête et déclara sur un ton réfléchi : « Elle est peut-être tout près… »

17
Aomamé

Délivrer les souris

AU JOURNAL TÉLÉVISÉ DE SEPT HEURES, le matin, beaucoup d’informations furent consacrées aux inondations du métro, à la station d’Akasaka-Mitsuké, mais aucune à la mort du leader des Précurseurs, dans une suite de l’hôtel Ôkura. Lorsque le journal de la NHK fut terminé, Aomamé changea de chaîne et regarda d’autres journaux. Mais aucun n’annonça au monde la mort sans douleur de cet homme de grande taille.

Ils ont dû dissimuler le corps, songea Aomamé en grimaçant. Ils en étaient bien capables, selon le pronostic de Tamaru. Mais Aomamé avait du mal à croire que cela se soit *réellement* passé. Pourtant, d’une manière ou d’une autre, ils avaient dû réussir à faire sortir le cadavre de la chambre d’hôtel et l’avaient chargé dans une voiture. L’homme était particulièrement grand. Son cadavre sûrement très lourd. Et, dans l’hôtel, il y avait de nombreux clients et employés. De multiples caméras de surveillance étaient installées dans tous les coins. Comment étaient-ils parvenus à emporter le corps jusqu’au parking souterrain sans que personne ne les voie ?

Il y avait toutes les chances pour que, la nuit même, ils aient transporté la dépouille du leader jusqu’au siège de la secte, dans les montagnes de Yamanashi. Et là, ils s’étaient concertés pour savoir comment ils devraient traiter ce corps. On ne devait pas s’attendre à ce qu’ils fassent officiellement connaître sa mort à la police. Dès lors, ils devraient la garder cachée.

Le violent orage localisé et les troubles que ces intempéries avaient occasionnés leur avaient sûrement facilité la tâche. En tout cas, la secte avait évité d’attirer l’attention sur l’événement.

Par chance, le leader ne se montrait pratiquement pas. Son existence et ses actions étaient entourées de mystère. Par conséquent, sa disparition soudaine ne devrait pas être remarquée, au moins pendant un certain temps. La nouvelle de sa mort – ou de son assassinat – ne sortirait pas d’un petit cercle.

Aomamé ne savait pas, naturellement, comment ils s’y

prendraient pour combler le vide que sa mort engendrerait. Mais sans doute utiliseraient-ils tous les moyens possibles pour que leur association perdure sous la forme qu'elle avait revêtue jusque-là. Comme l'avait dit le leader, le système continuerait à exister, continuerait à fonctionner, même sans guide. Quelqu'un lui succéderait-il ? Ce problème ne concernait pas Aomamé. Elle avait eu pour mission de tuer le leader, non pas d'anéantir une secte religieuse.

Elle repensa aux deux gardes du corps en costumes sombres. Tête-de-moine et Queue-de-cheval. Une fois qu'ils seraient de retour dans la secte, on leur ferait sans doute assumer la responsabilité de la mort du leader, tué devant leurs yeux sans résistance. Elle imagina qu'on leur donnerait l'ordre de la rechercher et de se débarrasser d'elle – ou de la faire prisonnière. « Vous devez par tous les moyens retrouver cette femme. Inutile de revenir avant ! » leur ordonnerait-on. C'était probable. Ils avaient vu Aomamé de près. Ils avaient du métier et ils brûlaient de se venger. Chasseurs, c'était un rôle qui leur convenait bien. Et puis les cadres de la secte devraient découvrir si quelqu'un avait commandité ce meurtre.

Elle mangea une pomme en guise de petit déjeuner, car elle n'avait pratiquement pas d'appétit. Dans sa main subsistait encore la sensation du moment où elle avait plongé l'aiguille dans la nuque de l'homme. En épluchant la pomme à l'aide d'un petit couteau, de la main droite, elle s'aperçut qu'elle tremblait légèrement. Elle n'avait jamais éprouvé ce genre de sensation. Les autres fois, quand elle avait tué quelqu'un, une nuit de sommeil en effaçait presque le souvenir. Bien entendu, ôter la vie d'un homme n'éveillait jamais de sentiments agréables. Mais jusque-là, ces types ne méritaient pas de vivre. Pour eux, elle ressentait davantage d'horreur que de pitié. Cette fois, c'était différent. On pouvait considérer, d'un point de vue purement objectif, que le leader avait commis des actes inhumains. Mais lui n'*était pas un homme ordinaire*, en de multiples acceptions. Ce caractère non ordinaire avait sans doute permis, en partie du moins, qu'il se soit situé au-delà des critères habituels du bien et du mal. Et puis sa mort non plus n'avait pas été ordinaire. Après, elle avait eu une réaction singulière. Une réaction *pas ordinaire*.

Il lui avait laissé une « promesse ». Telle fut la conclusion à laquelle aboutit Aomamé après avoir réfléchi un moment. Le poids de cette promesse subsistait dans sa main comme un *signe*. Aomamé le comprenait à présent. Peut-être que ce signe ne s'effacerait plus jamais.

Il y eut un coup de téléphone peu après neuf heures du matin.

C'était un appel de Tamaru. La sonnerie retentit trois fois puis s'arrêta et vingt secondes plus tard, recommença.

« Évidemment, les types n'ont pas appelé la police, dit Tamaru. À la télé, il n'y a rien non plus. Et rien dans les journaux.

— Mais il est bien mort, je vous l'assure.

— Je le sais. Le leader est mort, il n'y a aucun doute. Il y a eu pas mal de mouvements. Ils ont déjà quitté l'hôtel. Dans la nuit, un certain nombre de gens ont été convoqués par la section locale qui se trouve dans Tokyo. Sans doute pour s'occuper du corps discrètement. Ces gars-là, ils s'y connaissent dans ce genre de boulot. Et puis, une Mercedes-Benz classe S aux vitres fumées et une Hiace aux fenêtres peintes en noir sont sorties du parking de l'hôtel vers une heure du matin. L'une et l'autre immatriculées à Yamanashi. Ils ont sûrement dû arriver au siège des Précurseurs avant l'aube. Il y a eu une perquisition de la police avant-hier mais ils n'ont rien découvert de sérieux. Les flics sont repartis depuis longtemps. Il y a un crématorium sur le domaine de la secte. S'ils jettent le corps là-dedans, il n'en restera rien, pas un seul os. Juste une jolie fumée.

— Inquiétant…

— Ah, oui, moi aussi, ils m'inquiètent, ces gars-là. L'organisation continuera sans doute à fonctionner sur sa lancée un certain temps, malgré la mort du leader. Comme un serpent qui continue à remuer quand on lui a coupé la tête. Même sans tête, il sait bien de quel côté il doit avancer. Et, au bout d'un moment, possible qu'il meure. Ou possible qu'il lui pousse une nouvelle tête.

— Cet homme n'était pas ordinaire. »

Tamaru ne s'exprima pas là-dessus.

« Rien à voir avec les autres », dit Aomamé.

Tamaru mesura les intonations avec lesquelles Aomamé avait prononcé ces mots. Puis il dit : « Moi aussi je peux imaginer. Mais mieux vaut penser à ce qui *va* arriver. Soyons aussi réalistes que possible. Sinon, nous n'en réchapperons pas. »

Aomamé aurait voulu lui répondre mais les mots ne lui vinrent pas. Elle sentait encore son corps trembler.

« Je crois que Madame aimerait vous parler, dit Tamaru. Vous êtes d'accord ?

— Bien sûr », dit Aomamé.

La vieille femme le remplaça au téléphone. Dans sa voix également le soulagement était perceptible.

« Je vous remercie. À un point que les mots sont impuissants à décrire. Cette fois encore vous avez accompli un travail parfait.

— Merci beaucoup. Mais je ne serais pas capable de le refaire, dit

Aomamé.

— Je comprends. Je vous ai demandé l'impossible. Je suis très heureuse que vous vous en soyez sortie sans problème. Et je n'ai nulle intention de vous demander de recommencer une chose pareille. À présent, c'est terminé. Nous vous préparons un endroit calme. Vous n'avez pas de souci à vous faire. Patientez un peu dans ce refuge. Pendant ce temps, nous faisons des préparatifs pour votre nouvelle vie. »

Aomamé la remercia.

« Y aurait-il quelque chose qui vous manque ? Si c'est le cas, dites-le. Tamaru vous le procurera immédiatement.

— Non, à ce que j'ai vu, je crois qu'il y a tout le nécessaire. »

La vieille femme toussota. « Je vous demande de ne pas l'oublier. Ce que nous avons fait est totalement juste. Nous avons châtié cet homme pour les crimes qu'il a commis, empêchant ainsi que cela se reproduise. Nous avons fait en sorte qu'il n'y ait pas d'autres victimes. Vous ne devez pas vous sentir coupable.

— Lui aussi a dit la même chose.

— Lui ?

— Le leader des Précurseurs. L'homme que j'ai *traité* la nuit dernière. »

La vieille femme resta silencieuse cinq secondes environ. Puis elle dit. « Il le savait ?

— Oui, cet homme savait que j'étais venue pour le tuer. Et, tout en le sachant, il m'a reçue. En fait, il espérait la venue de la mort. Sa santé était déjà fortement détériorée et, de toute façon, il se dirigeait vers sa fin, lentement, mais inéluctablement. J'ai seulement abrégé son attente en supprimant les souffrances terribles qu'il devait endurer. »

La vieille femme parut extrêmement surprise. Elle resta de nouveau muette un instant. Ce qui était exceptionnel chez elle.

« Cet homme… », commença-t-elle. Puis elle chercha ses mots. « Vous voulez dire qu'il souhaitait être châtié pour les actes qu'il avait commis ?

— Ce qu'il voulait, c'était que s'achève le plus rapidement possible sa vie de souffrances.

— Il était donc résolu à ce que vous le tuiez ?

— Exactement. »

Aomamé garda le silence sur le marché qu'ils avaient conclu. Qu'en échange de la survie de Tengo dans ce monde, elle devrait mourir – c'était un accord secret noué uniquement entre l'homme et Aomamé. Elle n'avait pas à le dévoiler.

Aomamé dit : « Ce que cet homme a fait est absolument anormal, criminel, il fallait qu'il soit tué. Pourtant, il possédait *quelque chose de spécial*. C'est certain.

— Quelque chose de spécial, répéta la vieille femme.

— Il m'est difficile de l'expliquer, dit Aomamé. Cette nature ou cette capacité particulière qu'il possédait, c'était en même temps un fardeau terrible. Et on aurait dit que ça le rongeait de l'intérieur.

— Est-ce que ce serait ce *quelque chose* de spécial qui l'aurait poussé à commettre ces actes anormaux ?

— Sans doute.

— En tout cas, vous y avez mis un terme.

— En effet », répondit Aomamé d'une voix sèche.

Tenant le combiné de la main gauche, Aomamé ouvrit grand la main droite où lui restait la sensation de la mort. Elle contempla la paume. Aomamé ne parvenait pas à comprendre ce qu'étaient vraiment les *échanges polysémiques* avec les fillettes. Et cela, bien sûr, elle ne pouvait l'expliquer à la vieille femme.

« Il a l'air d'avoir succombé à une mort naturelle, comme les autres. Mais les adeptes ne le croiront pas. Ils seront persuadés que, d'une façon ou d'une autre, je suis mêlée à la mort du leader. Et comme vous le savez, ils ne l'ont pas déclarée à la police.

— Quoi qu'ils entreprennent désormais, nous vous protégerons de toutes nos forces, dit la vieille femme. Eux, ils ont leur organisation. Mais nous aussi, nous avons des connexions puissantes et des moyens financiers importants. Et puis vous êtes quelqu'un d'intelligent et de prudent. Nous déjouerons leurs plans.

— Et Tsubasa, on ne l'a pas encore retrouvée ? demanda Aomamé.

— Nous ne savons pas où elle se trouve. À mon avis, elle est retournée dans la secte. Elle n'a pas d'autre endroit où aller. Pour le moment, nous n'avons pas trouvé le moyen de la reprendre. Mais il y aura pas mal de confusion en raison de la mort du leader. Peut-être pourrons-nous la récupérer à la faveur de ces troubles. Je dois absolument protéger cette enfant. »

La petite Tsubasa qui se trouvait dans la *safe house* n'était pas une véritable fillette, avait dit le leader. Elle n'était qu'une de ses formes conceptuelles, dont ils avaient repris possession. Mais il était impossible à Aomamé de transmettre une information pareille. D'ailleurs elle-même ne savait pas ce que cela signifiait. Mais elle se souvenait de la lourde pendule en marbre qui s'était soulevée en l'air sous ses yeux.

Aomamé dit : « Combien de jours environ devrai-je rester cachée

dans ce refuge ?

— Quelques jours. Une semaine peut-être. Ensuite on vous attribuera votre nouveau nom et votre nouvel environnement, et vous vous en irez. Loin. Quand vous serez là-bas, nous ne devrons avoir aucun contact, pour des raisons de sécurité. Nous ne devrons pas nous voir pendant assez longtemps. Et, étant donné mon âge, il se peut que je ne vous revoie plus jamais. J'aurais tant aimé ne pas vous entraîner dans des extrémités pareilles. Combien de fois l'ai-je pensé ! Alors, je ne vous aurais peut-être pas perdue. Mais… »

La voix de la vieille femme s'étrangla. Aomamé attendit en silence la suite.

« … Mais je ne le regrette pas. Tout est affaire de destin. Il était impossible que je ne vous implique pas. Je n'avais pas le choix. Il y a là des forces extrêmement puissantes qui se sont mises à l'œuvre et qui m'ont poussée à agir. Et je vous demande de m'excuser pour la tournure que les événements ont prise.

— Mais en échange, il s'est passé quelque chose entre nous. Quelque chose d'important, que nous n'aurions pu partager avec personne d'autre. Ni trouver autrement.

— Vous avez raison, dit la vieille femme.

— Moi aussi, j'avais besoin de ce lien.

— Merci. Quand je vous entends me parler ainsi, cela m'aide un peu. »

Ne plus voir la vieille femme, pour Aomamé aussi, c'était très éprouvant. Elle était l'une des rares personnes avec qui Aomamé s'était liée. Et l'une des seules qui la reliait au monde extérieur.

« Portez-vous bien, dit Aomamé.

— Vous aussi, dit la vieille femme. Soyez heureuse, si vous le pouvez.

— Si je le peux », dit Aomamé. Le bonheur était pour elle quelque chose de très lointain.

Tamaru reprit le combiné.

« Jusqu'à présent, vous ne vous *en* êtes pas servie ? demanda Tamaru.

— Non, pas encore.

— Il vaut mieux ne pas vous en servir du tout.

— Je serai attentive à répondre à votre espoir », dit Aomamé.

Il y eut un petit blanc puis Tamaru dit :

« Je vous ai bien expliqué, je crois, que j'avais été élevé dans un orphelinat à Hokkaïdô ?

— Après avoir été rapatrié de Sakhaline, parce que vous avez été séparé de vos parents.

— Il y avait dans cet établissement un garçon qui avait deux ans de moins que moi. Un métis de Noir. Je suppose que c'était un enfant né d'un soldat de la base située aux alentours de Misawa. La mère, on ne savait pas trop qui c'était, une prostituée ou une hôtesse de bar, enfin, ce genre-là. Il avait été abandonné par sa mère peu après sa naissance, et amené là. Il était bien plus grand que moi, mais dans sa tête, ça n'allait pas fort. Évidemment, tout le monde autour le martyrisait. À cause de sa couleur de peau, bien sûr. Vous voyez le tableau, je pense.

— Oui, plus ou moins.

— Comme moi non plus, je n'étais pas japonais, par la force des choses, j'ai été chargé de le protéger. Tous les deux, vous comprenez, nos conditions se ressemblaient. Un Coréen rapatrié de Sakhaline et un métis de Noir et de prostituée. Les plus basses des castes. Mais, grâce à ça, je me suis endurci. Lui, en revanche, il n'y arrivait pas. Si je l'avais laissé tomber, il aurait fini par mourir, c'est sûr. C'était un environnement où l'on ne survivait que si on était à la fois malin, rapide et très dur à la bagarre. »

Aomamé écoutait en silence.

« Ce pauvre gars, quoi qu'il fasse, c'était raté. Il était incapable de quoi que ce soit. Même les boutons de ses habits, il ne savait pas les attacher correctement, et il n'arrivait même pas à se torcher. Mais il était très doué pour une chose : les sculptures. Avec n'importe quel morceau de bois et quelques burins, en un rien de temps, il créait une sculpture extraordinaire. Il n'avait pas besoin de commencer par un dessin, l'image était déjà là dans sa tête, et hop, il la réalisait avec beaucoup de précision. Très délicate et pleine de réalisme en même temps. Une sorte de génie. Il était incroyable.

— Il était atteint du “syndrome du Savant” ? dit Aomamé.

— Ah, sûrement. J'ai compris bien plus tard que ça s'appelait le “syndrome du Savant”. Des gens qui ont en eux des talents hors du commun. Mais, à cette époque, personne ne connaissait l'existence de gens comme ça. On les considérait comme des attardés mentaux. C'est sûr qu'il était borné, mais il avait dans les mains une habileté extraordinaire. Pour je ne sais quelle raison, ce qu'il préférait sculpter, c'était des souris. Et ce qu'il faisait était remarquable. On avait vraiment l'impression qu'elles étaient vivantes. Il ne sculptait rien, à part des souris. Tout le monde lui demandait de faire d'autres animaux. Des chevaux, ou des ours. Alors, on l'a emmené au zoo. Mais ça ne l'intéressait pas. On a abandonné, et on l'a laissé faire ses souris. C'est ce qui lui plaisait. Il en a sculpté je ne sais combien, de différentes formes, de différentes tailles, de différentes allures. Le plus

bizarre, pourtant, dans cette histoire, c'est que dans cet orphelinat, il n'y avait pas de souris. Il faisait trop froid, et il n'y avait rien à manger. C'était trop misérable pour les souris. Personne ne savait pourquoi il était tellement attaché aux souris… En tout cas, ses souris ont commencé à être connues. Il y a même eu des articles dans les journaux du coin. Pas mal de gens sont venus pour les acheter. Alors le directeur de l'orphelinat, le père je ne sais plus quoi, un catholique, en a déposé dans des boutiques d'art populaire pour les vendre aux touristes. Ça a dû rapporter pas mal d'argent, mais, évidemment, il n'en a pas touché un sou. Ce que c'est devenu, je n'en sais rien, mais peut-être que ceux d'en haut en ont profité. Au gars, on lui donnait juste des burins et des pièces de bois, et il continuait à faire ses souris, jour après jour, dans un atelier. Oh, il était dispensé des corvées dans les champs, de ce côté-là il était tranquille, tout seul, à sculpter ses souris. Rien que ça, c'était une chance.

— Et après, qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Ah, eh bien, je n'en sais rien. Moi, quand j'ai eu quatorze ans, je me suis enfui de l'orphelinat, et après j'ai vécu tout le temps seul. J'ai pris le bac, j'ai rejoint Honshû, et ensuite, je n'ai plus jamais remis les pieds à Hokkaïdô. La dernière fois que je l'ai vu, il était penché sur son établi, et il sculptait obstinément une souris. Dans ces moments-là, il n'entendait rien de ce qu'on lui disait. Donc, je ne lui ai même pas dit au revoir. S'il est toujours vivant, je suppose qu'aujourd'hui encore il continue à sculpter des souris quelque part. Il ne pouvait rien faire d'autre. »

Aomamé attendit en silence la suite de l'histoire.

« Maintenant encore, je pense souvent à lui. La vie à l'orphelinat, c'était terrible. On manquait de nourriture, la plupart du temps, on crevait de faim, l'hiver, il faisait un froid horrible. Le travail était dur, on était affreusement maltraités par les grands. Mais lui, il ne donnait pas l'impression de trouver la vie si pénible. Du moment qu'il sculptait ses souris, il avait l'air heureux. Quand on lui enlevait ses outils, il devenait à moitié fou, alors qu'autrement, il était très calme. Il ne dérangeait personne. Il sculptait des souris sans dire un mot. Il prenait un bloc de bois dans les mains, il le contemplait fixement un long moment pour savoir quelle sorte de souris se cachait là, et quelle était son allure. Et il lui fallait pas mal de temps pour découvrir ce qui allait se manifester à lui. Mais dès qu'il savait, il faisait jouer ses outils et cette souris, il la délivrait du bloc de bois. C'est ce qu'il disait souvent. “Je délivre les souris.” Et la souris qu'il avait *délivrée*, j'avais vraiment l'impression qu'elle était prête à s'animer. En fait, ce gars, il ne cessait de libérer des souris imaginaires emprisonnées dans des

blocs de bois.

— Et vous, vous avez protégé ce jeune garçon.

— Ah, je me suis retrouvé dans cette situation malgré moi. C'était mon rôle. Une fois qu'un rôle vous a été assigné, vous devez le conserver, quoi qu'il arrive. C'étaient les règles du lieu. Et donc, moi, je suivais ces règles. Par exemple, si quelqu'un, pour s'amuser, lui avait confisqué ses burins, j'allais le trouver et je lui cassais la figure. Même si le type en question était plus vieux que moi, ou bien plus costaud, ou s'il n'était pas seul, peu importait, je cognais de bon cœur. Bien entendu, il m'est arrivé aussi de me faire tabasser. Et pas qu'une fois. Mais la question n'était pas de gagner. Que je cogne ou que je prenne une raclée, il fallait que je récupère les burins. C'était ça l'important. Vous comprenez ?

— Oui, je crois, dit Aomamé. Mais finalement, vous avez bien fini par abandonner cet enfant ?

— Il fallait que je vive seul. Je ne pouvais pas me charger de ce gars éternellement. Impossible. Évidemment. »

Aomamé ouvrit encore une fois sa main droite et l'examina.

« J'ai vu quelquefois que vous aviez une petite souris dans la main. Est-ce l'une de celles que cet enfant a sculptées ?

— Ah, eh bien oui. Il m'en a donné une. Je l'ai emportée quand je me suis enfui de cet établissement. Je l'ai toujours aujourd'hui.

— Dites, monsieur Tamaru, pourquoi m'avez-vous confié cette histoire aujourd'hui ? Vous n'êtes pas du genre à raconter des choses sur vous sans raison ?

— Je voulais vous dire que, encore maintenant, je me souvenais bien de ce garçon, dit Tamaru. Non pas que j'aurais envie de le revoir. Non, pas spécialement. À présent, si je le revoyais, je n'aurais rien à lui dire. Simplement, j'ai encore dans la tête, tout à fait vivante, l'image de cet enfant complètement absorbé à "délivrer des souris" d'un bloc de bois, et c'est devenu pour moi une image précieuse. Qui m'a enseigné quelque chose. Ou qui cherche à m'enseigner quelque chose. On en a besoin pour vivre. Une image qui a du sens même si on ne peut l'expliquer avec des mots. Je crois que le sens de notre vie, aux gens comme nous, c'est d'approfondir ce *quelque chose*.

— Vous voulez dire que ça pourrait être comme notre raison de vivre ?

— Oui, c'est possible.

— Moi aussi, j'ai une image.

— Prenez-en bien soin.

— Entendu, j'en prendrai soin, répondit Aomamé.

— Et puis, il y a une autre chose que je voulais vous dire. C'est

que je vous protégerai, autant que je le pourrai. S'il y a quelqu'un que je dois tabasser, qui que ce soit, j'irai et je cognerai. Je gagnerai ou bien je serai battu, mais je ne vous abandonnerai pas.

— Merci. »

Il y eut quelques secondes d'un silence doux.

« Ne sortez pas de l'appartement pendant un certain temps. Un seul pas à l'extérieur et vous seriez dans la jungle. D'accord ?

— D'accord », dit Aomamé.

Là-dessus, la ligne fut coupée. Après avoir reposé le combiné, Aomamé se rendit compte avec quelle force elle l'avait agrippé et tenu serré.

Tamaru a voulu m'indiquer que je suis maintenant un membre indispensable de sa famille, pensa Aomamé, et que du moment que ce lien est établi, rien ne le romprait. Nous sommes quasiment unis par un lien de sang. Aomamé était reconnaissante envers Tamaru de lui avoir envoyé un tel message. Il avait sans doute compris qu'elle traversait une phase difficile. Et puisqu'il la considérait comme un membre de sa famille, il lui confiait quelques-uns de ses secrets.

Pourtant, il lui était insupportable qu'un lien aussi étroit n'ait pu être noué que dans un contexte de violence. Elle avait agi illégalement, assassiné plusieurs hommes, elle était poursuivie, et risquait d'être tuée. Telle était la situation particulière dans laquelle leurs sentiments s'étaient renforcés. Mais aurait-il été possible d'établir cette relation si le meurtre n'avait pas agi comme médiateur ? Auraient-ils pu contracter ce rapport de confiance si elle ne s'était pas trouvée en situation de hors-la-loi ? Ç'aurait sans doute été difficile.

Elle regarda le journal à la télévision en buvant du thé vert. On ne parlait plus de l'inondation de la station d'Asakasa-Mitsuké. Comme l'eau s'était retirée à l'aube et que le trafic du métro était revenu à la normale, l'incident appartenait au passé. Quant à la mort du leader des Précurseurs, elle n'était pas encore officiellement connue. Seule une poignée de gens était au courant. Aomamé imagina le corps de l'homme de grande taille en train de brûler dans un incinérateur porté à haute température. Il ne resterait pas un os, comme l'avait dit Tamaru. Grâce ou douleur, tout se transformerait indifféremment en fumée qui se perdrait dans le ciel du début d'automne. Aomamé pouvait visualiser la fumée et le ciel.

Le journal évoqua l'auteur du best-seller *La Chrysalide de l'air*, la jeune fille de dix-sept ans toujours introuvable. Cela faisait maintenant deux mois qu'on ignorait ce qu'était devenue Ériko Fukada, dite « Fukaéri ». Le speaker expliqua que la police enquêtait prudemment,

après que son tuteur eut signalé sa disparition, mais que, à l'heure actuelle, la situation n'était toujours pas éclaircie. À l'écran, les piles d'exemplaires de *La Chrysalide de l'air* s'entassaient dans une librairie. Sur le mur était affiché un poster de la jolie romancière. Une jeune vendeuse parlait au micro du journaliste. « Les ventes de ce livre sont encore extrêmement importantes. Moi-même je l'ai acheté et je l'ai lu. C'est un roman très intéressant et débordant d'imagination. J'espère qu'on saura rapidement où se trouve Mlle Fukaéri. »

Le lien entre Ériko Fukada et la secte Les Précurseurs ne furent pas mentionnés. Du moment qu'il s'agissait d'une association religieuse, les médias se montraient prudents.

Toujours est-il qu'on ne savait pas où se trouvait Ériko Fukada. Quand elle avait dix ans, elle avait été violée par son père. Si Aomamé tenait pour vraies les paroles de cet homme, ils avaient eu des échanges *polysémiques*. Et à travers ces actes, Fukaéri avait guidé vers lui les Little People. Comment avait-il appelé cela, déjà ? Ah oui, PERCEIVER et RECEIVER. Ériko Fukada était celle qui « percevait » les choses, son père, celui qui les « recevait ». Ensuite, l'homme avait commencé à entendre des voix particulières. Il était devenu le représentant des Little People et le gourou de l'association religieuse dite Les Précurseurs. Par la suite, Fukaéri avait quitté la secte. Dans un mouvement de résistance anti-Little People, elle avait formé une équipe avec Tengo pour composer le roman *La Chrysalide de l'air*, qui était devenu un best-seller. Et puis elle avait disparu. La police la recherchait.

Et moi, pensait Aomamé, la nuit dernière, j'ai assassiné le père d'Ériko Fukada, leader des Précurseurs, à l'aide de mon pic à glace spécial. Les gens de la secte ont transporté son corps hors de l'hôtel et l'ont « traité » secrètement. Aomamé ne pouvait imaginer si Ériko Fukada savait que son père était mort, et, auquel cas, ce que serait sa réaction. Même si l'intéressé désirait mourir et même s'il s'était agi d'une mort indolore, voire miséricordieuse, il n'en reste pas moins, se disait-elle, que, de ma main, j'ai supprimé la vie d'un être humain. Un homme est sans doute seul, essentiellement, mais sa vie ne peut être complètement isolée parce qu'il est forcément relié à d'autres humains. Et, là aussi, d'une certaine façon, je dois assumer la responsabilité de mes actes.

Tengo est également l'un des maillons de la chaîne. Nous sommes tous les deux reliés par les Fukada, père et fille. PERCEIVER et RECEIVER. Où est Tengo à présent ? Que fait-il ? Serait-il partie prenante de la disparition d'Ériko Fukada ? Agissent-ils encore ensemble ? Bien

entendu, ce n'était pas le journal télévisé qui allait l'informer du destin de Tengo. Il semblait que, jusqu'à présent, personne ne savait qu'il était, de fait, l'auteur de *La Chrysalide de l'air*. Mais moi, se dit Aomamé, je le sais.

On dirait que, peu à peu, la distance entre nous s'amenuise. Certaines circonstances ont fait que Tengo et moi avons été amenés dans ce monde. Il semble que nous nous rapprochons l'un de l'autre, comme entraînés par un gigantesque tourbillon. Peut-être un tourbillon mortel. Mais, selon les mots du leader, nous ne pourrons nous rencontrer que par un hasard qui sera obligatoirement fatal. Exactement comme une relation pure se crée à travers la violence.

Elle respira profondément. Puis elle allongea la main vers le Heckler & Koch posé sur la table, en vérifia au toucher sa dureté. Elle s'imagina plongeant le canon dans sa bouche, et appuyant sur la détente avec le doigt.

Un grand corbeau s'approcha brusquement du balcon, se posa sur la balustrade, et croassa brièvement à plusieurs reprises, d'une voix perçante. Durant quelques instants, Aomamé et le corbeau se considérèrent au travers des vitres de la fenêtre. Le corbeau observait les mouvements d'Aomamé dans la pièce tout en roulant ses grands yeux brillants. Il semblait conscient de la signification de l'arme qu'elle avait en main. Les corbeaux sont des animaux intelligents. Ils comprennent qu'un bloc de métal possède une signification importante. Pour quelle raison, on l'ignore, mais ils le comprennent.

Puis, de la même façon qu'il était venu là, il déploya soudain ses ailes et s'envola. Comme s'il avait vu ce qu'il devait voir. Quand l'oiseau eut disparu, Aomamé se leva, éteignit la télévision et soupira. Pourvu que ce corbeau ne soit pas un espion des Little People.

Aomamé commença à pratiquer ses étirements habituels sur le tapis du séjour. Durant une heure, elle rudoya ses muscles au maximum. Elle passa une heure en compagnie des souffrances nécessaires. Elle assigna dans l'ordre chacun de ses muscles, les mit sur la sellette avec sévérité et minutie. Elle connaissait le nom de chacun d'eux, leur rôle, leur nature. Aucun ne pouvait lui échapper. Elle transpira abondamment, son appareil respiratoire et son cœur tournèrent à plein régime, son esprit passa d'une chaîne à l'autre. Aomamé tendait l'oreille vers son flux sanguin et captait l'annonce muette qu'envoyaient ses viscères. Ses muscles faciaux s'agitaient frénétiquement pour mastiquer ce message, comme s'ils prenaient toutes les formes possibles de visages.

Après quoi elle se lava de toute sa sueur sous la douche. Elle

monta sur la balance et s'assura que son poids n'avait pas changé. Elle se planta devant le miroir, constata que la taille de ses seins et l'état de sa toison pubienne étaient toujours les mêmes, puis elle grimaça violemment. C'était son rite du matin.

Aomamé sortit de la salle de bains et enfila un ensemble en jersey dans lequel elle bougeait facilement. Puis, pour tuer le temps, elle se livra de nouveau à un examen de tout ce qui se trouvait dans l'appartement. Elle commença par la cuisine. Quels produits alimentaires avaient été préparés ? Quelle vaisselle et quels instruments culinaires ? Elle les passa en revue et les mémorisa. Elle établit un plan sommaire pour décider dans quel ordre elle cuisinerait et consommerait les aliments. Selon ses calculs approximatifs, elle pourrait vivre au moins dix jours sans être affamée et sans mettre le pied dehors. En économisant, elle pourrait tenir deux semaines. Il y avait suffisamment de vivres pour quinze jours, mais pas au-delà.

Ensuite, elle passa en revue le stock des différents produits. Le papier-toilette, les mouchoirs en papier, la lessive, les sacs-poubelle. Rien ne manquait. Tout avait été acheté et rangé avec énormément de soin. Sans doute par une femme. Une telle méticulosité laissait supposer qu'il s'agissait d'une ménagère expérimentée. Qui avait supputé minutieusement, dans les moindres détails, de quoi aurait besoin, et en quelle quantité, une femme de trente ans, en pleine santé, célibataire, qui devrait vivre seule une courte période de temps. Un homme n'aurait pas pu. Ce n'aurait toutefois pas été impossible à un homo attentif et doué d'un sens aiguisé de l'observation.

Dans le placard à linge de la chambre à coucher, avait été préparé tout un assortiment de draps, couvertures, housses de couette, oreillers. Tous sentaient le neuf. Bien entendu, tous étaient unis et blancs. On avait soigneusement évité le moindre caractère décoratif. Les goûts personnels et l'individualité n'avaient pas leur place en ces lieux.

Dans le séjour se trouvaient un téléviseur, un ensemble vidéo, une petite chaîne stéréo. Il y avait aussi un tourne-disque et un lecteur de cassettes. Un buffet en bois, d'une hauteur d'un mètre environ, était adossé au mur opposé à la fenêtre. Elle se baissa, ouvrit la porte, et vit qu'à l'intérieur étaient alignés une vingtaine de livres. Quelqu'un – qui, elle ne le savait pas – avait eu le souci qu'elle ne s'ennuie pas durant le temps où elle serait recluse. Tous les livres étaient neufs, reliés. Ils n'avaient visiblement pas été feuilletés. En parcourant rapidement les titres, elle vit que la majorité étaient des publications récentes. Il lui semblait que certains critères avaient prévalu dans le choix de ces ouvrages, bien que sans doute achetés sur les rayons

d'une grande librairie. Si elle n'allait pas jusqu'à déceler des goûts, elle y voyait des signes de jugement. La moitié étaient des essais, le reste, de la fiction. Parmi lesquels, *La Chrysalide de l'air*.

Aomamé eut un petit hochement de tête. Elle prit le livre et s'assit sur le canapé, où le soleil faisait jouer une douce lumière. Le livre n'était pas épais, et imprimé en gros caractères. Elle contempla la couverture, contempla le nom de l'auteur imprimé là, Fukaéri, soupesa le livre dans la paume de la main et lut le bandeau publicitaire qui l'entourait. Puis elle huma l'odeur du livre. C'était l'odeur spéciale des ouvrages neufs. Il y avait la présence de Tengo dans ce mince volume, même si son nom ne figurait pas dessus. Son corps était passé dans le texte. Après avoir retrouvé son calme, elle ouvrit le livre à la première page.

Une tasse de thé et le Heckler & Koch étaient posés à portée de sa main.

18
Tengo

Un satellite silencieux et solitaire

« ELLE EST PEUT-ÊTRE TOUT PRÈS… », avait dit Fukaéri en se mordillant la lèvre inférieure, après avoir longuement réfléchi.

Tengo changea la position de ses mains croisées sur la table et regarda Fukaéri dans les yeux.

« Très près ? Tu veux dire à Kôenji ?

— Un endroit où tu peux aller à pied d'ici… »

Comment est-ce que, toi, tu sais des choses pareilles ? aurait eu envie de demander Tengo. Mais il prévoyait que s'il posait une question de ce genre, il n'obtiendrait pas de réponse. Il lui fallait trouver une question pratique à laquelle elle répondrait par oui ou par non.

« En somme, si je la cherchais dans le coin, je pourrais la rencontrer, c'est ce que tu veux dire ? » demanda Tengo.

Fukaéri secoua la tête. « Pas simplement en faisant le tour des environs…

— Elle est quelque part dans un endroit que je peux rejoindre à pied d'ici, mais si je la cherche en me promenant simplement aux alentours, je ne la trouverai pas. C'est ça ?

— Parce qu'elle se cache…

— Elle se cache ?

— Comme un chat blessé… »

Dans la tête de Tengo surgit l'image d'Aomamé recroquevillée, cachée sous une véranda en bois qui sentait le moisi.

« Pourquoi ? De qui se cache-t-elle ? » questionna Tengo.

Bien entendu, il n'y eut pas de réponse.

« Mais si elle *se cache*, c'est parce qu'elle se trouve dans une situation critique ? demanda Tengo.

— Situation critique… » Fukaéri répéta les mots de Tengo. Puis elle eut la mimique d'un petit enfant à qui on présente un médicament amer. Peut-être n'aimait-elle pas la tonalité de ces mots.

« Quelqu'un serait à sa poursuite ? » dit Tengo.

Fukaéri inclina la tête très légèrement. Signifiant ainsi qu'elle l'ignorait. « Mais elle ne sera pas toujours dans le coin…

— Mon temps est limité.

— Limité…

— Mais elle reste cachée quelque part sans bouger, comme un chat blessé, et elle ne se promène pas dans les environs au hasard…

— Elle fait pas ça…, déclara nettement la jolie jeune fille.

— Autrement dit, je dois la chercher dans un endroit particulier. »

Fukaéri opina.

« Mais particulier dans quel sens ? » demanda Tengo.

Il allait sans dire qu'il ne reçut pas de réponse.

« Des souvenirs sur elle…, déclara Fukaéri après une assez longue pause. Ça peut te servir…

— Me servir, répéta Tengo. Si je me souviens de quelque chose à son sujet, cela me donnerait des indices sur le lieu où elle se cache, c'est ça ? »

Elle ne dit pas un mot et rentra légèrement les épaules. Sans doute y avait-il dans ce geste une nuance affirmative.

« Merci », lui dit Tengo.

Fukaéri eut un faible hochement de tête. On aurait dit un chat satisfait.

Tengo se mit aux préparatifs du dîner dans la cuisine. Fukaéri sélectionnait passionnément les disques rangés sur l'étagère. Non pas qu'il y en ait eu tellement, mais il lui fallait beaucoup de temps pour les choisir. Après mûre réflexion, elle prit un vieil album des Rolling Stones, le déposa sur la platine, fit descendre l'aiguille. C'était un disque qu'il avait emprunté à quelqu'un quand il était lycéen, et qu'il n'avait pas rendu, pour une raison inconnue. Il ne l'avait pas écouté depuis très longtemps.

Tout en écoutant *Mother's Little Helper* et *Lady Jane*, Tengo prépara du riz brun pilaf, avec du jambon et des champignons, et une soupe au miso au tofu et aux algues wakamé. Il fit cuire du chou-fleur, y ajouta de la sauce au curry. Il fit aussi une salade de légumes, haricots et oignons. Faire la cuisine n'était pas une corvée pour Tengo. Cela lui permettait de réfléchir. À des sujets du quotidien, à des problèmes mathématiques, à son roman, ou encore à des questions métaphysiques. Quand il était debout dans la cuisine, avec les mains qui s'activaient, il était mieux à même d'ordonner ses pensées que lorsqu'il ne faisait rien. Mais il avait beau se creuser la cervelle, il ne devinait pas ce que pouvait être le « lieu particulier » qu'avait évoqué Fukaéri. Toutes ses tentatives d'ordonner le désordre restèrent vaines.

Il y avait finalement très peu de lieux auxquels il pensait.

Ils s'installèrent de part et d'autre de la table pour dîner. Ils ne se parlaient presque pas. Plongés dans leurs pensées respectives, ils portaient la nourriture à la bouche en silence, comme un couple qui s'ennuie. Ou bien ils ne pensaient à rien. Dans le cas de Fukaéri, il était difficile de faire la différence. À la fin, Tengo but du café, Fukaéri sortit un pudding du réfrigérateur. Quoi qu'elle mange, son expression ne variait pas. On aurait dit qu'elle se contentait de mâcher.

Tengo s'assit à sa table de travail. Il voulait suivre les suggestions de Fukaéri et essayer de se souvenir de quelque chose à propos d'Aomamé.

Des souvenirs sur elle. Ça peut te servir.

Mais Tengo ne parvenait pas à se concentrer. Fukaéri avait mis un autre disque des Rolling Stones. *Little Red Rooster*, qu'interprétait Mick Jagger – à l'époque où il était fan du Chicago Blues. Plutôt très bon. Mais ce n'était pas une musique destinée à quelqu'un qui cherchait à faire resurgir des souvenirs. Chez les Rolling Stones, il n'y avait pas cette gentillesse du cœur. Il était impératif qu'il aille seul dans un endroit tranquille.

« Je sors un moment », dit Tengo.

Fukaéri opina d'un air indifférent en contemplant la jaquette de l'album des Rolling Stones.

« Tu n'ouvres à personne ! » lui recommanda Tengo.

Tengo, en tee-shirt à manches longues bleu foncé, pantalon chino kaki dont les plis avaient complètement disparu, et chaussé de baskets, se dirigea vers la gare. Avant d'y être arrivé, il entra dans un établissement qui s'appelait *Mugiatama* – « tête de blé ». Il commanda une bière à la pression. Il était déjà venu plusieurs fois dans ce petit café, qui pouvait recevoir tout au plus une vingtaine de clients, où l'on servait de l'alcool et des plats simples. Tard le soir, il était fréquenté par des jeunes et devenait très animé, mais entre sept et huit heures, les clients étaient rares, l'atmosphère agréable et paisible. Il s'asseyait seul dans un coin, lisait en buvant de la bière et il se sentait bien. Les sièges aussi étaient confortables. Il ne savait pas d'où venait le nom du café, ni quel en était le sens. Il aurait bien interrogé le serveur, mais il n'était pas très fort pour parler de choses anodines avec quelqu'un qu'il ne connaissait pas. De toute façon, il se sentait à l'aise dans ce lieu plaisant – même si ce nom de « tête de blé » restait mystérieux.

Par bonheur, il n'y avait pas de musique. Tengo s'assit à une table près de la fenêtre et, tout en buvant sa Carlsberg et picorant dans le mélange de noix d'une coupelle, il tenta de se remémorer des faits

concernant Aomamé. Il revint encore une fois à l'époque de ses dix ans. Il revécut l'expérience inaugurale des changements décisifs. Peu après qu'Aomamé lui eut serré la main, il avait refusé d'accompagner son père dans sa tournée de collecte de la redevance de la NHK. Quelque temps après, il avait connu une véritable érection et une éjaculation. C'était un tournant dans sa vie, qui serait advenu, bien entendu, même si Aomamé ne lui avait pas serré la main. Tôt ou tard. Mais c'était elle qui l'avait encouragé, qui avait ainsi favorisé ces modifications. Comme si elle l'avait doucement poussé dans le dos.

Il ouvrit en grand sa main gauche et observa longuement sa paume. Une fillette de dix ans avait serré cette main, se souvint-il, ce qui avait fini par provoquer un énorme bouleversement en moi. Il ne pouvait expliquer par la logique comment cela avait été rendu possible. Mais les deux enfants, à ce moment-là, s'étaient accordés d'une façon extrêmement naturelle, ils s'étaient acceptés et compris. Si totalement que c'en était presque un miracle. Ce n'est pas le genre de chose qui vous arrive plusieurs fois dans la vie. On peut même ne jamais le connaître. À cet instant, Tengo n'avait pu pleinement comprendre à quel point l'événement aurait sur lui une signification décisive. Pas seulement à cet instant, d'ailleurs. Il y a encore peu, il n'appréhendait pas *vraiment* le sens qu'il impliquait. Il continuait simplement de garder en lui une image vague de la fillette.

Depuis, elle avait atteint trente ans, et avait vraisemblablement beaucoup changé. Elle avait grandi, sa poitrine s'était développée, elle n'avait plus la même coiffure. Si elle avait quitté les Témoins, peut-être se maquillait-elle. Peut-être portait-elle des vêtements élégants et coûteux. Tengo avait du mal à imaginer Aomamé dans un ensemble Calvin Klein, marchant à vive allure sur des hauts talons. Mais c'était possible. On grandit, on vieillit, et forcément, on change. Elle était peut-être là dans ce café, et il ne l'avait pas remarquée.

Il jeta de nouveau un regard circulaire en buvant son verre de bière. Elle était tout près. À une distance telle qu'il pouvait la franchir à pied. C'est ce qu'avait dit Fukaéri. Et Tengo se fiait à ses paroles. Si elle l'avait dit, c'est qu'il en était ainsi.

Mais, en dehors de Tengo, il n'y avait dans le café qu'un jeune couple installé au comptoir, l'allure d'étudiants, qui se chuchotaient des confidences tête contre tête. Avec ferveur et confiance. En voyant ces jeunes gens, Tengo éprouva un sentiment de profonde solitude, qu'il n'avait pas ressenti depuis longtemps. Je suis seul dans ce monde, songea-t-il. Je n'ai de lien avec personne.

Tengo ferma les yeux à demi, se concentra, et, de nouveau, se représenta en pensée la scène qui s'était déroulée dans la classe de

l'école. La nuit dernière, pendant le violent orage, alors qu'il avait une relation sexuelle avec Fukaéri, il avait aussi fermé les yeux et s'était retrouvé là-bas. Sa vision avait été très réelle, très tangible et son ressouvenir pouvait être reconduit avec une fraîcheur inégalée. Comme si la poussière déposée dessus avait été lavée par la pluie de la nuit.

L'inquiétude, l'attente et la peur, disséminées dans les moindres recoins de la salle de classe déserte, se cachaient comme de petits animaux terrifiés. Tengo revivait dans sa mémoire l'ensemble de la scène dans toute sa netteté : le tableau noir où restaient des formules mathématiques à moitié effacées, les petits bouts de craie, les rideaux bon marché aux couleurs atténuées par le soleil, les fleurs dans un vase sur l'estrade du maître (il ne se souvenait tout de même pas du nom des fleurs), les dessins réalisés par les enfants, punaisés aux murs, la mappemonde accrochée derrière l'estrade, l'odeur de la cire du plancher, l'oscillation des rideaux, les voix que l'on entendait de l'extérieur. Il était en mesure de suivre du regard chaque présage, chaque intrigue, chaque énigme tapis dans ces lieux.

Durant les quelques dizaines de secondes pendant lesquelles Aomamé lui avait serré la main, Tengo avait observé beaucoup de choses, aussi précisément qu'une caméra, et toutes ces images étaient gravées sur sa rétine. Et c'était devenu une scène capitale qui lui avait permis de traverser les jours douloureux de son adolescence. Elle allait toujours de pair avec la sensation forte des doigts de la fillette. Sa main droite redonnait constamment du courage à Tengo qui suffoquait de douleur en devenant adulte. *Tout va bien, tu m'as, moi,* lui déclarait cette main.

Tu n'es pas seul.

Elle reste cachée sans bouger, avait dit Fukaéri. Comme un chat blessé.

Il y avait là comme une ironie du destin, à bien y réfléchir. Car Fukaéri se cachait chez lui. Sans mettre un pied en dehors de son appartement. Dans ce coin de Tokyo, deux femmes se cachaient pareillement. L'une et l'autre fuyaient quelque chose. L'une et l'autre étaient liées à Tengo. Y avait-il là une intime connexion ? Ou bien n'était-ce qu'un pur hasard ?

Bien entendu, il n'avait pas la réponse. Simplement des interrogations qui surgissaient en lui. Trop d'interrogations, trop peu de réponses. Comme toujours.

Quand il eut terminé sa bière, le jeune serveur s'approcha et lui

demanda s'il désirait autre chose. Après une courte hésitation, il commanda un bourbon avec des glaçons et une deuxième coupelle de noix. Nous n'avons que du Four Roses, est-ce que cela vous convient ? Ça me va, dit Tengo. Peu lui importait. Il se remit à penser à Aomamé. Une odeur de pizza en train de cuire flottait depuis l'arrière-cuisine.

De qui se cachait donc Aomamé ? Peut-être, songea Tengo, fuyait-elle la justice. Mais il ne pouvait admettre qu'elle soit devenue une criminelle. Quel crime aurait-elle commis ? Non, ce n'était pas la police ni d'autres autorités qu'elle évitait. Quelque chose ou quelqu'un la traquait. Mais cela n'avait sûrement rien à voir avec la loi.

Tiens, se dit brusquement Tengo, ses poursuivants sont peut-être les mêmes que ceux qui pourchassent Fukaéri. Les Little People ? Mais pourquoi et dans quel but les Little People devraient-ils rechercher Aomamé ?

Admettons cependant qu'il s'agisse vraiment des Little People. Dans ce cas, il est possible que *je* sois la véritable cible. Bien entendu, Tengo ne comprenait pas pour quelle raison il jouerait un tel rôle dans les événements. Mais s'il y avait un lien intime qui connectait Fukaéri et Aomamé, c'était bien lui, Tengo, et personne d'autre. Il n'était pas impossible, que sans qu'il l'ait su lui-même, il ait mobilisé une force qui ait attiré Aomamé près de lui.

Une force ?

Il observa ses mains. Non, je ne vois pas. D'où me viendrait cette force ?

On lui apporta son Four Roses avec des glaçons. Et une autre coupelle de noix. Il but une gorgée, piocha quelques noix, les fit légèrement sauter comme des dés.

De toute façon, Aomamé se trouve quelque part dans ce quartier. À une distance accessible à pied. C'est ce qu'a dit Fukaéri. Et je la crois. Je serais bien en peine de dire pourquoi, mais je lui fais confiance. Bon, mais comment dois-je chercher Aomamé, quand elle se cache *quelque part* ? Ce n'est déjà pas simple de courir après quelqu'un qui a une vie sociale, mais l'affaire se complique, évidemment, quand la personne se cache délibérément. Et si je criais son nom dans un haut-parleur ? Non, non, ce n'était sûrement pas ce qui la ferait apparaître. Il risquait d'attirer l'attention sur elle, de la mettre encore plus en danger.

Il doit y avoir autre chose dont il faut que je me souvienne, songea Tengo.

« Des souvenirs sur elle. Ça te servira… », avait dit Fukaéri. Mais depuis longtemps, bien avant les paroles de la jeune fille, Tengo avait eu la sensation qu'un ou deux points importants concernant Aomamé

manquaient à ses souvenirs. Cela le gênait, un peu comme un caillou dans une chaussure. Un sentiment vague, mais tangible.

Tengo se concentra plus intensément, fit le vide en lui, comme quand on efface un tableau noir, et tenta encore une fois de faire remonter ses souvenirs. Sur Aomamé, sur lui-même, sur les choses qui les environnaient tous les deux, comme un pêcheur qui tire son filet, il dragua délicatement les fonds vaseux et fit revenir à la surface chaque objet, l'un après l'autre, qu'il examina consciencieusement. Mais tout cela s'était passé il y a vingt ans. Et si ses souvenirs de cette scène étaient clairs et vivants, ils ne contenaient que peu d'éléments concrets.

Pourtant il devait découvrir *quelque chose* qu'il avait laissé échapper jusque-là. Et cela devait se faire ici, tout de suite. Sinon, peut-être ne pourrait-il pas retrouver Aomamé. S'il devait ajouter foi aux paroles de Fukaéri, le temps lui était compté. Et Aomamé était pourchassée.

Il tenta de revoir la scène du point de vue d'Aomamé. Qu'avait-elle vu ? Et lui, Tengo, qu'avait-il vu ? Il essaya de remonter le fil du temps en suivant le regard d'Aomamé.

Pendant qu'elle lui serrait sa main, la petite fille regardait Tengo droit dans les yeux. Elle n'avait pas détourné les yeux un seul instant. Tengo ne comprenait pas du tout ce qu'elle faisait, et, au début, il la regardait pour chercher une explication. Il y a sûrement un malentendu. Ou une erreur, pensait-il. Mais il n'y avait ni malentendu ni erreur. Ce qu'il avait alors constaté, c'était que les prunelles de cette fillette étaient d'une limpidité et d'une profondeur extraordinaires. Il n'avait jamais vu des yeux aussi purs et aussi transparents. Telle une source profonde dont on ne pouvait voir le fond, et cependant cristalline. En plongeant longuement dans ses yeux, c'était comme s'il avait été aspiré à l'intérieur. Aussi avait-il détourné les yeux pour échapper à son attraction. Il ne pouvait faire autrement.

D'abord il avait regardé le plancher à ses pieds, puis l'entrée de la classe pour voir s'il n'y avait personne. Ensuite, il avait un peu tourné la tête vers la fenêtre. Durant tout ce temps, le regard d'Aomamé n'avait pas tremblé. Ses yeux restaient fixés dans les yeux de Tengo, qui regardait au-delà de la fenêtre. Il éprouvait le brûlant de son regard. Ses doigts serraient la main gauche de Tengo avec une force constante. Dans cette pression, il n'y avait pas le moindre frémissement, pas la moindre hésitation. Elle n'avait pas peur. Il n'y avait rien dont elle devait avoir peur. Elle cherchait à lui transmettre

ce sentiment grâce à ses doigts.

Comme la scène se déroulait alors que le ménage de la classe était achevé, les fenêtres étaient encore grandes ouvertes pour que l'air soit renouvelé. Les rideaux blancs se balançaient mollement dans le vent. Le ciel était immense. On était en décembre mais il ne faisait pas encore très froid. Très haut dans le ciel voguaient quelques nuages. Des nuages blancs, horizontaux, où subsistaient des restes de l'automne. On aurait dit qu'ils venaient juste d'être dessinés au pinceau. Et puis il y avait là quelque chose. Quelque chose flottait sous les nuages. Le soleil ? Non, ce n'était pas le soleil.

Tengo retint son souffle, appuya les doigts sur ses tempes, plongea plus profond dans ses souvenirs. Il venait de découvrir un mince fil de conscience qui risquait de se rompre.

Voilà, là, il y avait la lune.

Le coucher du soleil était encore loin, mais la lune était déjà levée, elle se découpait nettement dans le ciel. Une lune gibbeuse. Tengo s'était étonné de voir la lune si grosse et si claire alors qu'il faisait encore jour. Il s'en souvenait bien. Le bloc rocheux insensible, couleur cendreuse, qui paraissait désœuvré, flottait bas dans le ciel, comme suspendu par un fil invisible. Toute l'atmosphère était quasiment artificielle. On aurait presque dit qu'il s'agissait d'un accessoire de théâtre. Mais bien entendu elle était vraie. Évidemment. Personne ne prendrait la peine d'aller accrocher dans le vrai ciel une contrefaçon de lune.

Brusquement, Aomamé n'avait plus fixé les yeux de Tengo. Son regard avait suivi la même direction que lui. Aomamé, comme lui, observait la lune qui flottait en plein jour. Elle serrait toujours avec force la main de Tengo. Elle avait un visage très concentré. Tengo plongea de nouveau dans ses yeux. Ses pupilles n'étaient pas aussi limpides qu'auparavant. Cette liquidité particulière n'avait duré qu'un temps. Il y avait à présent quelque chose de dur, comme cristallisé, un éclat qui évoquait le givre. Tengo était incapable d'en saisir la signification.

Puis la fillette avait paru prendre une décision. Elle avait soudain lâché sa main, avait tourné le dos à Tengo et, sans prononcer un mot, avait quitté en hâte la salle de classe. Elle ne s'était pas retournée une seule fois, elle était partie en laissant dans Tengo un vide profond.

Tengo ouvrit les yeux, relâcha la tension de son esprit, poussa un profond soupir, puis but une gorgée de bourbon. Quand l'alcool passa

sa gorge, il en éprouva la sensation le long de son œsophage. Puis il inspira encore une fois, et souffla. Aomamé n'était plus visible. Elle lui avait tourné le dos, elle était sortie de la salle de classe. Ensuite elle avait disparu de sa vie.

Et puis vingt ans s'étaient écoulés.

La lune, songea Tengo.

À ce moment-là, je regardais la lune. Et Aomamé aussi, bien sûr, regardait la même lune. À trois heures et demie, flottait dans le ciel encore clair cet amas rocheux couleur de cendre. Satellite solitaire et silencieux. Tous les deux, l'un à côté de l'autre, nous regardions la lune. Mais qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Est-ce que cela signifierait que la lune pourrait me guider vers Aomamé ?

Peut-être qu'à ces instants, songea brusquement Tengo, Aomamé se confiait secrètement à la lune. Un pacte caché s'était noué entre elles. Le regard terriblement sincère qu'elle dirigeait vers la lune l'entraînait à cette hypothèse.

Il ne savait pas ce qu'Aomamé avait alors promis à la lune à ce moment-là, bien sûr. Mais Tengo imaginait assez bien ce que la lune lui avait accordé. Vraisemblablement ce qu'il y avait de plus pur dans la solitude et dans la paix. C'était la meilleure chose que la lune pouvait offrir aux hommes.

Tengo régla sa note puis sortit du *Mugiatama*. Il leva les yeux vers le ciel. Pas de lune. Le ciel était dégagé pourtant, et on devait sûrement voir la lune quelque part. Mais les immeubles bouchaient la vue. Les mains dans les poches, il se mit à arpenter les rues, l'une après l'autre, à la recherche de la lune. Il cherchait un lieu découvert où il aurait de la visibilité, mais il n'était pas simple de trouver ce genre d'endroit dans Kôenji. Tout était complètement plat, au point qu'il avait du mal à dénicher même une petite pente. Pas le moindre terrain surélevé. Il pourrait monter sur le toit d'un immeuble d'où il embrasserait l'horizon. Mais il ne vit dans les environs aucune construction qui s'y prêterait.

Tout en marchant au hasard, Tengo se souvint qu'il y avait un jardin d'enfants non loin de là. Il lui était arrivé d'y passer lorsqu'il se promenait. Le jardin n'était pas très vaste mais il y aurait sûrement un toboggan, où il pourrait grimper. Il aurait alors une vue un peu dégagée. Ce serait toujours mieux qu'au ras du sol. Il avança en direction de ce jardin. Sa montre indiquait presque huit heures.

Le parc était désert. Au milieu, se dressait un haut lampadaire à vapeur de mercure qui éclairait les moindres recoins. Il y avait un grand orme qui conservait encore son feuillage. Un peu à l'arrière, un

massif d'arbustes, une fontaine à eau potable, des bancs, des balançoires et un toboggan. Il y avait également des toilettes publiques, mais elles étaient verrouillées à la tombée du jour par les employés municipaux. Sans doute pour les interdire aux clochards. Pendant la journée, les jeunes mères bavardaient joyeusement pendant que leurs enfants s'amusaient. Tengo avait vu bien des fois ces scènes-là. Mais, une fois la nuit tombée, les lieux redevenaient déserts.

Tengo monta sur le toboggan et regarda le ciel nocturne. Côté nord du jardin, un nouvel immeuble de cinq étages avait été édifié. Il n'y était pas auparavant. Il devait être très récent. Ce bâtiment obstruait la vue de ce côté. Mais dans les autres directions, il n'y avait que de petites constructions. Tengo laissa son regard circuler et découvrit la lune vers le sud-ouest. Elle flottait au-dessus du toit d'une maison ancienne à un étage. C'était une lune gibbeuse. La même lune qu'il y a vingt ans, songea Tengo. Exactement la même grosseur, la même forme. C'était une coïncidence. Peut-être.

Mais la lune de ce début d'automne irradiait en clartés franches, comme si elle possédait la tiédeur particulière à cette saison. Elle donnait une impression tout à fait différente de celle de décembre, à trois heures et demie de l'après-midi. Maintenant, sa lumière douce et naturelle apaisait le cœur. Comme un courant d'eau limpide ou le frémissement tendre du feuillage apaisent le cœur.

Tengo, debout en haut du toboggan, contempla longuement la lune, tandis que lui parvenait la rumeur de la circulation sur le périphérique numéro 7 – on aurait cru le mugissement de la mer. Soudain, ce grondement lui rappela l'hôpital du bord de mer de Chiba où était soigné son père.

Les lumières profanes de la métropole effaçaient comme toujours les étoiles. Le ciel était très clair mais seules quelques étoiles particulièrement brillantes se détachaient. La lune, elle, était bien visible. Sans se plaindre de l'éclairage, du tumulte, de l'air pollué, la lune brillait loyalement. En la scrutant bien, on pouvait même apercevoir les ombres étranges formées par ses gigantesques cratères et ses vallées. Alors que Tengo contemplait avec candeur l'éclat de la lune, resurgirent en lui comme des sortes de souvenirs hérités des temps antiques. Avant que l'espèce humaine ait acquis le feu, les outils, le langage, la lune avait constamment été l'alliée des hommes. Telle une lumière offerte par les dieux, elle éclairait périodiquement le monde des ténèbres et apaisait les terreurs des hommes. Ses différentes phases leur avaient fourni une représentation du temps. Même de nos jours, où l'obscurité a disparu presque partout, il semble que nos gènes conservent une vive gratitude pour les offrandes

généreuses que la lune nous a faites. Comme de douces et chaudes réminiscences collectives.

En fait, se dit Tengo, cela fait très longtemps que je n'avais pas observé la lune avec autant d'attention. C'était quand, déjà, la dernière fois ? La vie trépidante de la grande ville fait qu'on finit par ne regarder que ses pieds. On en oublie de regarder le ciel la nuit.

Soudain Tengo s'aperçut, à une certaine distance de la lune, qu'une autre lune brillait dans le ciel. Il pensa d'abord que c'était une illusion d'optique, quelque trompe-l'œil. Mais son observation ne se démentait pas. Il voyait bien là une seconde lune, une lune au contour parfaitement net. Éberlué, il continuait à fixer stupidement le ciel dans cette direction, la bouche à demi ouverte. Son esprit n'appréhendait pas ce qu'il voyait. Il n'y avait pas de concordance entre sa vision et la réalité. Un peu comme quand on ne peut pas exprimer une idée avec des mots.

Une autre lune ?

Il ferma les yeux et se frotta vivement les joues des deux mains. Mais qu'est-ce qui m'arrive, se dit Tengo. Je n'ai pourtant pas bu beaucoup. Il inspira calmement, souffla calmement. S'assura qu'il était dans un état de conscience lucide. Vérifia les yeux fermés, dans le noir, qu'il savait qui il était, où il se trouvait à cet instant, ce qu'il faisait. Septembre 1984, Tengo Kawana, Kôenji, arrondissement de Suginami, jardin d'enfants, je lève la tête vers la lune dans le ciel nocturne. Pas d'erreur.

Il ouvrit les yeux, calmement, et regarda de nouveau vers le ciel. Avec sang-froid, très précautionneusement. Oui, il y avait bien deux lunes.

Ce n'était pas une illusion. Il y avait deux lunes. Longuement, Tengo ferma avec force son poing droit. La lune était toujours silencieuse. Mais elle n'était plus solitaire.

19
Aomamé

Quand DAUGHTER s’éveillera

LA CHRYSALIDE DE L’AIR, qui se présentait sous la forme d’un récit fantastique, était un roman facile à lire. Le style adoptait la façon de parler d’une fillette de dix ans. Il n’y avait pas de mots compliqués, pas de logique excessive, pas d’explications ennuyeuses, pas non plus d’expressions recherchées. Du début à la fin, le récit était raconté par une fillette. Dans une langue compréhensible et précise, bien souvent plaisante à l’oreille, et pour ainsi dire sans explications. La petite fille relatait au fil de la plume ce qu’elle avait vu de ses yeux. La lecture n’était pas interrompue par des réflexions ou des interrogations du type : « Mais que se passe-t-il exactement ? » ou : « Qu’est-ce que ça veut dire ? » L’enfant avançait à une allure lente mais tout à fait pertinente. Les lecteurs marchaient avec elle, voyaient avec ses yeux. Tout se faisait très naturellement. Et avant même qu’ils aient eu le temps de s’en apercevoir, ils avaient pénétré dans un autre monde. Un monde qui *n’était pas celui d’ici*. Un monde où les Little People tissaient une chrysalide de l’air.

Une dizaine de pages suffit à Aomamé pour qu’elle se sente très impressionnée. Si Tengo avait vraiment été l’artisan de ce style, il était assurément doué pour l’écriture. Aomamé connaissait avant tout Tengo comme un génie des mathématiques. On parlait de lui comme d’un enfant prodige. Il résolvait sans peine des problèmes difficiles, que même des adultes avaient du mal à traiter. Il excellait dans les autres matières scientifiques – pas tout à fait autant qu’en mathématiques cependant –, et quoi qu’on lui demande, il se situait à mille lieues des autres enfants. Il était très grand et réussissait magnifiquement en sport. Mais elle ne se souvenait pas qu’il ait brillé en rédaction. Peut-être que ce talent, à l’époque, passait inaperçu sous l’éclat de ses résultats en mathématiques.

Ou alors Tengo avait-il simplement transposé stylistiquement la manière de parler de la jeune fille. Dans ce cas, son originalité ne serait pas aussi déterminante. Mais elle n’avait pas cette impression. L’écriture au premier regard semblait modeste et sans défense, mais

une lecture attentive permettait de comprendre qu'elle était minutieusement calculée et ordonnée. Rien de superflu et, en même temps, l'indispensable était là. Les descriptions étaient riches de nuances et de précision, en dépit du peu d'expressions descriptives. Et, plus que tout, on sentait dans l'enchaînement des phrases comme une superbe mélodie. Même sans lire le texte à haute voix, les lecteurs pouvaient y percevoir une juste harmonie. Une jeune fille de dix-sept ans n'aurait pu élaborer un style aussi fluide et naturel.

Après ces réflexions, Aomamé poursuivit sa lecture avec beaucoup d'attention.

Le personnage principal est une fillette de dix ans. Elle et ses parents font partie d'un petit « groupement » de gens qui vivent dans les montagnes. Elle n'a ni frères ni sœurs. Comme on l'a amenée dans ces lieux peu après sa naissance, elle n'a pour ainsi dire aucune connaissance du monde extérieur. Chacun doit s'acquitter de lourdes tâches quotidiennes et les trois membres de la famille n'ont guère l'occasion de parler entre eux tranquillement. Mais ils s'entendent bien. Durant la journée, la fillette fréquente l'école locale, ses parents sont surtout occupés à des travaux agricoles. Quand ils ont un peu de temps, les enfants aussi donnent un coup de main aux grandes personnes.

Les adultes qui vivent au sein de ce « groupement » haïssent le monde extérieur. Le lieu où ils se trouvent est un bel îlot flottant au milieu d'un océan capitaliste, une forteresse, disent-ils parfois. La fillette ne sait pas ce que c'est, le capitalisme (il leur arrive d'utiliser le mot « matérialisme » à la place). Simplement, à l'accent de mépris qu'elle perçoit quand ils prononcent ce mot, c'est quelque chose, sûrement, qui va à l'encontre de la nature et de *ce qui est juste*, un état de choses déformé. On enseigne à la fillette à avoir le moins de rapports possibles avec le monde extérieur, de manière à conserver son corps et ses pensées purs. Autrement, son cœur risquerait d'être souillé.

Le « groupement » est constitué d'une cinquantaine d'hommes et de femmes relativement jeunes, et plus ou moins divisé en deux parties. L'une vise la révolution, l'autre, la paix. Le père et la mère de la fillette appartiennent au second groupe. Son père, le plus âgé de tous, a joué un rôle central dans la formation du « groupement ».

Bien entendu, la fillette de dix ans n'est pas capable d'expliquer logiquement d'où vient l'antagonisme entre les deux parties. Elle ne comprend même pas vraiment la différence entre la révolution et la paix. Elle a juste l'impression que la révolution est une façon de

penser avec une forme plutôt pointue, alors que la paix est une façon de penser avec une forme plutôt ronde. Toutes les idées ont leur forme et leur couleur. Et tantôt elles croissent, tantôt elles décroissent, comme la lune. Voilà quel est le degré de sa compréhension.

La fillette ne sait pas non plus très bien dans quelles circonstances le « groupement » s'est constitué. On lui a simplement dit que, près de dix ans auparavant, peu après sa naissance, il y avait eu de grands mouvements sociaux, que les gens avaient abandonné leur mode de vie citadin, et qu'ils s'étaient installés dans ce village, au cœur des montagnes isolées. Sur la ville, elle ne sait pas grand-chose non plus. Elle n'a jamais pris le train, elle n'est jamais montée dans un ascenseur. Elle n'a jamais vu un bâtiment de plus de deux étages. Elle ignore énormément de choses. Ce qu'elle est capable de comprendre, ce sont les éléments qui l'environnent, ce qu'elle voit de ses yeux, ce qu'elle touche de ses mains, c'est tout.

Néanmoins, son regard à hauteur de fillette et son expression dénuée d'artifices dépeignent avec naturel et vivacité ce qu'est cette petite communauté qu'elle appelle « groupement », son atmosphère, et également le mode de vie et de pensée de ses habitants.

Malgré leurs opinions différentes, la solidarité reste très forte entre eux. Ils partagent l'idée que c'est bien de vivre à l'écart du capitalisme, et même si la forme et la couleur de leurs pensées ne s'accordent pas très bien, ils comprennent qu'il leur faut absolument s'épauler s'ils veulent survivre. Ils s'en sortent tout juste. Ils travaillent tous les jours sans aucun repos. Ils cultivent des légumes, font des échanges avec leurs proches voisins, vendent leurs surplus de produits, évitent le plus possible d'utiliser des marchandises fabriquées en série et mènent une vie naturelle. Les appareils électriques dont ils sont obligés de se servir, ce sont des modèles qui ont été récupérés dans quelque décharge puis réparés ; ils s'habillent en se fournissant dans des collectes de vieux vêtements.

Cette extrême austérité fait que certains quittent le « groupement » parce qu'ils ne peuvent pas supporter un quotidien aussi sévère. Mais beaucoup d'autres les rejoignent. Le nombre des nouveaux arrivants est plus grand que celui des partants. Aussi, la population du « groupement » croît peu à peu. C'est une évolution souhaitable. Dans le village déserté où ils résident, il y a encore beaucoup de maisons vides. Il faut simplement y faire quelques réparations pour qu'elles soient habitables. Il reste encore des champs à cultiver. On accueille bien volontiers ces travailleurs supplémentaires.

Il y a entre huit et dix enfants. La plupart sont nés sur les terres

mêmes du « groupement ». La narratrice est la plus âgée. Les enfants fréquentent l'école locale. Ils s'y rendent tous ensemble à pied, et en reviennent de même. Les enfants sont tenus d'aller à l'école. C'est là une chose imposée par la loi. Et les fondateurs du « groupement » considèrent qu'il faut avoir de bonnes relations avec les gens du coin, que c'est nécessaire à la survie de la communauté. Mais les petits paysans voient d'un mauvais œil les enfants du « groupement », qui leur paraissent trop bizarres. Ils les maltraitent. Alors, les enfants de la communauté restent entre eux pour se protéger. Des atteintes physiques et aussi de la souillure du cœur.

Le « groupement » organise par ailleurs sa propre école, où les adultes enseignent à tour de rôle. Ce n'est pas difficile, même s'ils n'ont pas le titre de professeurs, parce que beaucoup ont fait des études supérieures. Ils rédigent leurs propres livres scolaires, et apprennent aux enfants à lire, à écrire et à compter. Ils leur enseignent aussi des rudiments de chimie, de physique, de physiologie, de biologie. Ils leur expliquent de quoi le monde est composé. Dans le monde, il y a deux systèmes, le capitalisme et le communisme, qui se détestent l'un l'autre. Mais chez tous les deux, il y a de gros problèmes, et le monde se dirige à peu près partout dans une mauvaise direction. Le communisme a eu à l'origine des idéaux élevés et des conceptions magnifiques mais par la faute des politiciens égoïstes, il a été dénaturé et dévoyé. On a montré à la petite fille une photo d'un de ces « politiciens égoïstes ». C'est un homme avec un grand nez et une grosse barbe toute noire. La petite fille, cela lui a fait penser au Roi des démons.

Dans le « groupement », il n'y a pas de télévision, et la radio n'est autorisée qu'en certaines circonstances particulières. Il y a très peu de journaux et de revues. Les informations considérées comme indispensables sont transmises oralement dans la « salle de réunion », où l'on prend place pour le repas du soir. Les adultes rassemblés réagissent avec des acclamations ou des cris de désaccord à chacune de ces nouvelles. Les protestations sont bien plus fréquentes que les acclamations. C'est l'unique expérience médiatique de la petite fille. Elle n'a jamais vu de films. Ni lu de mangas. Seule la musique classique est permise. Il y a un ensemble stéréo dans la « salle de réunion » et beaucoup de disques que quelqu'un a apportés avec lui. Durant son temps libre, on peut écouter des symphonies de Brahms, des œuvres pour piano de Schumann, des pièces pour clavier de Bach, de la musique sacrée. Pour la petite fille, c'est un divertissement précieux, et presque le seul.

Et puis un jour, la petite fille avait été punie. Cette semaine-là, on lui avait ordonné de s'occuper de quatre chèvres, tout au long de la journée, mais elle s'était montrée négligente, à cause de ses devoirs d'école ou d'autres travaux. Elle les avait oubliées. Le lendemain matin, on avait découvert que la chèvre la plus vieille, aveugle, était morte. Son corps était déjà froid. La punition de la fillette avait consisté à être éloignée du « groupement » durant dix jours.

Cette chèvre revêtait pour la communauté une signification particulière, mais elle était déjà très âgée, elle était malade – on ne savait pas de quoi – et son corps amaigri avait été saisi par les griffes de la maladie. Il n'y avait aucune chance pour que la chèvre se rétablisse – qu'on s'occupe bien d'elle ou non. Sa mort n'était qu'une question de temps. La faute de la fillette n'en était pas atténuée pour autant. Le problème était qu'elle s'était montrée négligente par rapport au travail qui lui avait été confié. La mise à l'écart était le châtiment le plus sévère dans le « groupement ».

La fillette avait été enfermée dans un ancien grenier en terre, très étroit, en compagnie du corps de la chèvre aveugle. On appelait ce lieu « la pièce à repentir ». Ceux qui avaient violé les règles avaient là l'occasion de réfléchir aux fautes qu'ils avaient commises. Durant sa mise à l'écart où elle expiait ses torts, personne ne devait lui adresser la parole. La fillette devait passer dix jours dans un silence absolu. On lui apportait le minimum d'eau et de nourriture mais à l'intérieur du grenier, sombre, froid et humide, flottait l'odeur de la chèvre morte. La porte était verrouillée de l'extérieur, et, dans un coin, un seau était posé pour ses besoins. En hauteur, les rayons du soleil ou la clarté de la lune s'infiltraient à travers une petite fenêtre. Quand il n'y avait pas de nuages, elle pouvait apercevoir quelques étoiles. Il n'y avait pas d'autre lumière. Couchée sur un matelas dur étendu sur le sol, sous deux vieilles couvertures, elle passait les nuits à trembler. On était alors en avril mais les nuits étaient froides dans ces montagnes. Quand tout s'assombrissait autour d'elle, les yeux de la chèvre morte brillaient à la lueur des étoiles. Cela lui faisait peur et la fillette avait beaucoup de mal à s'endormir.

La troisième nuit, la chèvre ouvrit toute grande la bouche. Elle avait été forcée de s'ouvrir de l'intérieur. Et, de là, de petits hommes sortirent l'un après l'autre. En tout, six. Au moment de leur apparition, leur taille n'était que de dix centimètres environ. Une fois sur le sol, ils grandirent très vite, comme des champignons qui poussent après la pluie. Ils atteignirent à peu près soixante centimètres. Ils étaient des « Little People », dirent-ils.

Comme *Blanche-Neige et les Sept Nains*, pensa la fillette. Son père

lui avait lu cette histoire quand elle était petite. Mais là, il en manquait un.

« Si tu préfères qu'on soit sept, on peut être sept », dit un Little People à la voix basse. On aurait dit qu'ils pouvaient lire dans son cœur. Quand elle les recompta, ils n'étaient plus six, mais sept. Mais la petite fille ne trouva pas cela vraiment étrange. Depuis le moment où les Little People étaient apparus à la bouche de la chèvre, les règles du monde avaient changé. Tout ce qui se produirait ensuite ne pouvait plus être étrange.

« Pourquoi est-ce que vous êtes sortis de la bouche de la chèvre morte ? » demanda la fillette. Elle remarqua que sa voix avait des intonations curieuses. Sa façon de parler aussi était différente. Peut-être parce qu'elle n'avait parlé à personne durant ces trois jours.

« La bouche de la chèvre a été notre passage, dit un Little People à la voix rauque. Nous non plus, jusqu'à ce que nous apparaissions ici, nous n'avions pas remarqué que c'était une chèvre morte. »

Le Little People à la voix perçante dit : « Mais nous, ça nous est égal. Une chèvre, une baleine, des pois, peu importe. Du moment que ça nous sert de passage.

— C'est toi qui as fabriqué le passage. Alors, nous, on a fait un essai. On a pensé, tiens, où ça va nous mener ? dit le Little People à la voix basse.

— C'est moi qui ai fabriqué le passage », répéta la fillette. Vraiment, on n'aurait pas dit sa propre voix.

« Tu nous as bien rendu service », dit le Little People à la voix menue.

Plusieurs approuvèrent.

« Ça t'amuserait de faire une chrysalide de l'air avec nous ? dit le Little People à la voix de ténor.

— Nous sommes venus exprès, dit le baryton.

— Une chrysalide de l'air…, demanda la petite fille.

— On fait sortir des fils de l'intérieur de l'air, et après, on en fait un *nid*. Il deviendra de plus en plus grand, tu verras, dit la Voix Basse.

— Un nid pour qui…, demanda la petite fille.

— Tu le sauras bientôt, répondit le baryton.

— Quand quelque chose en sortira, tu le sauras, dit la Voix Basse.

— Hoo, hoo, s'exclama un autre Little People.

— Je peux vous aider…, demanda la fillette.

— Bien sûr, dit la Voix Rauque.

— Tu nous as rendu service. Viens, essayons ensemble ! » dit le Little People à la voix de ténor.

Une fois qu'on s'y était habitué, ce n'était pas tellement difficile

de faire sortir des fils de l'intérieur de l'air. Comme la fillette était habile de ses mains, elle parvint rapidement à exécuter l'opération. Si l'on regardait bien, il y avait toutes sortes de fils qui flottaient dans l'air. Si on voulait les voir, on les voyait.

« Oui, comme ça. C'est très bien ! dit le Little People à la voix menue.

— Tu es une enfant très intelligente. Tu apprends vite », dit la Voix Perçante. Tous portaient le même habit, tous avaient le même visage. Seules leurs voix différaient.

Les vêtements que portaient les Little People étaient tout ce qu'il y a de plus ordinaires. Cela pourrait paraître bizarre, mais on ne pouvait pas les décrire. À peine avait-on détourné les yeux qu'il était impossible de se souvenir de leurs vêtements. Il en allait de même pour leurs visages. Ils n'étaient ni beaux ni vilains. Tout ce qu'il y a de plus ordinaires. Et puis, à peine avait-on détourné les yeux, impossible de s'en souvenir. Même chose pour leurs cheveux. Ils n'étaient ni longs ni courts. C'étaient juste des cheveux. Sinon, ces Little People n'avaient pas d'odeur.

Quand l'aube fut venue, que les coqs chantèrent, que le ciel de l'est s'éclaircit, les sept Little People cessèrent leur travail, et chacun d'eux s'étira. Et ils cachèrent la blanche chrysalide de l'air – à peu près de la taille d'un petit lapin – dans un coin du grenier. Sans doute pour que les gens qui apportaient à manger à la fillette ne la découvrent pas.

« C'est le matin, dit le Little People à la voix menue.

— La nuit est achevée », dit la Voix Basse.

Avec leurs voix différentes, cela ferait un beau chœur, songea la petite fille.

« Nous, on ne chante pas, dit le Little People à la voix de ténor.

— Hoo, hoo », rythma le Little People qui jouait le rôle d'accompagnateur.

Ils rapetissèrent jusqu'à une dizaine de centimètres, leur taille initiale, et s'engouffrèrent à la queue leu leu dans la bouche de la chèvre morte.

« On reviendra cette nuit », dit le Little People à la voix menue, mais, avant que la bouche de la chèvre ne se referme de l'intérieur, il ajouta tout bas : « Il ne faut parler de nous à personne.

— Si tu parles de nous à quelqu'un, il se passera des choses très mauvaises, ajouta la Voix Rauque.

— Hoo, hoo, fit l'accompagnateur.

— Je le dirai à personne… », dit la petite fille.

D'ailleurs, si elle avait raconté des choses pareilles, personne ne

l'aurait crue. La fillette se faisait souvent réprimander par les adultes lorsqu'elle formulait les pensées qui lui passaient par la tête. Tu ne devrais pas mélanger la réalité et l'imagination, disaient-ils. Comme si la forme et la couleur de ses pensées étaient très différentes de celles des autres. La fillette ne comprenait pas très bien pourquoi. En tout cas, il valait mieux ne parler à personne des Little People.

Après que les Little People eurent disparu, que la bouche de la chèvre eut été de nouveau refermée, la fillette essaya de chercher où ils avaient dissimulé la chrysalide de l'air, mais elle ne parvint pas à la retrouver. Elle était vraiment très bien cachée. L'espace était pourtant très restreint, mais elle eut beau fouiller, en vain. Où l'avaient-ils donc camouflée ?

Après, la fillette s'enroula sous les couvertures et s'endormit. Ce fut un bon sommeil paisible comme elle n'en avait pas connu depuis longtemps. Elle ne rêva pas, ne se réveilla pas. Elle était heureuse de dormir profondément.

Durant la journée, la chèvre resta complètement inerte. Son corps était raide et dur, ses yeux troubles comme des billes de verre. Mais, avec la tombée du jour, quand l'obscurité envahit le réduit, ses yeux brillèrent à la lueur des étoiles. Et la bouche de la chèvre s'ouvrit largement, et les Little People en sortirent, comme s'ils avaient été guidés par cette lumière. Cette fois, dès le début, ils étaient sept.

« On continue ce qu'on a fait la nuit dernière ? » dit le Little People à la voix rauque.

Les six autres approuvèrent, chacun avec sa voix.

Les sept Little People et la fillette s'assirent en rond autour de la chrysalide et poursuivirent leur tâche. Ils tiraient des fils blancs de l'intérieur de l'air et tissaient la chrysalide. Ils restaient presque silencieux, complètement absorbés dans leur travail. La fillette ne faisait pas attention au froid de la nuit, car ses mains s'activaient. Le temps passait sans qu'elle le sente. Elle ne s'ennuyait pas, elle n'avait pas sommeil. La chrysalide grossissait de plus en plus.

« Il faut qu'elle soit grande comment… », demanda la fillette à l'approche de l'aube. Elle voulait savoir si ce travail serait achevé avant que les dix jours où elle resterait enfermée dans le réduit aient passé.

« Autant que possible, répondit le Little People à la voix perçante.

— À un certain moment, elle éclatera naturellement, dit le Ténor joyeusement.

— Et il en sortira quelque chose, dit le Baryton d'une voix retentissante.

— Quelle sorte de chose…, demanda la fillette.
— Qu’est-ce qui en sortira ? dit la Voix Menue.
— Ça te plaira, dit le Little People à la voix basse.
— Hoo, hoo, rythma le Little People accompagnateur.
— Hoo, hoo », firent les six autres en chœur.

Dans l’écriture de ce roman flottait une étrange et singulière mélancolie. Aomamé grimaça légèrement quand elle en prit conscience. Le récit avait l’air d’un conte fantastique. Mais un courant de fond invisible et sombre coulait à flots épais par en dessous. Aomamé pouvait percevoir ces accents mauvais dans l’usage de ce vocabulaire concis et sans ornements. Comme un présage funeste annonçant une maladie. Une maladie mortelle qui rongeait silencieusement l’âme des hommes, au tréfonds d’eux-mêmes. Et c’était ce chœur des sept Little People qui avait apporté cette maladie. À n’en pas douter, songea Aomamé, il y a là quelque chose de malsain. Aomamé percevait confusément que quelque chose de fatal émanait des VOICES des Little People.

Aomamé leva le visage du livre, se remémora les paroles du leader sur les Little People.

« Nous vivons en *leur* compagnie depuis des temps immémoriaux. Avant que l’esprit de l’homme ne s’éveille. Quand le bien ou le mal n’existaient pas. »

Aomamé continua sa lecture.

Les Little People et la fillette poursuivirent leur travail, et, quelques jours plus tard, la chrysalide de l’air avait atteint la taille d’un grand chien.

« Demain ma punition sera finie, je sortirai d’ici », dit la fillette aux Little People alors que la nuit était près de s’achever.

Les sept Little People l’écoutèrent attentivement.

« On ne pourra plus faire ensemble la chrysalide de l’air…

— C’est tout à fait dommage », dit le Ténor. Sa voix paraissait vraiment pleine de regrets.

« Ça nous a beaucoup aidés que tu sois là », dit le Little People baryton.

Le Little People à la voix perçante dit : « Mais la chrysalide est presque achevée. Encore un dernier effort et ça ira. »

Les Little People s’alignèrent sur le côté de la chrysalide et l’examinèrent comme s’ils en mesuraient la taille.

« Encore un peu ! dit le Little People à la voix rauque, comme s’il entonnait un chant monotone de batelier.

— Hoo, hoo, scanda l'accompagnateur.
— Hoo, hoo », reprirent en chœur les six autres.

Sa mise à l'écart achevée, la fillette retourna au sein du « groupement ». Elle reprit sa vie ordinaire, régie par les nombreuses règles de la communauté. Elle n'avait plus de temps à elle. Bien entendu, elle ne pouvait plus fabriquer la chrysalide de l'air avec les Little People. Chaque soir, avant de s'endormir, elle imaginait les sept Little People, assis autour de la chrysalide, qui continuaient à la faire grandir. Elle était incapable de penser à autre chose. Elle avait même la sensation que la chrysalide lui était littéralement entrée dans la tête.

Qu'y avait-il à l'intérieur ? Que verrait-on lorsqu'elle s'ouvrirait, le moment venu ? La fillette mourait d'envie de le savoir. Elle était terriblement désolée de ne pas être là pour le voir de ses propres yeux. Elle avait tant participé à sa création. Elle se disait, tout de même, je devrais avoir le droit d'être témoin de la scène. Elle alla jusqu'à envisager sérieusement de commettre une faute, pour être punie et mise à l'écart, afin de retourner dans le réduit. En admettant qu'elle puisse se résoudre à cette extrémité, peut-être que les Little People n'apparaîtraient plus dans le grenier. On avait emporté la chèvre morte, on l'avait enterrée quelque part. Ses yeux ne scintilleraient plus à la clarté des étoiles.

Ensuite le roman donnait quelques explications sur la vie quotidienne de la fillette au sein de la communauté. À propos de ses tâches journalières, très réglementées, et de ses devoirs. Comme elle était l'aînée des enfants, il lui fallait diriger les plus jeunes, veiller sur eux. À propos de ses repas frugaux. À propos des contes que lui lisaient ses parents de temps en temps, avant qu'elle s'endorme. À propos de la musique classique qu'elle écoutait quand elle en trouvait le temps. À propos de sa vie sans souillure.

Les Little People la visitèrent en rêve. Ils avaient le pouvoir de s'introduire dans les songes des gens quand leur en prenait l'envie. La chrysalide de l'air va bientôt éclore, lui soufflèrent-ils, ça ne te plairait pas de la voir ? Viens donc dans le grenier avec une bougie, à la tombée de la nuit, pour que personne ne te voie.

La petite fille ne put réprimer sa curiosité. Elle sortit du lit, prit une bougie qu'elle avait mise de côté, et se rendit dans le grenier en étouffant ses pas. Il n'y avait personne. La chrysalide de l'air était posée par terre. Elle avait beaucoup grossi depuis la dernière fois. Elle

devait mesurer entre un mètre trente et un mètre quarante de longueur. Tout son corps émettait des lueurs pâles. Ses contours dessinaient des courbes harmonieuses, et, vers le milieu, elle était joliment resserrée. Tout cela n'y était pas au début. Les Little People avaient bien travaillé. Puis la chrysalide commença à s'entrebâiller. Une jolie fêlure nette, dans toute la longueur. La fillette se pencha pour scruter cet interstice.

Ce qu'il y avait dans la chrysalide, découvrit la fillette, c'était elle-même. Elle découvrit que sa propre forme était couchée sur le dos, nue. Son double, les yeux fermés. Il semblait inanimé. La forme ne respirait pas. On aurait dit une poupée.

« Ce qui est là, c'est ta DAUGHTER », dit le Little People à la voix rauque. Puis il toussa.

En se retournant, elle vit les sept Little People, les uns à côté des autres, alignés en demi-cercle.

« DAUGHTER, répéta mécaniquement la fillette.

— Et toi, on t'appellera MOTHER, dit la Voix Basse.

— MOTHER et DAUGHTER, répéta la fillette.

— DAUGHTER assure le remplacement de MOTHER, dit le Little People à la voix perçante.

— J'ai été divisée en deux…, demanda la fillette.

— Non, dit le Little People ténor. Tu n'as absolument pas été divisée en deux. Tu es toi, entièrement toi. Ne te fais pas de souci. DAUGHTER, ce n'est rien d'autre que l'ombre de l'âme de MOTHER. L'ombre a pris cette forme.

— Et *elle*, quand ouvrira-t-elle les yeux…

— Bientôt. Quand le temps sera venu, dit le Little People baryton.

— Qu'est-ce qu'elle va faire, DAUGHTER, comme l'ombre de mon âme…, demanda la fillette.

— Elle jouera le rôle d'un PERCEIVER, dit doucement la Voix Menue.

— Pa-shi-ba, dit la fillette.

— Quelqu'un qui perçoit, expliqua la Voix Rauque.

— Qui transmet au RECEIVER ce qu'il a perçu, dit la Voix Perçante.

— Autrement dit, DAUGHTER va nous servir de passage, dit le Little People ténor.

— À la place de la chèvre…, demanda la fillette.

— La chèvre morte n'était qu'un passage provisoire, dit le Little People à la voix basse. Pour relier le lieu où nous vivons et ici, nous avons besoin d'une DAUGHTER vivante. Comme PERCEIVER.

— MOTHER, qu'est-ce qu'elle fait…, demanda la fillette.

— MOTHER reste tout près de DAUGHTER, dit la Voix Perçante.

— Quand est-ce que DAUGHTER va s'éveiller…, demanda la fillette.

— Dans deux ou trois jours, dit le Ténor.

— Oui, l'un des deux, dit le Little People à la voix menue.

— Tu devras bien t'occuper de DAUGHTER, dit le Baryton. Parce que c'est ta DAUGHTER.

— Si MOTHER ne prend pas bien soin d'elle, DAUGHTER reste imparfaite. Elle ne pourra pas vivre longtemps, dit la Voix Perçante.

— Et sans sa DAUGHTER, MOTHER perdrait l'ombre de son âme, dit le Ténor.

— Et qu'est-ce qui arriverait à MOTHER si elle n'avait plus l'ombre de son âme… », demanda la fillette.

Ils s'entre-dévisagèrent. Personne ne lui répondit.

« Quand DAUGHTER s'éveillera, il y aura deux lunes dans le ciel, dit la Voix Rauque.

— Deux lunes qui refléteront l'ombre de l'âme, dit le Baryton.

— Il y aura deux lunes, répéta automatiquement la fillette.

— Ce sera le signe. Il faudra que tu regardes le ciel très attentivement, chuchota la Voix Menue.

— Tu regarderas le ciel attentivement, insista la Voix Menue. Et tu compteras les lunes.

— Hoo, hoo, fit l'accompagnateur.

— Hoo, hoo », reprirent les six autres en chœur.

La fillette s'enfuit.

Il y a ici des choses qui ne vont pas, des choses pas justes. Des choses qui sont terriblement déformées. Tout cela va contre la nature. La fillette le comprend. Elle ignore ce que cherchent les Little People. Mais sa propre forme installée à l'intérieur de la chrysalide de l'air ça la fait frissonner. Et vivre avec son double vivant, non, ça ne lui est pas possible. Il faut qu'elle s'enfuie d'ici. Aussi vite que possible. Avant que DAUGHTER ne s'éveille. Avant que brillent deux lunes dans le ciel.

Dans le « groupement » il était interdit de posséder de l'argent liquide. Mais son père lui avait glissé un billet de dix mille yens et de la monnaie. « Tu caches tout cela pour qu'on ne le découvre pas », avait dit le père à la fillette. Puis il lui avait tendu un morceau de papier sur lequel étaient écrits une adresse, un nom et un numéro de téléphone. « Si tu dois t'enfuir d'ici, tu achèteras un billet de train avec l'argent, et tu iras là-bas. »

Son père avait envisagé la possibilité que quelque chose de mauvais arrive un jour au sein du « groupement ». La fillette n'eut pas

d'hésitation. Et elle agit promptement. Sans même prendre le temps d'annoncer à ses parents son départ.

Elle sortit le billet de dix mille yens, la monnaie, la feuille de papier de la bouteille qu'elle avait enfouie dans la terre. À l'école, pendant la classe, elle dit qu'elle se sentait mal et qu'elle voulait aller à l'infirmerie, puis elle sortit de la salle et quitta l'école. Elle prit un bus qui arrivait et se rendit à la gare. Au guichet, elle présenta le billet, et acheta un billet pour Takao. On lui rendit de la monnaie. C'était la première fois de sa vie qu'elle achetait un billet, qu'elle avait de la monnaie, qu'elle montait dans un train. Mais son père lui avait expliqué en détail la façon de procéder, et elle avait parfaitement retenu ce qu'elle devait faire.

Suivant les indications écrites sur le papier, elle descendit du train à la gare de Takao, et là, elle appela d'un téléphone public le numéro qui lui avait été fourni. La personne à qui elle téléphonait, c'était un ami de longue date de son père, un peintre qui œuvrait dans la tradition japonaise. Il avait une dizaine d'années de plus que son père, et vivait avec sa fille dans les montagnes non loin du mont Takao. Sa femme avait disparu un certain temps auparavant, et sa fille, qui s'appelait Kurumi, avait un an de moins qu'elle. Après son coup de fil, il alla la chercher à la gare et accueillit chaleureusement la fillette.

Le lendemain, regardant le ciel par la fenêtre de la chambre, la fillette découvrit qu'il y avait deux lunes. Non loin de la lune habituelle, il y avait une seconde lune, plus petite, comme un haricot desséché. DAUGHTER s'est éveillée, pensa la fillette. Les deux lunes reflètent l'ombre de l'âme. Son cœur trembla. Le monde a accompli une mutation. Il allait se passer quelque chose.

Elle n'eut aucune nouvelle de ses parents. Peut-être n'avait-on pas encore remarqué sa fugue. Puisque DAUGHTER, son double, était restée là-bas. Elle lui ressemblait tellement que les gens ordinaires ne verraient pas la différence. Mais ses parents, eux, sauraient évidemment que DAUGHTER n'était pas leur fille, juste un calque. Et aussi qu'elle s'était enfuie de la communauté en laissant son double à sa place. Elle n'avait qu'un point de chute possible. Pourtant, ses parents ne la contactèrent pas une seule fois. Comme s'ils acceptaient sa fugue. C'était peut-être cela le message silencieux de ses parents.

La fillette fréquenta l'école. Irrégulièrement. Ce nouveau monde était vraiment trop différent de celui où elle avait été élevée. Les règles n'étaient pas du tout les mêmes, tout comme les objectifs et le langage utilisé. Aussi ne réussit-elle pas à se faire des amis. Elle ne put

s'adapter à la vie de l'école.

Néanmoins, quand elle fut au collège, elle eut un bon camarade, un garçon. Il s'appelait Tôru. Tôru était petit et maigre. Son visage était tout ridé, comme celui d'un singe. Apparemment, il avait eu une grave maladie quand il était enfant, et il ne pouvait prendre part à certains exercices de gymnastique. Il avait la colonne vertébrale un peu tordue. Pendant les récréations, il se tenait toujours à l'écart des autres, un livre à la main. Lui non plus n'avait pas d'amis. Il était trop petit, trop laid. À la pause du déjeuner, elle s'asseyait à côté de lui, et ils parlaient. Elle l'interrogeait sur son livre. Il le lui lisait à voix haute. La fillette aimait sa voix. C'était un petit filet éraillé mais elle le comprenait bien. Grâce à sa voix, les récits la captivaient. Tôru lisait si joliment que cette prose se changeait en poèmes. Elle prit l'habitude de passer toutes ses récréations d'après déjeuner avec lui. Elle prêtait une oreille très attentive aux récits qu'il lui lisait.

Mais Tôru disparut bientôt. Les Little People le lui arrachèrent.

Une nuit, une chrysalide de l'air apparut dans la chambre de Tôru. Pendant que Tôru dormait, les Little People la firent grandir nuit après nuit. Les Little People se servaient des rêves pour montrer à la fillette ces scènes nocturnes. Mais elle ne pouvait les arrêter. La chrysalide devint finalement assez grande et se fendit sur sa longueur. Comme cela s'était passé avec elle dans le grenier. Mais cette chrysalide renfermait trois gros serpents noirs si solidement entremêlés que personne – pas même eux – n'aurait pu réussir à les séparer. On aurait dit un enchevêtrement visqueux à trois têtes. Qui ne se dénouerait jamais. Les serpents étaient terriblement enragés de ne pas réussir à se libérer. Ils s'acharnaient désespérément, mais plus ils se débattaient, plus la situation empirait. Les Little People montrèrent cette scène à la fillette. Le jeune garçon, Tôru, à côté, continuait à dormir. Seule la fillette pouvait voir le spectacle.

Quelques jours plus tard, le jeune garçon tomba brusquement malade, il fut envoyé dans un hôpital lointain. On ne révéla pas quelle était sa maladie. Mais Tôru ne reviendrait pas à l'école. Il était perdu.

Elle comprit que c'était un message que les Little People lui envoyaient. Ils semblaient incapables de s'en prendre directement à la fillette-MOTHER. À la place, ils envoyaient le malheur s'abattre sur les gens de son entourage, et ils avaient le pouvoir de les anéantir. Ils n'avaient cependant pas cette emprise sur n'importe qui. Pour preuve, le peintre, son protecteur, et sa fille, Kurumi, ils ne s'y frottaient pas. Ils choisissaient les proies les plus faibles. Ils avaient trouvé au fond de l'esprit du jeune garçon les trois serpents noirs et ils les avaient éveillés. Avec la disparition du jeune garçon, ils donnaient un

avertissement à la fillette, ils lui disaient de revenir près de DAUGHTER.

Ce qui est arrivé, c'est entièrement ta faute, proclamaient-ils.

La fillette se retrouva de nouveau solitaire. Elle n'alla plus à l'école. Être ami avec elle, c'était dangereux. Elle comprenait ce que voulait dire vivre sous deux lunes.

Finalement, la fillette prit la décision de fabriquer sa propre chrysalide de l'air. Elle en était capable. Les Little People lui avaient dit qu'ils avaient emprunté ce passage pour venir de là où ils résidaient. Puisqu'il en était ainsi, elle, elle se fraierait un passage dans la direction opposée, et elle pourrait se rendre chez eux. Et, une fois là-bas, tous ces secrets – pourquoi elle était là, quel était le sens de MOTHER-DAUGHTER –, ces secrets, donc, lui seraient expliqués. Et peut-être pourrait-elle sauver Tôru. La fillette se mit au travail. De l'intérieur de l'air, elle tira des fils et commença à filer une chrysalide. Cela lui prendrait du temps. Mais elle y arriverait.

Pourtant, parfois, elle ne comprenait plus rien. Elle était en pleine confusion. Est-ce que je suis vraiment MOTHER ? Est-ce que je n'aurais pas été remplacée quelque part par DAUGHTER ? Elle tournait et retournait ses pensées et n'aboutissait à aucune certitude. Comment pourrais-je prouver que je suis moi ?

L'histoire se terminait symboliquement au moment où la fillette cherchait à ouvrir la porte du passage. Derrière la porte, que se passerait-il ? Le texte ne le disait pas. Peut-être était-ce quelque chose qui n'était pas encore arrivé.

DAUGHTER, songea Aomamé. Le leader, avant de mourir, avait prononcé ce mot. Il avait dit que sa fille avait fui en laissant derrière elle sa propre DAUGHTER, dans le but de mettre en œuvre une action anti-Little People. Cela s'était sans doute vraiment produit. Et Aomamé n'était pas la seule à voir deux lunes.

Elle croyait comprendre les raisons pour lesquelles ce roman était si bien reçu et si largement lu. Bien entendu, que l'auteur soit une jolie jeune fille de dix-sept ans jouait un certain rôle. Mais cela ne suffisait pas à faire de ce livre un best-seller. Le charme du roman tenait certainement à ses descriptions précises et pleines de vie. Les lecteurs voyaient le monde qui entourait la fillette avec ses yeux, d'une façon extraordinairement colorée et vivace. L'histoire traitait certes d'expériences irréelles d'un monde fantastique, mais qui suscitaient une sympathie spontanée. Peut-être parce que cela éveillait chez les lecteurs quelque chose de leur inconscient qui les forçait à

tourner les pages.

La contribution de Tengo était certainement prépondérante dans le naturel de ce style littéraire. Pourtant, il n'était pas question de se contenter de l'admirer. Il lui fallait recommencer sa lecture en se focalisant sur les passages où apparaissaient les Little People, car, pour Aomamé, c'était là un récit incroyablement *réel*, où il en allait de la vie et de la mort. Cela devenait une sorte de manuel pratique. Elle devait en tirer un savoir indispensable et des manières de faire. Elle devait apprendre de sa lecture la signification du monde dans lequel elle s'était empêtrée, en capter plus de détails, plus d'éléments concrets.

La Chrysalide de l'air n'était pas, comme le croyaient la plupart des gens, une simple fantaisie qui avait germé dans la tête d'une jeune fille imaginative de dix-sept ans. Même si toutes sortes de noms avaient été modifiés, la plus grande partie des événements qui y étaient décrits étaient sans aucun doute des faits réels que la fillette avait personnellement vécus – Aomamé en était persuadée. Fukaéri s'était bornée à rapporter le plus exactement possible ce qu'elle avait vécu. Avec pour dessein de divulguer au monde tous ces secrets. Avec pour dessein de faire connaître au maximum de gens l'existence des Little People et leurs agissements.

DAUGHTER, que la fillette avait laissée derrière elle, était vraisemblablement devenue un passage pour les Little People. C'était elle qui les avait guidés vers son père, le leader. Ils avaient fait de l'homme un RECEIVER = celui qui reçoit. Après quoi, L'Aube, devenue inutile, avait été acculée à une autodestruction sanglante. Et finalement, le reste des Précurseurs avait été métamorphosé en une secte élégante, extrémiste et exclusivement religieuse. Un milieu des plus favorables pour les Little People.

La DAUGHTER de Fukaéri pourrait-elle survivre longtemps sans MOTHER ? Les Little People prétendaient le contraire. Et vivre quand on avait perdu l'ombre de son âme, même si on était MOTHER, qu'est-ce que cela voulait bien dire ?

Après la fuite de Fukaéri, les Little People avaient sans doute fabriqué, avec les mêmes méthodes, plusieurs nouvelles DAUGHTERS au sein des Précurseurs. Dans le but, certainement, de s'assurer des passages plus larges et plus stables pour leurs allées et venues. Comme quand on multiplie les voies sur une route. Les Little People avaient ainsi à leur disposition plusieurs DAUGHTERS qui jouaient le rôle de PERCEIVERS = celles qui perçoivent. Et qui en même temps, servaient de prêtresses. Tsubasa était l'une d'elles. Si on considérait qu'elles n'étaient que des doubles-DAUGHTERS, si ce n'étaient pas de véritables

fillettes-MOTHERS avec qui le leader entretenait des relations sexuelles, alors, son expression, « un échange polysémique », devenait plus intelligible. Que les yeux de Tsubasa n'aient aucune profondeur, qu'ils soient totalement opaques, qu'elle ne parle pratiquement pas, tout cela pouvait trouver une explication. Comment et pourquoi Tsubasa-DAUGHTER avait-elle quitté la secte ? Aomamé ne le comprenait pas. Tsubasa se trouvait vraisemblablement dans sa chrysalide de l'air, sans doute *récupérée* par MOTHER. La chienne qui avait été cruellement tuée, c'était un avertissement des Little People. Comme pour Tôru.

Les DAUGHTERS cherchaient à concevoir des enfants du leader. Mais elles n'étaient pas des êtres véritables et elles n'étaient pas réglées. Et, toujours selon les dires du leader, elles désiraient ardemment concevoir. Mais pourquoi ?

Aomamé secoua la tête. Il y avait encore beaucoup de choses qu'elle ne comprenait pas.

Aomamé aurait aimé raconter tout cela à la vieille dame. Lui dire que, peut-être, l'homme n'avait violé que des ombres. Et que, peut-être, il n'était pas indispensable de l'assassiner.

Mais on ne la croirait pas aisément. Aomamé le savait bien.

La vieille femme – ou n'importe qui de sensé – refuserait absolument d'admettre la véracité des Little People, des MOTHERS/DAUGHTERS, de la chrysalide de l'air. Ce n'étaient pas des faits avérés. Pour les gens, tout cela n'était rien de plus que de la fiction. Comme la reine du jeu de cartes ou le lapin et sa montre, dans *Alice au pays des merveilles*.

Pourtant, Aomamé voyait *vraiment* dans le ciel deux lunes, l'ancienne et la nouvelle. Elle vivait effectivement sous leurs clartés. Elle sentait sur sa peau leur force d'attraction déséquilibrée. Et elle avait assassiné de ses mains, dans la chambre obscure d'un hôtel, l'homme qu'on appelait leader. Il subsistait dans la paume de sa main la réaction funeste ressentie quand elle avait plongé l'aiguille sur le point spécial de son cou. Cette sensation lui donnait encore aujourd'hui de violents frissons. Et puis elle avait vu de ses yeux la lourde pendule se soulever de cinq bons centimètres par la seule volonté du leader. Ce n'avait pas été une illusion, ni un tour de passe-passe. Mais des faits bruts qu'elle devait bien admettre.

C'était de cette manière que les Little People avaient effectivement pris le contrôle des Précurseurs. Aomamé ignorait ce qu'ils recherchaient finalement au travers de cette domination. Peut-être quelque chose qui se situait au-delà du bien et du mal. Mais le personnage principal de *La Chrysalide de l'air*, la fillette, avait compris

intuitivement qu'il s'agissait là de *choses pas justes*, et elle avait tenté de contre-attaquer à sa manière. Elle avait abandonné sa propre DAUGHTER, s'était enfuie de la communauté, et, pour emprunter l'expression du leader, avait mis en branle un « moment anti-Little People », dans le but de préserver l'équilibre du monde. Elle avait cherché à remonter à rebours du passage des Little People et à pénétrer dans le lieu où ils résidaient. Le récit avait été son véhicule. Tengo, devenu son partenaire, l'avait aidée à publier ce récit. Sans doute lui-même, à ce moment-là, n'avait-il pas compris le sens de ce qu'il faisait. Peut-être même ne le comprenait-il pas encore aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, *La Chrysalide de l'air* était la clef essentielle.

Tout avait commencé avec ce récit.

Mais moi, en quoi est-ce que je m'y rattache ?

À partir du moment où j'ai descendu l'escalier d'urgence de la voie express embouteillée, et que j'ai entendu la *Sinfonietta* de Janáček, j'ai été entraînée sans le vouloir dans le monde où brillent une grande et une petite lune, dans cette énigmatique année 1Q84. Quel est le sens de tout cela ?

Aomamé ferma les yeux, se plongea dans ses pensées.

Peut-être ai-je été entraînée dans le passage du « moment anti-Little People » mis en œuvre par Fukaéri et Tengo. Ce moment m'a transportée de *ce côté-ci*. Voilà ce que se dit Aomamé. Aurait-elle eu une autre façon de penser ? Et puis, réfléchit-elle, dans cette histoire j'ai endossé un rôle qui est loin d'être négligeable. Non, on pourrait même dire que j'en suis un des personnages essentiels.

Aomamé jeta un regard tout autour d'elle. Je suis donc à l'intérieur du récit qu'a publié Tengo, songea-t-elle. En un certain sens, je suis à l'intérieur de lui-même, je suis pour ainsi dire dans son sanctuaire. Ainsi le ressentait-elle.

Elle avait vu longtemps auparavant un vieux film de science-fiction à la télévision. Elle en avait oublié le titre. Il racontait l'histoire de savants qui réduisaient leur propre corps au point qu'ils n'étaient plus visibles qu'au microscope, et qui s'embarquaient dans une sorte de sous-marin (également minuscule), circulant dans les vaisseaux sanguins d'un malade, et qui parvenaient ainsi jusqu'à son cerveau – dans le but de pratiquer une intervention chirurgicale complexe qu'il aurait été impossible d'effectuer normalement. Ma situation s'en rapproche, se dit-elle. Je suis dans le sang de Tengo, je circule dans son corps. Tout en luttant violemment avec les globules blancs qui se

jettent sur ces corps étrangers (c'est-à-dire moi) pour s'en débarrasser, je me dirige vers l'objectif, la cause du mal. Et en assassinant le leader dans une chambre de l'hôtel Ôkura, j'ai sans doute réussi à « supprimer » cette cause.

À cette pensée, l'humeur d'Aomamé s'éclaircit quelque peu. J'ai été chargée d'une mission. Une mission indubitablement difficile. Qui m'a terrifiée. Pourtant, au milieu des grondements du tonnerre, j'ai mené à bien mon travail, sans faillir, avec sang-froid. Et sans doute alors que Tengo le voyait. Elle s'en sentit fière.

Si je me sers encore de l'analogie avec le sang, moi, en tant que déchet organique qui a achevé son rôle, je serai bientôt entraînée dans le circuit veineux, et finalement éliminée de l'organisme. Telles sont les règles selon lesquelles fonctionnent les corps. On ne peut échapper à ce destin. Mais même s'il en va ainsi, cela m'est égal, se dit Aomamé. Maintenant, je suis dans Tengo. Je suis dans sa chaleur corporelle, je suis guidée par les battements de son cœur. Je suis guidée par ses règles, sa logique. Et aussi, sans doute, par son texte. N'est-ce pas quelque chose de magnifique ? Le fait d'être ainsi en lui.

Aomamé demeura comme elle était, assise par terre, les yeux fermés. Elle mit le nez sur les pages du livre, en huma les odeurs. L'odeur du papier, l'odeur de l'encre. Elle s'en remit paisiblement à ce qui là suivait son cours. Elle tendit l'oreille aux battements du cœur de Tengo.

C'est le Royaume, se dit-elle.

Je suis prête à mourir. N'importe quand.

20
Tengo

Le morse et le chapelier fou

PAS D'ERREUR. IL Y AVAIT DEUX LUNES.

L'une était la lune originelle, celle qu'il avait toujours vue, l'autre était bien plus petite, et verte. Elle avait des formes plus irrégulières que la lune primordiale et un rayonnement infiniment plus modeste. On aurait dit un enfant disgracié, indésirable, que de pauvres parents lointains auraient imposé par suite d'on ne sait quelles circonstances. Pourtant, elle était bien là. Ce n'était ni une vision, ni une illusion d'optique. Mais un véritable corps céleste qui possédait des contours et une substance. Ce n'était pas un avion, ni un dirigeable, ni un satellite. Ni une lune en *papier mâché* fabriquée par quelque plaisantin. C'était indubitablement un bloc rocheux, silencieux, inébranlable, qui occupait dans le ciel nocturne une position déterminée. Comme un grain de beauté qui vous a été donné par le destin ou un signe de ponctuation posé là après mûre réflexion.

Tengo considéra longuement cette nouvelle lune, comme pour la défier. Sans détourner le regard. Presque sans ciller. Mais il pouvait bien la fixer aussi longtemps qu'il le souhaitait, elle n'en demeurait pas moins éternellement mutique, avec son cœur de pierre obstiné, sans bouger de la place qu'elle occupait dans le ciel de la nuit.

Tengo desserra son poing droit et secoua un peu la tête, presque inconsciemment. C'est exactement comme dans *La Chrysalide de l'air*, songea-t-il. Un monde avec deux lunes dans le ciel. Quand DAUGHTER s'éveillerait à la vie, il y aurait deux lunes.

« Ce sera le signe. Regarde attentivement le ciel ! » avaient dit les Little People à la fillette.

Ces lignes, il les avait écrites lui-même. Sur les conseils de Komatsu, il avait décrit la nouvelle lune avec le plus de précision possible, en essayant d'être très concret. C'était un passage où il s'était particulièrement investi. Et maintenant, la forme de cette seconde lune correspondait totalement à celle qu'il avait imaginée.

Komatsu lui avait dit : « Tengo, essaie de réfléchir à ceci. Les

lecteurs ont toujours vu dans le ciel une lune, une seule. Tu es bien d'accord ? Mais on peut supposer que personne n'a jamais vu deux lunes dans le ciel. Lorsqu'on introduit dans un roman quelque chose qu'aucun lecteur *n'a encore vu,* cela nécessite une description aussi précise et détaillée que possible. »

C'était une opinion sensée.

Le visage toujours levé vers le ciel, Tengo eut encore un faible mouvement de tête. La nouvelle lune était absolument conforme en taille et en silhouette à celle qu'il avait décrite dans le roman. Une véritable réplique de sa complice littéraire.

Impossible, songea Tengo. Comment une réalité imiterait-elle une métaphore ? « C'est impossible », tenta-t-il de dire à haute voix. Mais sa voix ne résonnait pas bien. Il avait la gorge sèche, comme s'il avait soif après avoir couru sur une longue distance. Non, non, c'était absolument impossible. *C'est de la fiction.* Un monde qui n'a pas d'existence réelle. C'est le monde du récit fantastique que Fukaéri avait raconté nuit après nuit à Azami et que Tengo ensuite avait récrit.

Est-ce que cela signifierait – Tengo se posait la question à lui-même – que je serais ici dans le monde du roman ? J'aurais donc été séparé du monde réel pour je ne sais quelle raison, et j'aurais pénétré dans celui de *La Chrysalide de l'air* ? Comme Alice, lorsqu'elle chute dans le terrier du lapin. Ou bien, la réalité se serait adaptée à *La Chrysalide de l'air* ? Jusqu'à lui ressembler trait pour trait et prendre sa place ? Le monde originel – le monde familier où il n'y a qu'une lune – n'existerait plus nulle part ? La puissance des Little People y serait-elle pour quelque chose ?

Il regarda autour de lui en quête d'une réponse. Mais il ne voyait que le même paysage de toujours. Un quartier résidentiel où il ne décela aucun changement. Tout était normal. Nulle trace de la reine du jeu de cartes, du morse, ou du chapelier fou. Il n'y avait que le bac à sable désert, les balançoires, le lampadaire à mercure prodiguant ses lumières inorganiques, l'orme au vaste branchage, les toilettes publiques verrouillées, le récent immeuble résidentiel à cinq étages (où seuls quatre appartements étaient éclairés), le panneau d'affichage municipal, le distributeur automatique rouge Coca-Cola, une Golf, verte, de modèle ancien, garée sur un emplacement interdit, les poteaux télégraphiques et les fils électriques, et, au loin, les néons publicitaires aux couleurs criardes : voilà tout ce qu'il voyait. Les bruits, les lumières de toujours. Cela faisait sept ans que Tengo vivait dans ce quartier de Kôenji. Non parce qu'il l'aimait spécialement. Il avait trouvé par hasard cet appartement et il avait emménagé là parce que le loyer était raisonnable, et qu'il n'était pas très éloigné de la

gare. C'était pratique pour son travail, et comme déménager est toujours ennuyeux, il y restait. Mais depuis le temps, il connaissait bien le coin. S'il y avait eu le moindre changement, il s'en serait aperçu tout de suite.

Depuis quand était apparue la seconde lune ? Tengo se sentait incapable d'en juger. Après tout, peut-être que deux lunes brillaient dans le ciel depuis plusieurs années déjà, et Tengo ne s'en était jamais aperçu. Bien d'autres choses lui échappaient pareillement. Il ne lisait presque pas de journaux, ne regardait pas la télévision. Il y avait un nombre incalculable de choses qu'il ignorait et que tout le monde connaissait. Ou au contraire, quelque chose venait juste de se produire, et le résultat avait été ces deux lunes. J'aimerais bien interroger quelqu'un, se dit-il. Excusez-moi, ma question est un peu bizarre, mais sauriez-vous par hasard depuis quand il y a deux lunes ? Mais il n'y avait personne. Littéralement pas un chat.

Non, en fait, il y avait quelqu'un, tout près de lui, qui frappait avec un marteau sur un clou dans un mur. Il entendait les coups ininterrompus, pan pan pan pan. Les clous et le mur devaient être très durs. Qui pouvait bien cogner ainsi à une heure pareille ? Étonné, Tengo regarda encore une fois autour de lui. Il ne découvrit rien qui ressemblait à un mur. Ni personne qui frappait avec un marteau.

Au bout d'un petit moment, il comprit que c'étaient les battements de son cœur. Stimulé par l'adrénaline, son cœur pompait brusquement un plus gros volume sanguin qu'il redistribuait ensuite dans tout son organisme. D'où ces coups lancinants.

La vision des deux lunes provoqua chez Tengo de légers vertiges. Comme une perturbation dans son équilibre nerveux. Il s'assit en haut du toboggan, s'appuya au garde-fou et ferma les yeux en attendant la fin de la crise. Il avait la sensation que la force d'attraction environnante avait imperceptiblement été modifiée. Quelque part la marée montait, quelque part la marée refluait. Les hommes erraient impuissants entre *insane* et *lunatic*.

Au milieu de ses vertiges, il prit conscience qu'il n'avait pas été assailli depuis très longtemps par la scène avec sa mère. Cette vision dans laquelle, lui, bébé, dormait à côté, et où elle, en combinaison blanche, se laissait sucer les seins par un homme jeune. Il en était presque arrivé à oublier qu'elle l'avait tourmenté durant tant d'années. La dernière fois, quand donc était-ce ? Il ne s'en souvenait pas. Sans doute à peu près au moment où il avait commencé à écrire son nouveau roman. Il ignorait pourquoi mais, depuis, le fantôme de sa mère avait cessé de rôder autour de lui.

À présent, Tengo était assis sur le toboggan d'un jardin d'enfants de Kôenji, il contemplait un ciel où brillaient deux lunes. Un nouveau monde incompréhensible le cernait en silence comme un déferlement d'eaux sombres. Peut-être ce nouveau trouble avait-il chassé l'ancien ? À la place du bon vieux mystère, il y en avait un nouveau, tout frais. C'est ce que Tengo pensa. Mais il ne mettait pas d'ironie dans cette pensée. Il n'éprouvait pas non plus le désir de s'y opposer. Que pouvait-il faire d'autre que d'accepter ce nouveau monde sans rien dire, quelle que soit la façon dont celui-ci était advenu ? Avait-il vraiment le choix ? D'ailleurs, avait-il choisi le monde d'avant ? Et en plus, s'interrogea-t-il, si je voulais m'y opposer, à qui adresserais-je mes objections ?

Son cœur, sans faillir, continuait à émettre des coups secs et durs. Mais sa sensation de vertige s'atténua peu à peu. Avec ce martèlement incessant dans les oreilles, Tengo appuya la tête contre le garde-fou du toboggan et leva les yeux vers les deux lunes suspendues dans le ciel au-dessus de Kôenji. Un spectacle étrange. Incroyable. Une nouvelle lune, un nouveau monde. Tout devenait incertain, éperdument plurivoque. Une seule chose était sûre, se dit Tengo. Quoi qu'il m'arrive désormais, jamais je ne pourrai m'habituer à la vision de deux lunes dans le ciel. Jamais, de toute éternité.

Il se demanda quelle sorte de pacte secret Aomamé avait conclu naguère avec la lune. Il se souvenait du regard très grave qu'elle avait eu lorsqu'elle avait fixé la lune de cet après-midi-là. Que lui avait-elle donc offert ?

Et moi, que vais-je devenir à présent ?

C'était déjà ce qu'il se demandait, quand il avait dix ans, alors qu'Aomamé lui serrait la main. Un jeune garçon seul, effrayé, devant une grande porte. Aujourd'hui comme autrefois. La même interrogation. La même incertitude, la même peur, les mêmes tremblements. Une nouvelle porte, beaucoup plus grande. Et devant lui, bien sûr, la lune. Simplement il y en avait deux.

Où peut bien être Aomamé ?

Du haut du toboggan, de nouveau il embrassa du regard les environs. Mais ce qu'il espérait découvrir, il ne le trouva nulle part. Il ouvrit toute grande sa main gauche, s'efforça d'y lire quelque suggestion. Mais sa paume ne lui montrait que les lignes habituelles. Sous les lumières sans profondeur du lampadaire à mercure, on aurait dit les traces des voies d'eau qui restaient à la surface de Mars. Elles ne lui enseignaient rien. Si ce n'est qu'il avait parcouru un très long

chemin depuis ses dix ans avant d’arriver jusqu’ici. Jusque sur ce toboggan du petit jardin d’enfants de Kôenji. Et que, dans ce ciel, se tenaient deux lunes côte à côte.

Où peut bien être Aomamé, se demanda de nouveau Tengo. Où se cache-t-elle ?

« Elle est peut-être tout près, avait dit Fukaéri. Tu peux y aller à pied d’ici… »

Est-ce que, pour Aomamé qui était tout près, les deux lunes étaient visibles ?

Sûrement, songea Tengo. Bien entendu, il n’avait rien sur quoi se fonder. Mais étrangement, il en avait la solide certitude. Ce qu’il voyait, lui, à présent, était pareillement visible pour elle aussi, sans aucun doute. Tengo serra avec force sa main gauche et frappa à plusieurs reprises le sol du toboggan. Jusqu’à en avoir mal.

Il faut donc que nous nous rencontrions, se dit Tengo. Dans ce lieu proche où je peux aller à pied. Aomamé est poursuivie par quelqu’un, elle se cache comme un chat blessé. Et le temps dont je dispose pour la retrouver est limité.

Comment m’y prendre ? Tengo n’en avait pas la moindre idée.

« Hoo, hoo, fit l’accompagnateur.

— Hoo, hoo », reprirent en chœur les six autres.

21
Aomamé

Que dois-je faire ?

CETTE NUIT-LÀ, AOMAMÉ SORTIT SUR LE BALCON, en mules et en tenue de sport de jersey gris, pour regarder les lunes. Elle avait une tasse de chocolat à la main. Cela faisait très longtemps qu'elle n'avait pas eu le goût de boire du chocolat. Mais la vue d'une boîte de Van Houten, sur une étagère, lui en avait soudain donné l'envie. Vers le sud-ouest, les deux lunes se découpaient distinctement sur le ciel pur, sans aucun nuage. La grande et la petite. À la place d'un soupir, lui vint un petit gémissement du fond de la gorge. Quand DAUGHTER sortirait vivante de la chrysalide de l'air, il y aurait deux lunes. 1984 se changerait en 1Q84. Le vieux monde disparaîtrait et elle ne pourrait plus y retourner.

Elle s'assit sur la chaise de jardin, but une gorgée du chocolat chaud, et, les yeux amenuisés dans la contemplation des deux lunes, elle s'efforça de se souvenir du vieux monde. Mais tout ce qui lui revint alors en mémoire, ce fut le caoutchouc en pot qu'elle avait laissé dans son appartement. Où était-il maintenant ? Tamaru en avait-il pris soin comme il le lui avait promis au téléphone ? Allons, ça va. Inutile de t'inquiéter, se dit Aomamé. Tamaru est un homme de parole. Il pourrait peut-être te tuer sans hésiter, s'il le fallait, mais il ne cesserait pas pour autant de s'occuper de ton caoutchouc.

Pourquoi fallait-il qu'elle se soucie autant de ce caoutchouc ?

Jusqu'à ce qu'elle quitte son appartement en la laissant derrière elle, Aomamé n'avait guère pensé à cette plante, qui, à vrai dire, était bien peu glorieuse. L'arbuste avait des coloris pâlichons, et d'un seul coup d'œil, on comprenait qu'il n'allait pas fort. L'étiquette du prix soldé indiquait mille huit cents yens, mais quand elle était arrivée à la caisse, le pot dans les bras, l'employé le lui avait adjugé pour mille cinq cents sans qu'elle ait eu un mot à dire. En marchandant, elle l'aurait sûrement obtenu pour moins cher. Sans doute était-il resté là longtemps invendu. Quand elle l'avait rapporté jusque chez elle, elle avait énormément regretté d'avoir cédé à une impulsion. Non seulement le caoutchouc avait piètre allure, il était encombrant, mais,

de surcroît, il était vivant.

C'était la toute première fois qu'elle possédait quelque chose de vivant. Animal ou plante, elle n'en avait jamais acheté, jamais reçu, jamais trouvé par hasard non plus. Avec ce caoutchouc, elle faisait sa première expérience d'avoir quelque chose de vivant chez elle.

Quand elle avait vu dans son salon les petits poissons rouges que la vieille femme avait achetés dans une échoppe de nuit pour Tsubasa, elle avait pensé qu'elle désirait en posséder elle aussi. Un désir *extrêmement fort*. Elle n'arrivait pas à détourner les yeux de ces poissons. Pourquoi ce sentiment lui était-il venu si brusquement ? Peut-être était-ce une certaine jalousie par rapport à Tsubasa. Jamais personne ne l'avait emmenée dans ces petits marchés nocturnes, encore moins ne lui avait acheté de babiole dans une des baraques. Ses parents, fervents adeptes des Témoins, respectueux à l'excès de l'enseignement de la Bible, méprisaient toutes les festivités profanes et refusaient d'y prendre part.

Aussi Aomamé s'était-elle rendue dans un magasin discount près de la gare de Jiyugaoka dans l'intention d'acheter elle-même des poissons rouges. Puisque personne ne lui offrirait ni poissons ni aquarium, elle n'avait d'autre solution que d'aller se les acheter seule. Et après tout, pourquoi pas ? s'était-elle dit. Je suis une adulte, j'ai déjà trente ans, et je vis seule. Dans le coffre de ma banque s'empilent des liasses de billets. Ça gênera qui si je m'achète des petits poissons ? Personne.

Mais une fois au rayon des animaux de compagnie, tandis qu'elle avait sous les yeux de véritables poissons rouges qui nageaient en agitant dans le bassin leurs nageoires virevoltantes, on aurait dit des dentelles, Aomamé se sentit incapable de les acheter. Si ces poissons étaient de toutes petites choses dépourvues d'ego, inaptes à la réflexion, il n'en demeurait pas moins que c'étaient des organismes vivants accomplis. Elle avait estimé qu'il n'était pas correct d'acquérir avec de l'argent quelque chose de vivant pour en faire sa possession. Les poissons rouges lui rappelaient ce qu'elle était elle-même enfant. C'étaient des êtres impuissants, enfermés dans un petit récipient en verre, incapables d'aller nulle part. Ils n'avaient pas l'air de s'en soucier. Et peut-être, réellement, ne s'en souciaient-ils pas. Ils n'avaient peut-être pas spécialement envie d'aller ailleurs. Mais, pour Aomamé, c'était un vrai problème.

Dans le salon de la vieille femme, elle n'avait pas eu cette sensation. Les poissons virevoltaient avec grâce et allégresse dans leur bocal en verre, où l'eau faisait osciller la lumière de l'été. Elle avait pensé que ce serait magnifique de vivre en leur compagnie. Que cela

donnerait à sa vie un certain éclat. Mais dans le magasin discount en face de la gare, elle ne ressentit qu'une forte impression d'étouffement à la vue des poissons. Après les avoir longuement observés, ses lèvres se fermèrent étroitement. Non, ça ne va pas. Je ne peux décidément pas m'occuper de poissons rouges.

Ses yeux se posèrent alors sur le caoutchouc poussé dans un coin du magasin. Relégué dans l'endroit le moins visible, il était tout recroquevillé comme un orphelin abandonné. Du moins lui apparut-il ainsi. Malgré ses couleurs pâlies, son allure difforme, elle l'acheta sans plus réfléchir. Non pas qu'il lui plaisait. Simplement parce qu'elle se sentait obligée de le faire. À vrai dire, une fois qu'elle l'eut rapporté chez elle, elle ne le regarda presque pas, en dehors des rares moments où elle l'arrosait.

À présent néanmoins qu'elle l'avait laissé derrière elle et qu'elle savait qu'elle ne le reverrait plus, Aomamé ne pouvait s'empêcher de s'en préoccuper. Elle ignorait pourquoi. Comme elle le faisait souvent quand elle avait envie de crier, quand elle était perturbée, elle grimaça fortement. Elle étira ses muscles faciaux jusqu'à leur limite extrême, si bien que son visage devint celui de quelqu'un d'autre. Après l'avoir déformé presque au-delà du possible, l'avoir tordu sous tous les angles imaginables, Aomamé reprit sa physionomie originelle.

Pourquoi est-ce que je me soucie autant de ce caoutchouc ?

De toute façon, Tamaru réserve certainement à cette plante un traitement jaloux. Sûrement s'en occupe-t-il bien plus soigneusement que moi, avec plus de sérieux. Il a l'habitude de choyer les êtres vivants, de les chérir. Moi, non. Tamaru veillait sur sa chienne comme sur lui-même. Quant aux plantes de la vieille femme, dès qu'il a le temps, il fait le tour du jardin et les examine avec empressement. Lorsqu'il était à l'orphelinat, il s'était exposé personnellement pour prendre sous son aile ce garçon plus jeune et un peu déficient. Moi, songea Aomamé, je ne suis pas capable de ce genre de choses. Je n'ai pas la force de prendre en charge la vie d'autrui. Supporter le fardeau de ma propre existence, supporter ma solitude, c'est bien le maximum que je puisse faire.

Le mot « solitude » rappela à Aomamé le souvenir d'Ayumi.

Un homme l'avait attachée avec ses propres menottes au lit d'un *love hotel*, l'avait violée puis étranglée avec la ceinture de sa robe de chambre. D'après ce qu'en savait Aomamé, le coupable n'avait pas encore été arrêté. Ayumi avait de la famille, des collègues. Mais elle était seule. Tellement seule qu'elle avait dû mourir de cette manière si abominable. Et moi, se dit Aomamé, je n'ai pas pu répondre à ses

attentes. Elle voulait évidemment quelque chose de moi. Mais j'avais mes secrets à préserver, et ma propre solitude. Des secrets que je ne pouvais absolument pas partager avec Ayumi, pas davantage que ma solitude. Pourquoi donc avait-il fallu qu'Ayumi m'ait choisie, moi, pour devenir son amie de cœur ? Comme s'il n'y avait pas suffisamment d'autres personnes dans ce monde.

Quand elle ferma les yeux, surgit dans sa tête la vision du caoutchouc en pot, qu'elle avait laissé dans son appartement vide.

Pourquoi est-ce que je me soucie autant de ce caoutchouc ?

Après quoi, Aomamé se mit à pleurer. Mais qu'est-ce qu'il y a ? se demanda-t-elle en agitant légèrement la tête. Ces temps-ci, j'ai la larme facile. En plus, pleurer en repensant à ce pauvre caoutchouc, c'est trop ! Elle ne pouvait cependant retenir ses larmes. Elle sanglotait tant que ses épaules tremblaient. Il ne me reste plus rien. Même pas un minable caoutchouc. Tout ce qui a de la valeur pour moi, ne serait-ce qu'un tout petit peu, a disparu. Tout s'en est allé. Seul subsiste le doux souvenir de Tengo.

Bon, se dit-elle, ça suffit, arrête. En somme, maintenant, je suis dans Tengo. Comme ces savants du *Voyage fantastique*[1]. Ah oui, c'était ça, le titre du film. Le simple fait de se souvenir de nouveau du titre lui remonta le moral d'un cran. Elle cessa de pleurer. D'ailleurs, elle aurait beau verser tant et plus de larmes, cela ne réglerait rien. Il fallait qu'elle redevienne la froide et dure Aomamé.

Qui réclamait cela d'elle ?

Moi, pensa-t-elle.

Puis elle regarda tout autour d'elle. Dans le ciel brillaient toujours les deux lunes.

« Ce sera le signe. Regarde le ciel attentivement », avait dit un Little People. Celui à la voix menue.

« Hoo, hoo », avait fait l'accompagnateur.

À cet instant, soudain, Aomamé remarqua quelque chose. Elle n'était pas le seul être humain qui observait les lunes. Dans un jardin d'enfants, en face, entre deux rues, elle voyait la silhouette d'un homme jeune. Il était assis tout en haut d'un toboggan et il avait les yeux rivés dans la même direction qu'elle. Cet homme, comme moi, voit les deux lunes. Aomamé en eut l'intuition. Cela ne fait pas de doute. Ce que je vois, il le voit aussi. *Il voit qu'il y a deux lunes dans ce monde.*

Pourtant, à en croire ce que lui avait dit le leader, tous ne le pouvaient pas.

Mais il était indubitable que l'homme jeune voyait bien briller dans le ciel un duo lunaire. Elle aurait parié n'importe quoi. Je le sais. L'homme qui est assis là-bas voit la grande lune jaune et la petite lune, verte comme si elle était couverte de mousse, et déformée. Il semble perdu dans ses réflexions. Il doit se demander ce que cela veut dire. Pourquoi y a-t-il deux lunes dans le ciel ? Aurait-il lui aussi dérivé sans le vouloir vers ce nouveau monde, celui de l'année 1Q84 ? Il paraît complètement désorienté. Il ne comprend rien. C'est ça, sûrement. C'est précisément pour cette raison qu'il est monté sur ce toboggan, ce soir, et qu'il observe seul les lunes. Il veut absolument réfléchir sérieusement à toutes les possibilités, à toutes les hypothèses qu'il peut échafauder.

Non, je me trompe. Peut-être que cet homme est l'un de ceux que Les Précurseurs ont lancés à mes trousses.

Les battements de son cœur s'accélérèrent à l'instant et résonnèrent brutalement à ses oreilles. Sa main droite partit inconsciemment à la recherche de son arme coincée dans sa ceinture. Elle serra avec force l'attache solide.

Mais, à bien l'observer, rien dans cet homme ne suggérait un caractère de fièvre ou de précipitation. Pas plus qu'il ne donnait l'impression d'être violent. Il était assis seul en haut du toboggan, la tête appuyée contre le garde-fou, les yeux levés vers le ciel et ses deux lunes. Apparemment, il était plongé dans une longue méditation. Assise sur son balcon du deuxième étage, Aomamé avait une vue plongeante sur lui tandis qu'elle l'observait dans l'intervalle entre la plaque en plastique opaque et la balustrade métallique. Même si l'homme avait regardé dans sa direction, il n'aurait pu la voir. En outre, il était totalement absorbé dans la contemplation du ciel et n'avait vraisemblablement pas l'idée qu'il pourrait être observé.

Elle reprit son calme, souffla posément l'air accumulé dans sa poitrine. Puis elle relâcha son étreinte, ôta la main de l'attache de son arme et continua à examiner l'homme. De là où elle se trouvait, elle ne le voyait que de profil. Le haut lampadaire du jardin l'éclairait vivement. C'était un homme de haute taille, solidement bâti. Ses cheveux raides étaient coupés court, il portait un tee-shirt à manches longues, remontées jusqu'aux coudes. On n'aurait pu dire qu'il était beau, mais il avait un visage agréable et sympathique. La forme de sa tête n'était pas vilaine non plus. En vieillissant, lorsque ses cheveux commenceraient à se clairsemer, il serait tout à fait bien.

Soudain, Aomamé comprit.

C'était Tengo.

Impossible, songea Aomamé. Elle secoua la tête à plusieurs

reprises, avec de petits mouvements résolus. Il s'agit évidemment d'une méprise extravagante. Comment une chose pareille arriverait-elle pile au bon moment ? Elle ne parvenait plus à respirer normalement. Son organisme avait sombré dans la confusion. Sa volonté et ses gestes ne s'accordaient plus. Elle se dit qu'il fallait qu'elle observe l'homme plus attentivement encore, mais, pour une raison quelconque, ses yeux ne parvenaient plus à effectuer la mise au point. Comme si ses capacités visuelles avaient soudain été lésées. Inconsciemment, elle contracta avec force son visage.

Que dois-je faire ?

Elle se leva, regarda sans raison les alentours. Puis elle se souvint brusquement des jumelles Nikon qui se trouvaient dans le buffet de la salle de séjour. Elle alla les chercher, revint en hâte sur le balcon et les braqua vers le toboggan. L'homme jeune était encore là. Exactement dans la même attitude qu'un instant plus tôt. Lui présentant son profil, les yeux levés vers le ciel. D'un doigt tremblant, elle régla les jumelles pour l'examiner de plus près. Retenant son souffle, se concentrant. *C'était Tengo*. Vingt ans s'étaient écoulés, Aomamé le savait bien. Mais c'était lui.

Le plus étonnant, c'était que Tengo n'avait presque pas changé depuis ses dix ans. Comme si le petit garçon avait simplement eu trente ans. Non pas qu'il avait l'air enfantin. Il avait énormément grandi, bien entendu, son cou avait forci, les traits de son visage comme son expression étaient ceux d'un adulte. Ses mains posées sur ses genoux étaient larges et puissantes. Bien différentes de la main qu'elle avait serrée dans la salle de classe de l'école vingt ans plus tôt. Et pourtant, elle retrouvait l'impression que lui donnait le Tengo de dix ans. Ce corps si robuste, si solide lui communiquait une chaleur naturelle, un sentiment de sécurité. Elle aurait voulu poser sa joue sur sa poitrine. Elle en avait une *envie folle*. L'idée seule la remplit de joie. Et aussi la pensée que lui, assis sur le toboggan du jardin d'enfants, les yeux levés vers le ciel, contemplait passionnément la même chose que ce qu'elle voyait elle-même. Deux lunes. Oui, nous pouvons voir la même chose.

Que dois-je faire ?

Aomamé l'ignorait. Elle reposa les jumelles sur ses genoux, serra les mains de toutes ses forces. Au point que ses ongles s'imprimèrent dessus. Ses poings tremblaient un peu.

Que dois-je faire ?

Elle s'entendait respirer violemment. Elle eut l'impression soudaine qu'elle s'était divisée en deux. Une moitié voulait croire que c'était bien Tengo qui était là. L'autre moitié refusait d'accepter cette réalité, et cherchait désespérément à la repousser. Non, c'est impossible, s'efforçait-elle de la persuader. Les deux forces diamétralement opposées se combattaient avec vigueur, chacune voulant la tirer de son côté. Sa chair se lacérait, ses articulations se disloquaient, ses os semblaient se rompre.

Aomamé aurait voulu s'élancer vers ce jardin, grimper sur le toboggan, parler avec Tengo. Mais que lui dirait-elle ?

Elle ne savait plus comment faire fonctionner les muscles de sa bouche. Parviendrait-elle à extraire quelques mots ? Mon nom, c'est Aomamé, il y a vingt ans, dans la classe de l'école d'Ichikawa, je t'ai serré la main. Tu te souviens de moi ?

Pouvait-elle dire cela ?

Son autre moi lui ordonnait : « Reste cachée là sans bouger sur le balcon. » Tu ne peux plus rien faire. Tu n'as pas oublié ? La nuit dernière, tu as passé un marché avec le leader. En échange de ta vie, Tengo serait sauvé. Tu lui permettais de survivre dans ce monde. Telle était la teneur de la transaction. Le contrat est déjà signé. Tu as expédié le leader de l'autre côté, tu as offert ta propre vie. Qu'est-ce que cela donnerait, maintenant, de voir Tengo et de lui parler de cette vieille histoire ? Et s'il ne se souvenait pas de toi, ou bien s'il ne se souvenait de toi que comme « de la fille pénible avec ses prières sinistres », que ferais-tu alors ? Veux-tu accueillir la mort ainsi ?

À cette pensée, tout son corps se raidit et elle se mit à trembler sans pouvoir se maîtriser. Elle frissonnait comme au cours d'une grosse grippe. Elle avait l'impression d'être glacée jusqu'au cœur. Elle s'entoura le corps de ses bras et trembla longuement dans ce froid. Mais dans le même temps, son regard resta fixé sur Tengo, assis sur le toboggan, les yeux levés vers le ciel. Elle avait le sentiment qu'il disparaîtrait à l'instant où ses yeux se seraient détournés de lui.

Elle s'imaginait dans les bras de Tengo. Elle aurait tant aimé que de ses grandes mains, il la caresse amoureusement sur tout le corps. Tant voulu éprouver en elle sa chaleur. Tant voulu être caressée. Et être réchauffée. Je veux que tu chasses le froid qu'il y a au fond de moi. Et je veux que tu entres en moi, que tu t'incorpores résolument à moi. Lentement, totalement, comme la cuillère qui se mêle au chocolat. Alors, cela me serait égal de mourir sur-le-champ. Vraiment.

Vraiment… Vraiment ? se demanda Aomamé. Si cela se passait ainsi, je ne voudrais sûrement plus mourir. Je voudrais être avec lui

pour toujours. Ma décision de mourir s'évaporerait comme la rosée au soleil levant. Ou alors, je voudrais le tuer. Je le tuerais, lui d'abord, avec le Heckler & Koch et, après, je tirerais sur moi en visant le cerveau. Il est impossible de prévoir ce qui arriverait, ce que je ferais.

Que dois-je faire ?

Elle n'aboutissait à aucune décision. Sa respiration se faisait haletante. Toutes sortes de pensées s'intervertissaient, se croisaient en elle. Elle ne pouvait ordonner ses idées. Qu'est-ce qui est juste, qu'est-ce qui n'est pas juste ? Elle ne savait qu'une seule chose : elle voulait être prise dans ses bras puissants, là, maintenant, tout de suite. Et ce qui se passerait ensuite, ce serait ensuite. Que Dieu ou le Diable en décide.

Aomamé se décida finalement. Elle se rendit à la salle de bains, essuya avec une serviette les traces de larmes de son visage. Face au miroir, elle arrangea rapidement ses cheveux. Son visage était défait. Ses yeux rouges, injectés de sang. Ses vêtements, c'était l'horreur. Son ensemble de jersey aux couleurs passées, avec à la ceinture accroché son automatique 9 mm, qui lui faisait une bosse étrange dans le dos. Ce n'était pas l'allure qu'elle aurait souhaité avoir pour apparaître devant celui qu'elle n'avait cessé d'attendre depuis vingt ans. Et si elle s'habillait un peu mieux ? Non, impossible à présent. Elle n'avait pas le temps. Elle glissa à la hâte ses pieds nus dans des baskets, et, sans refermer la porte à clef, dévala les deux étages de la résidence par l'escalier de secours. Puis elle traversa la rue, entra dans le jardin désert, se dirigea vers le toboggan. Tengo avait disparu. Sur le toboggan éclairé par la lumière artificielle du lampadaire à mercure, il n'y avait personne. Il était vide, plus froid et plus sombre que la face cachée de la lune.

S'était-il agi d'une illusion ?

Non, non, ce n'était pas une illusion, pensa-t-elle, hors d'haleine. Tengo était bien là, juste un instant plus tôt. Sans aucun doute. Elle monta sur le toboggan, et là, debout, elle regarda les alentours. Personne nulle part. Mais il n'avait pas pu aller bien loin. Il était là à peine quelques minutes plus tôt. Quatre ou cinq minutes, pas davantage. Si je me mets à courir, se dit-elle, je devrais le rattraper.

Mais Aomamé réfréna son impulsion. Non, ce n'est pas possible, je ne peux pas faire ça. Je n'ai aucune idée de la direction qu'il a prise. Je ne veux pas arpenter les rues de Kôenji, de nuit, au hasard, comme si je le pourchassais. Je ne dois pas agir ainsi. Je n'ai cessé d'hésiter sur mon balcon. Pendant ce temps, Tengo est descendu du toboggan et

il est parti. C'est mon destin, après tout. J'ai hésité, continué d'hésiter, j'ai été incapable de me décider, et Tengo s'en est allé. C'est ce qui devait m'arriver.

Finalement je devrais me réjouir, se dit Aomamé. C'était mieux comme ça. Au moins j'aurai revu Tengo par hasard. Au bout d'une rue, je l'ai vu, j'ai pu souhaiter en tremblant qu'il me prenne dans ses bras. Et même, durant quelques minutes, j'ai pu goûter dans mon corps ce violent bonheur et cet espoir. Elle ferma les yeux, agrippa le garde-fou du toboggan, se mordit les lèvres.

Dans la même attitude qui avait été celle de Tengo, elle s'assit sur le toboggan, leva les yeux vers le ciel, au sud-ouest. Là où brillaient côte à côte les deux lunes, la grande et la petite. Puis elle porta son regard vers son immeuble, vers le balcon du deuxième étage. Il y avait de la lumière dans l'appartement. À peine un instant plus tôt, de ce balcon, elle fixait Tengo qui était là où elle se trouvait. Il lui semblait que flottaient encore sur le balcon les traces de ses profondes hésitations.

1Q84, tel est le nom que j'ai donné à ce monde. J'y suis entrée il y a six mois, et maintenant, je vais en sortir. Je n'y suis pas entrée intentionnellement, mais c'est intentionnellement que je vais en sortir. Tengo demeurera, quand je n'y serai plus. Pour Tengo, ce que sera ce monde, bien entendu, je n'en sais rien. Je ne pourrai le voir de mes propres yeux. Mais cela m'est égal. Je suis prête à mourir pour lui. Je ne pouvais pas vivre pour moi. Cette possibilité m'avait été ôtée par avance. En échange, je pourrai mourir pour lui. C'est bien ainsi. J'irai à la mort en souriant.

Je dis vrai.

Aomamé s'efforça de percevoir, ne serait-ce que faiblement, des traces de la présence de Tengo sur le toboggan. Mais il n'en subsistait pas la moindre chaleur. Le vent de la nuit qui annonçait l'automne soufflait dans le feuillage de l'orme, emportant tous les vestiges. Pourtant, Aomamé demeura assise longuement, les yeux levés vers les deux lunes. Son corps baignait dans leurs clartés étranges dénuées de sentiments. L'environnait le tumulte urbain où diverses espèces de bruits se mêlaient en un seul qui devenait une basse continue. Cela lui rappela les minuscules araignées qui tendaient leurs toiles sur l'escalier d'urgence de la voie express. Ces araignées étaient-elles encore en vie, tendaient-elles encore leur toile ?

Elle sourit.

Je suis prête, songea-t-elle.

Mais, avant, elle devait encore se rendre dans un lieu particulier.

22
Tengo

Tant qu'il y a deux lunes

TENGO DESCENDIT DU TOBOGGAN, sortit du jardin d'enfants, et se promena au hasard dans le quartier, vagabondant d'une rue à l'autre. Sans se soucier où ses pas l'entraînaient, il tentait d'ordonner les pensées incohérentes qui lui passaient par la tête. En vain. Il avait eu sans doute trop de questions différentes à ressasser en même temps quand il était sur le toboggan. À propos de la lune qui s'était dédoublée, à propos des liens de sang, à propos d'un nouveau départ, à propos de sa vision si réaliste qui s'accompagnait de vertiges, à propos de Fukaéri et de *La Chrysalide de l'air*, à propos d'Aomamé qui devait se cacher quelque part dans les environs. Dans sa tête, c'était un terrible imbroglio, et sa capacité de concentration atteignait ses limites. S'il l'avait pu, il se serait mis au lit à l'instant et il se serait endormi. Et en se réveillant le lendemain matin, il aurait été bien temps de réfléchir. De toute façon, là, tout de suite, il aurait beau essayer, il n'arriverait à rien de bon.

Quand il revint chez lui, Fukaéri était assise à sa table de travail, elle taillait passionnément un crayon à l'aide d'un canif de poche. Tengo avait en général une dizaine de crayons dans leur étui, mais, ces derniers temps, leur nombre avait doublé. Fukaéri les taillait incroyablement bien. Tengo n'avait jamais vu des crayons aussi bien aiguisés. Leur extrémité était aussi effilée qu'une aiguille à coudre.

« Il y a eu le téléphone…, dit-elle en éprouvant du doigt le degré de finesse du crayon. De Chikura…

— Tu ne devais pourtant pas répondre !

— C'était un coup de fil important… »

Elle avait sans doute compris à la sonnerie qu'il s'agissait d'un appel urgent.

« À quel sujet ? interrogea Tengo.

— Ils ont pas dit sur quoi…

— Mais c'était un appel qui provenait de l'hôpital de Chikura ?

— Souhaitent un coup de téléphone…

— Tu veux dire qu'ils veulent que je téléphone ?

— Aujourd'hui même si c'est tard ça fait rien… »

Tengo soupira. « Je ne connais pas leur numéro.

— Moi je sais… »

Elle avait mémorisé le numéro. Tengo l'écrivit sur une feuille de papier. Puis il regarda la pendule. Huit heures et demie.

« C'était à peu près quand, cet appel ? demanda Tengo.

— Un peu avant… »

Tengo se rendit à la cuisine et but un verre d'eau. Les mains sur le bord de l'évier, il ferma les yeux, et après s'être assuré que sa tête fonctionnait de nouveau normalement, il alla devant le téléphone et composa le numéro. Peut-être son père avait-il disparu. En tout cas, il devait sûrement s'agir d'un problème vital. Sinon, l'hôpital ne lui aurait pas téléphoné si tard dans la soirée.

Ce fut une femme qui lui répondit. Tengo déclina son nom, et expliqua que l'hôpital avait téléphoné un peu plus tôt, lui demandant de rappeler.

« Vous êtes le fils de M. Kawana ? demanda la femme.

— Oui, répondit Tengo.

— Nous nous sommes rencontrés l'autre jour », ajouta-t-elle.

Il visualisa le visage de l'infirmière aux lunettes à monture métallique. Il ne se souvenait pas de son nom.

Il la remercia brièvement. « Vous venez de me téléphoner…

— Oui, oui, c'est exact. Patientez un peu, s'il vous plaît, je vais vous passer le médecin responsable. Ce sera mieux que vous lui parliez directement. »

L'écouteur collé à l'oreille, Tengo attendit. Le médecin n'arrivait pas. La mélodie monotone de *Home on the Range* s'égrena durant un temps qui frôlait l'éternité. Tengo ferma les yeux, se remémora le paysage de l'hôpital du bord de mer de la péninsule de Bôsô. La pinède touffue, dans laquelle les arbres semblaient empiéter les uns sur les autres, et le vent de la mer soufflant entre eux. Le déferlement ininterrompu des vagues du Pacifique. Le hall d'entrée désert, sans le moindre visiteur. Le bruit des roues des lits mobiles que l'on déplaçait dans le couloir. Les rideaux aux teintes fanées. Les uniformes blancs des infirmières, soigneusement repassés. Le mauvais café léger de la cafétéria.

Enfin le médecin prit le combiné.

« Excusez-moi de vous avoir fait attendre. J'ai été appelé d'urgence dans une autre chambre.

— Je vous en prie », dit Tengo. Puis il tenta de visualiser le visage de ce médecin. Mais à la réflexion, il ne l'avait jamais rencontré. Son cerveau ne fonctionnait pas encore correctement. « Il est arrivé

quelque chose à mon père ? »

Le médecin marqua une pause. « Non, il ne s'est rien passé de spécial aujourd'hui. Simplement, depuis un certain temps, son état connaît une dégradation chronique. Je suis désolé, mais votre père a sombré dans le coma.

— Le coma, dit Tengo.

— Il est plongé dans un profond sommeil.

— C'est-à-dire qu'il n'est plus conscient ?

— Il ne l'est sans doute plus. »

Tengo réfléchit. Il fallait que son esprit s'active. « Est-ce une maladie qui l'aurait fait basculer dans le coma ?

— Non, pas précisément », répondit le médecin avec embarras.

Tengo attendit.

« Il est difficile de s'expliquer par téléphone. En fait, il n'y a rien de spécialement critique. Il n'a pas été atteint d'une maladie sur laquelle on pourrait mettre un nom précis, comme le cancer, ou une pneumonie, non. Médicalement parlant, je n'ai diagnostiqué aucun symptôme. Simplement, même si nous ne voyons pas très bien quelle en est la cause, le niveau des forces qui le maintiennent en vie a visiblement baissé. Mais comme nous en ignorons la cause, nous ne savons quel traitement utiliser. Nous continuons à le perfuser, il est donc alimenté, mais ce traitement ne s'attaque pas aux racines du mal.

— Puis-je vous poser une question directe ? demanda Tengo.

— Bien sûr, répondit le médecin.

— Est-ce que cela signifie que mon père n'en a plus pour longtemps ?

— Si cette situation se prolongeait, l'hypothèse est à prendre en compte.

— S'agit-il d'une forme de sénilité ? »

Le médecin répondit de façon évasive. « Votre père est encore sexagénaire, c'est bien tôt pour parler de sénilité. En outre, c'est quelqu'un qui, au fond, jouit d'une bonne santé. En dehors de ses troubles cognitifs, il n'est atteint d'aucune maladie chronique. Les examens périodiques sur ses capacités physiques sont bons. Nous n'avons rien trouvé qui pose problème. »

Là-dessus, le médecin se tut. Mais il reprit peu après :

« Pourtant… au vu de son état de ces derniers jours, il se peut que cela ressemble à de la sénilité, comme vous le dites. Toutes ses fonctions corporelles ont chuté, et sa volonté de vivre a semblé baisser. C'est un état qui apparaît en général chez les personnes qui ont largement dépassé les quatre-vingts ans. Lorsqu'on atteint cet âge-là, on est fatigué de vivre. De nombreux vieillards cessent tout effort

pour se maintenir en vie. Mais, actuellement, je ne suis pas en mesure de comprendre pourquoi ce phénomène est apparu chez votre père. »

Tengo se mordit les lèvres et réfléchit un instant.

« Depuis quand est-il dans le coma ? demanda-t-il.

— Trois jours, répondit le médecin.

— Et durant trois jours il ne s'est absolument pas éveillé ?

— Pas une seule fois.

— Il s'affaiblira ensuite très vite.

— Cela ne se fera pas de manière fulgurante, fit remarquer le médecin, mais, comme je viens de vous le dire, le niveau de ses forces vitales baisse peu à peu, mais de façon sensible. Comme un train dont la vitesse diminue quand il se dirige vers un arrêt.

— Combien de temps cela peut-il durer ?

— Je ne saurais le dire précisément. Si cette situation perdurait, au pire des cas, on ne pourrait guère compter plus d'une semaine », dit le médecin.

Tengo se mordit les lèvres encore une fois et changea l'écouteur de main.

« Je viendrai demain, dit Tengo. Je pense que le plus tôt est le mieux. Je vous remercie de m'avoir prévenu. »

Le médecin parut soulagé. « Oui, faites ainsi. Je pense que plus vite vous le verrez, mieux ce sera. Peut-être ne pourra-t-il pas parler mais il sera sûrement heureux de vous voir.

— Pourtant, il n'est pas conscient ?

— Non.

— Est-ce qu'il souffre, à votre avis ?

— Non, il ne souffre pas. Sûrement pas. Il a de la chance dans son malheur. Simplement il dort très profondément.

— Je vous remercie, dit Tengo.

— Monsieur Kawana, fit le médecin. Votre père, comment dire, c'était un homme facile à soigner. Un homme qui ne causait d'embarras à personne.

— Il a toujours été comme cela », dit Tengo. Il remercia de nouveau le médecin et raccrocha.

Tengo fit chauffer du café et s'assit à la table en face de Fukaéri pour le boire.

« Demain tu pars…, demanda Fukaéri.

— Il faut que je prenne le train du matin et que je retourne à la ville des chats.

— Tu vas à la ville des chats…, dit Fukaéri de manière inexpressive.

— Toi tu m'attends ici », demanda Tengo. En vivant avec elle, il s'était habitué à poser des questions sans signe interrogatif.

« Moi j'attends ici…

— Je vais seul à la ville des chats », dit Tengo. Puis il but une gorgée de café. Soudain, il s'aperçut qu'il n'avait rien proposé à Fukaéri. Il lui demanda : « Tu veux boire quelque chose ?

— S'il y a du vin blanc… »

Tengo ouvrit le réfrigérateur. Au fond, il retrouva une bouteille de chardonnay qu'il avait achetée à prix réduit quelque temps auparavant. Un sanglier était dessiné sur l'étiquette. Il déboucha la bouteille, versa du vin dans un verre et le posa devant Fukaéri. Puis, après une courte hésitation, il se versa un verre pour lui. Il se sentait clairement d'humeur à boire de l'alcool plutôt que du café. Le vin était un peu trop froid, le goût sucré un peu trop dominant mais l'alcool calmerait quelque peu son état d'esprit.

« Demain tu iras à la ville des chats…, répéta Fukaéri.

— Je prends le train tôt », dit Tengo.

En buvant son vin, Tengo se souvint qu'il avait répandu son sperme à l'intérieur du corps de la jolie jeune fille de dix-sept ans qui lui faisait face. Cela s'était passé la nuit dernière seulement. Pourtant, il avait l'impression que l'événement était survenu dans un passé lointain. Aussi éloigné qu'un événement historique. Mais la sensation était encore parfaitement vivace en lui.

« Il y a une seconde lune, dit Tengo comme en confidence, en faisant lentement tourner dans la main son verre de vin. Tout à l'heure, j'ai regardé le ciel et il y avait deux lunes. La grande lune de couleur jaune et puis une petite lune verte. Peut-être qu'elles étaient déjà là avant. Mais je ne m'en étais pas aperçu. Je viens juste de le remarquer. »

Fukaéri ne fit aucun commentaire. Elle ne sembla pas être surprise. Son expression ne se modifia absolument pas. Elle n'eut pas le plus petit mouvement d'épaules. Comme si ce n'était pas véritablement une nouvelle pour elle.

« Je n'ai pas besoin de te le dire, mais ces deux lunes dans le ciel, c'est comme dans *La Chrysalide de l'air*, dit Tengo. Et puis la nouvelle lune est exactement semblable à celle que j'ai décrite. Même grosseur, même couleur. »

Fukaéri resta silencieuse. Sur les questions dont elle estimait qu'il n'était pas nécessaire de répondre, elle ne répondait pas.

« Pourquoi des choses pareilles se sont-elles produites ? Comment de telles choses sont-elles possibles ? »

Elle ne répondit pas bien entendu.

Résolument, Tengo lui posa une question directe. « Est-ce que cela voudrait dire que nous avons pénétré dans le monde décrit dans *La Chrysalide de l'air* ? »

Fukaéri examina attentivement la forme de ses ongles durant un certain temps. Puis elle dit : « Parce que tous les deux on a écrit un livre… »

Tengo reposa son verre sur la table. « Toi et moi, tous les deux, nous avons écrit *La Chrysalide de l'air*, et ce livre a été publié. C'est une œuvre que nous avons réalisée en commun. Puis ce livre est devenu un best-seller, le monde a été largement informé de l'existence des Little People, des MOTHERS, des DAUGHTERS. En conséquence, nous sommes entrés ensemble dans ce nouveau monde modifié. C'est bien ça ?

— Tu joues le rôle de ri-shi-ba…

— Je joue le rôle de RECEIVER, répéta Tengo. C'est vrai, j'ai écrit quelque chose au sujet des RECEIVERS dans *La Chrysalide de l'air*. Mais je n'ai pas compris ce que cela signifiait. Finalement, quel rôle joue-t-il, un RECEIVER, concrètement ? »

Fukaéri secoua la tête avec de petits mouvements. Cela voulait dire qu'elle ne pouvait pas s'expliquer.

« *Si tu as besoin qu'on t'explique pour que tu comprennes, ça veut dire qu'aucune explication ne pourra jamais te faire comprendre* », avait dit son père.

« C'est mieux qu'on soit ensemble…, dit Fukaéri. Jusqu'à ce que tu la trouves… »

Tengo regarda quelques instants Fukaéri en silence. Comme s'il cherchait à déchiffrer quelque chose sur son visage. Mais rien de tant soit peu significatif ne s'y manifestait. Comme d'habitude. Inconsciemment, il tourna la tête sur le côté et regarda dehors par la fenêtre. Mais il ne voyait pas la lune. Seulement les poteaux électriques et les paquets d'affreuses lignes électriques.

Tengo dit : « Pour se charger de ce rôle de RECEIVER, faut-il quelque qualité particulière ? »

Fukaéri eut un petit mouvement vertical du menton. Oui, il fallait en avoir.

« Mais à l'origine, *La Chrysalide de l'air*, c'est ton histoire. Tu as fait surgir cette histoire. Elle est venue de toi. Moi, j'ai accepté d'arranger la forme du texte, c'est tout. Je ne suis qu'un simple artisan.

— Parce que tous les deux on a écrit un livre… », dit Fukaéri avec les mêmes mots qu'un instant plus tôt.

Tengo toucha sa tempe du bout des doigts, involontairement. « Tu veux dire que, sans que je le sache, je jouais d'emblée le rôle de RECEIVER ?

— Depuis avant… », dit Fukaéri. Ensuite, de l'index de sa main droite, elle se désigna elle-même, puis elle désigna Tengo.

« Moi pa-shi-ba toi ri-shi-ba…

— PERCEIVER et RECEIVER. » Tengo corrigea la prononciation des mots. « Autrement dit, toi tu perçois les choses, et moi, je les reçois. C'est bien ce que cela signifie ? »

Fukaéri opina brièvement.

Tengo grimaça un peu. « Et donc, tu savais que j'étais un RECEIVER, ou tu savais que j'avais les qualités requises pour cela, et c'est pour cette raison que j'ai été chargé de récrire *La Chrysalide de l'air*. Ce que tu avais perçu a pris la forme d'un livre en transitant par moi. C'est bien ça, je suppose ? »

Pas de réponse.

Le visage de Tengo reprit son aspect habituel. Puis il dit, en regardant Fukaéri dans les yeux. « Je n'arrive pas encore à déterminer quel a été le moment exact, mais avant ou après notre rencontre, j'ai sans doute pénétré dans ce monde aux deux lunes. Cela m'avait échappé jusqu'à maintenant, parce que, tout simplement, je n'avais pas une seule fois levé les yeux vers le ciel. C'est ça ? »

Fukaéri demeura silencieuse. Son mutisme était comme une poudre fine qui flottait secrètement dans l'air. De la poudre qui viendrait juste d'être dispersée, tel un essaim de papillons de nuit surgissant d'un espace spécial. Tengo contempla durant quelques instants les formes que cette poudre dessinait dans l'air. Il avait l'impression d'être comme un journal vieux de deux jours. Les informations se renouvelaient. Lui seul en ignorait tout.

« C'est comme si les causes et les effets étaient inextricablement mêlés, dit Tengo en se ressaisissant. Je ne sais plus quel est leur ordre, ce qui vient avant, ce qui vient après. Juste que nous sommes entrés dans ce nouveau monde. »

Fukaéri releva le visage et plongea son regard dans les yeux de Tengo. C'était peut-être son imagination, mais une sorte de lumière tendre se reflétait dans ses prunelles.

« En tout cas, le monde d'autrefois n'existe plus », dit Tengo.

Fukaéri rentra un peu les épaules. « Nous vivons ici…

— Dans ce monde aux deux lunes ? »

Fukaéri ne répondit pas. La jolie jeune fille de dix-sept ans, les lèvres droites, étroitement serrées, considérait Tengo bien en face. Exactement comme Aomamé avait scruté le Tengo de dix ans dans la

classe après les cours. Il y avait dans ses yeux une concentration spirituelle si forte et si profonde que Tengo eut l'impression qu'il allait se changer en pierre. L'impression que, une fois devenu roc, il se métamorphoserait en une nouvelle lune. En une petite lune déformée. Au bout d'un moment, Fukaéri relâcha son regard. Puis elle leva la main droite et se toucha doucement la tempe du doigt. Comme si elle cherchait à lire les pensées secrètes qu'elle avait en elle.

« Tu l'as cherchée…, demanda la jeune fille.

— Oui.

— Mais tu ne l'as pas trouvée…

— Je ne l'ai pas trouvée », dit Tengo.

Aomamé n'avait pas été retrouvée. À la place, il avait découvert que la lune était devenue deux. Il avait creusé au plus profond de ses souvenirs en suivant les suggestions de Fukaéri et avait réussi à y revoir la lune.

La jeune fille tempéra la force de son regard et prit dans la main son verre de vin. Elle en garda longtemps une gorgée dans la bouche, puis la but précieusement à la manière d'un insecte qui aspire de la rosée.

Tengo dit : « Tu as dit qu'elle se cachait quelque part. Et que ce ne serait pas si facile de la découvrir.

— Tu ne dois pas t'inquiéter…, dit la jeune fille.

— Je ne dois pas m'inquiéter », répéta-t-il simplement.

Fukaéri acquiesça avec un ample mouvement de la tête.

« Tu veux dire que je pourrai la retrouver ?

— Elle te trouvera… », dit la jeune fille d'une voix paisible. Une voix semblable au vent soufflant au travers de douces prairies.

« Dans ce quartier de Kôenji ? »

Fukaéri inclina la tête. Cela voulait dire, je ne sais pas. « Quelque part…, dit-elle.

— Quelque part dans *ce monde* », dit Tengo.

Fukaéri eut un petit mouvement pour opiner. « Tant qu'il y a deux lunes…

— Il ne me reste qu'à croire ce que tu dis, se résigna à déclarer Tengo après un instant de réflexion.

— Moi je perçois toi tu reçois…, dit Fukaéri gravement.

— Toi tu perçois, moi je reçois. »

Fukaéri acquiesça.

Est-ce pour cela que nous avons eu un *échange* ? aurait voulu lui demander Tengo. Pendant le violent orage de la nuit dernière. Qu'est-ce que cela signifiait ? Mais c'était une question qu'il ne convenait pas de poser. Et de toute façon il n'aurait pas de réponse. Tengo le savait.

« *Si tu as besoin qu'on t'explique pour que tu comprennes, ça veut dire qu'aucune explication ne pourra jamais te faire comprendre* », avait dit son père quelque part.

« Toi tu perçois, moi je reçois, redit encore une fois Tengo. Comme quand je récrivais *La Chrysalide de l'air*. »

Fukaéri secoua la tête de côté, découvrant une de ses jolies petites oreilles cachées derrière ses cheveux. Comme si elle dressait une antenne émettrice.

« C'est pas pareil…, dit Fukaéri. Tu as changé…

— J'ai changé », répéta Tengo.

Fukaéri opina.

« Et comment ? »

Fukaéri contempla longuement le contenu du verre qu'elle tenait à la main. Comme si elle y voyait quelque chose d'important.

« Tu vas à la ville des chats tu le sais… », dit la jolie jeune fille. Puis, son oreille toujours découverte, elle but une gorgée de vin.

23
Aomamé

Mettez un tigre dans votre moteur

AOMAMÉ S'ÉVEILLA PEU APRÈS SIX HEURES DU MATIN. C'était une belle matinée ensoleillée. Elle mit en route la machine à café, se fit griller des toasts, prit son petit déjeuner. Elle se prépara aussi un œuf dur. Elle regarda les informations à la télévision, s'assura que la nouvelle du décès du leader des Précurseurs n'avait toujours pas été diffusée. Ils avaient probablement fait disparaître son corps sans en avertir la police et sans rendre sa mort publique. De toute façon, peu lui crucial. Ce n'était pas un problème crucial. Quel que soit le traitement qu'on réserve aux morts, ils restent des morts.

À huit heures elle prit une douche, se coiffa soigneusement face au miroir de la salle de bains, se mit une touche quasi invisible de rouge pâle aux lèvres. Elle enfila un collant. Elle passa son chemisier en soie blanc pendu dans le placard, et revêtit son tailleur élégant Junko Shimada. Elle effectua divers mouvements, torsions, élongations, pour s'habituer à son soutien-gorge rembourré à armature, et songea que ç'aurait été bien que ses seins soient plus volumineux. Un souhait qu'elle avait dû émettre, oh, soixante-douze mille fois. Et alors ? Je suis libre d'y penser tant que j'en ai envie. Et si, cette fois, c'était la soixante-douze mille et unième fois, eh bien ? Tant que je suis vivante, se dit-elle, je pense ce qui me plaît, et aussi souvent que j'en ai envie. Personne n'a rien à y redire. Après quoi, elle chaussa ses hauts talons Charles Jourdan.

Elle se planta devant la grande glace de l'entrée et vérifia que sa tenue était impeccable. Face au miroir, elle releva légèrement une de ses épaulettes, et rêva qu'elle évoquait Faye Dunaway dans *L'Affaire Thomas Crown*. L'actrice, dans ce film, jouait le rôle d'une détective dans une compagnie d'assurances, perspicace et aussi froide qu'un couteau. Supercool et sexy dans son tailleur de femme d'affaires. Bien entendu, Aomamé ne ressemblait pas à Faye Dunaway mais elle dégageait une aura du même type. Du moins, il y avait *quelque chose*. C'était une atmosphère spéciale qui émanait de son professionnalisme de haute volée. D'ailleurs, dans son sac à bandoulière, elle avait enfoui

son automatique, dur et froid.

Après avoir chaussé ses petites Ray-Ban, elle sortit. Puis elle pénétra dans le jardin d'enfants en face de la résidence, se posta devant le toboggan sur lequel s'était assis Tengo la nuit précédente, et revécut mentalement la scène. Douze heures plus tôt, le *véritable* Tengo était là – à une rue de distance d'elle. Il était assis tranquillement, seul, et regardait longuement le ciel. Il voyait deux lunes tout comme elle-même les voyait.

Pour Aomamé, cela relevait presque du miracle qu'elle ait ainsi revu Tengo. Ou bien c'était comme une espèce de révélation. Quelque chose avait réussi à entraîner Tengo tout près d'Aomamé. Et cet événement semblait avoir modifié en profondeur sa constitution physiologique. Depuis qu'elle avait ouvert les yeux le matin, Aomamé en éprouvait les grincements incessants dans tout le corps. Il s'est manifesté devant moi, il est parti. Il n'a pas pu me parler, ni même m'effleurer. Mais, durant ce bref intervalle de temps, il a métamorphosé en moi beaucoup de choses. Comme quand on mélange du chocolat avec une cuillère. Il a introduit une grande confusion dans mon âme et dans mon corps. Au plus profond de mes entrailles, de mon utérus.

Aomamé resta immobile cinq bonnes minutes, posa une main sur une marche du toboggan, et, tout en grimaçant légèrement, donna un petit coup de pied dans la terre, du bout de sa chaussure. Elle s'assurait de l'état de confusion de son âme et de son corps, elle en éprouvait la sensation. Puis, sa décision arrêtée, elle sortit du jardin, déboucha sur une grande avenue et héla un taxi.

« Allez d'abord jusqu'à Yôga, ensuite avancez tout près de la sortie Ikijiri en prenant la voie express numéro 3 », expliqua Aomamé au chauffeur.

Évidemment, celui-ci se montra sceptique.

« Mais, madame, où voulez-vous aller en fin de compte ? dit-il d'une voix assez insouciante.

— À la sortie Ikijiri. D'abord.

— Pourtant d'ici, pour aller à Ikijiri, il y a un itinéraire beaucoup plus direct. Si on passe par Yôga, on fait un gros détour, et puis, à cette heure-là du matin, la voie express numéro 3 est terriblement encombrée. On n'avance pratiquement pas. Aussi sûr qu'aujourd'hui on est mercredi.

— Ça m'est égal que ce soit bouché. Et aujourd'hui, qu'on soit jeudi, vendredi, ou le jour anniversaire de l'empereur, je m'en moque

complètement. En tout cas, à partir de Yôga, prenez la voie express. Et peu importe le temps qu'il faudra. »

Le chauffeur semblait avoir la petite trentaine. Il était maigre, avait le teint pâle, le visage mince et allongé. On aurait dit un herbivore prudent. Son menton pointait en avant comme ces statues de pierre de l'île de Pâques. Il regardait Aomamé dans son rétroviseur. Celle-là, est-ce qu'elle est juste un peu zinzin ou bien est-ce que c'est quelqu'un d'ordinaire embringué dans une histoire compliquée ? tentait-il de déchiffrer. Mais il avait du mal à le deviner. Surtout d'après ce qu'il voyait dans son petit miroir.

Aomamé prit son portefeuille dans son sac, en sortit un billet de dix mille yens absolument neuf, comme s'il venait d'être imprimé, et le lui brandit sous le nez.

« Je ne veux pas de monnaie. Ni de reçu, lui déclara-t-elle brièvement. Alors, pas de bla-bla. Je vous demande de faire ce que j'ai dit. Vous allez d'abord jusqu'à Yôga, et, une fois que nous y serons, vous prendrez la voie express jusqu'à la sortie Ikijiri. Cette somme devrait suffire, je suppose, même s'il y a des embouteillages ?

— Bien sûr, c'est tout à fait suffisant, dit le chauffeur, qui avait l'air néanmoins indécis. Mais, madame, vous avez quelque chose de spécial à faire sur la voie express ? »

Aomamé agita en tous sens le billet de dix mille yens comme s'il s'agissait d'une banderole.

« Si vous ne voulez pas m'amener là-bas, je descends et je prends un autre taxi. Alors décidez-vous rapidement. »

Le chauffeur fronça les sourcils dix secondes environ en contemplant le billet. Puis il se décida et le prit. Après avoir vérifié à la lumière que ce n'était pas une fausse coupure, il le fourra dans son sac.

« C'est entendu. Allons-y. Voie express numéro 3. Mais c'est sûr, il y aura des embouteillages bien embêtants. Et puis, entre Yôga et Ikijiri, il n'y a pas de sortie. Pas de toilettes publiques. Donc, si vous avez besoin d'y aller, il vaudrait mieux le faire avant.

— Ça va. Allez-y, démarrez. »

Le chauffeur traversa l'enchevêtrement des rues résidentielles et déboucha sur le périphérique numéro 8. Puis il prit la direction de Yôga sur la voie encombrée. Pendant tout ce temps, ils n'échangèrent pas un mot. Le chauffeur écoutait sans arrêt des informations à la radio. Aomamé était plongée dans ses pensées. Lorsqu'ils parvinrent près de l'entrée de la voie express, le chauffeur diminua le volume de la radio et demanda :

« Je parle peut-être pour ne rien dire, madame, mais, est-ce que vous feriez un travail particulier ?

— Détective dans une compagnie d'assurances, répondit Aomamé sans hésitation.

— Détective dans une compagnie d'assurances, répéta le chauffeur, en prononçant les mots avec précaution, comme s'il goûtait un mets inconnu.

— Je cherche des preuves dans une affaire d'escroquerie à l'assurance, dit Aomamé.

— Ah…, fit le chauffeur d'un air admiratif. Et il y a donc un lien entre une escroquerie à l'assurance et la voie express numéro 3…

— Exactement.

— Comme dans le film.

— Ah bon, et lequel ?

— Un très vieux film. Avec Steve McQueen. Euh… le titre m'échappe.

— *L'Affaire Thomas Crown*, dit Aomamé.

— Voilà, c'est ça. Faye Dunaway était détective dans une compagnie d'assurances. Spécialiste des assurances contre le vol. Et Steve McQueen un supermilliardaire, et, par hobby, il commettait des délits. C'était un film intéressant. J'étais au lycée quand je l'ai vu. Ah, et puis, j'aimais bien la musique. Très chic.

— Michel Legrand. »

Le chauffeur fredonna les quatre premières mesures. Puis il jeta un œil dans son rétroviseur et examina encore une fois le visage d'Aomamé.

« Madame, il me semble que vous avez quelque chose qui rappelle un peu Faye Dunaway, non ?

— Je vous remercie », dit Aomamé. Elle dut faire un effort pour cacher le petit sourire qui lui vint aux lèvres.

Comme l'avait pronostiqué le chauffeur, les embouteillages étaient terribles sur la voie express numéro 3. À peine avaient-ils progressé sur une centaine de mètres que les bouchons commencèrent. Des encombrements splendides qui auraient mérité d'être inscrits comme exemples. Mais c'était précisément ce que souhaitait Aomamé. Même tenue, même route, même embouteillage. Il était regrettable que la radio ne diffuse pas la *Sinfonietta* de Janáček, regrettable aussi que la qualité musicale de la radio du taxi ne soit pas à la hauteur de celle de la Toyota Crown Royal Saloon, mais bon, il ne fallait pas trop en demander.

Coincée entre des camions, la voiture avançait très lentement. Ils

restaient longuement immobilisés à un endroit, puis soudain avançaient un peu. Sur la file voisine, le jeune chauffeur du camion frigorifique profitait de chaque arrêt pour lire avidement une revue de mangas. Dans une Toyota Corona Mark II de couleur crème, un homme et une femme d'âge moyen, le visage renfrogné, regardaient fixement devant eux, sans jamais s'adresser la parole. Sans doute n'avaient-ils rien à se dire. Ou peut-être leur silence résultait-il de ce qu'ils venaient de se dire. Aomamé, profondément enfoncée dans son siège, s'absorbait dans ses pensées, le chauffeur du taxi écoutait attentivement la radio.

Jusqu'à ce qu'ils arrivent finalement à l'endroit où était indiqué « Komazawa », la voiture avança vers Sangenjaya en se traînant comme un escargot. Aomamé levait de temps à autre la tête et contemplait le paysage par la fenêtre. C'est la dernière fois que je le vois, se disait-elle. Je vais aller quelque part très loin. Mais même cette pensée ne lui faisait pas aimer les rues de Tokyo. Tous les bâtiments le long de la voie express étaient laids, salis et noircis par les gaz d'échappement, partout placardés de publicités criardes. Cela la déprimait de voir un tel paysage. Pourquoi fallait-il que les hommes aient construit des lieux aussi démoralisants ? Bien sûr, le monde ne pouvait pas être d'une beauté absolue partout, jusque dans ses moindres recoins. Mais devait-on pour autant le rendre aussi laid ?

Peu après, un endroit familier entra enfin dans son champ visuel. L'endroit où elle était descendue du taxi l'autre fois. Là où le chauffeur mystérieux lui avait expliqué qu'il y avait un escalier d'urgence. Elle voyait vers l'avant de la voie le grand panneau publicitaire Esso. Le tigre, tout sourire, avait dans la patte un tuyau d'essence. C'était le même panneau que l'autre fois.

Mettez un tigre dans votre moteur.

Soudain, Aomamé se sentit la gorge sèche. Elle toussa, plongea la main dans son sac, en sortit une boîte de pastilles adoucissantes au citron. Elle en mit une dans sa bouche, rangea la boîte dans son sac. En même temps, elle agrippa avec force la crosse du Heckler & Koch. Elle vérifia de la main sa dureté et son poids. Oui, c'est bien ainsi, se dit Aomamé. La voiture avança encore un peu.

« Mettez-vous sur la file de gauche, dit Aomamé.

— Mais celle de droite roule plutôt mieux, protesta calmement le chauffeur. Et puis la sortie d'Ikijiri va se trouver sur la droite, c'est embêtant de se déporter maintenant sur la gauche… »

Aomamé ne tint pas compte de son objection. « Allez sur la gauche !

— Si vous le dites… », fit le chauffeur, résigné.

Il sortit la main de la fenêtre, fit signe au camion frigorifique derrière, et après s'être assuré que le chauffeur l'avait bien vu, il s'inséra dans la file de gauche. Après quoi le véhicule avança sur une cinquantaine de mètres avant de s'immobiliser.

« Ouvrez la portière, je descends ici.

— Descendre ? s'écria le chauffeur stupéfait. Vous voulez descendre ici ?

— Oui, je descends. J'ai quelque chose à faire ici.

— Mais enfin, madame, nous sommes en plein milieu de la voie express. C'est dangereux. Et d'ailleurs, ensuite, vous ne pourrez aller nulle part.

— Un peu plus loin il y a un escalier d'urgence, ça ira.

— Un escalier d'urgence ? ! » Le chauffeur secoua la tête. « J'en sais rien. Mais si on apprend que j'ai laissé descendre un client par ici, je vais me faire passer un savon par ma société. Et aussi par les contrôleurs de la voie express. Non, s'il vous plaît, ne me faites pas ça.

— Il faut absolument que je descende ici. C'est comme ça. » Aomamé sortit un autre billet de dix mille yens de son portefeuille et le tendit au chauffeur en le faisant claquer. « Je suis désolée de vous forcer. Tenez, pour la gêne. Vous ne dites rien et vous me laissez descendre ici. Je vous en prie. »

Le chauffeur ne toucha pas au nouveau billet. Mais il tira le levier et libéra l'ouverture automatique de la portière passager gauche.

« Je ne veux pas de cet argent. Ce que vous m'avez donné tout à l'heure suffit largement. Mais je vous en prie, faites attention. Il n'y a pas d'accotement, et c'est extrêmement dangereux pour un piéton de marcher là, même avec ces embouteillages.

— Merci », dit Aomamé. Après être descendue de la voiture, elle tapota sur la vitre du siège passager et lui fit signe de la baisser. Puis elle se pencha en avant et mit le billet dans la main du chauffeur.

« Je vous en prie, gardez-le. Ne vous en faites pas. L'argent, j'en ai bien trop. »

Le chauffeur regarda tour à tour le billet et le visage d'Aomamé.

Aomamé dit : « Si on vous reproche quoi que ce soit, la police ou votre société, vous n'aurez qu'à raconter que je vous ai menacé avec un pistolet. Et donc, que vous n'y pouviez rien. Comme ça on ne pourra pas vous en tenir rigueur. »

Le chauffeur semblait avoir du mal à assimiler ce qu'elle lui disait. Elle avait trop d'argent ? Menacé avec un pistolet ? Pour finir, il s'empara du billet. En refusant, il avait peut-être peur que ne survienne quelque chose d'encore plus incroyable.

Comme l'autre fois, elle avança en direction de Shibuya, en se glissant entre la cloison et la file de gauche des voitures. Il lui fallait parcourir une distance d'environ cinquante mètres. De l'intérieur de leur véhicule, les gens la suivaient du regard comme s'ils n'en croyaient pas leurs yeux. Mais, sans s'en préoccuper, Aomamé se déplaçait tête haute, très droite, à grandes enjambées, comme un mannequin sur un podium à Paris. Le vent soulevait ses cheveux. Les grosses voitures qui la croisaient à vive allure sur la voie opposée, dégagée, faisaient trembler le sol. Le panneau publicitaire Esso grossissait de plus en plus, et enfin Aomamé atteignit l'aire d'arrêt d'urgence, celle de l'autre fois, qu'elle reconnut.

Le paysage environnant n'avait pas changé. Il y avait la barrière métallique, et, juste à côté, la boîte jaune dans laquelle se trouvait le téléphone de secours.

C'est ici que l'année 1Q84 a commencé pour moi, se dit Aomamé.

Après que j'ai descendu l'escalier d'urgence jusqu'à la nationale 246, le monde s'est modifié pour moi. Par conséquent, je vais essayer de descendre de nouveau ces marches. La dernière fois, c'était le début du mois d'avril, je portais mon manteau beige. À présent, nous sommes dans les premiers jours de septembre et un manteau serait trop chaud. Mais à part ce vêtement, je porte exactement la même tenue. Je suis habillée exactement comme lorsque j'ai tué ce type insignifiant, qui travaillait dans le pétrole, dans un hôtel de Shibuya. Tailleur Junko Shimada, chaussures à talons Charles Jourdan. Chemisier blanc. Collant, soutien-gorge blanc à armature. J'avais remonté ma minijupe pour escalader la barrière métallique, et de là j'avais descendu l'escalier.

Je vais essayer de refaire la même chose. J'agis là par pure curiosité. Sur les mêmes lieux que l'autre fois, avec la même tenue, en faisant les mêmes gestes, je veux juste savoir ce qui arrivera. Non pas que j'espère être sauvée. Je n'ai pas peur de mourir. Quand la mort se présentera, je n'hésiterai pas. J'irai à elle avec un petit sourire.

Mais Aomamé ne voulait pas mourir en restant dans l'ignorance, sans comprendre l'origine des événements. Elle voulait tenter tout ce qui était en son pouvoir. Si ses efforts échouaient, elle serait obligée de se résigner. Mais, au moins, elle aurait tout essayé. C'était sa façon d'être.

Aomamé se pencha au-dessus de la barrière métallique.

Il n'y avait pas d'escalier.

Elle chercha tant et plus, en vain. L'escalier d'urgence avait disparu.

Aomamé se mordit les lèvres, se tordit le visage.

Elle ne s'était pas trompée de lieu. C'était bien l'aire d'arrêt d'urgence de l'autre fois. Le paysage environnant était le même, elle avait devant elle le panneau publicitaire Esso. Dans le monde de l'année 1984, existait là un escalier d'urgence. Grâce aux explications de l'étrange chauffeur de taxi, Aomamé avait réussi à le trouver aisément. Puis elle était passée par-dessus la barrière et avait descendu les marches. Mais, dans le monde de l'année 1Q84, l'escalier d'urgence n'existait plus.

La sortie était bouchée.

Une fois que son visage eut repris son aspect normal, Aomamé examina attentivement les alentours, étudia de nouveau la publicité Esso. Le tigre tenait dans la patte le tuyau d'essence, sa queue était relevée en boucle, il souriait, l'air heureux. Au comble du bonheur. Comme s'il lui était impossible de connaître plus grande satisfaction.

Évidemment, pensa Aomamé.

Mais oui, je le savais depuis le début. Dans la suite de l'hôtel Ôkura, avant que sa main ne lui prodigue la mort, le leader l'avait dit très clairement. Il n'y a pas de chemin pour revenir de 1Q84 à 1984. Aucune porte ne s'ouvre de ce monde vers l'autre.

Mais Aomamé devait impérativement vérifier la réalité des faits de ses propres yeux. C'était sa « nature ». Maintenant elle savait. Fin. La démonstration est achevée. CQFD.

Aomamé s'adossa à la barrière, leva les yeux vers le ciel. Un temps irréprochable. Sur ce bleu profond s'étiraient quelques nuages fins, rectilignes. L'horizon se dévoilait jusqu'à l'infini. Comme si ce n'était pas un ciel citadin. Mais la lune était invisible. Où était-elle donc allée ? Oh, et puis, que m'importe. La lune est la lune. Moi, je suis moi. À chacun sa façon de vivre, à chacun son plan.

Faye Dunaway aurait sans doute sorti une mince cigarette et l'aurait allumée calmement avec un briquet. Elle aurait élégamment plissé les yeux. Mais Aomamé ne fumait pas et n'avait pas de briquet. Dans son sac, il y avait des pastilles au citron contre la toux. Et, en prime, son automatique 9 mm et son pic à glace spécial qui avait jusqu'à ce jour plongé dans la nuque d'un certain nombre d'hommes. L'un comme l'autre probablement plus meurtriers que le tabac.

Elle contempla les files de voitures prises dans les embouteillages. Les gens, dans leur véhicule, la fixaient avidement. Forcément. Ce n'était pas fréquent de voir un citoyen ordinaire marcher sur une autoroute urbaine. Encore moins une jeune femme. De surcroît, en minijupe, talons aiguilles, lunettes de soleil vertes, un petit sourire aux

lèvres. Comment ne pas la regarder ?

Parmi les véhicules immobilisés, la plus grande partie était des gros camions. Qui, depuis diverses provenances, transportaient des marchandises jusqu'à Tokyo. Peut-être les chauffeurs avaient-ils passé la nuit au volant. À présent, ils étaient bloqués dans les fatidiques bouchons du matin. Ces hommes en avaient assez. Ils étaient fatigués. Ils avaient envie de se baigner, de se raser, de se coucher, de dormir. Tels étaient leurs uniques souhaits. Ils regardaient Aomamé d'un œil vague, un peu comme s'il s'était agi d'un animal rare. Ils étaient trop épuisés pour se sentir activement concernés par quoi que ce soit.

Parmi ces camions, telle une antilope souple qui se serait faufilée au milieu d'un troupeau de frustes rhinocéros, se mêlait un coupé Mercedes-Benz argenté. La voiture paraissait neuve, et sa belle carrosserie étincelait sous les rayons du soleil matinal. Les enjoliveurs étaient assortis à la couleur de la carrosserie. La conductrice, une femme élégante, d'âge moyen, avait baissé la vitre et regardait fixement du côté d'Aomamé. Elle portait des lunettes de soleil Givenchy. On voyait ses mains posées sur le volant. Un anneau brillait.

Elle paraissait très gentille. Et semblait s'inquiéter pour Aomamé. Que faisait donc cette jeune femme élégante, seule, sur une autoroute urbaine ? Que lui était-il arrivé ? se demandait-elle. On aurait dit qu'elle adressait la parole à Aomamé. Peut-être lui proposait-elle de l'emmener quelque part si elle le désirait.

Aomamé retira ses Ray-Ban et les glissa dans la poche de poitrine de sa veste. Plissant les yeux sous la vive lumière du soleil matinal, elle se frotta du doigt les ailes du nez, là où avait pesé la monture des lunettes. Elle humecta du bout de la langue ses lèvres sèches. Elle sentit faiblement le goût du rouge à lèvres. Elle leva la tête vers le ciel totalement dégagé, puis regarda à ses pieds pour plus de sûreté.

Elle ouvrit son sac à bandoulière et en sortit calmement son Heckler & Koch. Elle laissa retomber le sac à ses pieds pour avoir les deux mains libres. De la main gauche, elle ôta le cran de sécurité, tira la glissière, introduisit la cartouche dans la chambre. Cette série d'actions s'effectua rapidement, avec précision. Elles produisirent de jolis sons vifs. Elle agita légèrement la main, s'assurant du poids de son arme ; 480 grammes pour le pistolet lui-même, sans compter les sept balles. Ça va, elles sont bien là. Elle était capable de sentir la différence de poids.

Un petit sourire flottait encore sur les lèvres d'Aomamé. Les gens gardaient les yeux rivés sur ses mains. Ils l'avaient vue sortir son arme de son sac, mais personne ne paraissait étonné. Du moins, personne ne

manifestait de surprise. Peut-être n'avaient-ils pas compris que c'était un véritable pistolet. Mais si, il est vrai, songea Aomamé.

Après quoi, Aomamé leva la crosse et enfonça le canon dans sa bouche en le dirigeant droit vers le cerveau. Vers le labyrinthe gris qui abritait sa conscience.

Elle n'a pas besoin de réfléchir aux mots d'une prière, ils sortent automatiquement. Le canon toujours plongé dans la bouche, elle les récite à toute allure. Personne n'aura perçu ce qu'elle a dit. Qu'importe. Du moment que Dieu l'a entendue. Ces mots que prononçait sa bouche, la petite Aomamé ne pouvait pas bien les comprendre. Mais cette suite de mots était gravée au plus profond d'elle-même. Avant le déjeuner, à l'école, il fallait absolument qu'elle les récite. À haute voix. Elle ne devait pas se soucier que les autres autour d'elle la regardent d'un air curieux ou ricanent. L'important, c'est que Dieu te regarde. Personne ne peut échapper à Son regard.

Big Brother te regarde.

Jéhovah, qui êtes aux cieux. Que Votre Nom soit sanctifié, que Votre Royaume advienne pour nous. Pardonnez-nous nos nombreux péchés. Apportez-nous le bonheur tout au long de notre modeste marche. Amen.

La femme élégante qui agrippait le volant de sa Mercedes-Benz toute neuve avait toujours les yeux braqués sur Aomamé. Il semblait qu'elle – comme les autres – ne saisissait pas vraiment la signification du pistolet qu'Aomamé avait en main. Si elle avait compris, pensait Aomamé, elle aurait sans doute détourné les yeux. Si elle voit mon cerveau s'éparpiller, elle ne pourra sûrement plus rien avaler aujourd'hui, ni au déjeuner, ni au dîner. Aussi, détourne les yeux, c'est pour ton bien que je te le dis, déclara sans parler Aomamé à l'adresse de la femme. Non, je ne suis pas en train de me brosser les dents. J'ai plongé dans la bouche le canon d'un automatique de marque allemande, un Heckler & Koch. Ma prière est achevée. Tu comprends, je crois, ce que cela signifie.

Conseil de ma part. Important conseil. Détourne les yeux, ne vois rien, continue à conduire ton coupé argenté Mercedes flambant neuf, et rentre chez toi. Chez toi, dans ta jolie maison où se trouvent ton précieux mari et tes chers enfants, et continue à vivre ta vie paisible. Quelqu'un comme toi n'a pas besoin de voir ce spectacle. Ceci est un véritable et hideux pistolet. Chargé de sept balles abominables de 9 mm. Et, comme l'a dit Anton Tchekhov, dès qu'une arme apparaît

dans une histoire, il faut bien que, à un moment donné, elle serve. Tel est le sens des histoires.

Mais cette femme ne détournait toujours pas les yeux d'Aomamé. En désespoir de cause, celle-ci agita légèrement la tête. Désolée, je ne peux pas attendre plus longtemps. *Time is up*. Le spectacle commence.

Mettez un tigre dans votre moteur.

« Hoo hoo, fit le Little People accompagnateur.

— Hoo hoo, reprirent en chœur les six autres.

— Tengo », dit Aomamé. Puis elle pressa fortement la détente.

24
Tengo

Tant qu'il y a de la chaleur

TENGO SE DIRIGEAIT VERS TATEYAMA, dans le train express qui avait quitté la gare de Tokyo dans la matinée. À l'arrêt de Tateyama, il descendit et prit un omnibus pour Chikura. C'était une belle matinée ensoleillée. Il n'y avait pas de vent, et pour ainsi dire pas de vagues sur la mer. Tengo avait bien fait d'enfiler une légère veste de coton sur sa chemise à manches courtes car l'été s'éloignait déjà. Il fut surpris de constater comme cette bourgade du bord de mer était peu animée, à présent que les baigneurs avaient disparu. On se croirait presque dans la ville des chats, se dit-il.

Après avoir déjeuné simplement à côté de la gare, il prit un taxi. Il était un peu plus d'une heure lorsqu'il arriva à l'hôpital. Il fut accueilli à la réception par la même infirmière. C'était elle qui lui avait téléphoné la nuit précédente. Mme Tamura. Elle se souvenait de lui et lui parut légèrement plus aimable que l'autre fois. Elle eut même un léger sourire. Les vêtements corrects qu'il portait y étaient peut-être pour quelque chose.

Elle l'entraîna d'abord vers la salle à manger et lui proposa de prendre du café. « Voulez-vous attendre un peu ici, je vous prie. M. le professeur va bientôt arriver », lui dit-elle. Une dizaine de minutes plus tard, le médecin responsable s'approcha en s'essuyant les mains avec une serviette. Il paraissait avoir la cinquantaine. Quelques fils blancs se mêlaient à ses cheveux raides. Apparemment, il avait été occupé à quelque tâche ailleurs car il ne portait pas de blouse blanche. Avec son allure sportive, son sweat gris et son pantalon assorti, ses chaussures de jogging usées, il donnait moins l'impression d'un médecin que d'un entraîneur universitaire qui n'aurait jamais réussi à dépasser la deuxième division.

Le médecin lui dit à peu près la même chose que la veille au téléphone. Pour le moment, malheureusement, ils étaient médicalement impuissants, expliqua-t-il d'un air de regret. Son émotion semblait visiblement sincère.

« À mon avis, le seul moyen qui reste pour lui redonner le désir

de vivre, c'est que vous, son fils, lui parliez directement.

— Est-ce que mon père m'entendra si je lui parle ? » demanda Tengo.

Le médecin eut l'air embarrassé. Il but un peu de son thé vert refroidi. « Honnêtement, je n'en sais rien. Votre père est dans le coma. Il ne réagit absolument pas. Mais il y a des cas pour lesquels des patients, même plongés dans un coma profond, perçoivent les voix. Et parfois, dans une certaine mesure, ils comprennent ce qui se dit.

— Mais on ne peut pas en être certain ?

— Non.

— Je pourrai rester jusqu'à six heures et demie environ, déclara Tengo. Je tiendrai compagnie à mon père et je tâcherai de lui parler.

— Si vous constatez une réaction, faites-le-moi savoir, dit le médecin. Je suis toujours dans les parages. »

Une jeune infirmière conduisit Tengo dans la pièce où l'on avait installé son père. Son badge indiquait qu'elle se nommait Adachi. Le père avait été transféré dans une chambre individuelle du nouveau bâtiment. Celui destiné aux malades les plus gravement atteints. Le mécanisme avait avancé d'un cran. Il n'y avait rien au-delà. C'était une chambre austère, longue et étroite, dont le lit occupait presque la moitié de la superficie. De l'autre côté de la fenêtre, s'étendait la pinède plantée pour servir de brise-vent. Le bois touffu et enchevêtré constituait une enceinte qui séparait l'hôpital du monde des vivants. Lorsque l'infirmière fut sortie, Tengo se retrouva seul avec son père qui dormait profondément, le visage tourné vers le plafond. Tengo s'assit sur un petit tabouret en bois placé à côté du lit et l'observa.

À son chevet était installé le dispositif de goutte-à-goutte. Du liquide se répandait d'un sac en plastique au travers d'un tuyau jusqu'à une veine de son bras. Un tube avait été également enfoncé dans l'urètre. Mais la quantité d'urine évacuée était étonnamment faible. Son père paraissait s'être encore rétréci depuis la dernière fois. Son menton et ses joues décharnées étaient hérissés de poils blancs de deux jours. Ses yeux s'enfonçaient plus profondément dans leurs orbites. Au point que Tengo se demanda si l'on ne devrait pas les tirer vers l'avant avec un instrument spécial. Les paupières, comme des volets abaissés, recouvraient étroitement les orbites. La bouche était un peu entrouverte. Tengo n'entendait pas son père respirer, mais, en approchant l'oreille, il put percevoir un très léger souffle. Il y avait sans doute là, bien cachée, une vie qui s'accrochait du mieux qu'elle pouvait.

Tengo jugea terriblement réaliste ce que le médecin lui avait dit

la veille au téléphone : « Comme un train qui ralentit peu à peu quand il approche de la gare. » Le train de son père décélérait peu à peu, et il attendait, une fois la force d'inertie épuisée, de pouvoir s'immobiliser tranquillement au milieu d'un vaste champ vide. Sa seule consolation était qu'il n'y avait plus un seul passager à l'intérieur. Ainsi, personne ne se plaindrait que sa course se soit achevée.

Il faut que je lui dise quelque chose, songea Tengo. Mais il ne savait pas de quoi parler, de quelle façon, et sur quel ton. Rien ne lui venait.

« Papa », murmura-t-il. Mais il n'y eut pas d'autres mots ensuite.

Il se leva du tabouret, s'approcha de la fenêtre, contempla le jardin aux pelouses bien entretenues et le ciel immense qui s'étendait au-dessus de la pinède. Perché sur une haute antenne, un corbeau se chauffait au soleil en observant pensivement les alentours. Au chevet du lit était posé un transistor muni d'un réveille-matin, mais son père n'avait plus besoin d'aucun de ces appareils.

« C'est moi, Tengo. Je viens juste d'arriver de Tokyo. Tu m'entends ? » lui demanda-t-il en restant à côté de la fenêtre. Il n'y eut aucune réaction. Après que sa voix eut fait momentanément vibrer l'air, elle fut absorbée sans laisser de traces dans le vide qui avait pris possession de la chambre.

Cet homme va mourir, songea Tengo. Il le comprenait en voyant ses yeux enfoncés à l'extrême. Il a décidé que sa vie devait se terminer. Puis il a fermé les yeux et s'est profondément endormi. Aucune parole, aucun encouragement ne pourra vraisemblablement briser sa décision. Du point de vue médical, il vit encore. Mais lui-même en a terminé. Il n'y a plus en lui de raison ni de volonté de rester en vie. Tengo ne pouvait que respecter les désirs de son père et le laisser mourir en paix. Son visage est extrêmement calme. On dirait qu'il ne souffre pas. C'est la seule consolation, comme l'avait dit le médecin au téléphone.

Pourtant, Tengo devait parler à son père. D'abord, parce qu'il l'avait promis au médecin. Cet homme lui avait paru avoir bien pris soin de son père. Et aussi pour une autre raison. C'était une question de courtoisie – même si l'expression n'était pas la plus appropriée. Pendant très longtemps, Tengo n'avait pas véritablement parlé à son père. Même pour une simple conversation. La dernière fois qu'il avait eu avec lui une espèce d'échange, il était encore collégien. Ensuite, Tengo s'était éloigné de la maison et, quand il y revenait, il s'arrangeait pour éviter de se retrouver en tête à tête.

Mais cet homme, à présent plongé dans un coma profond, s'apprêtait à mourir en silence sous ses yeux. Il avait plus ou moins

avoué à Tengo qu'il n'était pas son véritable père. Il avait enfin pu se décharger de son fardeau. Il en paraissait quelque peu soulagé. L'un et l'autre, nous avons enfin déposé notre bagage. Juste à temps.

C'était cet homme qui avait accepté de reconnaître Tengo comme son fils pour l'état civil, bien qu'ils n'aient sans doute pas eu de lien de sang, qui s'était occupé de lui jusqu'à ce qu'il soit en âge de gagner sa vie. Tengo se sentait son obligé. Il était donc de son devoir, pensait-il, de lui faire un exposé sommaire sur la façon dont il avait vécu jusqu'à ce jour, sur ce à quoi il avait réfléchi jusque-là. C'est ce qu'estimait Tengo. Non, en fait, il ne s'agissait pas d'un devoir. C'était vraiment *une question de courtoisie*. Et cela n'avait pas de rapport avec le fait que ce qu'il dirait parvienne ou non aux oreilles de son père, que cela lui soit utile ou non.

Tengo se rassit sur le tabouret à côté du lit et commença à raconter les grandes lignes de sa vie. Il commença par son entrée au lycée et le moment où il avait vécu à la pension de la section de judo, quand il avait quitté le foyer paternel. À partir de là, il n'y avait pratiquement plus eu de contacts entre eux. Aucun des deux ne s'était plus intéressé à ce que l'autre faisait. Tengo se dit qu'il fallait donc à présent qu'il comble ce grand vide du mieux possible.

Pourtant, il n'avait rien de spécial à raconter sur cette époque. Il était entré dans un lycée privé, dans la préfecture de Chiba, dont l'équipe de judo jouissait d'une bonne réputation. Il aurait facilement pu aller dans un lycée d'un niveau plus élevé, mais celui-là lui offrait les conditions les plus avantageuses. Il était exonéré des frais de scolarité, sans compter qu'il bénéficiait du logement et de trois repas par jour. Tengo devint le meilleur des judokas de son lycée. Il étudiait durant ses pauses (dans ce lycée, il restait facilement au top de la classe même sans travailler très assidûment). Pendant ses vacances, il se faisait de l'argent de poche grâce à de petits travaux physiques avec les camarades de son équipe. Avec ses multiples tâches, ses journées étaient surchargées, il courait contre le temps du matin au soir. En dehors du fait qu'il était débordé, il n'avait rien à raconter sur ses trois années de lycée. Il n'avait pas été spécialement heureux et ne s'était pas véritablement fait d'amis. À l'école aussi les règles étaient très nombreuses, ce qui ne lui convenait pas. Il se mettait au diapason de ses camarades de judo, mais, au fond, il ne s'entendait pas avec eux. S'il se montrait honnête, il savait qu'il ne s'était jamais donné à fond dans aucun tournoi. Il lui fallait seulement obtenir de bons résultats lors de ces compétitions afin de s'assurer sa subsistance. Par conséquent, il s'entraînait sérieusement pour ne pas décevoir son

entourage. Mais rien de plus. Le judo, pour lui, était moins un sport qu'un moyen pratique de survivre. Ce serait aussi, à terme, une façon correcte de gagner sa vie. C'est ainsi qu'il passa ses trois années de lycée, dans l'espoir de finir ses études au plus vite, pour vivre enfin de manière plus authentique.

Et pourtant, une fois à l'université, il mena pour l'essentiel la même vie qu'au lycée. En effet, en poursuivant son activité sportive, il bénéficiait de la pension et n'avait donc à se soucier ni de son logement ni de sa nourriture (même si la qualité en était des plus médiocres). Sa bourse ne lui suffisait pas pour vivre. Il était bien obligé de continuer le judo. Bien entendu, ce qu'il étudiait principalement, c'étaient les mathématiques. Comme il était consciencieux, il eut aussi de bons résultats à l'université et son professeur l'encouragea à poursuivre en doctorat. Mais en troisième ou quatrième année d'études, Tengo perdit soudain l'enthousiasme pour les mathématiques en tant que science. Les maths en elles-mêmes lui plaisaient toujours, mais il n'était absolument pas disposé à se lancer dans la recherche. C'était comme pour le judo. Il était très bon comme amateur, mais il n'avait pas assez de désir ou de goût pour y consacrer sa vie. Lui-même en avait conscience.

Quand son intérêt pour les mathématiques s'affaiblit alors qu'il allait bientôt achever ses études, qu'il n'avait de surcroît plus de raison de continuer le judo, Tengo en vint à ne plus savoir du tout que faire désormais et quelle voie suivre. Il avait l'impression que sa vie s'était vidée de son noyau. Il en avait toujours été ainsi, mais jusque-là on attendait et même on exigeait quelque chose de lui. Sa vie avait du sens. Une fois que ces exigences ou ces attentes eurent disparu, il ne resta plus rien qui valait la peine d'être mentionné. Pas de but. Pas un seul ami. Il demeurait dans le calme d'une sorte de bonace, incapable de se concentrer vraiment sur quoi que ce soit.

Il eut quelques petites amies durant ses années d'étudiant, et fit l'expérience des relations sexuelles. Au sens courant du terme, Tengo n'était pas beau, il n'était pas sociable, sa conversation pas particulièrement amusante. Il était perpétuellement à court d'argent, et son apparence vestimentaire était peu flatteuse. Pourtant, de même que des papillons de nuit, à l'odeur, s'approchent de certains végétaux, une certaine catégorie de femmes étaient attirées par Tengo. Et même très fortement.

Il découvrit cet état de fait aux alentours de ses vingt ans (c'est à cette même époque qu'il commença à perdre sa passion pour les mathématiques). Sans que lui-même ne fasse rien, des femmes, sur lesquelles Tengo exerçait un intérêt particulier, cherchaient à se

rapprocher de lui. Elles voulaient être prises dans ses bras vigoureux. Ou, du moins, elles n'auraient pas dit non. Au début, il ne comprenait pas très bien le pourquoi d'un tel mécanisme et s'en trouvait très embarrassé. Une fois qu'il eut assimilé la chose, il devint expert à utiliser ce talent au mieux. Et ensuite, Tengo ne manqua presque jamais de compagnie féminine. Mais il ne tomba jamais vraiment amoureux de ces femmes-là. Elles étaient pour lui de simples fréquentations. Il faisait l'amour avec elles. Ils remplissaient leurs vides respectifs. C'était tout. Le plus étrange était que, pas une seule fois, il n'eut le cœur embrasé par ces femmes qui s'entichaient de lui.

Tel fut le rapport que Tengo exposa à son père inconscient. Au début, il parla lentement, en choisissant ses mots, puis l'aisance lui vint et, à la fin, il fit même entrer un peu d'enthousiasme dans son discours. Même sur les questions sexuelles, il s'expliqua le plus honnêtement qu'il put. Il avait compris qu'il aurait été ridicule de se sentir gêné. Son père était là, toujours dans la même position, totalement immobile, plongé dans son profond sommeil. Sa respiration ne s'était pas modifiée.

À trois heures, une infirmière vint changer la poche en plastique du goutte-à-goutte, elle installa une nouvelle poche pour l'urine et mesura sa température. Entre trente et quarante ans, solidement bâtie, une poitrine volumineuse. Son badge portait le nom d'Ômura. Un stylo bille était enfoncé dans ses cheveux attachés très serrés.

« Rien de particulier ? demanda-t-elle à Tengo en notant avec ce stylo bille des chiffres sur une chemise.

— Non, rien, il dort toujours, répondit Tengo.

— S'il y a du nouveau, appuyez sur ce bouton. » Elle lui montra le bouton d'appel du chevet. Puis elle enfonça de nouveau le stylo bille dans ses cheveux.

« D'accord. »

Peu après son départ, quelqu'un frappa à la porte, et le visage de Mme Tamura, l'infirmière aux lunettes, apparut dans l'embrasure.

« Est-ce que vous n'aimeriez pas manger quelque chose ? Allez donc vous restaurer.

— Merci. Mais je n'ai pas encore faim, répondit Tengo.

— Comment va votre père ? »

Tengo eut un signe de la tête. « Je lui parle sans arrêt. Mais je ne sais pas très bien s'il m'entend.

— C'est une bonne idée de lui parler », dit-elle. Puis elle eut un sourire encourageant. « Allons, je suis sûre que votre père vous entend. »

Elle referma la porte sans bruit. Dans la chambre exiguë, Tengo et son père se retrouvaient de nouveau seuls.

Tengo continua de parler.

Une fois son diplôme de l'université en poche, il enseigna les mathématiques dans une école préparatoire de Tokyo. Désormais, il n'était plus un mathématicien de génie au futur prometteur ni un judoka plein d'avenir. Juste un chargé de cours. Mais Tengo était heureux. Il pouvait enfin respirer. C'était la première fois de sa vie qu'il ne craignait plus de gêner quiconque et qu'il pouvait vivre seul et libre.

Il commença peu après à écrire des romans. Il rédigea un certain nombre d'ouvrages, qu'il soumit au comité de lecture du prix des nouveaux auteurs. C'est ainsi qu'il fit la connaissance de Komatsu, un éditeur très original, qui le chargea de la réécriture de *La Chrysalide de l'air*, l'œuvre d'une jeune fille de dix-sept ans, Fukaéri, de son vrai nom Ériko Fukada. Fukaéri avait créé l'histoire mais comme elle n'était pas capable d'écrire correctement, c'est Tengo qui le fit à sa place. Il s'en sortit brillamment, le texte fut couronné par le prix des nouveaux auteurs, puis publié sous forme de livre, lequel devint un best-seller. *La Chrysalide de l'air* fut rejetée par le comité de sélection du prix Akutagawa, à cause de sa trop grande popularité. Mais le livre se vendit très bien et, pour reprendre l'expression franche de Komatsu, « le prix, on s'en fichait ».

Tengo n'était pas sûr que son père entende vraiment ce qu'il lui racontait. Même si c'était le cas, il ne savait pas s'il comprenait. Il ne manifestait aucune réaction. En admettant qu'il comprenne, il ignorait si son histoire l'intéressait. Peut-être que tout cela l'ennuyait. La vie des autres, ça va comme ça, laisse-moi donc dormir tranquillement. Voilà ce qu'il pensait peut-être. Tengo continua néanmoins à lui raconter ce qui lui venait à l'esprit. Qu'aurait-il pu faire d'autre dans cette chambre confinée ?

Le père ne faisait toujours pas le moindre mouvement. Ses yeux, au fond des orbites creusées, restaient étroitement clos. On aurait dit que ces orbites attendaient que tombe la neige et que sa blancheur les comble.

« Je ne dirais pas que tout va pour le mieux pour moi à présent, mais je crois que j'aimerais vivre de ma plume, si je le peux. Non pas en retravaillant les œuvres des autres, mais en écrivant ce que j'ai envie d'écrire moi-même, comme je le veux. Écrire, et en particulier des romans, c'est ce qui me convient. C'est bien d'avoir un but à

atteindre. Et cela m'est enfin devenu évident. Je n'ai encore rien publié sous mon nom, mais je crois que cela devrait se faire bientôt. Bien sûr, c'est un peu gênant de parler de soi ainsi, mais je pense que, comme écrivain, j'ai un certain talent. L'éditeur aussi a pas mal d'estime pour moi. Sur la question de l'écriture, je ne m'inquiète pas trop. »

Et puis, il semble que j'ai les qualités pour être un RECEIVER, devrais-je ajouter. Et que, je ne sais trop comment, j'ai réellement été entraîné dans le monde de la fiction que j'ai moi-même créée. Mais non, pas question de raconter ici des histoires aussi embrouillées. C'est une autre question. Il préféra changer de sujet.

« Mon plus gros problème, c'est que, jusqu'à présent, je n'ai jamais été capable d'aimer quelqu'un sérieusement. De toute ma vie, je n'ai aimé personne inconditionnellement. Je n'ai jamais senti que je pouvais m'abandonner. Pas une seule fois. »

En prononçant ces mots, il se demandait si ce pauvre vieillard, là, sous ses yeux, avait lui-même jamais aimé. Peut-être avait-il aimé sincèrement la mère de Tengo. Et c'était la raison pour laquelle il avait élevé le petit Tengo comme son propre fils, alors qu'il connaissait la vérité. Auquel cas, spirituellement, il avait eu une vie infiniment plus riche que la sienne.

« Il y a pourtant une exception, une petite fille dont je me souviens bien. Elle était dans la même classe que moi en troisième et quatrième année de primaire, à l'école d'Ichikawa. Oui, c'est une histoire qui remonte à vingt ans. J'ai été extrêmement attiré par cette fillette. Je n'ai cessé d'y penser et, encore maintenant, j'y pense souvent. Pourtant, je ne lui ai pratiquement pas parlé. En cours d'année, elle a changé d'école, et ensuite, je ne l'ai plus jamais revue. Mais récemment, il m'est arrivé quelque chose qui a fait que j'ai eu envie de me mettre à sa recherche. J'ai enfin compris que j'avais besoin d'elle. J'aurais tant à lui dire. Mais je n'ai pas réussi à la retrouver. J'aurais dû commencer beaucoup plus tôt. Peut-être qu'alors les choses auraient été plus simples. »

Tengo se tut un moment. Il attendait que tout ce qu'il venait de raconter trouve sa place dans la tête de son père. Ou plutôt, dans sa tête à lui. Après quoi, il poursuivit.

« Oui, j'ai été bien trop peureux. C'est pour la même raison que je n'ai pas fait de recherches sur notre état civil. Si je l'avais voulu, je serais arrivé facilement à savoir si ma mère était vraiment morte. Je n'avais qu'à aller à la mairie, consulter les registres, je l'aurais su tout de suite. J'ai vraiment voulu le faire plusieurs fois. Je suis même allé jusqu'à la mairie. Mais je n'ai pas pu demander les documents. J'avais

peur de ce que j'allais découvrir. Alors je me suis contenté d'attendre qu'un jour les choses s'éclaircissent naturellement. »

Tengo soupira.

« En tout cas, j'aurais dû chercher cette jeune fille beaucoup plus tôt. J'ai fait bien des détours. Mais je n'arrivais vraiment pas à m'y mettre. Je suis, comment dire, extrêmement timoré pour ce qui touche aux questions du cœur ! C'est mon point faible. »

Tengo se leva du tabouret, alla près de la fenêtre, contempla la pinède. Il n'y avait plus de vent du tout. On n'entendait plus le bruit des vagues. Une grosse chatte marchait dans le jardin. Elle avait le ventre qui pendait comme si elle attendait des petits. Elle se coucha au pied d'un arbre, allongea les pattes et commença à se lécher le ventre.

Restant adossé à la fenêtre, Tengo reprit :

« Enfin, cela mis à part, ma vie a commencé à se transformer ces derniers temps. Du moins j'en ai l'impression. Pour être honnête, je dirais que, pendant très longtemps, j'ai cru que j'avais de la rancune contre toi. Depuis tout petit, je pensais qu'il était inéquitable que je sois obligé de mener cette vie misérable et étriquée, que j'aurais dû vivre dans un milieu bien plus favorisé. J'en étais venu à éprouver que le traitement qui m'était fait était trop injuste. Tous mes camarades de classe avaient l'air de mener une vie heureuse et satisfaisante. Même ceux qui avaient moins de talents ou de qualités que moi vivaient incomparablement mieux. À cette époque, ah, j'ai vraiment prié pour que tu ne sois pas mon vrai père. J'imaginais toujours qu'il y avait eu une erreur quelque part, et que nous n'avions aucun lien de sang toi et moi. »

Tengo jeta encore une fois un coup d'œil par la fenêtre et regarda la chatte. Ignorant qu'elle était observée, elle léchait son ventre gonflé avec insouciance. Tengo continua à parler en la regardant.

« Je ne pense plus comme ça maintenant. Je ne réfléchis plus ainsi. J'estime que j'ai eu un père qui me convenait, dans le milieu qui me convenait. C'est la vérité. Pour dire les choses telles qu'elles sont, j'étais ridicule. J'étais nul. En un sens, j'avais fait de moi un raté. À présent, je le comprends bien. Quand j'étais petit, j'étais sûrement un génie en maths. Et j'étais persuadé d'avoir un immense talent. Tout le monde me portait attention, tout le monde me faisait les yeux doux. Mais, en fin de compte, c'étaient des talents qui n'ont connu aucun développement significatif. *Ils étaient seulement là*. Petit, j'étais très fort au judo. Dans les tournois départementaux, je m'en sortais bien. Mais quand il s'agissait d'une compétition de plus haut niveau, d'autres judokas étaient plus forts que moi. À l'université, je n'ai pas non plus été sélectionné pour la compétition nationale. Cela m'a fait un choc,

et, pendant un certain temps, je n'ai plus su qui j'étais. Évidemment. Puisque, en fait, je n'étais rien. »

Tengo déboucha la bouteille d'eau minérale qu'il avait emportée, en but une gorgée. Puis il se rassit sur le tabouret.

« Je l'ai déjà dit mais je te remercie. Je pense que je ne suis pas ton véritable enfant. J'en suis à peu près sûr. Et je te remercie de m'avoir élevé, moi qui n'étais pas ton fils. Ce ne doit pas être facile pour un homme seul de s'occuper d'un petit enfant. J'ai le cœur lourd quand je me souviens de la tournée de recouvrement de la redevance de la NHK dans laquelle tu m'entraînais. Ce ne sont que des mauvais souvenirs. Mais tu n'avais sûrement pas trouvé d'autre moyen de communiquer avec moi. Qu'est-ce que je peux dire ?… C'était *le mieux que tu pouvais faire*. Pour toi, cette tournée, c'était ton unique contact avec la société. Et tu voulais me le montrer. Maintenant, je peux le comprendre. Bien sûr, tu calculais aussi que tu récupérerais plus facilement l'argent de la redevance en étant accompagné d'un enfant. Mais il ne s'agissait pas seulement de ça. »

Tengo marqua de nouveau une courte pause, de manière que ses paroles pénètrent dans la tête de son père. Et, pendant ce temps, il mit de l'ordre dans ses pensées.

« Évidemment, lorsque l'on est un enfant, on ne comprend pas ce genre de choses. On est seulement honteux, on trouve que c'est pénible. Le dimanche, alors que tous les copains de la classe allaient s'amuser, moi, je devais faire cette tournée. J'en étais arrivé à détester le dimanche. À présent, je peux comprendre, dans une certaine mesure. Je n'irais pas jusqu'à dire que ce que tu faisais était juste. J'en ai été blessé. Pour un enfant, c'était dur. Mais bon, ce qui est fait est fait. Pas la peine de revenir là-dessus. En plus, grâce à ça, j'ai l'impression que je me suis endurci, d'une certaine manière. Vivre, ce n'est pas une partie de plaisir. Je l'ai appris grâce à ça. »

Tengo ouvrit grand les mains, contempla ses paumes un moment.

« Désormais, je continue à vivre, plus ou moins. Je pense que ce sera un peu mieux que jusqu'à présent, que je pourrai vivre sans faire autant de détours inutiles. Et toi, papa, désormais, qu'est-ce que tu voudrais faire ? Je n'en sais rien. Peut-être que tu aimerais rester comme tu es, tranquille, endormi pour toujours. Ne plus te réveiller. Si c'est ce que tu souhaites, c'est très bien. Si c'est ce que tu espères, je ne te dérangerai pas. Je te laisserai dormir profondément. En tout cas, c'est à peu près tout ce que je voulais te dire. Te dire ce que j'ai fait jusqu'à maintenant. Ce à quoi je pense à présent. Il se peut que tu n'aies pas eu envie d'écouter toutes mes histoires. Si c'est le cas, je suis désolé de t'avoir embêté. Quoi qu'il en soit, je n'ai rien à dire de plus.

Je ne vais plus te déranger. Après, tu pourras continuer à dormir autant que tu le voudras. »

Peu après cinq heures, Mme Ômura, l'infirmière au stylo bille planté dans les cheveux, revint. Elle vérifia le niveau du goutte-à-goutte. Cette fois, elle ne prit pas sa température.

« Y a-t-il eu un changement ?

— Rien de particulier. Il continue à dormir », dit Tengo.

L'infirmière hocha la tête. « Le médecin va venir tout de suite. Monsieur Kawana, jusqu'à quelle heure environ pouvez-vous rester ici ? »

Tengo jeta un œil à sa montre. « Je prends le train qui part juste avant sept heures. Donc je peux être là jusqu'à six heures et demie. »

Une fois que l'infirmière eut fini de prendre des notes, elle remit le stylo bille dans ses cheveux.

« Je lui parle sans arrêt depuis plusieurs heures. Mais il semble qu'il n'entende rien du tout », dit Tengo.

L'infirmière dit : « Lors de ma formation d'infirmière, on m'a enseigné une chose. C'est que les paroles claires font clairement vibrer les tympans. Dans les paroles claires, il y a une vibration claire. Que le contenu des paroles soit compris ou non par le patient, cela ne change rien au fait que le tympan, physiquement, est agité d'oscillations. Aussi, on nous enseigne à parler de cette façon, que les patients entendent ou pas. Quoi qu'on en pense, c'est utile, croyez-en mon expérience. »

Tengo réfléchit un instant. « Merci », dit-il. Mme Ômura eut un petit signe de tête et quitta la chambre d'un pas rapide.

Après quoi, Tengo et son père furent plongés dans un long silence. Tengo n'avait plus rien qui devait être dit. Mais le silence n'était pas déplaisant. La lumière de l'après-midi s'affaiblissait peu à peu, le crépuscule envahissait les alentours. Les derniers rayons du soleil présents dans la chambre s'en allèrent bientôt sans bruit, presque furtivement.

Et si je parlais à mon père du fait qu'il y a deux lunes, pensa soudain Tengo. Il ne lui en avait pas encore parlé. Que lui, Tengo, à présent, vivait dans un monde où brillaient deux lunes dans le ciel. Tengo avait envie de lui dire : « J'aurai beau regarder ce spectacle autant de fois que je le voudrai, il restera toujours aussi incroyable ! » Mais il sentit que ce serait inutile. Pour son père, le nombre de lunes qui brillaient dans le ciel était sans importance. Ce problème, Tengo devait y faire face seul.

Et puis, que, dans ce monde-ci (ou dans *n'importe quel monde*), il

n'y ait qu'une lune – ou deux, ou trois –, en fin de compte, Tengo était toujours absolument seul. Où était la différence ? Où que ce soit, Tengo n'était toujours que Tengo. Rien que le même homme seul, avec ses problèmes spécifiques, sa personnalité spécifique. Oui, la question essentielle n'était pas la lune. C'était lui.

Environ une demi-heure plus tard, Mme Ômura revint. Pour une raison ou une autre, il n'y avait plus de stylo bille enfoncé dans ses cheveux. Cela le tracassait, il ne savait pas pourquoi. Elle était accompagnée par deux employés, qui avaient apporté un lit mobile. Deux hommes trapus au teint bistré. Ils ne prononcèrent pas un mot. Ils semblaient étrangers.

« Monsieur Kawana, nous devons transporter votre père dans la salle d'examens. Voulez-vous bien attendre ici pendant ce temps ? » demanda l'infirmière.

Tengo regarda la pendule. « Il y a quelque chose qui ne va pas ? »

L'infirmière secoua la tête. « Non, non. Il faut simplement le transporter parce que, dans cette chambre, il n'y a pas les appareils nécessaires. Il n'y a rien de particulier. Ensuite, vous devriez pouvoir parler avec le médecin.

— D'accord. J'attends ici.

— Vous pourrez prendre du thé chaud à la salle à manger. Ce serait bien que vous vous reposiez un peu.

— Merci », répondit Tengo.

Les deux hommes transférèrent doucement le corps amaigri du père, muni de sa perfusion, sur le lit mobile. Ils sortirent dans le couloir en emportant la perche du goutte-à-goutte. Ils étaient très habiles. Et totalement muets.

« Cela ne prendra pas beaucoup de temps », ajouta l'infirmière.

Mais un bon moment après, le père n'était pas revenu. Les lumières du jour étaient toujours plus faibles. Mais Tengo n'alluma pas. Il avait l'impression que sinon quelque chose d'important risquerait d'être abîmé.

Le père avait laissé un creux dans le lit. Même s'il ne pesait pas très lourd, il y avait distinctement laissé son empreinte. La vue de cet affaissement donna à Tengo le sentiment d'avoir été laissé absolument seul dans ce monde. Il en venait même à craindre que, lorsque le soleil serait couché, une nouvelle aube ne surgisse pas.

Assis sur le tabouret, Tengo resta longuement plongé dans ses pensées, dans la même position, tandis que s'installait la pénombre qui préludait à la tombée de la nuit. Puis, soudain, il fut frappé par le fait qu'en réalité, il n'avait pas la moindre pensée. Il était seulement

enfoncé dans un vide sans objet. Il se leva lentement, se rendit à la salle de bains, se soulagea. Il se lava aussi le visage à l'eau froide. Il s'essuya avec une serviette, regarda son reflet dans le miroir. Se rappelant les paroles de l'infirmière, il alla à la salle à manger pour boire du thé vert.

Lorsqu'il revint vingt minutes plus tard, son père n'avait pas été ramené dans la chambre. À la place, sur le creux qu'il avait laissé dans le lit, était allongée une chose blanche inconnue.

Elle atteignait une longueur d'un mètre quarante ou un mètre cinquante, et ses formes dessinaient de jolies courbes moelleuses. Sa silhouette évoquait la coque d'une cacahuète, sa surface était couverte d'un doux duvet très court. Et ces minces plumes émettaient des scintillements faibles, réguliers et délicats. Qui la faisaient poudroyer en lueurs bleu pâle dans les ombres toujours plus opaques de la chambre. Elle s'était allongée en catimini sur le lit, comme pour combler temporairement le vide qu'avait laissé le père. Tengo s'immobilisa devant le seuil, la main posée sur la poignée de la porte, il resta un long moment à observer l'étrange silhouette duveteuse. Sa bouche dessinait comme des mouvements, pourtant les mots n'en sortaient pas.

Mais qu'est-ce que cette chose pouvait bien être ?

Tengo, pétrifié, s'interrogeait en plissant les yeux. Pour quelle raison a-t-elle pris la place de mon père ici ? Il avait compris au premier coup d'œil que ce n'était pas le médecin ou l'infirmière qui l'avait apportée. Autour d'elle flottait une atmosphère spéciale, en déphasage avec la réalité.

Tengo comprit subitement. C'était une *chrysalide de l'air*.

Dans le roman, il en avait fait la description très précise évidemment sans en avoir vu de ses yeux. Il n'avait jamais envisagé non plus que cette chose existait réellement. Pourtant, ce qui était là, c'était la chrysalide de l'air telle qu'il l'avait imaginée, telle qu'il l'avait décrite. Un violent sentiment de déjà-vu l'envahit, comme si des tenailles lui mordaient l'estomac. Tengo pénétra pourtant dans la chambre, ferma la porte. Mieux valait que personne ne voie ça. Puis il déglutit ce qui lui restait de salive dans la bouche. Cela fit un bruit peu naturel au fond de la gorge.

Tengo s'approcha lentement du lit. Restant à une distance d'un mètre environ, il observa soigneusement la chrysalide. Il constata qu'elle correspondait exactement à sa description. Avant de la dépeindre avec des mots, Tengo avait dessiné un croquis au crayon. Il

avait figuré visuellement l'image qu'il en avait. Ensuite seulement il l'avait traduite en mots. Cette image avait constamment été épinglée au mur, devant sa table de travail, alors qu'il travaillait à la réécriture du manuscrit. Pour l'allure générale, elle était plus proche d'un *cocon* que d'une chrysalide. Mais Fukaéri (et ensuite Tengo également) ne l'appelaient que sous ce nom : « la chrysalide de l'air ».

À cette période-là, Tengo y avait ajouté de nombreuses inventions de son cru. Par exemple, vers le milieu, un joli resserrement, et aux deux extrémités, des excroissances rondes et gonflées. Tout cela était le fruit des réflexions de Tengo. Dans le « dit » original de Fukaéri, cela n'existait pas. Pour Fukaéri, la chrysalide de l'air était seulement une chrysalide de l'air, quelque chose, pour ainsi dire, entre le concept et la représentation. Elle n'éprouvait pas le besoin de la caractériser avec des mots. Aussi Tengo avait-il dû imaginer de lui-même des formes précises. Et sur la chrysalide de l'air que Tengo voyait à présent, il y avait bien, au milieu, un resserrement, et, aux extrémités, de jolies excroissances.

C'est exactement la chrysalide que j'ai dessinée, que j'ai mise en texte, se dit Tengo. Comme pour les deux lunes dans le ciel. La forme à laquelle il avait appliqué ses mots, pour une raison ou pour une autre, était devenue réelle, jusque dans ses moindres détails. Causes et conséquences se mêlaient inextricablement.

L'étrange sensation que ses nerfs étaient tordus se propagea dans ses membres. Sa peau frémit, se hérissa. Il ne parvenait plus à distinguer les limites du monde réel et de la fiction. Jusqu'où cela appartient-il à Fukaéri, à partir d'où cela vient-il de moi ? Et à partir d'où est-ce de « nous » qu'il s'agit ?

Le long des contours, là où la courbe était la plus bombée, courait une fente sur toute la longueur. La chrysalide était sur le point de se déchirer. Un interstice d'environ deux centimètres s'était entrebâillé. Tengo n'avait qu'à se pencher un peu pour scruter l'intérieur. Mais il n'en avait pas le courage. Restant en observation, il s'assit sur le tabouret à côté du lit et s'efforça de régulariser son souffle en faisant monter et descendre légèrement ses épaules. La blanche chrysalide demeurait totalement immobile parmi ses doux clignotements. Semblable à une proposition mathématique qui attendait calmement que Tengo s'en approche.

Que pouvait-il donc y avoir à l'intérieur ?

Qu'est-ce qui allait lui être montré ?

Dans le roman, la fillette, le personnage principal, y découvre son double. DAUGHTER. Puis la fillette l'abandonne, s'enfuit seule de la communauté. Mais, à l'intérieur de la chrysalide de Tengo (il s'agissait

bien là de *sa propre* chrysalide, comprit-il intuitivement), qu'est-ce qui pouvait y être enfermé ? Quelque chose de bon ? De mauvais ? Quelque chose qui le guiderait ? Ou qui l'entraverait et le perdrait ? Et qui donc avait bien pu acheminer ici cette chrysalide de l'air ?

Tengo savait bien qu'il lui était demandé de se mettre en action. Mais il ne parvenait pas à rassembler son courage pour se lever et scruter l'intérieur de la chrysalide. Tengo avait peur. Que ce qui se trouvait là-dedans, quoi que ce soit, risque de le blesser. Que cela change sa vie en profondeur. À cette pensée, il se figeait, raide et pétrifié comme un homme acculé. C'était la même terreur qui l'avait empêché de rechercher l'état civil de ses parents, ou de se mettre en quête d'Aomamé. Il *ne voulait pas savoir* ce que contenait la chrysalide de l'air qui avait été déposée là à son intention. Il aurait voulu demeurer dans l'ignorance. Il aurait aimé sortir à l'instant de cette chambre et prendre le train pour rentrer à Tokyo. Et il aurait voulu s'enfuir dans son tout petit monde à lui, en fermant les yeux, en se bouchant les oreilles.

Mais Tengo comprenait aussi qu'il ne pouvait pas agir ainsi. Si je partais sans avoir vu ce qui est à l'intérieur de la chose, se disait-il, je le regretterais certainement tout le reste de ma vie. Si je détournais les yeux de cette *chose*, je ne pourrais jamais me le pardonner.

Tengo resta très longtemps assis sur son tabouret. Il était incapable d'aller de l'avant, tout autant incapable de reculer. Les mains croisées sur les genoux, il observait la chrysalide de l'air sur le lit, et, de temps à autre, jetait un coup d'œil à la fenêtre, dans une velléité de fuite. Le soir était déjà tombé, les ombres pâles du crépuscule enveloppaient la pinède. Il n'y avait toujours pas de vent. La mer était inaudible. Un calme étrange régnait. Alors que l'obscurité envahissait la chambre, les lueurs émises par la chose blanche se faisaient plus fortes, plus vives. Tengo sentait que cette chrysalide était un être vivant. Il y avait là les doux scintillements d'une vie. Qui exhalait une chaleur qui lui était propre, et des échos intimes.

Tengo finit par se décider, il se leva, se pencha au-dessus du lit. Il ne pouvait plus fuir. Il ne pouvait continuer à vivre en détournant le regard des événements qui se présentaient à lui, comme un enfant éternellement effrayé. Ce n'était qu'en connaissant la vérité qu'un homme conquérait ses forces authentiques. Quelle que soit cette vérité.

La fente sur la chrysalide était la même. L'interstice n'était ni plus large ni plus petit. Il plissa les yeux et ne discerna pourtant rien. L'intérieur était sombre et comme barré par une fine membrane.

Tengo disciplina son souffle, s'assura que ses doigts ne tremblaient pas. Puis il introduisit un doigt dans le mince espace, et comme lorsqu'on ouvre une porte à deux battants, il força et élargit délicatement l'échancrure des deux côtés. Cela se fit sans résistance, sans bruit, et cela s'ouvrit facilement. Comme si la chrysalide avait attendu que sa main l'ouvre.

Les douces lumières qu'émettait la chrysalide de l'air éclairèrent tendrement la cavité intérieure, on aurait dit des reflets de neige. L'intensité lumineuse était certes très faible mais il pouvait voir la silhouette allongée à l'intérieur.

Il vit une jolie fillette de dix ans.

Elle était plongée dans le sommeil. Elle portait une robe blanche toute simple, sans ornement, telle une chemise de nuit, et ses petites mains reposaient l'une sur l'autre sur sa poitrine plate. Tengo comprit au premier regard qui elle était. Un visage mince, une bouche qui dessinait une ligne droite, comme tracée à la règle. Une frange nette sur un front lisse au joli galbe. Un nez petit, dirigé vers le haut comme en quête de quelque chose, et, de part et d'autre, des pommettes légèrement écartées. Les paupières étaient closes. Il savait cependant à qui appartiendraient les yeux qui apparaîtraient quand elles s'ouvriraient. Comment ne l'aurait-il pas su ? Durant les vingt dernières années, il avait vécu en gardant toujours en lui l'image de cette fillette.

Aomamé, dit Tengo.

Elle était profondément endormie. Son sommeil était totalement naturel. Son souffle était ténu, à peine perceptible. Les battements de son cœur inaccessibles à l'oreille. Il n'y avait pas en elle la force de soulever les paupières. *Son temps* n'était pas encore venu. Sa conscience était ailleurs, quelque part en un lieu lointain. Pourtant, le mot que prononça Tengo réussit à faire légèrement vibrer les tympans de la fillette. C'était son nom.

Aomamé entendit cet appel dans son lieu lointain. Tengo, pensa-t-elle. Elle prononça distinctement son nom avec sa bouche. Mais ces syllabes ne firent pas bouger les lèvres de la fillette dans la chrysalide de l'air. Et elles n'atteignirent pas les oreilles de Tengo.

Tengo fixait inlassablement le visage de la fillette, qui respirait par tout petits souffles répétitifs, comme un être dont l'âme a été dérobée. Son visage semblait parfaitement paisible. On n'y décelait pas la moindre ombre de tristesse, de tourment ou d'inquiétude. Il semblait que ses jolies lèvres fines allaient s'ouvrir doucement là, tout

de suite, qu'il allait en sortir des mots pourvus de sens. Il semblait que ses paupières, là, tout de suite, allaient s'écarter. Tengo pria de toute son âme pour que cela advienne. Il n'avait pas en tête les mots d'une prière mais son cœur lança vers l'univers une prière sans forme. Il ne semblait pourtant pas que la fillette s'éveillait de son sommeil.

Aomamé, appela une deuxième fois Tengo.

Il avait tant à lui dire. Il avait son sentiment à lui transmettre. Il avait vécu si longtemps avec. Mais tout ce qu'il pouvait faire, c'était répéter son nom.

Aomamé, appela-t-il encore.

Enfin, il allongea résolument la main, toucha la main de la fillette allongée dans la chrysalide de l'air. Il posa délicatement sa main sur la sienne, sa grande main d'adulte. Cette petite main, jadis, qui avait serré avec force la main du Tengo de dix ans. C'était la main qui était allée à lui directement, qui lui avait prodigué des encouragements. Sur la main de la fillette qui dormait au sein des pâles lueurs, il y avait la chaleur de la vie, indubitablement. Aomamé était parvenue à transmettre sa chaleur jusqu'ici. Tengo en était convaincu. Tel était le sens du petit paquet qu'elle lui avait donné vingt ans auparavant dans la salle de classe. Il le défaisait enfin, il pouvait en voir le contenu.

Aomamé, dit Tengo. *Je dois absolument te trouver*.

La chrysalide de l'air cessa peu à peu de scintiller et disparut comme aspirée par la tombée de la nuit. Après que la fillette à l'image d'Aomamé eut semblablement disparu, après qu'il eut été dans l'impossibilité de juger si tout cela s'était réellement passé, il resta dans les doigts de Tengo la sensation tactile de sa petite main, il lui resta sa chaleur intime.

Cette sensation ne disparaîtrait jamais, de toute éternité, pensait Tengo, dans l'express qui le ramenait à Tokyo. Depuis ces vingt dernières années jusqu'à ce moment, Tengo avait vécu avec le souvenir de la sensation de la main de la petite fille. Désormais, de la même façon, il pourrait vivre avec cette nouvelle chaleur.

Lorsque le train dessina une large courbe en longeant les rivages proches des montagnes, les deux lunes apparurent côte à côte dans le ciel. Au-dessus de la mer paisible, elles brillaient distinctement. La grande lune jaune et la petite lune verte. Leurs contours étaient parfaitement nets, on ne ressentait pas leur distance. Les rides à la surface de la mer qui accueillaient leur clarté brillaient

mystérieusement comme des éclats de verre brisés et dispersés. Les deux lunes, ensuite, se déplacèrent lentement de l'autre côté de la fenêtre, en accompagnant le virage du train, et seuls en subsistèrent de minuscules débris, comme des signes muets, puis elles s'évanouirent de son champ visuel.

Quand les lunes furent hors de sa vue, la chaleur revint encore une fois dans sa poitrine. Une chaleur fragile mais pourtant indéniable, qui transmettait une promesse, telle une petite lumière qui montre le chemin à un voyageur.

Je vivrai désormais dans ce monde, songea Tengo en fermant les yeux. Il ne savait pas encore comment ce monde s'était constitué, ni selon quels principes il évoluait. Il n'était pas non plus en mesure de prévoir ce qui s'y produirait. Mais peu lui importait. Il n'avait plus besoin d'avoir peur. Quels que soient les événements qui s'apprêtaient à advenir, il trouverait le chemin sur lequel il marcherait pour survivre dans ce monde aux deux lunes. S'il n'oubliait pas cette chaleur, s'il conservait le même état d'esprit.

Il demeura longtemps ainsi, les yeux clos. Puis il ouvrit les yeux et observa par la fenêtre les ténèbres de cette nuit de début d'automne. La mer était invisible.

Tengo se répéta mentalement sa résolution de retrouver Aomamé. Quoi qu'il arrive, et quel que soit le monde, et elle, quelle qu'elle soit.

FIN
du livre 2.

P.S. de l'auteur :

Dans ce roman figurent un certain nombre d'expressions qui n'étaient pas encore en usage en 1984.

DU MÊME AUTEUR

La Course au mouton sauvage, Seuil, 1990
La Fin des temps, Seuil, 1992
Danse, danse, danse, Seuil, 1995
Chronique de l'oiseau à ressort, Seuil, 2001
Après le tremblement de terre, 10/18, 2002
Au sud de la frontière, à l'ouest du soleil, Belfond, 2002 ; 10/18, 2003
Les Amants du Spoutnik, Belfond, 2003 ; 10/18, 2004
Kafka sur le rivage, Belfond, 2006 ; 10/18, 2007
Le Passage de la nuit, Belfond, 2007 ; 10/18, 2008
L'éléphant s'évapore, Belfond, 2008 ; 10/18, 2009
Saules aveugles, femme endormie, Belfond, 2008 ; 10/18, 2010
Autoportrait de l'auteur en coureur de fond, Belfond, 2009 ; 10/18, 2011
Sommeil, Belfond, 2010
La Ballade de l'impossible, Belfond, 2007 ; rééd. 2011 ; 10/18, 2009
1Q84 (Livre 1, avril-juin), Belfond, 2011

---

[1] Film américain de Richard Fleischer, 1966. *(N.d.T.)*